

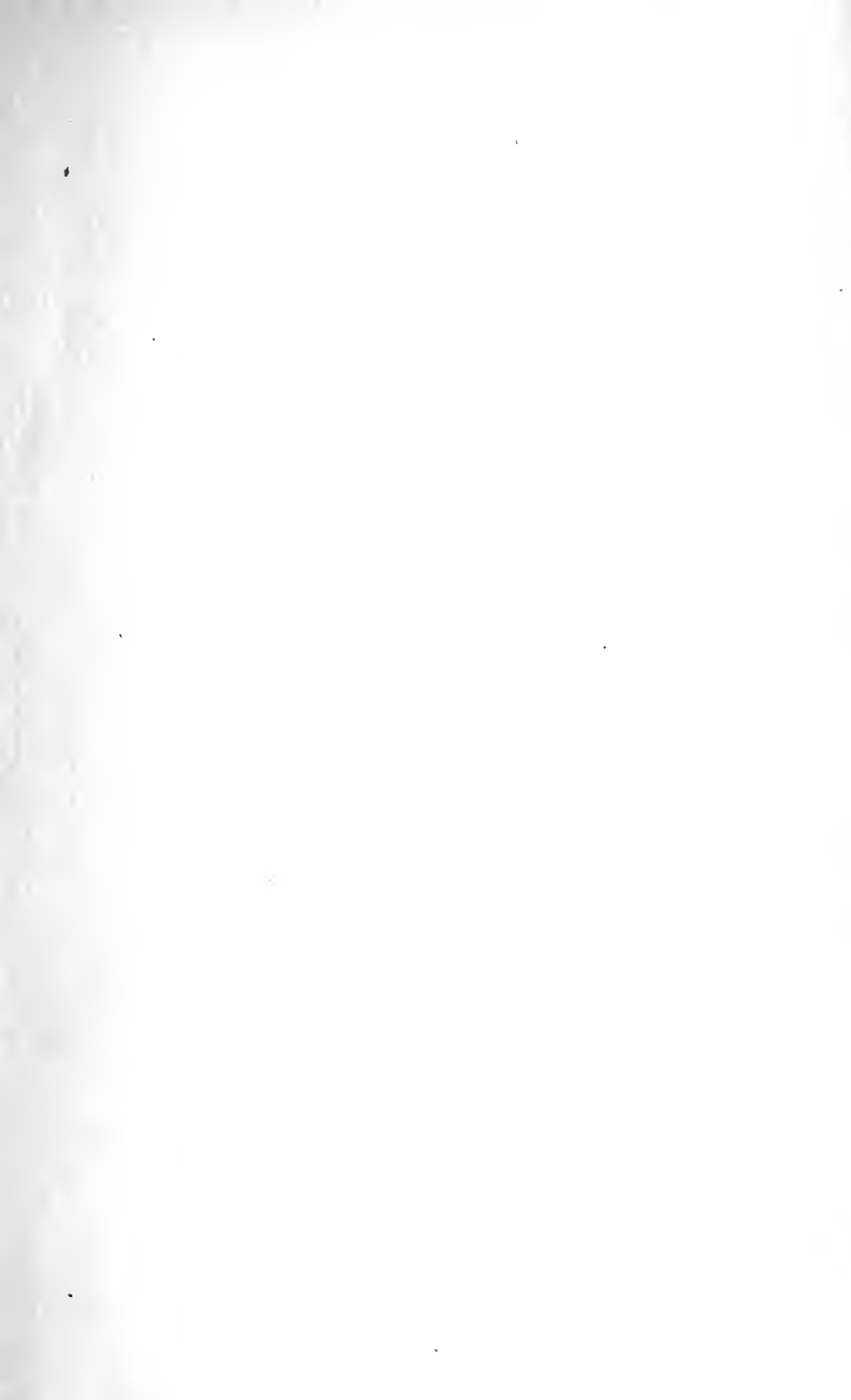
UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 0110667 1

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Œuvres Complètes
de
Marcel Schwob

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

*10 exemplaires sur Japon numérotés
de 1 à 10*

*50 exemplaires sur Hollande numérotés
de 11 à 60*

*200 exemplaires sur Arches numérotés
de 61 à 260*

*1240 exemplaires sur Vergé Navarre
numérotés de 261 à 1.500*

*Plus 50 exemplaires de Chapelle, sur
vergé Muller lettrés de A à Z de a à z*

N° du présent exemplaire: 368

LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Marcel Schwob

(1867-1905)

[v. 6]

Théâtre

I

Macbeth

(traduction inédite)



542398

31.5.52.

Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Macbeth

Personnages

DUNCAN	<i>roi d'Ecosse</i>
MALCOLM	} <i>ses fils</i>
DONALBAIN	
MACBETH	} <i>généraux de l'armée du roi</i>
BANQUO	
MACDUFF	} <i>nobles écossais</i>
LENNOX	
ROSS	
MENTETH	
ANGUS	
CAITHNESS	
FLÉANCE	<i>filz de Banquo</i>
SIWARD	<i>Comte de Northumberland, général de l'armée anglaise</i>
SIWARD le jeune,	<i>son filz</i>
SEYTON	<i>un officier attaché à la suite de Macbeth</i>
UN JEUNE ENFANT	<i>le filz de Macduff</i>
UN MÉDECIN ANGLAIS	
UN MÉDECIN ÉCOSAIS	
UN SOLDAT	
UN PORTIER	
UN VIEILLARD	
LADY MACBETH	
LADY MACDUFF	
DAME NOBLE	<i>attachée à la suite de Macbeth</i>
TROIS SORCIÈRES	

APPARITIONS (*Spectre de Banquo ; Fantôme ; Fantôme de l'enfant couronné ; cortège de huit rois*).

SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS, SOLDATS,
ASSASSINS, SERVITEURS ET MESSAGERS.

L'a scène est en Ecosse et en Angleterre.

Acte Premier

SCENE PREMIERE

Une lande déserte. — Tonnerre et éclairs.

Entrent TROIS SORCIÈRES

PREMIÈRE SORCIÈRE. — A quand, nous trois, vente, grêle ou foudroie ?

SECONDE SORCIÈRE. — Après l'issue du grand tohu-bohu, après la bataille gagnée ou perdue.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Avant le soleil couchant descendu.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Où se trouver ?

SECONDE SORCIÈRE. — Sur la lande.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Là, qu'on attende Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Je viens, Grisemine.

SECONDE SORCIÈRE. — Mon crapaud m'appelle.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Nous voilà.

TOUTES TROIS. — Beauté en hideur, hideur en beauté, flottons par la brume et par l'air souillé.
(*Elles sortent.*)

SCENE II

Un camp près de Forres. Fanfares au dehors.

Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENNOX et leur suite. A leur rencontre vient un SERGENT D'ARMES blessé.

DUNCAN. — Quel est cet homme si sanglant ? Il doit pouvoir dire, si on en juge par son aspect, où en est à cette heure la révolte.

MALCOLM. — C'est le sergent d'armes qui, en bon et hardi soldat, s'est battu pour moi quand j'étais pris. Holà, mon brave, viens dire au Roi ce que tu sais de la bataille, quand tu la quittas !

LE SERGENT D'ARMES. — Douteuse, en suspens, comme deux nageurs las dont l'étreinte mutuelle, étouffe l'effort. L'impitoyable Macdonald — qu'il est digne d'être rebelle tant les multiples vilenies de la nature l'aiguillonnent de leur essaim, — s'appuie sur ses renforts des îles d'Occident, routiers et porteurs de vouges ; la Fortune, catin de félon, sourit à sa traîtresse querelle ; mais c'est en vain ! Macbeth le hardi — ô nom bien mérité, — dédaigneux de la Fortune, de sa lame d'acier brandie, fumante de sang et de carnage, semblant le mignon de Bellonne, se tailla passage jusqu'au rustre, face à face, et d'attaque, sans lâcher prise, le décousit des tripes aux mandibules et cloua sa tête à nos créneaux !

DUNCAN. — O le vaillant cousin, l'excellent seigneur !

LE SERGENT D'ARMES. — Mais comme de la première rougeur du soleil éclate la naufrageuse tempête et l'orage sinistre, ainsi la source salutaire

s'enfle, dévastatrice ! Ecoute, ô roi d'Ecosse, écoute ! A peine la justice, la valeur à son côté, eut fait tourner talons aux routiers fugitifs, que le Sire de Norvège, aux aguets, toutes armes fourbies, lance de nouveaux renforts et recommence l'assaut.

DUNCAN. — Voilà pour décourager nos capitaines, Macbeth et Banquo !

LE SERGENT D'ARMES. — Oui, comme des moineaux effarent un aigle, ou le lièvre un lion. Ils semblaient, à dire vérité, deux canons bourrés à double charges, tant ils doublaient et redoublaient sur l'ennemi leurs coups ; voulaient-ils se plonger dans des bouillons de sang, ou consacrer par leur massacre un nouveau Golgotha, je ne sais ?... mais je succombe... mon sang crie "au secours !"

DUNCAN. — Tes paroles te seynt autant que tes blessures ; toutes deux respirent l'honneur. Qu'on amène des médecins. (*Le sergent d'armes sort.*) Qui vient là ? (*Entre Ross.*)

MALCOLM. — Le noble capal de Ross.

LENNOX. — Quelle hâte fait flamber ses yeux ? Comme un qui brûle de révéler une étrange nouvelle.

ROSS. — Dieu garde le Roi !

DUNCAN. — D'où venez-vous, noble capal ?

ROSS. — De Fife, grand roi, où les bannières de Norvège claquent aux quatre vents du ciel et jettent sur le peuple un écran de glace. Norvège lui-même, nombreux et terrible, aidé de ce traître très déloyal, le capal de Cawdor, engagea le noir combat. Et le fiancé de Bellone, fort de son armure, le rencontra et l'affronta en égal, pointe à pointe rebelle, bras à bras, dompta ses sursauts, et, pour conclure, la victoire nous demeura.

DUNCAN. — O bonheur !

ROSS. — Si bien que Sweno, roi de Norvège, implore capitulation ; et nous ne daignâmes lui accorder d'enterrer ses morts, jusqu'à ce qu'il eut déboursé, dans l'île Saint Colm, dix mille dollars à nos profits communs.

DUNCAN. — Il ne faut plus que ce capital de Cawdor trompe nos affections intimes. Prononcez sur le champ son jugement à mort, et du titre qu'il portait, allez saluer Macbeth.

ROSS. — J'y veillerai.

DUNCAN. — Ce qu'il a perdu, le noble Macbeth le gagne. (*Ils sortent.*)

SCENE III

Une lande. L'orage.

Entrent les TROIS SORCIÈRES

PREMIÈRE SORCIÈRE. — D'où viens-tu, ma sœur ?

SECONDE SORCIÈRE. — J'ai tué des porcs.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Et toi, ma sœur, d'où ?

PREMIÈRE SORCIÈRE. — A croppetons, la femme d'un matelot mangeait des châtaignes ; elle mâchonnait, mâchonnait, mâchonnait. — “ Donne-moi ”, lui dis-je. — “ Arde, sorcière ”, crie la trogne gloutonne. Son mari, patron du Tigre, vogue vers Alep : mais dans un crible y volerai, et comme un rat à la queue coupée, travaillerai, travaillerai, travaillerai.

SECONDE SORCIÈRE. — Je te donnerai le vent du noroît.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Merci à toi.

TROISIÈME SORCIÈRE. — A moi un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — J'ai, moi-même, tous les autres ; ils soufflent jusqu'au fond des hâvres, aux quatres coins du compas du marin, pour l'essorer sec comme foin ; jamais, ni nuit ni jour dormir ; jamais paupière en apprentis ; il vivra comme un interdit ; longues semaines, neuf neuvaines, son corps labourerai de peines ; sa nef ne doit être perdue ; mais elle sera des flots battue. Regarde, là.

SECONDE SORCIÈRE. — Fais voir, fais voir !

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Le pouce d'un pilote noyé sur son retour.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Ecoute, le tambour, écoute ! Macbeth est en route.

PERMIÈRE SORCIÈRE. — Sœurs de mal heur, main en main, chevauchant par la terre et l'onde, ainsi faisons la ronde, la ronde. Trois à toi, et trois à moi, et trois à tout, c'est neuf au bout. Paix, paix, le charme est fait. (*Entrent Macbeth et Banquo.*)

MACBETH. — De ma vie, je n'ai vu si laide et si glorieuse journée.

BANQUO. — Quelle distance compte-t-on jusqu'à Forres ? Qui sont ces créatures, si flétries, et de hardes si étranges ? elles ne semblent pas habitantes de la terre, et pourtant elles y marchent. Etes-vous vivantes ? Etes-vous chose qu'homme puisse interroger ? Vous paraissez me comprendre. Chacune, d'un accord, posa son doigt grivelé sur ses lèvres fanées ; vous êtes sans doute des femmes, et pourtant ces mentons poilus me défendent de vous déclarer telles.

MACBETH. — Parlez donc, si vous le pouvez : qu'êtes-vous ?

PREMIÈRE SORCIÈRE. — O gloire, Macbeth, gloire à toi, capital de Glamis.

SECONDE SORCIÈRE. — O gloire, Macbeth, gloire à toi, capital de Cawdor.

TROISIÈME SORCIÈRE. — O gloire, Macbeth, gloire à toi qui un jour seras roi !

BANQUO. — Chér seigneur, pourquoi tressaillir et sembler en frayeur pour choses qui ont un si doux son ? Au nom de tout ce qui est vrai, vivez-vous dans l'imagination, ou si réellement vous êtes telles que vous vous montrez ? A mon noble compagnon vous prédites grâces présentes et grandes promesses de haut état et d'espérances royales, tant qu'il semble entré en ravissement ; à moi vous ne parlez point. Si vous savez regarder dans les germes de l'avenir, quel grain croîtra et quel demeurera stérile ? parlez-moi donc, à moi qui n'implore ni ne crains vos faveurs ni votre haine.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Gloire !

SECONDE SORCIÈRE. — Gloire !

TROISIÈME SORCIÈRE. — Gloire !

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Moindre que Macbeth, et plus grand !

SECONDE SORCIÈRE. — Non tant heureux, mais beaucoup plus heureux !

TROISIÈME SORCIÈRE. — Tu seras père de rois, mais roi tu ne seras point. Par ainsi, gloire à vous, Macbeth, Banquo !

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Macbeth et Banquo, gloire !

MACBETH. — Restez, prophétesses réticentes, vite parlez plus clair ! Par la mort de Sinal, je le sais, je suis capital de Glamis — mais de Cawdor — comment ? Le capital de Cawdor est vivant, seigneur en puissance — et, pour être roi, ce n'est pas plus dans les limites du possible que d'être capital de

Cawdor. Dites, d'où tenez-vous cette étrange information — et pourquoi, sur cette lande décriée, arrêtez-vous notre marche pour clamer ces prédictions ? Parlez, je vous l'ordonne ! (*Les sorcières disparaissent.*)

BANQUO. — La terre forme des bulles, comme l'eau : et celles-ci étaient telles. Où ont-elles disparu ?

MACBETH. — Dans l'air et ce qui semblait leur corps s'est fondu comme l'haleine au vent. Ah, que ne sont-elles restées !

BANQUO. — Étaient-ils là, vraiment, ces êtres dont nous parlons ou avons-nous mangé l'herbe de folie qui captive la raison ?

MACBETH. — Vos enfants seront rois.

BANQUO. — Vous serez roi.

MACBETH. — Et capital de Cawdor ; est-ce bien cela ?

BANQUO. — C'est cela ; même air, même chanson. Qui va là ? (*Entrent Ross et Angus.*)

ROSS. — Le roi a reçu en grande joie, Macbeth, la nouvelle de ton succès ; et quand on lui apprend les prouesses de ta personne parmi les rangs rebelles, tant son propre étonnement balance son admiration pour toi qu'il demeure silencieux ; puis, dans sa revue de la même journée, il te trouve au milieu des durs bataillons de Norvège, impassible parmi les terreurs que tu as soulevées, étranges images de mort. Poste sur poste, les bulletins pleuvaient comme la grêle : chacun lui portait des éloges pour ta vaillante défense de son royaume et les répandait devant lui.

ANGUS. — Nous sommes délégués seulement pour te présenter les remerciements de notre royal maître, et t'introduire devant lui : nous n'avons pas charge de la récompense.

ROSS. — Mais à titre d'arrhes pour des honneurs plus grands, il m'a mandé de te saluer de par lui, capital de Cawdor ; salut en ce nom, très noble capital ; c'est désormais le tien.

BANQUO, *à part*. — Quoi ? le diable peut dire vrai ?

MACBETH. — Le capital de Cawdor est vivant : pourquoi me revêtir du manteau d'un autre ?

ANGUS. — Celui qui fut le capital vit encore ; mais il traîne cette vie, qu'il mérite de perdre, sous un jugement fatal. Était-il allié aux gens de Norvège, a-t-il fourni les rebelles de renforts et de moyens secrets, a-t-il pratiqué des deux parts pour ruiner son pays, je ne sais ; mais ses trahisons capitales, confessées et prouvées, l'ont renversé.

MACBETH, *à part*. — Glamis, et capital de Cawdor ! la dernière grandeur est à venir. Merci de vos peines. (*A Banquo.*) N'espérez-vous pas que vos enfants seront rois, puisque celles qui m'ont fait capital de Cawdor ne leur ont pas promis moins ?

BANQUO. — Alors, si on y prêtait foi, vous oseriez maintenant voir luire devant vous la couronne, après le nom de Cawdor. Mais c'est très étrange ; et souventes fois, pour nous gagner au mal, les suppôts des ténèbres prédisent juste, nous séduisent par d'honnêtes vétilles jusqu'à nous engager dans la profondeur de suites ignorées. Mes cousins, un mot, je vous prie.

MACBETH, *à part*. — Deux vérités prononcées, deux annonciatrices radieuses d'une action surgissante dont le centre est l'empire ! — Messieurs, je vous remercie. — (*A part.*) Cette sollicitation sur-naturelle, ce ne peut être le mal, ce ne peut être le bien. Si c'est le mal, pourquoi m'avoir donné un

avantage solide, fondé sur une vérité ? Je suis capital de Cawdor. Si c'est le bien, pourquoi cette toute puissante suggestion dont l'image effroyable horripile mes cheveux, déloge mon cœur, le choque contre mes côtes, et rompt sa course de nature. Comme la terreur présente est plus faible que l'imagination de l'horreur ! Ma pensée, où l'assassinat n'est encore qu'en fantaisie, ébranle à ce point l'unité de mon être que tous mes sens sont étouffés par le rêve, et rien n'est que ce qui n'est pas.

BANQUO. — Voyez l'extase où est notre compagnon.

MACBETH. — Si le destin veut me faire roi — quoi — le destin peut me couronner sans que je bouge !

BANQUO. — Les nouveaux honneurs qui fondent sur lui ressemblent à ces vêtements peu familiers qui ne se modèlent sur nous que par l'usage.

MACBETH, *à part*. — Advienne que pourra, le temps vient à point, l'heure fût-elle mauvaise.

BANQUO. — Noble Macbeth, nous attendons votre loisir.

MACBETH. — Daignez en grâce m'excuser : j'avais le cerveau lourd, et tout travaillé d'affaires négligées. Messieurs mes amis, vos peines sont désormais inscrites sur une page que je relirai chaque jour. Allons trouver le roi. (*À part à Banquo.*) Songez à notre aventure et quand nous serons libres, après l'avoir mûrement pesée, je veux que nous en parlions ensemble à cœur ouvert.

BANQUO. — Le plus volontiers du monde.

MACBETH. — Jusque-là, silence. Venez, mes amis. (*Ils sortent.*)

SCENE IV

Forres. Le Palais.

Fanfare. Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENNOX et leur suite.

DUNCAN. — La sentence de Cawdor est-elle exécutée ? Ceux qui en ont commission ne sont-ils point encore revenus ?

MALCOLM. — Mon lige, ils ne sont pas encore de retour. Mais j'ai vu un témoin de sa mort, et il m'a rapporté que bien librement il avait confessé ses trahisons, imploré le pardon de Votre Altesse et montré un profond repentir ; rien dans sa vie n'a été si digne que la façon dont il l'a quittée ; il est mort en homme qui se serait exercé à mourir, et à jeter son joyau le plus cher comme la plus vaine des babioles.

DUNCAN. — Il n'y a point d'art pour faire induction de l'âme par le visage. C'était un gentilhomme en qui j'avais fondé une confiance absolue. (*Entrent Macbeth, Banquo, Ross et Angus.*) O très noble cousin ! Dans cet instant même le remords de mon ingratitude me pesait lourdement : tu es allé si haut que la récompense, de son aile la plus rapide, a peine à te rejoindre. Je voudrais que tes mérites fussent moindres : alors la proportion de ce qui t'est dû et de ce que je te donne serait plus juste. Et il me reste seulement à dire ceci : je te dois trop, il faudrait plus que tout pour te payer.

MACBETH. — Le service et la loyauté dont je suis redevable se payent par leur accomplissement même.

C'est le rôle de Votre Altesse qu'elle reçoive nos devoirs ; et nos devoirs envers votre trône et l'Etat sont comme des fils et des serviteurs ; quand ils ont tout fait, ils n'ont fait que leur dû, sauf toujours et partout votre amour et honneur.

DUNCAN. — Sois ici le bienvenu ; tu seras comme un arbre que j'ai planté, et que je tâcherai de faire grandir et s'étendre. Noble Banquo, tes mérites ne sont pas moindres et il est juste qu'ils soient reconnus tels ; viens ça, que je t'embrasse et que je te presse sur mon cœur.

BANQUO. — Si sa chaleur féconde ma fortune, je vous en offre d'avance les fruits.

DUNCAN. — Mes joies trop pleines débordent et se muent en une douloureuse pluie de larmes. — Fils, cousins, capitaines, et vous tous, mes proches officiers, sachez que nous établissons l'Etat sur notre fils aîné, Malcolm, qui d'ores en avant sera nommé prince de Cumberland ; auquel honneur il n'accédera pas, Messieurs, sans compagnie ; autour de lui brilleront comme des étoiles sur tous ceux qui sauront les mériter, les marques de noblesse. — (*à Macbeth.*) Nous voulons d'ici nous rendre à Inverness et resserrer les liens qui déjà nous attachent.

MACBETH. — Il n'y a de peine que hors le service de votre grâce. Moi-même, je veux être le héraut de votre venue, et donner à ma femme la joie de lui annoncer votre approche. Ainsi, très humblement, je prendrai congé.

DUNCAN. — Mon noble Cawdor !

MACBETH, *à part.* — Prince de Cumberland ! voilà un degré qui va me faire trébucher ou qu'il faut que j'enjambe : il est en travers de ma route. Astres, cachez vos feux, que la lumière ne voie la

profonde noirceur de mes désirs ! Les yeux fermés, laissez aller la main ; laissez faire la chose qui, faite, emplira d'horreur les yeux.

DUNCAN. — Vous dites vrai, noble Banquo ; sa vaillance est extrême ; on m'abreuve de ses éloges, et je m'en délecte. Allons, il faut le suivre puisqu'il a voulu nous devancer pour nous souhaiter la bienvenue ; excellent, incomparable cousin ! (*Fanfare. Ils sortent.*)

SCENE V

Inverness. Une salle du château de Macbeth

Entre LADY MACBETH, *qui lit une lettre.*

LADY MACBETH. — “ Elles me rencontrèrent au jour du succès, et j'ai appris par information très certaine qu'elles ont en elles plus que science humaine. Dans l'instant que je brûlais du désir de les interroger plus avant, elles se muèrent en air, et s'y évanouirent. Tandis que l'étonnement me tenait ravi, arrivèrent des messages du roi qui me proclamaient “ capital de Cawdor ”, titre par lequel, tout justement avant, ces fatales sœurs m'avaient salué ; ensuite, me renvoyant au temps à venir, crièrent : “ Gloire, tu seras roi ”. Voilà ce que j'ai cru bon de te mander, chère partenaire de nos grands espoirs, afin que tu ne puisses perdre la joie qui te revient par l'ignorance où tu serais de la grandeur qui t'est promise. Mets-la contre ton cœur, et adieu ”.

Glamis, tu l'es ; et tu es Cawdor, et tu seras ce qui t'a été promis. Pourtant je crains ta nature. Elle est trop pleine du lait de la douceur humaine pour happer

le chemin le plus court ; tu voudrais être grand, tu ne manques pas d'ambition, mais tu manques de la perversion qu'il y faudrait joindre ; ce que tu voudrais hautement, tu le voudrais saintement ; tu ne voudrais pas piper au jeu et pourtant tu voudrais gagner à toute force ; tu voudrais tenir, grand Glamis, tout ce qui te crie : " Voilà comme il faut faire pour m'obtenir ", et tu as la peur de le faire, et la crainte que ce ne soit pas fait. Hâte-toi, viens ça, que j'institue mon vouloir dans ton oreille, que je lacère par la violence de mon langage tout ce qui s'écarte de ce cercle d'or dont le destin et les puissances transcendantes semblent vouloir te couronner. (*Entre un messenger.*) Quelles nouvelles apportes-tu ?

LE MESSENGER. — Le roi arrive ici ce soir.

LADY MACBETH. — Tu es fou ? Que dis-tu ? Ton maître n'est-il pas avec lui ? Si c'était vrai, il m'aurait avertie pour les préparatifs.

LE MESSENGER. — Plaise à votre grâce, c'est vrai ; notre seigneur capitaine arrive ; un de mes camarades l'a devancé à toute vitesse ; il pâme presque, à perte d'haleine, c'est tout ce qu'il a pu dire.

LADY MACBETH. — Qu'on prenne soin de lui. Il apporte de grandes nouvelles. (*Le messenger sort.*) Le corbeau même est rauque, qui croasse l'entrée fatale de Duncan sous l'ombre de mes créneaux. Accourez, pouvoirs qui gouvernez les pensers mortels ; ici, désignez-moi ! emplissez-moi, du chef aux pieds, rouge-bord, de cruauté hideuse ; englez mon sang ; fermez les écluses qui donnent passage au remords, crainte que des accès de scrupules naturels ébranlent mon projet sinistre ; ni paix ni repos entre l'idée et l'acte ! Saisissez mes seins de femme, et tournez mon lait en fiel, suppôts de l'assassinat,

où que vous soyez, en votre invisible substance, vous qui servez le mal en ce monde ! Viens, nuit opaque, drape-toi des fumées fuligineuses d'enfer, que le tranchant de ma lame ne voie pas la blessure qu'elle inflige, ni que le ciel darde ses yeux sous la courtépoinle des ténèbres pour crier : " Holà ! holà ! " (*Entre Macbeth*). Grand Glamis ! noble Cawdor ! plus grand encore par le glorieux salut de l'avenir ! Tes lettres m'ont transportée au-delà du présent qui ignore, et voici que j'éprouve le futur dans l'instant !

MACBETH. — Ma très chère âme, Duncan arrive ici cette nuit.

LADY MACBETH. — Et il repart ?

MACBETH. — Demain, à ce qu'il pense.

LADY MACBETH. — O jamais le soleil ne verra ce lendemain ! Votre figure, mon capital aimé, semble un livre où certaines gens liraient bien des choses étranges. Pour tromper le temps, soyez semblable au temps : ayez la bienvenue aux yeux, sur la main, à la bouche ; soyez semblable à la fleur innocente, mais soyez le serpent, qui dort dessous. Il faut qu'on prépare le service de celui qui arrive ; et vous allez livrer à ma tâche la grande œuvre de cette nuit par laquelle toutes nos nuits, tous nos jours du temps futur règneront en leur souveraineté suprême et seule maîtrise.

MACBETH. — Nous en reparlerons.

LADY MACBETH. — Seulement gardez le regard clair. Changer de visage, c'est éternellement craindre, tout le reste, laissez-le moi.

SCENE VI

Devant le château de Duncan

Entrent joueurs de hautbois et porteurs de torches, DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENNOX, MACDUFF, ROSS, ANGUS et leur suite.

DUNCAN. — Que le site de ce château possède⁷ de charme ! L'air vif et doux enveloppe et caresse les sens.

BANQUO. — Voyez le passant de l'été, le martinet qui hante les maisons saintes, qui s'attache là où il aime ; il sait bien qu'ici l'haleine du ciel est suave et parfumée ; sous les corniches, les frises, les encorbellements, pas de saillie en niche où cet oiseau n'aille faire le berceau de ses petits et pendre son lit frêle ; là où ils hantent et couvent, je l'ai remarqué, l'air est exquis. (*Entre lady Macbeth.*)

DUNCAN. — Voici venir notre gracieuse hôtesse. L'amour qui s'impose est parfois importun ; mais encore devons-nous remercier l'amour. Voici donc qu'il vous faut rendre grâce à Dieu, parce que nous vous imposons de la peine, et nous remercier de vos fatigues.

LADY MACBETH. — Tous nos services, fussent-ils chacun double, puis redouble encore, seraient pauvres et faibles pour compenser les honneurs profonds et immenses dont Votre Majesté charge notre maison ; pour ceux du passé, pour les dignités récentes qu'Elle daigna y ajouter, nous demeurons en son humble dévotion.

DUNCAN. — Où est le capital de Cawdor ? Nous l'avons serré de près, sur les talons et cuidions lui

servir de fourriers : mais il chevauche grand train, et son fort amour, acéré comme son éperon, l'a mené au gîte avant nous. Noble et belle hôtesse, nous nous remettons à votre hospitalité cette nuit.

LADY MACBETH. — Nous sommes vos serviteurs, à jamais ; nos gens, nos corps, nos biens, ne sont qu'un dépôt dont nous devons compte au gré de Votre Altesse pour les lui rendre comme siens.

DUNCAN. — Veuillez me donner votre main et me conduire vers mon hôte ; nous l'aimons au plus haut point et nous lui continuerons nos grâces. Par votre permission, notre hôtesse... (*Ils sortent.*)

SCENE VII

Le château de Macbeth

Joueurs de hautbois et porteurs de torches. Entrent un écuyer servant et autres officiers de table avec de la vaisselle plate et des pièces de service. Ils traversent la scène. Ensuite entre MACBETH.

MACBETH. — Si une fois fait, quand ce sera fait, c'était fait pour toujours... Ce serait fait vite ; si le meurtre entravait ses conséquences et son accomplissement agrippait le succès ; si ce coup seulement était commencement et fin de tout, rien qu'ici, rivage et fleuve du temps, je me précipiterais dans la vie à venir. Mais dans ces cas-là nous trouvons toujours ici-bas, sentence ; ainsi nous enseignons de sanglantes leçons qui retournent enseignées frapper leur inventeur. Cette justice, à la main pondérée, présente à nos propres lèvres les mixtures de notre

calice empoisonné. Ici double sauvegarde ; d'abord je suis son proche et vassal, deux fortes choses contre l'action ; puis la qualité d'hôte. Ainsi je devrais verrouiller la porte contre le meurtrier, ne pas porter moi-même le couteau. En outre ce Duncan a si doucement exercé son pouvoir, il fut si candide dans son haut ministère, que ses vertus clameront comme des anges, sonneurs de trompettes, contre la profonde damnation de le faire disparaître ; et Pitié, semblable à l'enfant nouveau-né enfourchant tout nu l'ouragan, au céleste chérubin qui chevauche les invisibles coursiers de l'air, soufflera l'horrible action dans tous les yeux et jusqu'à noyer de larmes le vent. Je n'ai pas d'éperons pour piquer les flancs de mon vouloir, mais seulement l'ambition qui bondit, se surpasse et retombe. (*Entre Lady Macbeth.*) Eh bien, quelles nouvelles ?

LADY MACBETH. — Il a presque fini de souper... pourquoi avez-vous quitté la salle ?

MACBETH. — M'a-t-il demandé ?

LADY MACBETH. — Ne le savez-vous pas ?

MACBETH. — Nous n'irons pas plus loin dans cette affaire. Récemment, il m'a fait honneur ; j'ai acquis les opinions dorées de toutes sortes de gens qu'il convient maintenant de porter dans leur jeune éclat et non de rejeter si vite.

LADY MACBETH. — Etait-elle ivre l'espérance dans laquelle vous vous drapiez ? A-t-elle dormi depuis pour s'éveiller maintenant verte et blafarde au regard de ce qu'elle a volontairement décidé ? maintenant je ferai tel cas de ton amour. Crains-tu dans tes actes et résolutions d'être le même que dans ton désir ? Voudrais-tu posséder ce que tu estimas l'ornement de la vie, et vivre lâchement dans ta propre

estime, laissant *un je n'ose pas* suivre un *je voudrais*, tel le pauvre chat de l'adage :

Minet aime les poissons mais n'ose se mouiller les pattes.

MACBETH. — Paix, je t'en prie. J'ose tout ce qui convient à un homme ; qui ose au-delà n'en est plus un.

LADY MACBETH. — Quelle était donc la bête qui vous força jadis à me confier cette entreprise ? Quand vous l'avez osé, alors vous étiez un homme ; maintenant pour être plus que vous n'étiez, vous seriez d'autant plus homme. Ce n'était ni le temps ni le lieu ; cependant vous vouliez les créer tous deux. Ils se sont faits d'eux-mêmes et leur concordance vous annihile. J'ai donné le sein et je sais combien c'est tendre d'aimer l'enfançonnet qui me tette ; j'aurais, tandis qu'il souriait à mon visage, arraché de ses gencives molles la pointe de mon sein, fait jaillir la cervelle, si j'avais ainsi juré comme vous avez juré en cela.

MACBETH. — Si nous allions échouer ?

LADY MACBETH. — Nous, échouer ! Vissez seulement votre courage à fond et nous n'échouerons pas. Lorsque Duncan sera endormi (à quoi sa dure étape l'invitera vite et profondément) je convaincrai bientôt ses deux suivants de chambre avec vin et hypocras en sorte que mémoire, gardienne de leur cervelle, ne sera que fumée et le récipient de leur raison un alambic. Quand dans le sommeil du porc leurs personnes tomberont submergées, comme dans la mort, que ne pourrons-nous, vous et moi, parachever sur Duncan sans gardes ? De quoi ne pas charger ses officiers spongieux ? Qui portera mieux le faix de notre grand meurtre ?

MACBETH. — Enfante seulement des enfants mâles ! car le coin de ta matrice intrépide ne doit frapper que des mâles... Sera-t-il pas patent, quand nous aurons marqué de sang les deux dormeurs de sa chambrée et usé de leurs propres dagues, que ce sont eux qui firent la chose ?

LADY MACBETH. — Qui l'admettrait autrement quand sur sa mort nous rugirons griefs et clameurs ?

MACBETH. — C'est décidé et je tendrai chaque ressort de mon corps vers ce terrible exploit. Allons et trompons notre monde par la plus nette apparence. Un faux visage doit cacher ce que sait un faux cœur. (*Ils sortent.*)

Rideau

Acte Deuxième

SCENE PREMIERE

Inverness. Une cour du château de Macbeth

Entre BANQUO, précédé de FLEANCE, qui porte une torche

BANQUO. — Où en est la nuit, mon gars ?

FLEANCE. — La lune est couchée. Je n'ai pas entendu sonner l'heure.

BANQUO. — Et elle se couche sur la minuit.

FLEANCE. — Pour moi, il est plus tard, mon père.

BANQUO. — Tiens, prends mon épée. — On rogne la dépense, au ciel : ils ont soufflé toutes leurs chandelles. — Tiens, ceci encore ; prends. Une lourde contrainte pèse sur moi comme un plomb ; et pourtant je voudrais ne pas dormir. Pouvoirs célestes, réfrénez en moi les infernales idées auxquelles la nature se livre, pendant le repos ! (*Entre Macbeth, et un serviteur, qui porte une torche.*) Donne-moi mon épée ! Qui va là ?

MACBETH. — Ami.

BANQUO. — Quoi, messire, debout encore ? Le

roi est au lit ; il a montré un extraordinaire plaisir, et fait envoyer grandes largesses à tous vos officiers ; voici un diamant qu'il offre à votre femme, laquelle il déclare sa très douce hôtesse. Bref il s'est retiré en un contentement inimaginable.

MACBETH. — Surpris à l'improviste, nos soins ont subi la loi de nécessité, sans quoi, plus libres, ils eussent pu faire davantage.

BANQUO. — Tout fut parfait. J'ai rêvé la nuit dernière des trois mornes sœurs. Pour vous, elles ont montré quelque vérité.

MACBETH. — Je ne songe pas à elles. Pourtant, quand vous pourrez perdre une heure à notre service, nous voudrions l'employer à parler plus à plein de cette affaire, si vous daignez en trouver le temps.

BANQUO. — Au gré de votre loisir.

MACBETH. — Tenez-vous à notre entente, quand l'heure viendra, et vous n'y trouverez que bien honorable.

BANQUO. — Pourvu que je n'en perde point, cherchant à l'accroître, mais que je puisse garder ma franchise de cœur, ma pureté d'allégeance, je me laisserai conseiller.

MACBETH. — Bon repos, en attendant.

BANQUO. — Merci, messire, à vous de même.
(*Banquo et Fleance sortent.*)

MACBETH. — Va, prie ta maîtresse, quand mon vin sera prêt, qu'elle frappe sur la cloche. Va-t-en au lit. (*Le serviteur sort.*) Est-ce une dague que je vois là, devant moi, la poignée vers ma main ? Ça, que je t'agrippe. Je ne te tiens pas, et je te vois toujours. N'es-tu pas, vision fatale, sensible aux mains ainsi qu'aux yeux ? Ou n'es-tu qu'une dague

de la fantaisie, une création fausse, engendrée par l'échauffement de la cervelle ? Je te vois encore, en forme aussi palpable que celle-ci qu'à cette heure je tire. Tu es la maréchale de la route que j'allais prendre ; c'est d'un tel instrument que j'allais user. Mes yeux sont les dupes de mes autres sens... ou bien ils les valent tous ! Je te vois toujours ; et sur ta lame et ta rouelle, des gouttes de sang — qui n'y étaient pas tout à l'heure. — Non, tout cela n'est pas ; c'est l'œuvre sanglante qui veut prendre forme devant mes yeux. A cette heure, par la moitié de notre monde, la nature semble morte, et les mauvais rêves se glissent aux courtines du sommeil ; le Sortilège célèbre ses offrandes à la pâle Hécate ; et le Crime maigre, au cri d'alarme du Loup, sa sentinelle, qui hurle aux veillées de la nuit, rampe ainsi cauteleux, comme Tarquin en son rapt, et vers son but glisse comme un spectre. O toi, terre fixe et certaine, n'écoute point mes pas, ni où ils vont, crainte que tes pierres mêmes ne crient : “ Il est là ” et ne troublent l'horreur qui entoure cette heure. Pendant que je hâble, il est vivant ! Les mots soufflent une haleine froide sur la chaleur d'agir. (*Coup de cloche.*) J'y vais — et c'en est fait — la cloche m'appelle. Ne l'écoute pas Duncan ; elle t'envoie au ciel ou à l'enfer : car c'est ton glas. (*Il sort.*)

SCENE II

Entre LADY MACBETH

LADY MACBETH. — Ce qui leur a donné l'ivresse, m'a donné la force ; ce qui leur a ôté la soif, m'a versé du feu. Ecoute ! Paix ! C'était le cri du

hibou, le sonneur fatal, qui dit bonne nuit à jamais... Il est en train : les portes sont ouvertes, et les valets, gorgés, ronflent et narguent leur office ; j'ai drogué leur vin chaud tant que mort et nature sont en lutte à qui vivra mourra.

MACBETH, *à l'intérieur*. — Qui est là ? Quoi, ho !

LADY MACBETH. — Hélas, j'ai peur... s'ils se sont éveillés... si rien n'est fait — la tentative nous perd — non la chose. Ecoute ! J'ai placé leurs dagues, toutes prêtes ; il ne peut les avoir manquées. S'il n'avait pas ressemblé à mon père, là, endormi, je l'aurais fait, mon mari. (*Entre Macbeth.*)

MACBETH. — Je l'ai fait. C'est fait. N'as-tu pas entendu un bruit ?

LADY MACBETH. — J'ai entendu la chouette qui chouait et les grillons qui criaient.

MACBETH. — N'as-tu pas parlé ?

LADY MACBETH. — Quand ? Là ?

MACBETH. — Comme je descendais...

LADY MACBETH. — Oui.

MACBETH. — Ecoute... Qui couche dans la seconde chambre ?

LADY MACBETH. — Donalbain.

MACBETH. — Voilà un triste spectacle. (*Il regarde ses mains.*)

LADY MACBETH. — Sotte pensée que de dire "triste spectacle".

MACBETH. — Il y en avait un qui riait en dormant et qui criait : "A l'assassin" tant qu'ils se réveillèrent l'un l'autre ; j'étais là, debout, et je les entendais. Et puis ils se mirent à faire leurs prières et se tournèrent pour se rendormir.

LADY MACBETH. — Ça en fait deux logés à la même enseigne.

MACBETH. — Il y en avait un qui criait : “ Dieu nous fasse grâce ”, l’autre répondait : “ Amen ”, on eût dit qu’ils me voyaient là, avec ces mains de bourreau, l’oreille tendue à leur terreur. Je n’ai pas pu dire : “ Amen ” quand ils disaient : “ Dieu nous fasse grâce ”.

LADY MACBETH. — N’ayez donc pas des scrupules si profonds.

MACBETH. — Mais pourquoi n’ai-je pas pu prononcer le mot “ Amen ” — moi qui avais tant besoin de grâce — et l’ “ Amen ” est resté là, collé au fond de ma gorge.

LADY MACBETH. — Ces choses-là, il ne faut pas y penser comme tu fais ; il y aurait de quoi nous rendre fous.

MACBETH. — Il me semblait entendre une voix qui criait : “ Le sommeil est mort ”, “ Macbeth assassine le sommeil ”, le sommeil innocent, qui va ravaudant la robe trouée de la Peine, qui fait mourir notre vie quotidienne, bain de repos du dur labeur, baume de l’âme blessée, rafraîchissement de la grande nature, substantifique moelle du banquet de la vie...

LADY MACBETH. — Que veux-tu dire ?

MACBETH. — Et la voix criait toujours : “ Le sommeil est mort ”, à tous ceux de la maison : “ Glamis vient d’assassiner le sommeil : par ainsi le sommeil de Cawdor est mort ; le sommeil de Macbeth est mort ”.

LADY MACBETH. — Qui criait tout cela ? Voyons, fier capital, vous ôtez le nerf à votre force altière si vous vous écœurez l’âme dans ces méditations ! Va chercher de l’eau ; lave tes mains souillées, qui t’accuseraient... Pourquoi as-tu emporté de là-bas

les dagues ? Il faut qu'elles y restent. Va les reporter et barbouille de sang les rustres qui ronflent.

MACBETH. — Je n'y retournerai pas ; j'ai peur, quand je pense à ce que j'ai fait, aller le revoir... je ne n'ose pas.

LADY MACBETH. — Ah, volonté infirme ! Donne-moi les dagues ; les morts, les endormis, ce ne sont que des images ; il faut des yeux d'enfant pour avoir peur du diable en peinture. S'il a du sang, j'en grime les figures des valets, et j'en fais leur crime. (*Elle sort. Coups frappés au dehors.*)

MACBETH. — D'où viennent ces coups ? Où en suis-je, que tout bruit m'épouvante ? Quelles mains ce sont là... ah... elles me crèvent les yeux. Tout le vaste Océan de Neptune pourra-t-il laver ce sang net de ma main ? Non, cette mienne main plutôt empourprera la multitude des mers, et fera la grande verte, rouge. (*Lady Macbeth rentre.*)

LADY MACBETH. — Mes mains sont couleur des vôtres, mais j'aurais honte de porter un cœur si blême. (*Coups frappés au dehors.*) J'entends frapper à la porte du Sud. Rentrons dans notre chambre. Un peu d'eau pour laver tout ceci et après, comme c'est facile ! Votre courage vous avait déserté ! (*Coups frappés au dehors.*) Chut, on frappe encore. Mettez votre robe de nuit, crainte que le hasard nous surprenne et révèle notre veillée. Ne vous perdez pas si misérablement dans vos pensées !

MACBETH. — Connaître ce que j'ai fait... mieux vaudrait ne pas me connaître moi-même. (*Coups frappés au dehors.*) Réveille donc Duncan par tes coups, ah ! comme je le voudrais ! (*Ils sortent.*)

SCENE III

Entre LE PORTIER. Coups frappés au dehors.

Voilà un beau tapage, ma foi ! Un qui serait portier d'enfer, il en aurait son soûl de tourner la clef. (*Nouveaux coups.*) Pan ! Pan ! Pan ! qui est là, au nom de tous les diables ! C'est un fermier qui s'est pendu au grenier d'abondance. Allons, entrez à la bonne heure, et apportez force torchons ; on va vous faire suer. (*Nouveaux coups.*) Pan ! Pan ! qui va là, au nom de tous les autres diables ? Parbleu, c'est un tartufe, fort habile à jurer par tous les deux plateaux de la balance de justice, selon l'occasion, qui a su truffer assez pour l'amour de Dieu, mais non s'entartufier jusqu'en Paradis. Allons, entre, tartufe. (*Nouveaux coups.*) Pan ! Pan ! Pan ! Qui va là ? Parbleu, c'est un tailleur anglais qu'on envoie ici pour avoir volé un pan de chausse à la française ; entre, compère tailleur, voici bon feu à rôtir ton oie. (*Nouveaux coups.*) Pan ! Pan ! N'aurai-je pas la paix ? Qui êtes-vous ? Brrr ! Il fait trop froid ici pour une cour d'enfer. Je ne veux plus être démon-portier : j'ai pensé faire entrer certaines gens de tous métiers qui vont par les sentiers fleuris aux flammes éternelles. (*Nouveaux coups.*) On y va ! On y va ! Messieurs, n'oubliez pas le portier. (*Il ouvre la porte. Entrent Macduff et Lennox.*)

MACDUFF. — Il était donc bien tard, l'ami, quand vous vous êtes mis au lit, que vous êtes encore couché à cette heure ?

LE PORTIER. — Ma foi, monsieur, nous trinquons encore au second chant du coq, et le vin, monsieur, est grand excitateur de trois choses.

MACDUFF. — Et quelles trois choses le vin excite-t-il spécialement ?

LE PORTIER. — Pardi, monsieur, l'enluminure du nez, le sommeil, et l'urine. Pour la paillardise, monsieur, il l'excite et l'abat ; il excite le désir, mais il ôte l'exécution ; si bien que le vin en quantité, pour ainsi dire, est pipeur de paillardise ; il la fait, mais il la défait ; il lui donne le vol et la met en cage, lui donne courage et lui ôte le cœur, la redresse et puis la couche, et en somme, la pipe en un certain sommeil qui de mensonge fait songe.

MACDUFF. — Je crois que le vin t'a pris de mensonge cette nuit.

LE PORTIER. — Oui-dà, monsieur, jusque dans la gorge ; mais je le lui ai bien rendu ; et m'est avis que j'ai été le plus fort ; il a eu beau me tirer les pieds, j'ai fini par écorcher le renard.

MACDUFF. — Ton maître est-il levé ? (*Macbeth entre.*) Nos coups l'ont éveillé ; le voici.

LENNOX. — Bonjour, noble seigneur.

MACBETH. — Messieurs, bonjour.

MACDUFF. — Le roi est-il levé, sire capital ?

MACBETH. — Pas encore.

MACDUFF. — Il m'avait donné l'ordre de venir tôt à son lever ; j'ai failli laisser passer l'heure.

MACBETH. — Je vais vous mener vers lui.

MACDUFF. — Vous vous donnez une peine qui, je le sais, vous charme ; mais c'est une peine.

MACBETH. — L'ouvrage où nous nous plaisons enchante la douleur. Voici la porte.

MACDUFF. — Je prendrai donc sur moi d'entrer : c'est ma charge et mon office. (*Il sort.*)

LENNOX. — Le roi part aujourd'hui ?

MACBETH. — Il part, ainsi avait-il décidé.

LENNOX. — Nous avons eu une nuit de tempête ; à notre logement les cheminées ont été emportées par le vent ; on a ouï, paraît-il, des plaintes aériennes, des cris étranges de mort, des voix terribles qui annonçaient le bouleversement de toutes choses, révolutions écloses en des jours lugubres ; l'oiseau de malheur s'est lamenté toute la longue nuit ; d'aucuns disent que la terre tremblait la fièvre.

MACBETH. — C'est vrai : une mauvaise nuit.

LENNOX. — Dans mes jeunes souvenirs je ne trouve pas la pareille. (*Macduff rentre.*)

MACDUFF. — O horreur ! horreur ! horreur ! Pas de langue ni de cœur qui ose te concevoir, qui ose te nommer !

MACBETH, LENNOX. — Qu'y a-t-il ?

MACDUFF. — Le chaos est maître des choses. Un meurtre très sacrilège a forcé le sanctuaire du Seigneur et y a volé la lampe de la vie.

MACBETH. — Que dites-vous... de la vie ?

LENNOX. — Vous parlez de Sa Majesté ?

MACDUFF. — Approchez de la chambre et que votre vision s'anéantisse en cette nouvelle Gorgone ! Ne me faites pas parler ; allez voir, et parlez vous-mêmes. (*Sortent Macbeth et Lennox.*) Alerte ! Alerte ! Sonnez la cloche d'alarme ! — Meurtre et trahison ! — Banquo et Donalbain ! Malcolm, alerte ! Secoue ce mol duvet de sommeil, cette mort peinte, et regarde la mort elle-même ! debout, debout et vois l'image du dernier jugement ! Malcolm ! Banquo ! Surgissez, comme hors d'une tombe, paraissez en spectres pour contempler l'Horreur ! Sonnez la cloche d'alarme ! (*La cloche sonne.*)

LADY MACBETH. — Qu'y a-t-il, qu'une si hideuse

fanfare sonne l'appel des dormeurs de la maison ? Parlez ! Parlez !

MACDUFF. — O tendre dame, ce n'est pas à vous d'entendre mes paroles ; dans une oreille de femme, leur écho serait assassin. (*Entre Banquo.*) O Banquo ! Banquo ! Notre royal maître est assassiné.

LADY MACBETH. — Pitié ! Hélas ! Quoi, dans notre maison ?

BANQUO. — Trop affreux, même ailleurs ! Duff, bon Duff, je t'en prie, démens-toi et dis que ce n'est pas vrai ! (*Macbeth et Lennox rentrent.*)

MACBETH. — Ah, si j'avais pu mourir une heure avant ce coup fatal, j'aurais vécu un temps béni ; car désormais rien de grave n'est plus en nos choses périssables ; tout n'est que babioles, grâce et renommée sont mortes. Le vin de la vie est tiré ; et sous cette voûte, il ne nous reste pour tout bien que de la lie, de la lie ! (*Malcolm et Donalbain entrent.*)

DONALBAIN. — Quel malheur est survenu ?

MACBETH. — Le vôtre, et vous ne le savez pas. L'origine, la fontaine jaillissante de votre sang est tarie, oui la source vive en est tarie.

MACDUFF. — Votre royal père vient d'être assassiné.

MALCOLM. — Oh, par qui ?

LENNOX. — Par les gens de sa chambre, à ce qu'il semble ; leurs mains et leurs figures étaient toutes marquées de sang, aussi bien que leurs dagues que nous avons trouvées, non essuyées, sur leurs oreillers ; ils avaient l'œil fixe ; ils étaient hagards ; il n'aurait pas fallu leur confier une vie humaine.

MACBETH. — Ah, pourtant, je me repens de ma furie, de les avoir tués !

MACDUFF. — Pourquoi l'avez-vous fait ?

MACBETH. — Et qui donc saurait être sage et fou, modéré et furieux, loyal et neutre, sur le coup du moment ? Pas un homme ! La hâte de ma violente amour a passé la tardive raison ! Duncan gisait là : sur l'argent de sa peau, le sang avait jeté sa dentelle d'or ; l'entaille de ses plaies semblait la brèche faite à la nature par la ruine dévastatrice ; auprès, les assassins, tout enluminés des couleurs du crime, avec leurs dagues aux hideuses braies de sang... comment se retenir, quand on a le cœur qui aime, et dans ce cœur le courage de faire voir qu'on aime ?

LADY MACBETH. — Soutenez-moi ! Emmenez-moi ! Oh !

MACDUFF. — Prenez garde à la dame !

MALCOLM, *à part, à Donalbain*. — Pourquoi rester bouche close ? Les gens pourront dire que ce discours, c'est nous qui l'avons fait.

DONALBAIN, *à part à Malcolm*. — Et que dire ici, où de la gueule d'une trappe notre soudaine perte peut se ruer ? Allons-nous en ; nous n'avons pas cuvé nos larmes !

MALCOLM, *à part à Donalbain*. — Et notre forte douleur ne sait où prendre pied

BANQUO. — Prenez garde à la dame. (*On emporte Lady Macbeth.*) Messieurs, ne restons pas ainsi demi-nus, à souffrir du froid ; allons nous couvrir ; puis retrouvons-nous pour faire enquête de cette œuvre très sanglante et tout examiner à fond. Les craintes, les scrupules nous agitent ; moi, je me remets entre les mains toutes puissantes de Dieu, et fort de là, je défie toute imputation future de trahison et de malice.

MACDUFF. — Et moi de même.

Tous. — Nous tous, de même.

MACBETH. — Allons promptement nous équiper ; soyons hommes et retrouvons-nous dans la grand'salle.

Tous. — Très volontiers. (*Tous sortent, à l'exception de Malcolm et Donalbain.*)

MALCOLM. — Qu'allez-vous faire ? Ne nous joignons pas à eux ! Montrer une douleur qu'on ne sent point, c'est l'office propre d'un cœur faux. Moi je pars pour l'Angleterre.

DONALBAIN. — Et moi, pour l'Irlande. Séparons nos fortunes ; nous y trouverons plus de sûreté tous deux ; partout où nous sommes la dague reluit sous le sourire : celui qui est proche par le sang se fait sanglant, plus il est proche.

MALCOLM. — Le coup assassin n'a pas encore porté au but ; le plus sûr est de nous mettre hors d'atteinte. Donc, à cheval ; point de cérémonie pour prendre congé ; décampons. Où il n'est plus fait de quartier, on a le droit de fuir. (*Ils sortent.*)

SCENE IV

Devant le château

Entrent ROSS *et* UN VIEILLARD

LE VIEILLARD. — Voilà bien septante années dont j'ai bonne mémoire ; grande longueur de temps où j'ai vu des heures terribles et des choses étranges, mais cette nuit cruelle réduit à rien mon expérience passée.

ROSS. — Ah, mon bon père, tu le vois, les cieux mêmes, troublés des œuvres de l'homme, menacent son drame sanglant ; à l'heure de l'horloge, il fait

jour et pourtant la nuit noire étouffe la grande lampe errante. Est-ce la nuit qui règne ? est-ce le jour qui a honte ? mais les ténèbres ensépulcrent la face de la terre, et la vivante lumière lui refuse son baiser.

LE VIEILLARD. — Chose hors nature, comme celle qui a été œuvrée. Mardi dernièrement passé, un faucon en plein essor fut lié et déchiré par une chouette ratière.

ROSS. — Et les chevaux de Duncan, chose très étrange et certaine, ses coursiers favoris, admirables, rapides, soudain hors d'eux et furieux ont brisé leurs stalles à grandes ruades, sans rien vouloir entendre : il semblait qu'ils eussent juré la guerre à l'humanité.

LE VIEILLARD. — On m'a dit qu'ils s'étaient entredévorés.

ROSS. — Oui, c'est vrai, à la stupeur de mes propres yeux qui les contemplaient. Voici venir le bon Macduff. (*Macduff entre.*) Que se passe-t-il, monsieur, à cette heure ?

MACDUFF. — Quoi, vous ne le voyez pas ?

ROSS. — Est-ce qu'on sait qui a commis ce crime si sanguinaire ?

MACDUFF. — Ceux que Macbeth a tués.

ROSS. — Hélas ! jour de Dieu ! quel bien pouvaient-ils prétendre ?

MACDUFF. — Ils avaient été subornés. Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, ont disparu ; ils sont en fuite, et ceci jette sur eux le soupçon du forfait.

ROSS. — Hors nature, toujours ! Dilapideuse ambition qui tarit les sources de sa propre vie ! Alors il est probable que la souveraineté reviendra à Macbeth.

MACDUFF. — Il est nommé déjà, et parti pour Scone où a lieu le sacre.

ROSS. — Où est le corps de Duncan ?

MACDUFF. — Transféré à Colmeskill, sanctuaire où ses prédécesseurs reposent et où l'on veille sur leurs ossements.

ROSS. — Venez-vous à Scone ?

MACDUFF. — Non, cousin, je pars pour Fife.

ROSS. — Eh bien, moi j'y vais.

MACDUFF. — Allons, et que tout s'y passe à votre gré. Dieu nous garde que nos vieilles robes ne nous soient plus légères que les nouvelles !

ROSS. — Adieu, mon bon père.

LE VIEILLARD. — Que Dieu vous protège, et tous ceux qui tâchent à muer le mal en bien, la guerre en paix. (*Ils sortent.*)

Rideau

Acte Troisième

SCENE PREMIERE

Forres. Une salle du Palais

Entre BANQUO

BANQUO. — Tu tiens donc tout : roi, Cawdor, Glamis, tout ce qu'avaient promis les femmes mornes, et tu as gagné, j'en ai peur, à dés bien hideusement pipés, mais il a été dit que rien ne demeurerait en ta postérité, et que ce serait moi qui ferais souche, père d'une longue lignée de rois. S'il y a en elles quelque vérité — et en toi leurs discours s'illustrent, Macbeth, — pourquoi, puisque la parole s'accomplit pour toi, mes oracles, à moi, n'exalteraient-ils point mon espoir ? Mais chut, en voilà assez... (*Fanfare. Entrent Macbeth, en roi, Lady Macbeth, en reine, Lennox, Ross, Seigneurs, Dames et Serviteurs.*)

MACBETH. — Voici notre hôte d'honneur.

LADY MACBETH. — Si nous avons pu le négli-

ger, quel vide se serait fait en notre grande fête, et que tout aurait manqué d'harmonie !

MACBETH. — Nous tenons cette nuit souper d'apparat, messire, et j'y désire votre présence.

BANQUO. — Que Votre Altesse dispose de moi, ainsi que je me sens à jamais lié à Elle par les plus indissolubles nœuds.

MACBETH. — Vous faites route, cette après dînée ?

BANQUO. — Oui, mon cher Seigneur.

MACBETH. — C'est fâcheux ; nous vous eussions demandé vos bons avis, si sages et si heureux d'ordinaire, au conseil de ce jour ; mais nous les prendrons demain. Est-ce loin que vous allez ?

BANQUO. — Assez, monseigneur, pour que j'y doive employer tout le temps qui passera d'ici à souper ; si mon cheval tarde, et que la nuit me gagne, il me faudra prendre une heure ou deux à la brune.

MACBETH. — Ne manquez pas à notre festin.

BANQUO. — Monseigneur, je n'y manquerai pas.

MACBETH. — Nous avons ouï que nos sanglants cousins sont réfugiés en Angleterre et en Irlande, qu'ils ne confessent nullement leur cruel parricide, et qu'ils content à tout venant les plus étranges inventions ; là-dessus plus à plein demain nous aurons à délibérer, aussi sur les affaires de l'Etat. Sus donc, à cheval, adieu : jusqu'à votre retour, cette nuit. Est-ce que Fleance vous accompagne ?

BANQUO. — Oui bien, monseigneur, et, le temps nous presse.

MACBETH. — Allons, vos chevaux soient rapides et de pied sûr ; je vous remets à leur bonne échinc. Portez-vous bien. (*Banquo sort.*) Que chacun soit maître de son temps jusqu'à sept heures, ce soir ; nous mêmes, afin que votre compagnie nous apporte

plus de douceur, nous désirons demeurer en notre privé, jusqu'au temps du souper ; d'ici là, Dieu soit avec vous ! (*Tous sortent, à l'exception de Macbeth et d'un serviteur.*) Holà ; ici, un mot. Les hommes sont là, à notre plaisir ?

LE SERVITEUR. — Ils attendent, Monseigneur, devant la porte du palais.

MACBETH. — Fais-les venir devant nous. (*Le serviteur sort.*) Être où je suis n'est rien ; il faut y être avec sûreté ; nos craintes s'enracinent dans Banquo, profondes ; en sa loyale nature règne ce que je dois craindre ; elle va loin, son audace, et à cette effrontée hardiesse d'esprit il joint de la raison qui guide son courage et protège ses actions. C'est le seul être au monde dont j'ai peur ; sous lui, mon génie est mâté, ainsi que, dit-on, celui de Marc Antoine l'était par César. Il reprocha les trois sœurs, quand d'abord elles m'imposèrent le nom de roi ; il leur ordonna de lui parler, à lui ; c'est alors, qu'en prophétesses, elles le glorifièrent père d'une lignée de rois. Sur ma tête, à moi, elles placèrent une couronne inféconde ; elles me mirent au poing un sceptre stérile, qu'une main usurpatrice devra m'arracher, si je n'ai point de fils pour me succéder. S'il en est ainsi, c'est pour la descendance de Banquo que je me suis souillé l'âme, pour eux que j'ai assassiné le gracieux Duncan ; le calice de ma paix, je l'ai rempli d'amertume, sensément pour eux ; mon joyau éternel, je l'ai livré à l'ennemi commun de l'homme, pour qu'ils soient rois, eux, la graine de Banquo, rois ! Ah non, plutôt, Destin, entre dans la lice, et sonne contre moi le défi au combat ! (*Rentre le serviteur avec deux assassins.*) C'est bien. Va à la porte et attends qu'on t'appelle. (*Le serviteur*

sort.) Est-ce point hier que nous avons parlé ensemble ?

PREMIER ASSASSIN. — Hier, plaise à Votre Altesse.

MACBETH. — Eh bien, à cette heure, avez-vous réfléchi à mes paroles ? Sachez que c'est lui, au temps passé, qui vous a maintenu si fort sous la fortune, quand vous croyiez que c'était nous, qui en étions bien innocents. Ceci, je vous l'ai montré, à notre dernière assemblée, je vous ai prouvé, comment vous aviez été joués, toutes les traverses, les instruments, celui qui s'en servait, tout ce qui suffirait en somme à faire dire à la pauvre âme de la cervelle la plus estropiée : " C'est Banquo qui faisait tout ".

PREMIER ASSASSIN. — Vous nous l'avez fait connaître.

MACBETH. — Oui, je l'ai fait ; et je suis allé plus loin, qui fait le point maintenant de notre seconde entrevue. Vous trouvez-vous une patience si prédominante en votre nature, que de pouvoir laisser passer ceci ? Etes-vous si dévotement évangélisés, que de prier pour cet homme de bien, et sa lignée, lui dont la lourde main vous a courbés jusqu'à la tombe et fait de tous les vôtres des mendiants à jamais ?

PREMIER ASSASSIN. — Nous sommes des hommes, mon lige.

MACBETH. — Oui, vous entrez dans la classe qu'on appelle " hommes " : ainsi lévriers, limiers, mâtins, épagneuls, dogues, braques, baudes et chien-loups, tous passent sous le nom de chiens ; mais c'est le rang qui distingue le chien de course, le prudent, le subtil, le chien de garde ou de chasse, chacun selon le don que la générosité de la nature y

a enclos ; voilà ce qui le dénote spécialement sur la liste où ils sont tous inscrits ; ainsi va-t-il des hommes. Eh bien voyons, si vous tenez une place dans ce rang, si vous ne venez pas en queue de l'humanité, dites-le : et je vous mets au cœur de quoi exécuter votre ennemi, et vous lier au for de notre intime amour, nous que sa vie tient en si pauvre santé, quand sa mort la ferait parfaite.

SECOND ASSASSIN. — Moi, je suis un homme, mon lige, que les coups et les viles batures du monde ont enflammé si fort que je défierai ce monde en désespéré.

PREMIER ASSASSIN. — Et moi un autre, si las de désastres, si harcelé de fortune que je coucherais ma vie en mise, pour enfin gagner, ou la perdre !

MACBETH. — Vous savez tous les deux que Banquo était votre ennemi...

LES DEUX ASSASSINS. — C'est bien vrai, monseigneur.

MACBETH. — Il est aussi le mien, et d'une si sanglante haine que chaque minute de son existence est un coup qui me frappe près du cœur. Sans doute je pourrais de mon seul et nu pouvoir le balayer de ma vue et ne m'avouer que de mon bon plaisir ; mais il ne le faut pas, à cause de certains de nos amis qui sont ensemble les siens, et dont je ne puis perdre l'affection ; tant est que je devrai pleurer sa chute, moi qui l'aurais abattu ! De là vient que j'ai recours à vos offices, et que pour certaines graves raisons, je masque la chose aux yeux de la foule.

SECOND ASSASSIN. — Nous exécuterons, Monseigneur, ce que vous ordonnerez.

PREMIER ASSASSIN. — Quand nous devrions y perdre...

MACBETH. — Votre courage luit dans vos yeux. Dans une heure au plus je vous fais savoir où vous poster, je vous instruis du moment précis du guet, de l'instant : il faut que tout soit fait cette nuit, et loin du palais ; regardant toujours qu'il me faut laisser en toute pureté. Et avec lui — à seule fin que l'œuvre soit sans taches ni tares — Fleance, son fils, qui l'accompagne, dont la disparition ne m'importe pas moins que celle de son père, subira le sort de la même heure noire. Tirez-vous là, et décidez-vous, je vous rejoins dans l'instant.

LES DEUX ASSASSINS. — Nous sommes décidés, Monseigneur.

MACBETH. — Je viens vous retrouver ; demeurez là dehors. (*Les assassins sortent.*) C'est conclu. Banquo, si ton âme en son vol, trouve le ciel, qu'elle le trouve cette nuit. (*Il sort.*)

SCENE II

Forres. — Une autre salle du Palais

Entrent LADY MACBETH et un serviteur

LADY MACBETH. — Banquo a quitté la cour ?

LE SERVITEUR. — Oui, madame, mais il revient à la nuit.

LADY MACBETH. — Va dire au roi que s'il est de loisir, je voudrais lui parler.

LE SERVITEUR. — Madame, j'y vais.

LADY MACBETH. — Nous ne tenons rien, tout nous échappe, tant que le désir se réalise sans contentement. Ah mieux vaudrait périr avec ce que nous détruisons que de vivre par ce que nous détruisons

en une joie douteuse ! (*Entre Macbeth.*) Eh quoi, Monseigneur, vous demeurez tout seul ; vous tenez hantise aux plus tristes fantaisies ; vous vivez toujours avec des méditations qui auraient dû mourir avec ceux sur qui elles méditent. Aux choses sans remède, il ne faut avoir regard. Ce qui est fait, est fait.

MACBETH. — La vipère est tronçonnée, elle n'est pas morte : elle va se réunir et se dresser ; et nous, avec notre pauvre ruse, nous restons au péril de ses crochets d'antan. Mais que l'orbe de l'univers craque, que les deux mondes croulent, plutôt que de manger notre pain dans la terreur, que de dormir sous le poids des rêves horribles qui nous font frémir la nuit ; j'aimerais mieux être couché avec les morts, ceux à qui nous donnâmes la paix pour gagner la paix, que me sentir étiré à la torture de l'âme dans l'angoisse qui jamais ne cesse. Duncan est dans sa tombe ; après les sautes fiévreuses de la vie, paisible, il dort ; la trahison a parachevé son œuvre ; ni le fer, ni le poison, ni haine domestique, ni coalition étrangère, rien ne peut plus le toucher.

LADY MACBETH. — Allons, allons, mon cher seigneur, adoucissez cette rudesse d'humeur, soyez gai et jovial parmi vos invités, cette nuit.

MACBETH. — Oui, j'y tâcherai, mon amour ; et, je t'en prie, toi, sois de même ; que toutes tes attentions aillent à Banquo, fais-lui honneur, des lèvres et des yeux... Quelle inquiétude, d'être contraints de noyer notre dignité en ces flots de flatteries, de nous déguiser ainsi, et de faire de nos visages les faux-visages de nos cœurs !

LADY MACBETH. — Il n'y faut plus songer.

MACBETH. — Oh j'ai l'âme pleine de scorpions,

m'amie ! Tu sais bien que Banquo et son Fleance sont toujours là !

LADY MACBETH. — Mais leur bail avec la vie n'est pas perpétuel !

MACBETH. — C'est juste. Voilà le consolant. Ils sont attaquables. Allons, sois donc joyeuse ; avant que la chauve-souris tourne au cloître de son vol, avant qu'au cri de la noire Hécate le scarabée de son bourdon monotone appelle le baillement nocturne, il sera œuvré une œuvre solennelle.

LADY MACBETH. — Quelle œuvre ?

MACBETH. — Sois innocente, reste ignorante, m'amie, ma colombe, jusqu'à ce que, par toi, cette œuvre soit applaudie. Viens, nuit, cilleuse de paupières, leurre les tendres yeux du jour piteux, et, de ta main sanglante et invisible, cancelle et déchire les toutes puissantes lettres qui me font pâle ! La lumière se trouble, et la corneille s'envole au creux du bois ; les bonnes choses de clarté se referment et s'ensommeillent et les noirs suppôts de la nuit vont à l'affût de leur proie. Tu t'émerveilles de mes paroles ; mais demeure en silence. Bien mal acquis se maintient par le mal ; ainsi donc, s'il te plait, laisse-moi faire. (*Ils sortent.*)

SCENE III

Un parc près du Palais

Entrent TROIS ASSASSINS

PREMIER ASSASSIN. — Mais qui t'a dit de venir avec nous ?

TROISIÈME ASSASSIN. — Macbeth.

SECOND ASSASSIN. — On peut se fier en lui ;

puisqu'il nous marque nos rôles, et ce que nous avons à faire, juste comme l'or.

PREMIER ASSASSIN. — Alors mets-toi là, avec nous. Au couchant luisent encore des barres de lumière ; voici l'heure que le voyageur attardé donne de l'éperon pour gagner l'auberge ; voici que s'approche la cause de notre guet.

TROISIÈME ASSASSIN. — Chut ! j'entends des chevaux.

BANQUO, *au dehors*. — Eclaire-nous par là, ho !

SECOND ASSASSIN. — Alors, c'est lui ; tous les autres, qu'on avait l'ordre d'attendre, sont rendus déjà à la cour.

PREMIER ASSASSIN. — Ses chevaux font le grand tour.

TROISIÈME ASSASSIN. — Une lieue de chemin, presque ; mais d'ordinaire, comme tout le monde, il descend ici, et jusqu'à la porte du palais on va à pied. (*Entrent Banquo et Fleance avec une torche.*)

SECOND ASSASSIN. — Une lumière ! une lumière !

TROISIÈME ASSASSIN. — C'est lui.

PREMIER ASSASSIN. — Tiens bon.

BANQUO. — Il y aura de la pluie, cette nuit.

PREMIER ASSASSIN. — La voilà qui tombe. (*Il s'élance sur Banquo.*)

BANQUO. — Oh, trahison ! Fuis, cher Fleance, cours, cours, fuis ! Tu pourras venger... Oh, esclave ! (*Il meurt. Fleance s'enfuit.*)

TROISIÈME ASSASSIN. — Qui a éteint ?

PREMIER ASSASSIN. — Ce n'était donc pas à faire ?

TROISIÈME ASSASSIN. — Il n'y en a qu'un par terre, le fils est parti.

SECOND ASSASSIN. — Nous avons perdu le meilleur de la besogne.

PREMIER ASSASSIN. — Tant pis ; allons dire ce qui est fait (*Ils sortent.*)

SCENE IV

Une salle du Palais. — Banquet préparé

Entrent MACBETH, LADY MACBETH, ROSS, LENNOX,
Seigneurs et Serviteurs.

MACBETH. — Messieurs, vous connaissez vos préséances. Prenez place. Du premier au dernier, très chère bienvenue !

LES SEIGNEURS. — Grand merci à Votre Majesté.

MACBETH. — Nous entendons nous mêler à votre société sans nulle cérémonie, en bonne simplesse d'hôte. La dame de céans tiendra état ; en temps et lieu, nous lui demanderons de nous faire accueil.

LADY MACBETH. — Que votre bouche prononce pour moi sire, à tous nos amis : mon cœur les dit très bien venus. (*Entre le premier assassin. A la porte.*)

MACBETH. — Et vois, ils viennent te rendre grâce aussi de tout leur cœur. Nombre égal des deux parts... Là... je me placerai au centre. Allons, que la joie soit ample. Un moment, nous viderons le hanap, et il fera le tour de la table. (*Il s'approche de la porte.*) Tu as du sang sur la figure.

PREMIER ASSASSIN. — Le sang de Banquo, alors.

MACBETH. — Mieux vaut sur toi qu'en lui. Est-il dépêché ?

PREMIER ASSASSIN. — Monseigneur, il a la gorge coupée ; j'ai fait cela pour lui.

MACBETH. — Tu es le prince des coupe-gorge ; fort aussi, celui qui en a fait autant à Fleance. Si c'est toi, tu es le non pareil.

PREMIER ASSASSIN. — Très royal sire, Fleance a échappé.

MACBETH, *à part*. — Alors je retremble : autrement j'étais parachevé, massif comme un marbre, solide comme un roc, ample et universel comme l'air qui nous enferme ; mais me voici muré, chamberé, confiné, ligoté par les misères du doute et de la crainte. (*Haut.*) Mais Banquo, en suis-je sûr ?

PREMIER ASSASSIN. — Oui, mon bon seigneur, sûr ; il est tranquille dans un fossé avec vingt bonnes entailles au crâne, la moindre mortelle à tout être.

MACBETH. — Merci sur ce point là (*à part.*) La grosse vipère est écrasée ; la petite qui s'est fauflée garde en elle de quoi plus tard distiller son venin ; pour l'instant, elle n'a pas de crochets. Allons va-t-en ; nous reparlerons demain. (*Le premier assassin sort.*)

LADY MACBETH. — Mon royal seigneur, vous ne nous faites pas bonne chère ; c'est un festin de commande que celui où l'on ne s'empresse d'assurer ses convives qu'on les traite à cœur ouvert. Mieux leur vaudrait manger chez eux, si vous ne relevez leurs mets de vos bonnes grâces ; sans elles, cette fête semblera pauvre.

MACBETH. — Tendre admoneſtatrice ! Allons messieurs, faites honneur à vos appétits et buvons à vos santés.

LENNOX. — Plaise à Votre Majesté s'asseoir. (*Le spectre de Banquo entre et s'assied à la place de Macbeth.*)

MACBETH. — Nous verrions mettre ici le comble à l'honneur de notre royaume si notre gracieux, aimé et féal Banquo fût présent ; j'aime mieux l'accuser de négligence que le plaindre d'un contre-temps fâcheux.

ROSS. — Son absence, Sire, fait tort à sa promesse. Plaise à Votre Majesté nous donner la grâce de sa royale compagnie.

MACBETH. — La table est pleine.

LENNOX. — Sire, voici une place réservée.

MACBETH. — Où donc ?

LENNOX. — Ici, mon cher Seigneur. Qu'est-ce qui trouble Votre Majesté ?

MACBETH. — Qui de vous a fait ceci ?

LES SEIGNEURS. — Quoi, très cher Sire ?

MACBETH. — Tu ne peux pas dire que c'est moi : ne me menace pas de tes mèches sanglantes, pas moi !

ROSS. — Messeigneurs, debout : Sa Majesté se trouve mal.

LADY MACBETH. — Restez assis, Messieurs nos amis ; Monseigneur est souvent saisi de la sorte, et l'a été depuis son enfance ; je vous en prie, demeurez à vos places. L'accès ne dure qu'un moment ; le temps de se reprendre, il va être remis. Si vous y portez trop d'attention vous allez l'irriter, et augmenter son humeur. Mangez et ne prenez pas garde à lui. Etes-vous un homme ?

MACBETH. — Oui, et un rude, qui ose regarder en face une chose qui glacerait Satan.

LADY MACBETH. — Oh, la belle affaire ! Voilà encore la peinture même de votre peur ; voilà encore cette dague sortie de l'air, que vous disiez qui vous menait vers Duncan ! Ah ces sursauts, ces surprises,

ces fantasmagories de la peur vraie, feraient jolie matière pour des contes de femme, au feu de la veillée, authentiqués par la mère grand. C'est la honte même ! Pourquoi faites-vous toutes ces grimaces ? Quand vous aurez fini, vous ne regardez qu'un fauteuil.

MACBETH. — Je t'en prie, vois, là ! Regarde ! Tiens ! Là ! Qu'est-ce que tu dis ? Ah, qu'est-ce que cela me fait ? Puisque tu croules la tête, parle donc ! Si nos charniers et nos tombes revomissent ceux que nous y enterrons, les sépulcres ne seront plus que des jabots de vautours ! (*Le spectre sort.*)

LADY MACBETH. — Quoi, si peu homme, dans votre folie !

MACBETH. — Aussi vrai que je suis ici, je l'ai vu.

LADY MACBETH. — Fi, la honte !

MACBETH. — On a versé du sang, avant nos jours, dans le vieux temps, avant que les humaines lois aient poli la société ; certes, et depuis sans doute, des assassinats ont été commis, plus horribles qu'on ne saurait ouïr ; il y a eu un temps où quand on écrasait la cervelle, l'homme mourait, et c'était la fin. Mais maintenant, les voilà ressurgir, vingt entailles mortelles aux tempes, et qui nous poussent de nos chaises ; ah, c'est plus étrange même que l'assassinat.

LADY MACBETH. — Mon honoré seigneur, vos nobles amis attendent.

MACBETH. — J'oubliais. Ne vous étonnez pas de moi, mes très dignes amis. J'ai une étrange infirmité qui n'est rien à ceux qui me connaissent. Allons, bonne amour, santé à vous tous. Après, je prendrai place. Donnez-moi du vin, rouge bord. Je bois à la générale joie de toute cette table, et à notre cher

ami Banquo qui nous fait défaut. Quel malheur qu'il ne soit ici ! A tous, à lui, nous buvons ; en tout, à tous.

LES SEIGNEURS. — Nos devoirs, nos souhaits en retour. (*Le spectre rentre.*)

MACBETH. — Arrière ! Sors de ma vue ! Que la terre te couvre ! Tes os sont vides de moelle, ton sang est froid ; tu n'as pas de vision dans ces yeux à la vitre morne !

LADY MACBETH. — Croyez, messieurs les pairs, croyez que tout ceci est chose d'habitude ; point autre ; elle ne fait que gâter la joie du moment.

MACBETH. — Ce que l'homme ose, je l'ose : approche en ours féroce de Russie, monstrueux comme Béhémoth, en tigre d'Hyrkanie, prends toute forme, sauf celle-là et mes fermes nerfs sauront ne pas trembler : ou bien revis, et défie-moi jusqu'au desert de ton épée et si je tremble alors, tu diras que je suis une poupée d'enfant. Arrière, ombre horrible ! Mascarade de l'irréel, arrière !... Là, là... Il est parti ; je redeviens homme. Asseyez-vous, je vous en prie !

LADY MACBETH. — Vous avez troublé toute gaîté, rompu notre bonne compagnie par cet extravagant désordre.

MACBETH. — De telles choses sont, s'abattent sur nous comme un nuage noir, et nous ne serions pas frappés de stupeur ? Vous me faites douter de moi-même, quand je songe, là, que vous pouvez contempler ces visions et garder du vermillon aux joues, quand les miennes sont blanches de peur !

ROSS. — Quelles visions, monseigneur ?

LADY MACBETH. — Ne parlez pas, je vous en supplie ; il va de mal en pire ; toute question l'en-

rage ; vite, bonne nuit ; ne regardez pas à l'ordre de vos sorties, mais partez vite.

LENNOX. — Bonne nuit, et meilleure santé à Sa Majesté !

LADY MACBETH. — Repos et bonne nuit à tous !

MACBETH. — Le passé veut du sang ; c'est ce qu'on dit, le sang veut le sang. Cela s'est vu : des pierres qui marchent, des arbres qui parlent, des devins par certaines combinaisons, des pies, des grues, des corneilles qui découvrent le sang sur l'homme le plus secret. Où en est la nuit ?

LADY MACBETH. — Presque au point du jour, l'heure indécise.

MACBETH. — Qu'en dis-tu ? Macduff refuse sa présence, sur notre ordre formel.

LADY MACBETH. — Vous l'avez fait mander, Seigneur ?

MACBETH. — On me l'a dit ; mais je l'envoie mander ; pas un d'eux, que je n'aie chez lui un homme à gages. Je vais aller demain, et j'irai de bonne heure, trouver les sœurs mornes. Elles m'en diront plus long ; à cette heure, par les moyens les pires, il faut que je sache le pire. A mon intérêt, je veux que tout cède ; je baigne dans le sang si profond que j'ai perdu pied ; la peine de retourner serait aussi forte que de passer outre. Mon âme est tendue sur d'étranges pensées qui prennent forme et il faut agir avant que de scruter.

LADY MACBETH. — Vous avez besoin de ce qui nous ravive tous ; il faut dormir.

MACBETH. — Viens, allons dormir. Mon malaise, ma défiance de moi, c'est la peur du débutant, que n'a pas durci la coutume. Nous sommes encore jeunes dans le travail. (*Ils sortent.*)

Rideau

Acte Quatrième



SCENE PREMIERE

Une caverne

Au milieu un chaudron bouillonnant. — Tonnerre

Entrent LES TROIS SORCIÈRES

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Trois fois le chat bringi
a miaulé.

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Trois fois. Le hérisson
a grogné.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Harpie crie : c'est
l'heure ! c'est l'heure !

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Autour du chaudron
formons ronde. Dedans les entrailles immondes,
Crapaud, qui sous pierre gelée, jour et nuit as
mitonné, que ta venimeuse sueur bouille dans le
chaudron charmé.

TOUTES. — Double, double, travail et trouble ;
flambe feu ; chaudron bous.

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Tronçon de guivre de

marais, dans le chaudron cuis et bous ; œil d'aspic, palme de grenouille, crochets de vipère, dents de couleuvre, main de lézard, aile de chouette, pour un charme au pouvoir troublé comme bouillon d'enfer bouillez.

TOUTES. — Double, double, travail et trouble ; flambe feu ; chaudron bous.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Ecaille de dragon, dents de loup, baume de momie, ventrée de requin destructeur, mandragore encillée de nuit, foie de juif blasphémateur, fiel de chèvre et brin d'if taillé sous éclipse de lune, nez de turc, lèvres tartarines, doigt d'enfant étranglé vivant, déposé par la gourgandine, faites un grommelis gruant ; du tigre prenez les couillons, ingrédients à notre chaudron.

TOUTES. — Double, double, travail et trouble ; flambe feu , chaudron bous .

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Rafraîchi du sang de babouin le charme sera ferme et plein... par les pouces qui me démangent quelque chose de méchant vient. Ouvrez-vous verroux à quiconque choque. (*Entre Macbeth.*)

MACBETH. — Eh bien, mystérieuses et noires sorcières de minuit que faites-vous là ?

TOUTES. — Œuvre sans nom.

MACBETH. — Je vous en conjure, par la science que vous professez (peu importe d'où vous tiriez votre divination) répondez-moi ! Dussiez-vous déchaîner les vents et les lancer à l'assaut des églises ; quand bien même les vagues blanches d'écume devraient confondre et anéantir toute navigation ; quand bien même les blés verts seraient couchés à terre et les arbres rués bas ; quand bien même les châteaux s'écroulèrent sur la tête de qui les occupe ;

quand bien même palais et pyramides glisseraient de leur sommet jusqu'à leur base ; quand tout le trésor des germes de nature devrait s'abîmer ensemble jusqu'au complet épuisement de la destruction elle-même, répondez à ma demande !

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Parle.

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Questionne.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Il te sera fait réponse.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Dis, veux-tu l'entendre de notre bouche ou de celle de nos maîtres ?

MACBETH. — Appelez-les ; faites-moi les voir...

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Versez dedans sang de pourceau qui dévora neuf marcassins ; de la graisse qui suinta de la potence d'assassin, jetez dans la flamme.

TOUTES. — Viens petit et grand ; ton office montre droitement. (*Tonnerre, première apparition. Une tête casquée.*)

MACBETH. — Dis-moi, puissance inconnue...

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Il sait ta pensée ; entends son discours sans rien ajouter.

PREMIÈRE APPARITION. — Macbeth, Macbeth, Macbeth, garde-toi de Macduff ; garde-toi du capital de Fife. Renvoyez-moi. Assez. (*La tête descend.*)

MACBETH. — Qui que tu sois pour ton salutaire avertissement, merci... Par toi mon être a vibré comme la corde d'une harpe sous les doigts de la terreur... Encore un mot...

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Il ne souffre pas d'être commandé ; vois, cet autre encore plus puissant que le premier. (*Tonnerre, deuxième apparition, un enfant ensanglanté.*)

DEUXIÈME APPARITION. — Macbeth, Macbeth, Macbeth...

MACBETH. — Je t'écouterai de trois oreilles.

DEUXIÈME APPARITION. — Sois rouge de sang ; montre toi hardi et ferme dans tes résolutions. Méprise et dédaigne toute puissance d'homme ; nul né de femme ne peut nuire à Macbeth. (*Elle descend.*)

MACBETH. — Tu vivras donc Macduff. Que craindre maintenant de toi ? Cependant je veux faire double et sûre assurance, engager le destin par contrat mutuel. Tu ne vivras donc pas Macduff. Car je veux dire qu'elle a menti la peur au visage blême, et dormir en dépit de tout tonnerre. (*Tonnerre ; un enfant couronné portant un rameau d'arbre à la main.*) Mais quel est celui-là qui grandit et s'élève comme progéniture royale et porte sur son front d'enfant le cercle d'or de souveraine domination.

TOUTES — Ecoute, mais ne lui parle pas.

TROISIÈME APPARITION. — Aie de l'audace ; aie le cœur d'un lion ; ne prends souci de qui s'agite et s'irrite ; ne crains pas les conspirateurs. Macbeth sera seulement vaincu quand la grande forêt de Birnam marchera à sa rencontre vers la haute colline de Dunsinane.

MACBETH. — Cela n'arrivera jamais ! Qui pourrait enrôler de force une forêt ? Qui commandera aux arbres de délier leurs terrestres racines ? Douces et bonnes prédictions ! La rebellion ne peut donc dresser la tête avant que Birnam ne se dresse ! Et notre Macbeth, en haute et suprême place, vivra tout le congé de nature, rendant paisiblement son souffle à l'heure coutumière marquée par la mort. Et cependant mon cœur sursaute de connaître encore une chose. Oh, dites-moi, si votre art est assez puissant pour le savoir, la postérité de Banquo règnera-t-elle jamais sur ce royaume ?

TOUTES. — Ne cherche pas plus avant.

MACBETH. — Je veux que l'on me satisfasse... accordez-moi de le connaître ou qu'une éternelle malédiction tombe sur vous ! Laissez-moi savoir encore... mais pourquoi le chaudron s'abaisse-t-il, et quel est ce bruit ? (*Hautbois.*)

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Montrez.

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Montrez.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Montrez.

TOUTES. — Montrez à ses yeux et grevez son cœur ; apparaissez comme ombres légères et, comme elles, évanouissez-vous. (*Une vision de huit rois dont le dernier porte un miroir dans sa main ; le spectre de Banquo les suit.*) Pas toi... tu es trop pareil au spectre de Banquo ; à bas ! ta couronne brûle mes prunelles. Et tes cheveux, autre front cerclé d'or, ressemblent trop à ceux du premier. Le troisième est de semblable apparence... Horribles sorcières pourquoi me montrer cela ? Un quatrième... désorbitez-vous mes yeux... Cette lignée s'étendra donc jusqu'au craquement final du jugement ? Encore un autre... Un septième... je n'en veux plus voir... Et cependant un huitième apparaît ; il tient dans sa main un miroir, et j'y vois se dérouler un cortège sans fin où certains portent des globes géminés et des sceptres à trois fleurons... Horrible vision ! oh, maintenant je comprends... C'est donc vrai ; car voici venir Banquo tout éclaboussé de sang : il me sourit et me les désigne comme siens... Que cette heure mauvaise soit à jamais maudite dans la suite des heures... (*Les sorcières ont disparu.*) Entrez, vous qui êtes là dehors. (*Entre Lennox.*)

LENNOX. — Quel est le vouloir de votre grâce ?

MACBETH. — Avez-vous vu les sœurs mornes ?

LENNOX. — Non, Monseigneur.

MACBETH. — Ne passèrent-elles point près de vous ?

LENNOX. — Non en vérité, Monseigneur.

MACBETH. — Empesté soit l'air par lequel elles chevauchent ; damnés tous ceux qui se fient en elles... J'ai entendu le galop d'un cheval : qui cheminait de ce côté ?

LENNOX. — Deux ou trois, Monseigneur, vous portant des nouvelles : Macduff s'est enfui en Angleterre.

MACBETH. — En Angleterre ?

LENNOX. — Oui, mon bon Seigneur.

MACBETH. — Temps, tu préviens de terribles exploits. Le dessein n'est jamais atteint si tout de suite l'action ne le rejoint dans son vol. Dorénavant que le premier mouvement né dans mon cœur soit le premier mouvement de ma main. Pour couronner ma pensée par des actes, que l'acte s'identifie maintenant à la résolution. Je veux surprendre le château de Macduff, m'emparer de Fife, passer au fil de l'épée sa femme, ses petits enfants, et tous les êtres infortunés qui le suivent dans sa postérité. Pas de folle vantardise ! Cet acte, je veux l'exécuter avant que mon dessein n'ait eu le temps de se refroidir. — Mais, assez de pensées spéculatives. — Où sont ces gentilshommes ; allons, conduisez-moi là où ils sont... (*Ils sortent.*)

SCENE II

Fife. Le château de Macduff

Entrent LADY MACDUFF, SON FILS *et* ROSS

LADY MACDUFF. — Qu'avait-il fait qui l'obligeât à fuir le pays ?

ROSS. — Il vous faut avoir patience, Madame.

LADY MACDUFF. — Il n'en eut aucune : sa fuite n'était que folie. Lorsque nos actions ne nous rendent tels, de pareilles terreurs font de nous des traîtres.

ROSS. — Vous ne pouvez savoir si ce fut frayeur ou sagesse.

LADY MACDUFF. — Sagesse ! Abandonner sa femme, abandonner ses enfants, sa maison, tous les titres à la place que lui-même déserte ? Certes, il ne nous aime pas et manque de sentiments les plus humains ; le pauvre passereau, le moindre des oiseaux défendra ses jeunes dans leur nid contre le busard. Non, tout cela n'est que frayeur, et rien n'est amour. Comme elle est petite cette sagesse où se rue la fuite contre toute raison !

ROSS. — Très chère cousine, je vous en prie, faites à vous-même la leçon. Pour ce qui est de votre mari, c'est une noble, sage et prudente personne ; il connaît parfaitement les sursauts et les variations de l'heure présente. Je n'ose vous en dire plus ; mais ces temps sont cruels où nous sommes tenus pour traîtres sans le savoir nous-mêmes, lorsque par commune renommée nous apprenons que nous sommes menacés, tout en ignorant précisément ce qui nous menace ; oui, nous flottons sur une mer sauvage et démontée qui nous balotte de ci de là et nous entraîne à la dérive. Je prends congé de vous, mais je ne tarderai guère avant de revenir ici ; les événements arrivés au pire doivent s'arrêter ou remonter leur cours. Mon gentil cousin, Dieu vous garde.

LADY MACDUFF. — Il a un père et cependant il est sans père.

ROSS. — Je serais bien véritablement fou en demeurant plus longtemps ici ; ce séjour serait ma disgrâce et votre déconfort. Encore une fois, congé et adieu. (*Il sort.*)

LADY MACDUFF. — Petit malheureux, votre père est mort. Comment ferez-vous pour vivre maintenant ?

L'ENFANT. — Comme les oiseaux, maman.

LADY MACDUFF. — Comment cela, de vers et de mouches ?

L'ENFANT. — De ce que je trouverai, je pense ; ainsi font-ils.

LADY MACDUFF. — Pauvre oiseau, tu ne craindras donc jamais filet, ni glu, piège ou trébuchet ?

L'ENFANT. — Pourquoi, maman ? Pour les pauvres oiseaux on ne les a pas mis. Mon papa n'est pas mort malgré ce que vous dites.

LADY MACDUFF. — Si, il est bien mort. Comment feras-tu pour avoir un autre papa ?

L'ENFANT. — Mais, comment ferez-vous pour avoir un autre mari ?

LADY MACDUFF. — Je puis m'en acheter une vingtaine à n'importe quel marché.

L'ENFANT. — Alors vous voulez en acheter pour revendre ?

LADY MACDUFF. — Tu parles avec tout ton esprit ; en vérité c'est assez d'esprit pour un enfant comme toi.

L'ENFANT. — Maman, était-il traître mon papa ?

LADY MACDUFF. — Certes, il l'était.

L'ENFANT. — Qu'est-ce un traître ?

LADY MACDUFF. — Mais celui qui a juré et menti.

L'ENFANT. — Sont-ils tous des traîtres ceux qui l'ont fait ?

LADY MACDUFF. — Qui fait cela est traître et doit être pendu.

L'ENFANT. — Doivent-ils tous être pendus ceux qui jurent et mentent ?

LADY MACDUFF. — Tous.

L'ENFANT. — Qui doit les pendre ?

LADY MACDUFF. — Eh bien, les honnêtes gens.

L'ENFANT. — Alors ceux qui jurent et mentent sont fous ; car menteurs et jureurs sont bien assez pour battre les honnêtes gens et les pendre.

LADY MACDUFF. — Dieu te garde, pauvre Marmot ! Mais comment feras-tu pour avoir un père ?

L'ENFANT. — S'il était mort vous pleureriez sur lui et si vous ne le faisiez pas, ce serait bon signe que j'aurais un nouveau papa.

LADY MACDUFF. — Pauvre jaseur, comme tu babilles ! (*Entre un messenger.*)

LE MESSENGER. — Dieu vous bénisse, belle dame ! Je ne suis pas connu de vous, bien que je sois instruit de votre honorable état. Je crains que quelque danger n'approche de votre personne ; si vous voulez prendre l'avis d'un simple homme, faites en sorte de ne pas être trouvée ici. Eloignez-vous avec vos petits. De vous apeurer de la sorte je me sens tout sauvage, et faire plus serait féroce cruauté ; mais elle n'est que trop près de votre personne. Le ciel vous protège ! Je n'ose rester plus longtemps. (*Il sort.*)

LADY MACDUFF. — Où fuir ? Je n'ai pourtant fait tort à personne ; mais je dois me souvenir que je suis dans ce terrestre monde où faire mal est souvent récompensé, faire bien réputé parfois dangereuse folie. Pourquoi alors dresser ma défense

de femme et dire : je n'ai pourtant fait tort à personne ? Mais quels sont ces visages ? (*Des assassins entrent.*)

L'ASSASSIN. — Où est votre mari ?

LADY MACDUFF. — Je l'espère en aucun lieu assez profané où tels que toi puissent le trouver.

L'ASSASSIN. — C'est un traître !

L'ENFANT. — Tu mens, vilain poilu.

L'ASSASSIN. — Comment ? (*Le poignardant.*)
Prends ça, avorton, graisse de trahison !

L'ENFANT. — Il m'a tué ; maman, courez au loin ! (*Sort Lady Macduff, criant au meurtre ; les assassins la poursuivent.*)

Rideau

Acte Cinquième

SCENE PREMIERE

Dunsinane. Salle d'entrée du château

Entrent UN DOCTEUR en médecine et UNE DAME du service de la reine.

LE DOCTEUR. — Voici deux nuits que je veille avec vous, mais je ne puis du tout voir de vérité en vos rapports. Quand est-ce, la dernière fois qu'elle a marché dans son sommeil ?

LA DAME. — C'est depuis que Sa Majesté est entrée en campagne, je l'ai vue se lever de son lit, jeter sa robe de nuit sur elle, tourner la clef de son secrétaire, y prendre du papier, le plier, y écrire, le lire, et après le sceller, et puis se remettre au lit, et tout cela étant plongée dans un très profond sommeil.

LE DOCTEUR. — C'est une grande perturbation en la nature que de recevoir tout ensemble le bénéfice du sommeil et d'accomplir les effets de la veille. En cette somnolente agitation, parmi ce qu'elle

marchait, et autres actions véritables, que lui avez-vous, en aucun temps, ouï dire ?

LA DAME. — Des paroles, monsieur, que je ne veux point rapporter sur elle.

LE DOCTEUR. — Vous le pouvez, à ma personne, et il convient bien que vous le fassiez.

LA DAME. — Ni à vous, ni à personne d'autre, n'y ayant point de témoin pour confirmer mon langage. (*Entre Lady Macbeth, un flambeau à la main.*) Hélas ! la voici venir. Tenez, c'est tout juste ainsi, et, sur ma vie, elle est dans le plus profond sommeil. Notez-la ; tenez-vous près.

LE DOCTEUR. — D'où a-t-elle cette lumière ?

LA DAME. — Mais c'est celle qui était auprès d'elle ; elle a une lumière, auprès d'elle, toujours ; c'est son ordre.

LE DOCTEUR. — Vous voyez bien qu'elle a les yeux ouverts.

LA DAME. — Oui, mais leur sens est clos.

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce donc qu'elle fait maintenant ? Voyez, comme elle se frotte les mains.

LA DAME. — C'est toute son action habituelle, d'ainsi sembler se laver les mains ; je l'ai vue continuer de la sorte bien un quart d'heure.

LADY MACBETH. — Encore une tache... là.

LE DOCTEUR. — Chut. La voilà qui parle. Je veux noter tout ce qui sort de sa bouche, afin d'assurer plus fortement ma mémoire

LADY MACBETH. — Va-t-en, infernale tache ! Va-t-en ! Entends-tu ? Une... Deux... Quoi... Eh bien, c'est l'heure... allons... L'enfer est obscur. Fi, Monseigneur, fi ! Pour un soldat... et avoir peur ? Pourquoi aurions-nous peur, qui le saura ? Quand personne ne peut demander compte à notre

autorité. Ah, qui aurait cru qu'un si vieil homme avait tant de sang dans les veines ?

LE DOCTEUR. — Remarquez-vous ceci ?

LADY MACBETH. — Le capital de Fife avait une femme... où est-elle maintenant ? Quoi, jamais ces mains ne seront-elles blanches ? Jamais plus ! Monseigneur ! Jamais plus ! Vous perdez tout par ces sursauts.

LE DOCTEUR. — Allez, allez. Vous, vous avez su ce que vous n'auriez point dû.

LA DAME. — Elle a dit ce qu'elle n'aurait point dû, cela, j'en suis bien sûre. Le ciel sait ce qu'elle a su !

LADY MACBETH. — Voilà l'odeur du sang... toujours... A cette petite main tous les parfums de l'Arabie ne pourront donner leur senteur. Oh ! oh ! oh !

LE DOCTEUR. — Quel grand soupir c'est là. Le cœur est grièvement chargé.

LA DAME. — Je ne voudrais pas avoir ce cœur-là dans mon sein pour l'honneur de tout mon corps.

LE DOCTEUR. — C'est bien... c'est bien... c'est bien.

LA DAME. — Il faut en prier Dieu, Monsieur.

LE DOCTEUR. — Cette souffrance-là passe mon expérience ; pourtant j'ai vu des personnes qui marchaient dans leur sommeil, et qui sont mortes dans leurs lits, bien saintement.

LADY MACBETH. — Lavez vos mains ; mettez votre robe de nuit ; ne prenez pas l'air si pâle. Puisque je vous le dis encore, Banquo est en terre ; il ne peut pas venir sur sa tombe.

LE DOCTEUR. — C'est donc cela !

LADY MACBETH. — Au lit ! au lit ! On frappe à la porte : allons, allons, allons, allons, donnez-moi la main. Ce qui est fait, est fait. Au lit, au lit, au lit.

LE DOCTEUR. — Et maintenant, elle va se mettre au lit ?

LA DAME. — Dans l'instant.

LE DOCTEUR. — Le monde est plein de bruits sinistres ; d'œuvres hors nature naissent des maux hors nature ; l'âme touchée de contagion veut confesser son secret à l'oreiller qui est sourd. Elle a plus besoin de prêtre que de médecin. Mon Dieu ! Mon Dieu, pardonne-nous, à tous ! Veillez sur elle. Otez-lui tous moyens de se nuire, gardez sur elle les yeux ouverts. Et donc bonne nuit. Elle a mâté ma raison et stupéfait mes yeux. J'ai ma pensée, mais je n'ose la dire.

LA DAME. — Bonne nuit, bon docteur. (*Ils sortent.*)

SCENE II

Le pays près de Dunsinane

Entrent, avec tambours et étendards, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENNOX et des soldats.

MENTETH. — Les forces anglaises sont proches, conduites par Malcolm, son oncle Siward et le brave Macduff. Vengeance brûle en eux. Pour leur chère cause, l'homme mort à toutes passions serait lui-même poussé à la sanglante et hideuse charge.

ANGUS. — Proche la forêt de Birnam nous les rencontrerons bien ; c'est par ce chemin qu'ils viennent.

CATHNESS. — Qui sait si Donalbain est avec son frère ?

LENNOX. -- C'est certain, Messire, il n'y est pas.

J'ai le rôle de tous les gentilshommes ; il y a le fils de Siward et beaucoup d'autres jeunes barbes qui, pour la première fois, prouveront leur virilité.

MENTETH. — Que fait le tyran ?

CATHNESS. — Il empare fortement le grand Dunsinane. Quelques-uns disent que c'est folie ; d'autres, qui le haïssent moins, appellent cela vaillante furie ; mais pour certain, il ne peut boucler sa cause désemparée dans le ceinturon de règle.

ANGUS. — Maintenant il sent ses meurtres secrets coller à ses mains ; maintenant, à chaque minute, des révoltes réprouvent sa foi brisée. Ceux qu'il commande se meuvent seulement par commandement, nullement par amour. Il sent maintenant sa dignité relâchée pendre autour de lui comme la robe d'un géant sur les épaules d'un voleur pygmée.

MENTETH. — Qui donc blâmerait le recul et l'éveil de ses sens, quand tout son être se condamne de se retrouver en lui ?

CATHNESS. — Allons, marchons pour prêter obéissance là où est due féauté ; trouvons le médecin de notre siècle malade et avec lui, pour purger notre pays, versons toutes les gouttes de notre sang.

LENNOX. — Du moins le nécessaire pour arroser la fleur souveraine et noyer l'herbe maligne. Marchons sur Birnam. (*Ils sortent en troupe.*)

SCENE III

Dunsinane. — Une salle du château

Entrent MACBETH, LE MÉDECIN *et serviteurs*

MACBETH. — Qu'on ne m'apporte plus de nouvelles ; laissez aller. Tant que la forêt de Birnam

ne marchera contre Dunsinane, nulle peur ne saurait me faire blémir. Qu'est-ce que l'enfant Malcolm ? N'est-il pas né d'une femme ? Les esprits qui connaissent toutes conséquences mortelles ont prononcé sur moi : " N'aie crainte, Macbeth ; jamais homme né d'une femme n'aura puissance sur toi ". Fuyez donc, faux capitaines et mêlez-vous aux sybarites anglais ; jamais le doute ne ruera bas, jamais la peur n'ébranlera l'âme qui m'emplit et le cœur que je porte ! (*Entre un serviteur.*) Le diable puisse noircir ta face de crème, brute ! Que veut cet air d'oie effarée ?

LE SERVITEUR. — Il y a dix mille...

MACBETH. — Oisons, coquin ?

LE SERVITEUR. — Soldats, sire.

MACBETH. — Allons, le couteau à la figure ! Mets un pouce de rouge à ta peau, pauvre au foie blanc ! Quels soldats, chiffé molle ? Mort de ton âme ! Les joues de linge pâle que tu portes sont conseillères de peur. Quels soldats, visage de farine ?

LE SERVITEUR. — Les forces anglaises, plaise à Votre Grâce...

MACBETH. — Ote ta figure d'ici. (*Le serviteur sort.*) Seyton, je me sens percé au cœur, Seyton, ai-je dit, ce coup me remet à jamais, ou me défait. J'ai assez vécu ; la route de ma vie tourne vers l'automne et se jonche de feuilles mortes ; toutes choses de l'âge mûr, honneur, amour, obéissance, compagnie d'amis, ne seront plus pour moi ; mais, à la place, des malédictions, non point à voix haute mais profondes, l'honneur rendu des lèvres et du souffle, en dépit du pauvre cœur qui n'ose le dénier. (*Entre Seyton.*)

SEYTON. — Quel est votre gracieux plaisir ?

MACBETH. — Quoi d'autre ?

SEYTON. — Tout se confirme, monseigneur, sur les premiers rapports.

MACBETH. — Je me battraï jusqu'à ce qu'on me hache la chair des os. Donne-moi mon armure.

SEYTON. — Il n'en est point besoin encore.

MACBETH. — Je veux la mettre. Qu'on envoie des chevaux, qu'on batte la contrée à la ronde ; qu'on pendre tous ceux qui parlent de peur. Donne-moi mon armure. Comment va votre malade, docteur ?

LE DOCTEUR. — Ce n'est point tant la maladie, sire, que l'inquiétude des fantaisies qui l'oppressent, et empêchent son repos.

MACBETH. — Alors, guéris-la ! Ne sais-tu pas traiter le mal de l'esprit, arracher de la mémoire les racines de la peine, effacer les soucis gravés au cerveau, et par un doux contre-poison d'oubli nettoyer la poitrine de ce bourrage dont le cœur étouffe ?

LE DOCTEUR. — Il faut, là-dessus, que le malade s'aide lui-même.

MACBETH. — Les potions aux chiens ! Je n'en veux pas. Allons, mets-moi mon armure ! Mon bâton de commandement ! Seyton, les éclaireurs. Docteur, les capitaines m'abandonnent. Allons, monsieur, hâtez-vous. Si tu pouvais, docteur, mirer le purin de mon royaume, diagnostiquer son mal, le purger et lui rendre son antique santé, je clamerais ta gloire aux échos qui la clameraient encore. Allons, voyons, tire plus fort. Quelle rhubarbe, quel séné, ou quelle drogue purgative ferait bien place nette des Anglais ? On te l'a dit qu'ils sont là ?

LE DOCTEUR. — Oui bien, mon bon seigneur ; vos royaux préparatifs nous en disent quelque chose.

MACBETH. — Tu l'apportes derrière moi. Je ne crains ni mort ni charme, jusqu'à ce que la forêt de Birnam marche vers Dunsinane. (*Il sort.*)

LE DOCTEUR. — Si je pouvais me tirer sauf de Dunsinane, ni or ni argent ne m'y feraient revenir jamais ! (*Il sort.*)

SCENE IV

La région proche Dunsinane
Une forêt à l'horizon

Entrent, avec tambours et étendards, MALCOLM, le vieux SIWARD et son fils, MACDUFF, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENNOX, ROSS et soldats en marche.

MALCOLM. — Cousin, j'espère proches ces jours où nos demeures seront sauvées.

MANTETH. — Nous n'en doutons nullement.

SIWARD. — Quelle forêt est devant nous ?

MANTETH. — La forêt de Birnam.

MALCOLM. — Que chaque soldat y taille une branche d'arbre et la porte devant lui ; ainsi nous ombragerons le nombre de notre ost et introduirons en erreur les épieurs ennemis.

LES SOLDATS. — Ainsi soit fait.

SIWARD. — Nous sommes instruits que le confiant tyran tient toujours Dunsinane et prêt à subir notre siège.

MALCOLM. — C'est son suprême espoir ; là où l'occasion s'offrait avantageuse, petits et grands

lui ont fait défection. Et nul ne le sert que des êtres contraints dont les cœurs sont absents.

MACDUFF. — Nos justes censures attendront l'infailible événement ; usons d'abord de l'art industriel de guerre.

SIWARD. — Le temps approche dont l'inéluctable décision nous fera connaître notre doit et avoir. Les pensées spéculatives reflètent d'incertaines espérances ; l'issue certaine est arbitrée par les coups. Et pour ce, précipitons la guerre. (*Ils sortent, en marche.*)

SCENE V

Dunsinane. — Dans le château

Entrent, avec tambours et étendards, MACBETH, SEYTON et des soldats.

MACBETH. — Déployez nos bannières sur les courtines extérieures ; le cri est toujours : ils viennent ! Notre château fort se rit d'un siège. Qu'ils couchent ici jusqu'à ce que faim et fièvre les dévorent ! S'ils n'étaient grossis de ceux qui devraient être des nôtres, nous aurions pu les rencontrer hardiment, barbe à barbe, les pousser jusque chez eux... Quel est ce bruit ?

SEYTON. — Cri de femme, mon bon seigneur. (*Il sort.*)

MACBETH. — J'ai presque oublié la saveur des craintes. Un temps fut où mes sens se seraient glacés ouissant quelque cri nocturne, où mes cheveux se dressaient au moindre récit d'épouvante, comme si une vie intérieure les agitait. J'ai mon sou-

d'horreurs. Et terreur familière à mes pensées sanglantes, ne peut plus m'ébranler... Pourquoi ce cri ? (*Seyton rentre.*)

SEYTON. — La reine est morte, Monseigneur.

MACBETH. — Elle aurait dû mourir plus tard. Il y aurait toujours eu un temps pour un tel mot... Demain, puis demain, demain encore se glisse à petits pas, un jour après l'autre, jusqu'à l'ultime syllabe du livre de vie ; et tous nos hiers ont seulement éclairé pour des fous le chemin de la poussiéreuse mort. Eteins-toi, éteins-toi, petite flamme. La vie, une ombre errante ; un pauvre comédien qui se gonfle et s'agite, un instant, sur l'estrade et qu'on n'écoute déjà plus ; un conte débité par un idiot plein de bruit et de furie, un conte dénué de sens. (*Entre un messenger.*) Tu viens pour user ta salive ? ton histoire, vite !

LE MESSENGER. — Mon gracieux seigneur, je devrais bien rapporter ce que j'affirme avoir vu, mais je ne sais comment le faire.

MACBETH. — Et bien parlez, monsieur.

LE MESSENGER. — Comme je montais ma garde sur la colline, je regardais vers Birnam ; et tout à coup il me sembla que la forêt se prenait à remuer.

MACBETH. — menteur et esclave ! (*Il le bat.*)

LE MESSENGER. — Que je souffre votre colère si cela n'est pas ! A trois mille d'ici vous pouvez la voir venir : je le dis, une forêt qui marche...

MACBETH. — Si tu parles faussement, à l'arbre le plus proche tu seras attaché vivant jusqu'à ce que la faim te dessèche ; si ton rapport est véritable, je n'ai cure que tu me rendes la pareille. Ma résolution se brise ; je commence à douter de l'équivoque

du démon menteur lorsqu'il dit en vérité : " N'aie crainte jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne à Dunsinane ". Et maintenant une forêt marche vers Dunsinane... Aux armes ! aux armes ! Tout le monde dehors ! Si ce qu'il affirme est vérifié, il n'y a plus ici ni fuite ni séjour. Que je suis las de ce soleil ; et comme je voudrais le monde anéanti à cette heure. Sonnez la cloche d'alarme. Souffle tempête ! Accours destruction ! Mais s'il faut mourir, mourons le harnois au dos !

SCENE VI

Une plaine devant le château

Entrent avec tambours et étendards, MALCOLM, MACDUFF, etc... et leurs soldats portant des branches.

MALCOLM. — Maintenant, c'est assez près ; à terre vos écrans feuillus, et montrez-vous ce que vous êtes... Vous, digne oncle, devez, avec votre très noble fils, mon cousin, conduire notre première bataille ; le digne Macduff et nous-mêmes prenons sur nous le reste, ainsi sera fait selon notre ordonnance.

SIWARD. — Adieu ! Ce soir nous rencontrons les forces du tyran : soyons défaits si nous ne savons le combattre.

MACDUFF. — Faites clamer toutes nos trompettes ; et qu'elles sonnent toutes, retentissants hérauts de sang et de mort. (*Ils sortent ; alarmes prolongées.*)

SCENE VII

Une autre partie de la plaine

LES MÊMES — *Entre* MACBETH

MACBETH. — Ils m'ont fiché à un pieu ; impossible de fuir ; comme l'ours acculé dans la lice, je dois combattre... Quel est celui qui n'est pas né de femme : celui-là je dois le redouter en personne. (*Entre le jeune Siward.*)

LE JEUNE SIWARD. — Quel est ton nom ?

MACBETH. — Tu serais effrayé de l'entendre.

LE JEUNE SIWARD. — Non pas, quand tu t'appellerais d'un nom plus brûlant que tous les noms de l'enfer.

MACBETH. — Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD. — Le diable lui-même ne pourrait prononcer un titre plus odieux à mon oreille.

MACBETH. — Ni plus redoutable.

LE JEUNE SIWARD. — Tu mens, détestable tyran ! de mon épée je ferai la preuve du mensonge que tu profères. (*Ils se battent et le jeune Siward est tué.*)

MACBETH. — Tu étais né de femme... je souris aux épées et me moque d'armes brandies par tout homme né de femme. (*Il sort ; alarmes ; entre Macduff.*)

MACDUFF. — La noise est de ce côté... Tyran montre ta face ! Si tu es tué d'une autre main que de la mienne, les spectres de ma femme et de mes enfants me hanteront toujours. Je ne puis frapper de misérables goujats dont les bras sont bons à porter seulement des vouges ; que ce soit toi, Macbeth,

autrement je rengainerai mon épée inutile avec son tranchant vierge. Tu dois être par ici... ce grand cliquetis dénonce très notable personne. Que je le trouve, Fortune, je ne demande rien de plus. (*Il sort, alarmes. Entrent Malcolm et le vieux Siward.*)

SIWARD. — Par ici, Monseigneur. Le château s'est rendu sans résistance ; les gens du tyran combattent des deux côtés ; les nobles capitaines se conduisent bravement ; déjà la journée s'annonce d'elle-même vôtre ; c'est peu de la parachever.

MALCOLM. — Nous avons rencontré des ennemis qui frappent à côté de nous.

SIWARD. — Entrons, Seigneur, dans le château. (*Ils sortent ; alarmes. Rentre Macbeth.*)

MACBETH. — Pourquoi jouer au fou Romain ? pourquoi mourir sur ma propre épée ? Tant que je verrai des hommes, j'estime les estafilades de plus certain effet sur eux. (*Rentre Macduff.*)

MACDUFF. — Retourne-toi, chien d'enfer, retourne-toi.

MACBETH. — De tous les hommes, c'est toi seul que j'ai voulu éviter. Hors de ma route ! mon âme est déjà trop lourde du sang des tiens.

MACDUFF. — Assez bavardé ; mon épée parlera pour moi, scélérat plus sanglant, scélérat que les mots ne peuvent dire ! (*Ils se battent.*)

MACBETH. — Temps perdu. Il serait plus facile pour toi de marquer l'air insaisissable de l'empreinte de ton épée que de verser mon sang. Ta lame peut s'abattre sur des cimiers vulnérables ; moi je porte une vie enchantée qui ne doit pas céder au pouvoir d'homme né de femme.

MACDUFF. — Désespère de ton charme. Que l'ange que tu as toujours servi te l'apprenne : Mac-

duff fût arraché avant terme du ventre de sa mère.

MACBETH. — Maudite la langue qui parle ainsi ! Elle a ruiné le meilleur de moi-même ; qu'ils demeurent sans créance ces dupeurs de diables qui équivoquent à mots doubles et couverts, gardant pour notre oreille parole de promesse, et la violant pour notre espoir... Je ne me battraï pas avec toi.

MACDUFF. — Alors, rends-toi, lâche, et vis pour être le spectacle et l'étonnement du siècle. Nous verrons, comme de nos plus insignes monstres, ton effigie peinte au sommet d'un poteau, et dessous l'inscription : *Ici on peut voir le tyran.*

MACBETH. — Me rendre, jamais ! Je ne baiserais pas la terre devant les pieds du jeune Malcolm, poursuivi des malédictions harcelantes de la canaille. Bien que la forêt de Birnam soit venue à Dunsinane et que n'étant pas né de femme, tu te dresses mon adversaire, je risquerai mon dernier coup. J'étends mon écu de guerre devant moi : charge Macduff et damné qui le premier crierait : " Arrête ! Assez ! " (*Ils sortent en se battant. Retraite. Fanfares. Entrent avec tambours et étendards Malcolm, le vieux Siward, Ross, Lennox, Angus, Cathness, Menteth et soldats.*)

MALCOLM. — Si les amis qui nous manquent pouvaient être saufs !

SIWARD. — C'est nécessité d'en perdre. Cependant, par ceux que je vois ici, j'estime un si grand jour acheté à bon compte.

MALCOLM. — Macduff manque et votre noble fils.

ROSS, à Siward. — Votre fils, Milord, a payé la dette de soldat. Il a assez vécu pour être un homme ; aussitôt sa prouesse l'eut-elle confirmé dans cet intrépide état qu'en homme il mourut.

SIWARD. — Il est donc mort ?

ROSS. — Oui, et emporté du champ de bataille. Votre cause de douleur ne peut être mesurée à sa valeur, car elle serait alors sans limite.

SIWARD. — Ses blessures du moins les a-t-il reçues par devant ?

ROSS. — Oui, de front.

SIWARD. — Qu'il soit alors soldat de Dieu ! Eussé-je autant de fils que j'ai de cheveux, je ne leur souhaiterais pas plus belle mort. Et voilà son glas sonné.

MACDUFF. — Il mérite plus de regrets ; il les aura de moi.

SIWARD. — Il ne mérite pas plus. Comme on dit : il est bien parti et a payé son écot. Et ainsi Dieu soit avec lui... mais voilà venir un nouveau réconfort. (*Rentre Macduff avec la tête de Macbeth sur un pieu.*)

MACDUFF. — Salut, roi, car tu l'es ! Voyez où se dresse la tête maudite de l'usurpateur. Notre ère est libre. Je te vois entouré des perles de ta couronne ; et, tandis que tous répètent mon salut dans leurs cœurs, moi je les invite à crier bien haut : " Salut, roi d'Ecosse ".

Tous. — Roi d'Ecosse, salut ! (*Fanfares.*)

MALCOLM. — Il ne convient pas de faire grand délai sans reconnaître dûment vos fidélités particulières et nous acquitter envers vous. Mes capitaines et cousins, soyez comtes : les premiers que jamais l'Ecosse nomme à tel honneur. Que reste-il encore pour rétablir dans son principe notre état ? rappeler les bannis, fuyant au loin les pièges d'une soupçonneuse tyrannie ; procéder contre les ministres du défunt boucher et de sa démoniaque reine,

qui, suivant commune renommée, s'est de ses propres mains arraché violemment la vie. Ces choses et autres nécessaires nous sollicitant, nous les accomplirons par la grâce de Dieu, avec mesure, en temps et lieu. Sur ce, merci à tous et à chacun. Nous vous invitons à notre couronnement à Scone. (*Fanfares ; ils sortent.*)

Rideau

La Tragique
Histoire d'Hamlet

LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Marcel Schwob

(1867-1905)

Théâtre

II

La Tragique
Histoire d'Hamlet

traduction nouvelle par

Eugène Morand et Marcel Schwob



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS



Poetae

William Ernest Henley

d. d.

Introduction



La plus ancienne allusion à la légende d'Hamlet se trouve dans la seconde partie de l'Edda de Snorri Sturlason (vers 1230), mais on rencontre le nom dans un fragment de texte irlandais dès l'année 919¹. Au courant du XIII^e siècle le chroniqueur Saxo Grammaticus inséra l'histoire d'Amlethus aux III^e et IV^e livres de son Histoire des Danois. La chronique de Saxo fut imprimée en 1514; et, en 1570, François de Belleforest, continuateur de Pierre Boisthuan, traduisit l'épisode d'Hamlet dans le V^e livre des Histoires tragiques. Si Shakespeare s'est servi de cette version, c'est dans le livre des Histoires tragiques qu'il l'a lue, et dans le texte français. En effet, l'adaptation anglaise, The historie of Hamlet, ne fut publiée qu'en 1608; et le cri "un rat! un rat!" que pousse Hamlet en tuant l'espion caché dans la chambre de la reine, semble bien être un emprunt fait au drame. En tout cas, cet incident n'existe pas dans la rédaction de Belleforest.

Dès 1589, l'histoire d'Hamlet fut transportée sur

la scène anglaise². MM. Fleay et Gregor Sarrazin ont démontré que cette pièce d'Hamlet, jouée en 1589 et reprise en 1594, était de Thomas Kyd³. M. Edward Dowden considère comme établi qu'on y voyait paraître un spectre, et qu'on y représentait une pièce sur la scène. C'était l'avis du commentateur Malone ; en effet, le drame populaire de Kyd, *The Spanish tragedy*, contient une pièce enclavée dans la pièce. Il y a aussi des allusions de Lodge, de Dekker, etc., avant 1603, au spectre d'Hamlet qui criait "comme une vendeuse d'huîtres" : Hamlet, revenge !

Une question plus délicate et sur laquelle on n'est pas fixé, c'est de savoir si le personnage d'Ophélie existait dans la pièce de Kyd. Dans la version de Saxo Grammaticus, l'usurpateur Feng essaye de surprendre le secret d'Hamlet en lui envoyant une jeune fille, sa belle-sœur ; dans *The historie of Hamlet*, c'est une complaisante dame de la Cour qui joue ce rôle de tentatrice. Mais aucune des deux formes de la légende ne laisse supposer qu'Hamlet ait été amoureux ; aucune ne contient le douloureux et amer : "au convent !"

C'est ici qu'intervient une source nouvelle qu'il est nécessaire d'examiner. M. Anatole France, au volume IV de *La Vie littéraire*, l'a indiquée en étudiant les Contes populaires de la Gascogne, recueillis et publiés par M. Bladé⁴. Ce patient et érudit chercheur a écrit sous la dictée de Catherine Sustrac, de Sainte-Eulalie, canton de Laroque-Timbaut (Lot-et-Garonne), un conte qu'il a intitulé *La Reine châtiée*. Catherine Sustrac avait quarante ans en 1886, et elle était illettrée. Quatre autres personnes, habitantes du Gers, nommées par M. Bladé, lui ont narré le même récit sous une forme moins précise. Or, *La Reine châtiée* c'est une variante de la légende d'Hamlet.

Un roi et une reine n'ont qu'un fils. Un soir le roi dit à son fils : " Ecoute... demain, tu auras vingt et un ans sonnés. Je suis vieux. Bientôt, je te ferai roi à ma place... Dans six mois j'entends que tu te maries. Choisis une brave fille à ton goût. Je ne serai content que lorsque je la verrai commander en maîtresse au château ".

La reine, " qui écoute sans rien dire ", craint d'être dépossédée ; elle conseille à son fils de " prendre des maîtresses : les jolies filles ne manquent pas ". Mais le roi s'impatiente, et invite le roi d'un pays voisin qui a une fille " belle comme le jour ". — " La princesse chantait comme une sirène toutes sortes de chansons. Alors le fils du roi oublia la chasse. Du matin au soir il restait assis auprès de sa belle ". Ses fiançailles vont se faire. La reine fait apprêter à boire au roi. " Cinq minutes après, le roi devint vert comme l'herbe ".

— Qu'avez-vous, père ?

" Le roi tomba sous la table. Il était mort ".

Le soir, le prince fait dresser son lit dans la chambre de son père. A minuit, un spectre lui apparaît : " Il prit son fils par la main et le mena dans la nuit à l'autre bout du château. Là il ouvrit une cachette, et montra du doigt une fiole à moitié pleine.

— Ta mère m'a empoisonné. Tu es roi. Fais-moi justice ".

Le prince ne répond rien. Il va seller son meilleur cheval et part au galop dans la nuit noire.

" A la pointe de l'aube, il frappait en secret à la porte de son plus grand ami.

— Ecoute. Le malheur est sur moi. Je m'en vais je ne sais où. Demain, va trouver ma belle dans le château de son père et dis-lui : " Le malheur est sur votre ami. Il s'en est allé je ne sais où. Sa femme, vous ne la serez jamais, jamais. Pourtant, il a fini de parler aux

filles, et il ne vous oubliera pas. Retirez-vous dans un couvent. Prenez le voile noir, et priez Dieu pour votre ami, jusqu'à ce qu'on vous porte au cimetière ”.

Puis le prince repart, se fait mendiant, et va vivre comme un ermite dans une cabane, au haut d'une montagne. Mais un soir, à minuit, le spectre reparait et lui dit :

“ Ta mère m'a empoisonné. Tu es roi. Fais-moi justice ”.

Le prince s'enfuit de nouveau. Au bout d'un an, il revient chez son plus grand ami.

“ Bonsoir, mon ami. Ne me reconnais-tu pas ?

— Vous êtes le roi.

— Oui, je suis le roi. Donne-moi des nouvelles de ma belle.

— Votre belle est morte dans son couvent.

— Donne-moi des nouvelles de ma mère.

— Votre mère est toujours dans son château, et elle s'est faite maîtresse pour le malheur du pays.

— J'en sais assez. Mène-moi dans une chambre. Je suis las et je veux dormir ”.

La nuit, le spectre reparait, et dit au prince :

“ Ta mère m'a empoisonné. Tu es roi. Fais-moi justice.

— Père, vous serez obéi ”

Alors le prince repart dès l'aube, et arrive le soir au château.

Sa mère demande d'où il vient.

— Ma mère, ma pauvre mère, vous voulez savoir d'où je viens. Je viens de voir du pays. Je viens d'épouser ma maîtresse. Demain, vous l'aurez ici ”.

“ La reine écoutait sans rien dire. Elle sortit et revint un moment après.

— Ta femme arrive demain. Tant mieux. Trinquons à sa santé ”.

“ Alors le roi tira son épée et la posa sur la table.

— *Ecoutez, ma mère, ma pauvre mère. Vous voulez m'empoisonner. Je vous pardonne. Mais mon père lui, ne vous pardonne pas. Par trois fois il est revenu de l'autre monde et m'a dit : " Ta mère m'a empoisonné. Tu es roi. Fais-moi justice ". Hier, j'ai répondu : " Père, vous serez obéi ". Ma mère, ma pauvre mère, priez Dieu qu'il ait pitié de votre âme. Regardez cette épée. Regardez-la bien. Le temps de dire un Pater, et je vous tranche la tête, si vous n'avez point bu le poison que vous m'avez versé. Buvez, buvez jusqu'au fond, ma mère, ma pauvre mère "*.

" La reine vida le verre jusqu'au fond. Cinq minutes après elle était verte comme l'herbe.

— *Pardonnez-moi, ma mère, ma pauvre mère.*

— *Non.*

" La reine tomba sous la table. Elle était morte.

" Alors le roi s'agenouilla et pria Dieu. Puis il descendit doucement, doucement à l'écurie, sauta sur son cheval, et partit au grand galop dans la nuit noire.

" On ne l'a revu jamais, jamais ".

Dans cette forme de la légende, on le voit, le mobile du crime de la reine n'est pas le même, et le personnage de Claudius n'existe pas ; mais en revanche, il y a d'autres traits profondément tracés, qu'on chercherait vainement ailleurs, et qui lui sont communs avec le drame de Shakespeare. Le spectre y joue un rôle semblable ; le prince hésite, comme Hamlet, s'enfuit et recule devant la tâche qui lui est imposée ; il comprend néanmoins qu'il lui faut rompre avec les usages ordinaires de la vie et abandonner tout ce qu'il a aimé : il se confie à son " grand ami ", comme Hamlet à Horatio ; déclare qu'il ne connaîtra plus de femme, et envoie au couvent sa " belle ", qui, comme la pauvre Opélie, chante à voix de sirène, et meurt de cha-

grin, triste esseulée. Il faut remarquer ici que Shakespeare a hésité sur le crime de Gertrude. Dans la première forme d'Hamlet (le quarto de 1603), la reine est innocente de l'empoisonnement, elle l'ignore; et lorsque Hamlet le lui a révélé, elle devient son alliée. C'est une des profondes différences de la pièce de 1603 et de celle de 1604. Peut-être la première était-elle conforme sur ce point à l'intrigue du drame de Kyd. On peut croire que Shakespeare, dans la seconde, suivit une légende orale dont nous possédons encore cette version de Gascogne.

M. Edward Dowden n'est pas d'avis de placer La Reine châtiée dans la "généalogie" d'Hamlet. Une attentive considération amène à une opinion contraire. Nulle influence de la chronique danoise ou du drame shakespearien n'est intelligible ici; l'Hamlet du théâtre ou le récit de Saxo Grammaticus n'ont pu pénétrer parmi des paysannes du Lot-et-Garonne ou du Gers, qui parlent le patois gascon. En examinant la collection recueillie par M. Bladé, on s'aperçoit que l'histoire d'Hamlet n'est pas la seule légende shakespearienne qui se soit conservée dans cette région.

La gardeuse de dindons, dictée par Marianne Bense, du Passage-d'Agen (Lot-et-Garonne)⁵, représente une forme du Roi Lear. On y retrouve les personnages de Lear, Regan, Goneril, Cordelia et Kent. La fin du conte diffère et se fonde dans un type intermédiaire entre Peau-d'Ane et Cendrillon. Dès lors une seule explication devient possible. Lear et Hamlet appartenaient au folk-lore anglo-saxon dès le XIII^e siècle, et ces récits ont été transportés en France par les Anglais. Ils s'y sont implantés durant l'occupation anglaise de la Guyenne qui n'a pas duré moins de trois siècles. On ne doit point s'étonner si on n'en trouve pas trace dans le folk-lore anglais actuel. De très bonne heure, en Angle-

terre, les légendes qui n'avaient pas un caractère historique précis de temps et de lieu se sont effacées. Il y a un grand nombre d'allusions à des contes ou à des fables populaires dans la littérature du temps d'Elizabeth : et ces contes ou ces fables, on ne les retrouve plus aujourd'hui. Le récit populaire en prose est rare dans l'Angleterre proprement dite ; la plupart des traditions demi-historiques n'ont même dû leur conservation qu'à la forme de ballades qui leur avait été donnée. C'est justement le cas du roi Lear. La ballade a été conservée en Angleterre, tandis que le conte disparaissait.

Nous n'avons pas le droit, en présence d'une version d'Hamlet où l'épisode de la "belle" est semblable à l'épisode d'Ophélie, de l'écarter sans examen, et l'examen nous montre qu'elle ne peut pas avoir pour origine le drame, tandis que sa présence en Gascogne dès avant le XVI^e siècle est amplement expliquée par les événements de l'histoire. Elle fait donc, sans aucun doute, partie de la généalogie d'Hamlet⁶.

Le 26 juillet 1602 les "Stationer's Registers" portent l'indication d'un livre imprimé par James Roberts et intitulé : "La Revanche d'Hamlet, prince de Danemark, telle qu'elle vient d'être représentée par les serviteurs de Monseigneur le Chambellan". C'était la compagnie d'acteurs à laquelle appartenait Shakespeare. L'année suivante, en 1603, paraissait chez N. L. et John Trundell "La Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark, par William Shakespeare, telle qu'elle a été diverses fois représentée par les Serviteurs de Son Altesse dans la cité de Londres, et aussi dans les deux universités de Cambridge et d'Oxford et ailleurs". La compagnie d'acteurs de Monseigneur le Chambellan avait passé, à l'avènement de Jacques I^{er}, au service de Son Altesse. La publication de 1603 est ce qu'on appelle le Premier Quarto. L'année suivante paraissait chez N. L., à Londres, le

Second Quarto : il représente, avec le texte du folio de 1623, la pièce d'Hamlet, telle que nous la possédons.

De profondes différences séparent le *Premier Quarto* de 1603 du *Second* de 1604. Le premier est rempli d'erreurs et de coupures, surtout dans la seconde partie ; il contient environ dix-huit cents lignes de moins que le texte admis. Mais la pièce est bien organisée pour la scène au point de vue exclusif du drame. Un grand nombre de différences et dans la nomenclature des noms propres (Corambis et Montano, pour Polonius et Reynaldo ; première sentinelle pour Francisco, etc.), des transpositions graves, enfin une autre conception du rôle de Gertrude, voilà ce qui distingue sérieusement le premier Hamlet du second.

Il paraît bien certain que le texte de 1603 a été imprimé subrepticement. Les grossières erreurs qui le défigurent semblent provenir de ce qu'il a été recueilli, à l'aide de notes sténographiques, durant les représentations. Mais les différences qui viennent d'être indiquées ne peuvent s'expliquer ni par un défaut d'attention du sténographe, ni par une mauvaise interprétation de ses notes.

Il faut bien conclure que la pièce, telle qu'elle se jouait en 1602 et 1603 était différente de la pièce jouée en 1604. Les éditeurs d'Oxford affirment que la pièce de 1603 contient encore une part considérable de l'ancien travail de Kyd. M. Dowden, au contraire, n'y voit rien qui rappelle la versification de l'auteur de Jeronimo, sauf peut-être cinq vers, tandis que l'ensemble ne lui paraît pas différer du style général de Shakespeare.

L'impression de M. Dowden paraît juste. Voici, dans le *quarto* de 1603, les vers adressés par le Duc-Comédien à la Duchesse-Comédienne :

Full fortie yeares are past, their date is gone
Since happy time ioyn'd both our hearts as one :

And now the blood that fill'd my youthfull veines
Runnes weakely in their pipes, and all the straines
Of musicke, which whilome please mine eare
Is now a burthen that Age cannot beare :
And therefore sweete Nature must pay his due,
To heaven must I, and leave the earth with you.

Ces vers musicaux et charmants ont été remplacés dans le quarto de 1604 par l'apostrophe du Roi-Comédien à la Reine-Comédienne.

Full thirty times hath Phœbus' cart gone round
Neptune's salt wash and Tellus' orb'd ground,
And thirty dozen moons with borrow'd sheen
About the world have times twelve thirties been,
Since love our hearts ard Hymen did our hands
Unite commutual in most sacred bands.

Si c'était la dernière période qui figurait dans le Premier Quarto, on serait bien tenté de l'attribuer à Thomas Kyd. Les vers sont, à la différence des premiers, pleins de gongorisme. Au contraire, la strophe de 1603 est entièrement digne de Shakespeare.

L'étrangeté de cette substitution appelle l'examen. Pourquoi Shakespeare a-t-il remplacé de jolis vers par une strophe pompeuse et vide ? C'est ici que se manifeste clairement le délicat travail d'art du poète. Il avait à faire jouer une pièce dans une pièce, et il fallait que sur une scène des acteurs parussent être des acteurs. Si les vers qu'ils prononçaient étaient du même style que le langage ordinaire de la pièce, il y avait, si on peut dire, une faute de perspective : le texte de la pièce enclavée devait être approprié à ses tréteaux, représentés sur d'autres tréteaux. Shakespeare n'hésita donc pas à supprimer la période du Premier Quarto, pour la remplacer par des vers gongoriques à dessein. La même remarque s'applique au reste des vers

du Meurtre de Gonzague, et sans doute aussi au monologue "The rugged Pyrrhus", dont le style est d'un archaïsme marqué. Ce sont là des remaniements d'auteur. Shakespeare n'aurait pas pratiqué de si minutieuses transformations sur une œuvre de Kyd.

Nous ne comparerons pas le texte du Premier Quarto à celui du Folio de 1623. Sur certains points les leçons de 1604 sont plus complètes ; sur d'autres, ce sont celles de 1623. Dans cette édition publiée sur les manuscrits du théâtre, quelques coupures ont été faites évidemment pour la représentation. La division de la pièce en actes est arbitraire, et, en somme, assez peu satisfaisante ; mais les modifications proposées ne sont pas avantageuses.

M. Dowden a exposé, d'après M. Hall Griffin, les nombreuses contradictions que présente l'action d'Hamlet au point de vue du temps. Nous y renvoyons les lecteurs. Elles sont si nombreuses, et d'une nature telle qu'on ne saurait s'attacher, pour fixer l'âge d'Hamlet, aux dates indiquées par le fossoyeur. Ce qui est certain, c'est que, dans le Premier Quarto, le père d'Hamlet a vaincu Fortinbras depuis douze ans, non trente ; et c'est aussi depuis douze ans que le crâne d'Yorick est dans la terre. Beaucoup de traits des actes et du caractère d'Hamlet s'opposent à ce qu'il soit dans la trentaine. La manière dont Laërtes le peint à Ophélie, le désir qu'il a de retourner à l'université de Wittenberg¹, la faiblesse physique dont il se plaint, surtout des idées de suicide qui le hantent sans motif précis, avant l'apparition du spectre, tout cela indique un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans. Le *tædium vitæ* dont souffre Hamlet, cette mauvaise accommodation d'un esprit trop noble et trop délicat aux platitudes de l'existence, est un mal moral de la jeunesse.

Pour ce qui est de la fameuse légende suivant laquelle Hamlet serait gras et lymphatique, il y a longtemps que

justice en est faite. Il faut lire à la place de fat, soit faint, avec Wyeth, soit hot avec Plehwe. Cette dernière correction paraît être la bonne. En effet la reine constate pendant le duel ce que le roi a prévu (Acte IV, Sc. VII, 139) : Hamlet aura chaud et soif. M. W. J. Craig, qui possède mieux que personne le vocabulaire de Shakespeare, lit fat et explique par " mal entraîné ", expression technique. Enfin une tradition constante établit que c'est Richard Burbage qui, le premier, joua le rôle d'Hamlet. Si Shakespeare a écrit fat c'est qu'il aurait prévu l'essoufflement de Burbage pendant la fatigante scène du duel. Burbage était gros. Les paroles de la reine seraient alors destinées à prévenir les rires du public. En aucun cas on ne saurait voir en Hamlet, si indigné contre l'habitude de boire, un étudiant alourdi par la bière. C'est vraiment transformer Faust en Siebel.

Sur la portée générale du drame, une page admirable a été écrite par Stéphane Mallarmé dans Divagations. La pièce y apparaît sous sa vraie couleur poétique, île désolée dont les grèves s'affaissent incessamment dans l'océan de la mort. En quelques lignes Stéphane Mallarmé a évoqué " l'Idée " qui doit surgir d'Hamlet. Ce n'est pas une analyse, mais une vision.

Quant au caractère d'Hamlet, il présente un grand nombre de problèmes, dont la solution emplirait une bibliothèque. On ne saurait ici en indiquer plus de trois ou quatre, choisis parmi ceux qui intéressent surtout les rapports d'Hamlet avec les autres personnages et avec le drame.

La première difficulté, c'est l'attitude singulière d'Hamlet vis-à-vis de l'âme de son père, en présence de Marcellus, Horatio et Bernardo. On en trouvera la véritable explication dans l'Histoire de la Littérature anglaise de Taine. Hamlet est pâle comme sa chemise ; ses genoux s'entrechoquent de terreur ; et il essaie de

plaisanter, comme un enfant chante dans l'obscurité, pour ne pas avoir peur. La sueur coule de son front quand il murmure true-penny et old mole ; et dans son angoisse, il s'efforce de se familiariser à l'idée horrible en parlant son langage d'étudiant : " Hic et ubique ".

Sur la folie d'Hamlet, il y a peu de doutes à avoir. Il est certain que Shakespeare accepta la tradition de la démence simulée, introduite dans la légende par Saxo qui y mêla l'histoire de Brutus ; que le poète la fait déclarer par Hamlet lui-même à la fin du premier acte ; il n'est pas moins certain qu'Hamlet, à aucun moment, n'est atteint de la folie très caractérisée que Shakespeare représente ailleurs. Ophélie est folle, réellement folle. Comparez ce qu'elle dit avec ce que dit Hamlet. La folie d'Hamlet ne peut être rapprochée que de celle de Lear. Et jusqu'au dernier acte, Lear n'est pas vraiment fou. Tous deux ont les nerfs surtendus ; l'un a son intelligence, l'autre sa sensibilité exaspérée au delà de ce qu'un homme peut supporter. Leurs paroles font des dissonances, des accords inharmoniques avec la musique de la pièce ; ils sont à plusieurs octaves intellectuelles ou sensibles au-dessus de leurs comparses dans le drame. Ils ont des accès d'hystérie. Voyez comme leur cœur gonfle et les oppresse. Hamlet, après sa parade avec Osric, se trouve mal et il ressent une violente douleur au cœur. Lear sent le cœur lui remonter jusqu'à la gorge, et étouffe : " Hysteric passio ! " s'écrie-t-il.

Pour Edgar Poe, la folie est partielle et réelle : mais elle est exagérée par la simulation. " Shakespeare devait bien savoir, dit-il dans les Marginalia, qu'un des traits dominants de certaines espèces très intenses d'ivresse (quelle qu'en soit la cause) est l'impulsion presque irrésistible de simuler un plus grand degré d'excitation qu'il n'en existe réellement. L'analogie mènera tout esprit

réfléchi à soupçonner la même impulsion dans la folie, quand, sans aucun doute, elle est manifeste. Ceci, Shakespeare l'a senti — il ne l'a pas pensé. Il l'a senti grâce à son merveilleux pouvoir d'identification avec l'humanité en général — source ultime de son influence magique sur les hommes. Il a écrit Hamlet, comme s'il eût été Hamlet ; et ayant d'abord imaginé son héros surexcité jusqu'à une insanité partielle par les révélations du spectre, il (le poète) a senti qu'il était naturel qu'Hamlet fût poussé à exagérer cette insanité”.

Pénétrante observation qui s'applique avec une justesse absolue à la scène d'Hamlet avec Ophélie au second acte. Cette entrevue — M. Dowden l'a bien dit — n'est pas sincère. “ La seule vraie rencontre d'Hamlet et d'Ophélie, c'est la scène muette où il lit dans son âme, désespère, et lui dit un adieu silencieux et éternel”. Quand il la revoit “ son premier mot révèle déjà de l'éloignement : Nymphé”. Il lui répond, comme à une étrangère ; puis, soudain entend une leçon apprise dans les paroles d'Ophélie : “ car à l'âme noble les dons riches se font pauvres, quand les donneurs se montrent cruels”. — Ophélie, elle aussi, est donc chargée d'espionner Hamlet, comme Rosenkrantz et Guildenstern ! Quelle amertume ! Elle a laissé jouer de sa “ beauté ” contre son “ honnêteté ”. L'amer écœurement d'Hamlet tourne à la colère — il va s'en aller : “ Nous sommes de fieffés coquins tous ; ne crois pas un de nous. Va ton chemin dans un couvent”. Comme il se retourne pour partir, il aperçoit Polonius et le roi dans leur cachette. Dernière épreuve : Ophélie le sait-elle ? Comme dans leur entrevue silencieuse, celle qu'Ophélie a dite à Polonius, il la regarde longtemps ; enfin il lui demande : “ Où est votre père ? ” — Le trouble de la réponse d'Ophélie lui en dit assez. Hélas ! elle savait que Polonius était là : elle aussi elle a menti et elle l'épie.

Cette fois la colère éclate, sincère et forte. Mais en même temps Hamlet, qui se sent observé et qui doit jouer son rôle de folie, simule une colère plus grande. Le roi ne s'y trompe pas : " Amour ? ses affections ne tendent pas là. Et ce qu'il a dit, bien que manquant un peu de forme ne semblait point à la folie ". La comédie d'Hamlet n'a pas réussi. Et, en effet, comme l'indique Poe, il a dépassé le but dans un accès de simulation — nerveuse, celle-ci, et non plus feinte — que Shakespeare a critiquée lui-même : " manque de forme ". Dans la colère d'Hamlet il y a donc quatre degrés : 1^o colère à la vue d'Ophélie qui joue un rôle ; 2^o fureur d'être épié ; 3^o simulation de folie pour le roi ; 4^o le but dépassé par l'énervement de la simulation même, simulation à la fois jouée et impulsive⁸.

Une nouvelle difficulté se présente au troisième acte, pendant la pantomime qui précède le Meurtre de Gonzague. Comment se fait-il que le roi n'arrête pas la représentation, puisque la mimique des acteurs représente son crime ? Que fait Hamlet pendant cette scène muette qu'Ophélie regarde et qu'elle ne comprend pas ? Halliwell suppose que le roi parle bas à la reine et que le spectacle lui échappe.

C'est un expédient pour couvrir une faute dramatique. Or, cette exposition figurée, on a voulu l'expliquer de deux manières. On a dit que c'était une tradition du théâtre anglais avant Shakespeare de représenter en mimique l'action qui allait suivre. Hunter a fait justice de cette erreur : les pantomimes de Gorboduc et de Jocasta n'ont rien d'analogue à celle-ci. On a dit alors que c'était une tradition du théâtre danois⁹. Shakespeare qui ne se conforme jamais aux habitudes antiques ou étrangères, aurait donc sacrifié la vraisemblance à une curiosité ? Hypothèse absurde. L'étonnement d'Ophélie, la question du roi : " Avez-vous entendu l'argument ? " suffisent à

démontrer que Shakespeare a voulu que l'épreuve de la pièce fût double. Et ceci s'accorde merveilleusement au caractère d'Hamlet.

Carl Rohrbach¹⁰ avec une ironie outrée, a insisté sur la passion de "comédie" qui possède Hamlet. Dès le début, Hamlet porte avec ostentation des vêtements de deuil, et songe qu'on peut l'accuser de jouer un rôle. Il aime à parler. Il fait des discours à Rosencrantz et à Guildenstern, aux comédiens, à sa mère, à lui-même ; il "déballe son cœur avec des mots" ; il bavarde avec le fossoyeur, oppose aux hableries de Laërtes des bableries plus grandes, parade avec Osric, et meurt sur cette plainte : "Le reste est silence". Il connaît les comédiens, s'intéresse à leurs aventures ; il est amateur raffiné de théâtre et dans la préparation même du spectacle tragique qu'il a imaginé, il distribue des conseils de diction. Or, pendant ce spectacle, Hamlet s'est donné un rôle ; il va observer son oncle : "Je le tâterai au vif. Si seulement il flanche, je sais ce qu'il me reste à faire". Que compte-t-il faire ? Il n'y a point de doute : il tuera Claudius à son premier signe d'effroi. C'est un drame vrai que prépare le faux drame. Dès lors la nécessité de la pantomime apparaît : on ne joue pas une pièce sans l'avoir répétée. La pantomime, c'est la répétition que se donne Hamlet, acteur du drame où il tuera son oncle.

Mais comme en toute action préparée par Hamlet, l'imagination émousse la volonté de l'acte : Hamlet n'agit jamais que soudain, à l'improvisiste, dans une conjoncture qu'il n'avait pas calculée. La pantomime se joue ; la pièce avance, arrive au point fatal ; le roi se trouble — et Hamlet, dans une surexcitation extrême, ne fait rien. Ici on a disposé la scène suivant une indication impliquée dans le texte. Lorsque le roi se lève, puisque les gens de sa suite crient : "Des lumières !" — c'est que la nuit a été faite.

Cela ressort des paroles mêmes du meurtrier Lucianus :

Thoughts black, hands apt, drugs fit, and time agreeing
Confederate season, else no creature seeing...

On a imaginé qu'Hamlet saisit alors une des torches qu'on rallume et la brandit comme dans un ballali aux flambeaux, lorsqu'il crie :

Laisse le daim pleurer sa blessure profonde !

Après le vers :

Les uns s'en vont veiller, les autres vont dormir.

Hamlet souffle la torche et la jette, pour finir :

Ainsi passe le monde.

Il est certain qu'à ce moment il se faisait un jeu de scène particulier. Celui-ci est justifié matériellement par le cri : " Des lumières ! " — moralement, parce que Shakespeare, et dans Macbeth (Out, out brief candle !) et dans Othello (Put out the light and then put out the light !) s'est servi de cette métaphore de la torche.

Il reste à expliquer pourquoi, au dernier acte, nous retrouvons Hamlet dans un cimetière. Ce n'est pas un artifice grossier qui l'y a conduit, pour lui faire rencontrer le cercueil d'Ophélie. Hamlet vient y étudier la mort. Jusqu'ici, Hamlet ne la connaît pas, au moins la mort méditée d'avance. Il a tué Polonius, mais à l'improviste, dans un coup de surprise, à travers une courtine, sans voir la chose en face. Maintenant il se prépare à tuer de propos délibéré, à faire œuvre de mort. Il sera ouvrier de mort ; donc il vient interroger l'ouvrier de la mort. Comme il voudrait avoir l'habitude de ce qu'il veut faire ! Il dit à Horatio :

Cet homme n'a-t-il donc pas le sentiment de son travail, qu'il chante en creusant des fosses ?

HORATIO

La coutume en a fait pour lui un exercice machinal.

HAMLET

C'est bien cela. La main qui ne travaille guère a le sens plus délicat.

Il faut qu'Hamlet parvienne à cette insouciance. " Je veux parler à cet homme !" dit-il. Il lui fait des questions oiseuses, il bavarde ; il ne se lasse pas ; il interroge longuement, comme un enfant qui redemande cent fois la même chose à une grande personne ; plutôt comme un amateur pose des questions à un professionnel, à un technicien, à un ouvrier d'art ; plutôt encore comme le malade qu'on va opérer interroge son chirurgien, et essaie de retarder l'instant. Et comme avant, Hamlet, en théorie, était préoccupé de la conscience de l'âme après la mort, maintenant qu'il va passer à la pratique, il est préoccupé de la conservation du corps.

Nous devons enfin expliquer notre part de travail.

C'est ici une traduction de bonne foi en dépit du proverbe italien ; ce n'est pas un commentaire. Les mots sont représentés par des mots, et les phrases par des phrases. Nous avons fait ainsi beaucoup de mécontents. On nous a accusés en France d'avoir recherché l'archaïsme ; et en Angleterre on nous a reproché des néologismes.

Les critiques d'ici n'ont point songé que le style du XVI^e siècle n'est plus celui d'à présent. Mettre une période de Shakespeare à la mode d'aujourd'hui, ce serait à peu près vouloir traduire une page de Rabelais dans la langue que parlait Voltaire. Nous avons tâché de ne pas oublier que Shakespeare pensait et écrivait sous Henri IV et Louis XIII.

Les critiques d'outre-mer, en premier lieu n'accordent pas qu'on puisse traduire Shakespeare. La grâce de sa poésie disparaît, disent-ils, parmi la prose, et un vers français ne saurait représenter un vers anglais. C'est vrai ; mais le graveur qui fait une eau-forte d'après un tableau n'y transporte pas les couleurs. Il les transpose en valeurs. Si on peut comparer la peinture et la poésie, il faut accorder qu'un poème mis en prose est comme un tableau mis en gravure. Le poème perd le mystère de son harmonie et le tableau la brume de ses teintes ; en échange la prose donne la gloire du verbe et l'eau-forte le tranchant éclat de ses lignes. Tout art est interprétation ; et si la nature peut être interprétée, l'œuvre du poète ou du peintre sont-elles plus rebelles ?

Venons aux griefs particuliers. Nous avons traduit "old mole" par "vieille taupe" et "wormwood" par "absinthe". Ces mots évoquent à l'imagination anglaise le boulevard, ses cafés et ses passantes. Mais dans la littérature française, Dieu merci, une taupe reste une taupe, et l'absinthe une plante d'amertume. Quand Lucrèce dit :

Et velut pueris absinthia tetra medentes

nous ne songeons pas à la "verte" de cinq heures. Ce sont là des fautes dont les mots sont innocents. Dans peu d'années, quand "l'apéritif" ne sera plus à la mode et que notre argot aura changé, même en Angleterre "taupe" et "absinthe" signifieront leur objet sub specie æternitatis¹¹.

Marcel Schwob
et Eugène Morand.

Notes

1 Gollancz. *Hamlet in Iceland* (1898).

2 En 1589, Thomas Nash cite cette pièce dans une lettre jointe au *Menaphon* ou *Arcadia* de Robert Greene. — Henslowe note dans son journal des représentations d'*Hamlet* à Newington Butts en juin 1594 : 9 of June 1594, Rd at hamlett... VIII^s et cette entrée d'une recette de 8 shillings pour Hamlet n'est pas précédée de l'indication *ne* que Henslowe inscrit devant les pièces nouvelles.

3 Fleay. *Chronicle of the english Drama* (1891). Sarrazin, *Thomas Kyd und sein Kreis* (1892).

4 *Contes populaires de la Gascogne* (Paris, Maisonneuve, 1886).

5 Bladé. *Contes populaires de la Gascogne*, vol. 1, p. 251.

6 On ne saurait en dire autant de la pièce allemande *Der Bestrafte Brudermord*, trouvée dans un ms. de 1710. (Cf. Cohn, *Shakespeare in Germany*, 1865). M. Corbin y voit une transcription de l'*Hamlet* de Kyd. (*The Elizabethan Hamlet*, 1895). M. Dowden écarte avec raison cette hypothèse tout à fait gratuite. *Der Bestrafte Brudermord* est une adaptation au goût allemand de l'*Hamlet* de 1603.

7 Le professeur Hales cite un texte de Nash d'où il paraît que l'éducation était tardive en Danemark, et qu'un homme de trente ans passait encore sous la férule. Mais Shakespeare n'a

jamais tenu aucun compte du changement de mœurs suivant temps et lieu ; et lorsqu'il écrit l'Université de Wittenberg, il entend, sans aucun doute, une éducation et une université anglaises.

8 " Dans la scène avec Ophélie, au troisième acte, Hamlet commence avec une grande et sincère tendresse ; mais il remarque sa réserve et son embarras, s' imagine qu'il est épié, et alors, pour jouer son rôle, éclate en toutes ces grossièretés ". (Coleridge, *Tabletalk*, 24 juin 1827).

9 Hunter cite le journal manuscrit d'Abraham de la Pryme. en 1688, où l'auteur rapporte que, cette année, des Danois jouèrent à Hatfield, et que les pièces étaient précédées d'un argument mimé.

10 *Shakespeare's Hamlet erlautert* (Berlin, 1859).

11 Des notes placées à la fin de ce volume fixent le lecteur sur certaines leçons choisies, sur des points délicats de traduction et sur quelques indications de mise en scène.

Les mots imprimés en *italique* n'existent pas dans le texte anglais.

La Tragique
Histoire d'Hamlet



Personnages

Création au théâtre Sarah Bernhardt

<i>Claudius</i> , roi de Danemark	M.	Brémont
<i>Hamlet</i> , fils du feu roi et neveu du présent roi	Mme	Sarah Bernhardt
<i>Polonius</i> , lord chambellan	MM.	Chameroy
<i>Horatio</i> , ami d'Hamlet		Deneubourg
<i>Laërtes</i> , fils de Polonius		Magnier
<i>Fortinbras</i> , prince de Norvège		Jahan
<i>Voltimand</i> , courtisan		Bary
<i>Cornélius</i> , courtisan		
<i>Rosencrantz</i> , courtisan		Jean Dara
<i>Guildestern</i> , courtisan		Laurent
<i>Osrice</i> , courtisan		Scheler
<i>Un Gentilhomme</i> , courtisan		Bertaut
<i>Un Prêtre</i>		Lahor
<i>Marcellus</i> , officier		Krauss
<i>Bernardo</i> , officier		Colas
<i>Francisco</i> , soldat		Cauroy
<i>Reynaldo</i> , serviteur de Polonius		
<i>Les Comédiens</i>	}	Mme Boulanger
		MM. Teste, Caillère, Stebler
<i>Deux Vilains</i> , fossoyeurs		Schutz, Lacroix
<i>Un Capitaine</i>		Rabier
<i>L'Ambassadeur Anglais</i>		Malard
<i>Gertrude</i> , reine de Danemark et mère d'Hamlet	Mme	Marcy
<i>Ophélie</i> , fille de Polonius	Mlle	Marthe Mellot
<i>Le Spectre du père d'Hamlet</i>	M.	Ripert

Lords, ladies, officiers, soldats, marins, messagers, etc.

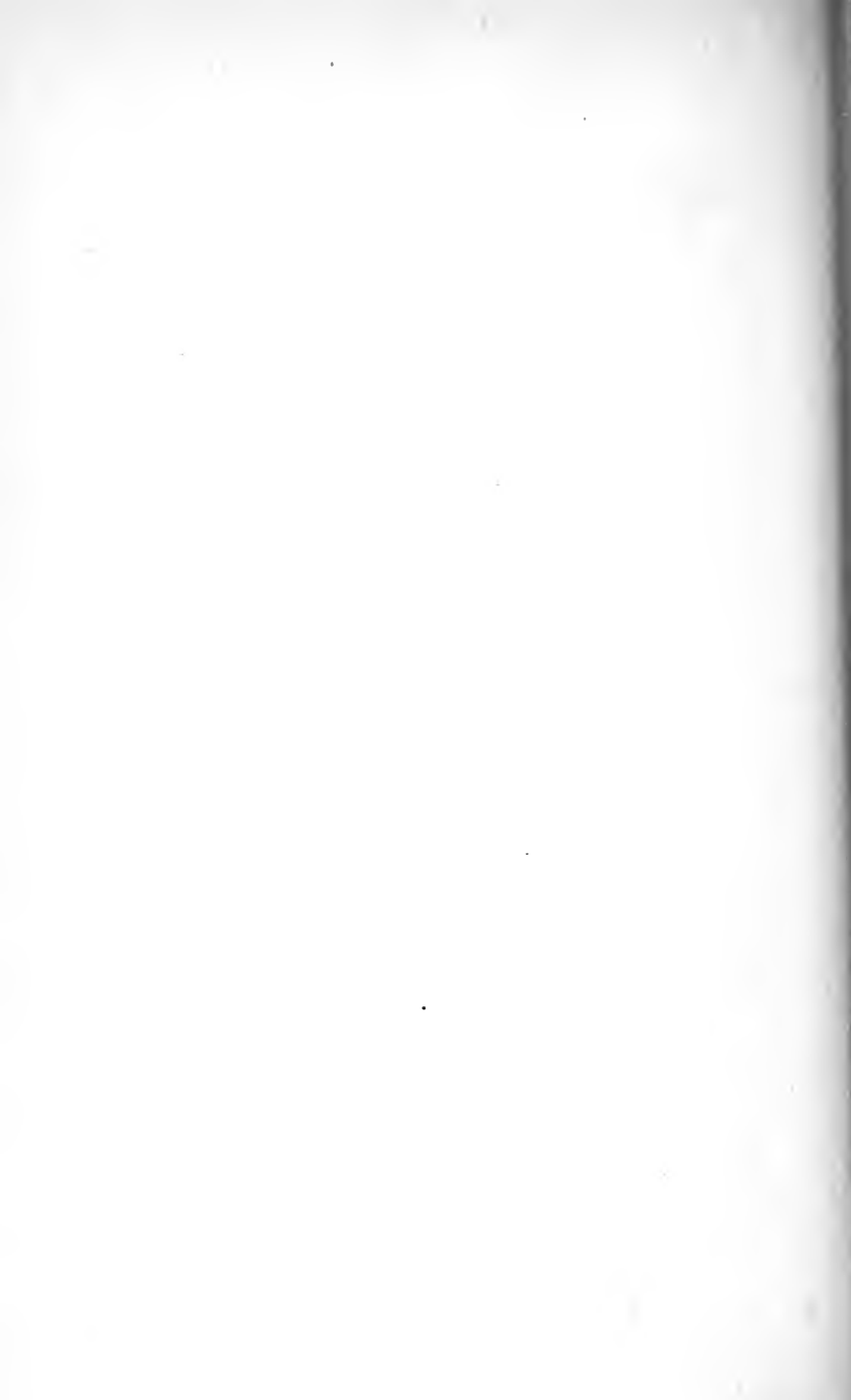
Reprise par la Compagnie Pitoëff au Théâtre des Mathurins (Saison 1927-1928)

<i>Claudius</i> , roi de Danemark	MM. Henry Vermeil
<i>Hamlet</i> , fils du feu roi et neveu du présent roi	Georges Pitoëff
<i>Fortinbras</i> , prince de Norvège	Etienne Armand
<i>Horatio</i> , ami d'Hamlet	Alfred Penay
<i>Polonius</i> , lord chambellan	Léon Larive ou Guy Favières
<i>Laërtes</i> , fils de Polonius	Marcel Herrand ou Georges de Vos.
<i>Voltimand</i> , courtisan	Maurice Larrive
<i>Cornélius</i> , courtisan	Norbert
<i>Rosencrantz</i> , courtisan	Jean-Hort
<i>Guildestern</i> , courtisan	Léonce Detroyat ou René Leys
<i>Osric</i> , courtisan	Henri Gaultier
<i>Un Gentilhomme</i> , courtisan	René Nicolas
<i>Un Prêtre</i>	René Nicolas ou Lucien Vincy
<i>Marcellus</i> , officier	Paul Courant
<i>Bernardo</i> , officier	Jean-Hort
<i>Francisco</i> , soldat	Adrien Troussel
<i>Reynaldo</i> , serviteur de Polonius	Adrien Troussel
<i>Les Comédiens</i>	M ^{me} Alice Reichen MM. Carpentier ou Camille Corney, Paul Courant
<i>Deux Vilains</i> , fossoyeurs	Carpentier
<i>Un Capitaine</i>	Maurice Larrive
<i>L'Ambassadeur Anglais</i>	Henry de Lanty
<i>Gertrude</i> , reine de Danemark et mère d'Hamlet	Paul Courant M ^{mes} Nora Sylvère ou Gréta Prozor
<i>Ophélie</i> , fille de Polonius	Ludmilla Pitoëff
<i>Le Spectre du père d'Hamlet</i>	M. Henry Gaultier

Lords, ladies, officiers, soldats, marins, messagers, etc.

Musique de scène de M. Henry BREITENSTEIN.

Acte Premier



Premier Tableau

Elseneur

Une plate-forme devant le Château

SCENE PREMIERE

FRANCISCO, *à son poste ; entre* BERNARDO

BERNARDO. — Qui vive ?

FRANCISCO. — Non, toi, réponds-moi. Halte-là !
Fais-toi reconnaître.

BERNARDO. — Longue vie au roi !

FRANCISCO. — Bernardo ?

BERNARDO. — Lui-même.

FRANCISCO. — Vous venez très soigneusement
à votre heure.

BERNARDO. — Il est minuit sonné ; au lit,
Francisco.

FRANCISCO. — Vous me relevez, mille fois merci.
Le froid est âpre et j'ai le cœur saisi.

BERNARDO. — La garde a été tranquille ?

FRANCISCO. — Pas une souris qui bouge.

BERNARDO. — Eh bien, bonne nuit. Si tu rencontres Horatio et Marcellus, mes partenaires de garde, prie-les de se hâter. (*Entrent Horatio et Marcellus.*)

FRANCISCO. — Je crois que je les entends. Halte-là ! Qui vive ?

HORATIO. — Amis du royaume.

MARCELLUS. — Hommes-liges du Danois.

FRANCISCO. — Dieu vous donne le bonsoir !

MARCELLUS. — Oh ! salut, honnête soldat ; qui vous a relevé ?

FRANCISCO. — Bernardo a pris ma place. Dieu vous donne le bonsoir. (*Il sort.*)

MARCELLUS. — Holà, Bernardo !

BERNARDO. — Parle. Est-ce Horatio qui est là ?

HORATIO. — C'en est un morceau.

BERNARDO. — Bienvenue, Horatio ; bienvenue, bon Marcellus.

MARCELLUS. — Eh bien ! la chose a-t-elle encore apparu cette nuit ?

BERNARDO. — Je n'ai rien vu.

MARCELLUS. — Horatio dit que ce n'est qu'une *imagination*, un phantasme, et il ne veut pas se laisser pénétrer par la croyance à cette vision redoutée, deux fois vue par nous. Aussi, je l'ai prié de veiller avec nous les minutes de cette nuit, afin que, si l'apparition revient, il puisse être garant de nos yeux et lui parler.

HORATIO. — Bah ! bah ! Elle n'apparaîtra pas.

BERNARDO. — Assieds-toi un temps, et rebattons encore tes oreilles, si fortifiées contre notre histoire, de ce que nous avons vu deux nuits.

HORATIO. — Eh bien, asseyons-nous donc, et écoutons parler Bernardo.

BERNARDO. — La dernière nuit de toutes, quand cette même étoile qui est là, à l'ouest du pôle, fut arrivée dans son cours à illuminer la partie du ciel où maintenant elle flambe, Marcellus et moi... la cloche sonnait une heure... (*Le spectre entre.*)

MARCELLUS. — Paix ! arrête-toi. Regarde, la voici qui revient.

BERNARDO. — Dans la même figure du roi qui est mort.

MARCELLUS. — Tu es clerc, parle-lui, Horatio.

BERNARDO. — Est-ce qu'elle n'a pas l'air du roi ? Remarque bien, Horatio.

HORATIO. — Tout à fait. J'en ai l'angoisse de peur et de surprise.

BERNARDO. — Elle a envie qu'on lui parle.

MARCELLUS. — Questionne-là, Horatio.

HORATIO. — Qui es-tu, toi qui usurpes cette heure de la nuit tout ensemble avec cette forme noble et guerrière en laquelle la majesté du Danemark, ensevelie naguère, marchait ? Par le ciel ! Je te somme, parle !

MARCELLUS. — Elle est offensée.

BERNARDO. — Vois, elle s'en va fièrement.

HORATIO. — Arrête ! Parle !... parle !... je te somme ; parle. (*Le spectre sort.*)

MARCELLUS. — Elle est partie et ne veut pas répondre.

BERNARDO. — Eh quoi ! Horatio, tu trembles, tu es tout pâle. Est-ce que ce n'est pas plus que de l'imagination ? Qu'en penses-tu ?

HORATIO. — Devant mon Dieu, je ne le croirais pas, sans le sensible et véridique témoignage de mes propres yeux.

MARCELLUS. — Est-ce qu'elle n'a pas l'air du roi ?

HORATIO. — Comme tu as l'air de toi-même. C'est l'armure même qu'il avait quand il combattit Norwège l'ambitieux. C'est le même sourcillement que le jour où, dans un engagement furieux, il abattit sur la glace les Polonais meneurs de traîneaux. C'est bien étrange.

MARCELLUS. — Ainsi donc deux fois déjà et, juste à cette heure morte, martial, il a passé près de notre poste.

HORATIO. — Quel sens spécial fixer ? Je n'en sais rien. Mais, somme toute, en mon opinion, ceci présage quelque étrange éruption dans le royaume.

MARCELLUS. — Bon, maintenant, asseyons-nous — et dites-moi — celui qui sait — pourquoi ces gardes si strictes, si rigoureuses, nocturnes, tourmentent ainsi les sujets de cette contrée ? Pourquoi ces fonderies journalières de canons de bronze, et ces marchés étrangers d'équipements de guerre ? Pourquoi ces racolages de calfats dont la tâche amère ne distingue plus les dimanches de la semaine ? Qu'attend-on pour que cette hâte fiévreuse fasse de la nuit la sœur de travail du jour ? Qui est-ce qui peut bien m'informer ?

HORATIO. — Moi, je le puis. Du moins, voici le bruit qui court : notre feu roi — dont l'image à l'instant nous a apparu — fut, vous le savez, par Fortinbras, de Norwège, sous la piqure d'un orgueil très jaloux, défié au combat. Auquel combat notre vaillant Hamlet (car tel l'estimait cette partie de

notre ancien monde) occit ce Fortinbras. Or, Fortinbras, par pacte scellé, dûment ratifié par décret et cri de héraut, avait engagé au conquérant, avec sa vie, toutes les terres dont il se tenait saisi, en échange desquelles une portion équivalente fut engagée par notre roi, laquelle serait revenue au patrimoine de Fortinbras, s'il eût été vainqueur. Ainsi, par la même convention et teneur de l'article désigné, la sienne revint à Hamlet. Or, monsieur, le jeune Fortinbras, tout bouillant de lave, a remorqué sur les marches de Norvège, de-ci, de-là, une bande de gens sans feu ni lieu, prêts, pour le pain et la solde, à toute entreprise qui aura de l'estomac. Or, la présente (comme bien paraît à notre Etat), serait de nous reprendre, par main-forte et contrainte, ces susdites terres, ainsi perdues par son père. Et, voilà, je pense, le grand motif de nos préparations, la raison de nos présentes gardes et la cause capitale de ces postes ventre-à-terre et de ce branle-bas dans le pays.

BERNARDO. — Je crois qu'elle n'est point autre. Certes, il convient que cette fatidique figure traverse notre garde en armes, si semblable au roi qui fut et qui est l'objet de ces guerres.

HORATIO. — Poussière dans l'œil de la pensée. Aux temps les plus hauts, les plus laurés de Rome, un peu avant que le grand Julius tombât, on vit les tombes désertées, et les morts enlinceuillés ululèrent et marmonnèrent par les rues romaines, les étoiles traînèrent du feu, la rosée fut de sang, le soleil plein de désastres, et la planète humide, dont l'influence régit l'empire de Neptune, parut frappée de l'éclipse du jugement. Ces présages d'événements, hérauts des destinées, prologues de

la calamité, déjà ciel et terre tout ensemble les ont manifestés à nos climats et à nos peuples. (*Le spectre reparait.*) Mais chut ! regarde ! voilà la chose qui revient. Je me mets en travers, dût-elle me foudroyer. Arrête, illusion ! Si tu as une puissance sonore, l'usage de la parole, parle-moi ! Si on peut faire une bonne œuvre qui te donne la paix, qui me donne le salut, parle-moi ! Si tu as le secret du destin de ta patrie, et si un avertissement peut détourner le sort, oh ! parle ! ou si tu as enterré, pendant ta vie, des trésors extorqués, ce qui, dit-on, vous autres esprits, vous fait marcher dans la mort, parle ! Attends et parle. (*Le coq chante.*) Arrête-le, Marcellus.

MARCELLUS. — Faut-il taper dedans avec ma pertuisane ?

HORATIO. — Fais, s'il ne s'arrête pas !

BERNARDO. — Il est ici !

HORATIO. — Il est ici ! (*Le spectre disparaît.*)

MARCELLUS. — Il est parti... Nous avons tort, à une chose si majestueuse, de faire montre de violence ; car elle est, comme l'air, invulnérable, et nos vaines estocades sont une dérisoire moquerie.

BERNARDO. — Elle allait parler quand le coq a chanté.

HORATIO. — Et puis elle a tressailli comme une chose coupable à un ordre fatal. J'ai ouï dire que le coq — la trompette du matin — de son gosier aigu au son strident éveille le dieu du jour et, qu'à son signal, soit dans l'onde ou le feu, soit dans la terre ou l'air, les esprits errants qui extravagent, retournent dans leur sphère. C'est la vérité, l'objet présent l'atteste.

MARCELLUS. — *L'apparence* s'est dissoute au chant

du coq. Il y en a qui disent que toujours, quand vient la saison où on fête la naissance de notre Sauveur, l'oiseau de l'aurore chante pendant toute la nuit, et alors, disent-ils, les esprits n'osent marcher, les nuits sont saines ; alors, les planètes ne font pas geler, les fées ne jettent pas de sorts, les sorcières n'ont pas pouvoir de charmes, tant l'heure est gracieuse et consacrée.

HORATIO. — C'est ce qu'on m'a dit aussi, et, en partie, je le crois. Mais vois, l'Aube, roulée dans son manteau roux, passe sur la rosée de cette haute colline orientale. Brisons là notre garde et, si vous m'en croyez, faisons part de ce que nous avons vu cette nuit au jeune Hamlet, car, sur ma vie ! cet esprit, muet pour nous, lui parlera à lui. Consentez-vous à ce que nous le lui fassions connaître, ainsi que notre amour l'exige, ainsi qu'il convient à notre devoir ?

MARCELLUS. — Faisons-le, je vous en prie. Et moi, ce matin, je sais où nous le trouverons avec le plus de chance. (*Ils sortent.*)

Deuxième Tableau

Une salle d'Etat dans le Château

SCENE II

Fanfare. Entrent LE ROI, LA REINE, HAMLET,
POLONIUS, LAERTES, VOLTIMAND, CORNÉLIUS,
Seigneurs et serviteurs

LE ROI. — Quoique le souvenir de la mort de notre cher frère Hamlet soit toujours vert, et qu'il nous convienne d'ensevelir nos cœurs dans le chagrin, tandis que tout notre royaume se contracte en un froncement douloureux, cependant la raison balance la nature et veut que, si nous songeons à lui avec une douleur discrète, nous ne perdions pas la mémoire de notre personne. Voilà pourquoi, avec une joie voilée, souriant d'un œil et pleurant de l'autre, — le carillon aux funérailles, le glas aux

noces, — pesant également délices et deuil, nous avons pris notre sœur de naguère, maintenant notre reine, partenaire impériale de cet Etat guerrier, pour notre femme. Et n'avons point en cela enfreint vos bons conseils que vous nous avez donnés largement en cette affaire. A tous, merci. Maintenant, vous le savez, le jeune Fortinbras, estimant peu notre valeur, ou tenant que par la mort de notre cher frère notre royaume est bouleversé, joignant là-dedans quelque rêve de victoire, ne cesse de nous harceler d'ambassades où il exige la délivrance des terres perdues par son père en bonne forme légale et gagnées par notre très vaillant frère. Voilà pour lui ; maintenant à nous et à cette assemblée. Voici l'état de nos affaires : nous venons d'écrire ici à Norwège, oncle du jeune Fortinbras, qui, impotent et alité, vient d'apprendre à peine le dessein d'icelui son neveu, de faire cesser ses menées, en tant que les levées, listes et montres sont toutes faites parmi ses sujets ; et nous vous dépêchons ici, vous, bon Cornélius, et vous, Voltimand, comme porteurs de ce salut au vieux Norwège, sans vous donner d'autres pouvoirs personnels pour traiter avec le roi que la teneur grossoyée de ces articles ne vous y autorise. Adieu ; que votre hâte s'accorde avec votre devoir.

CORNÉLIUS et VOLTIMAND. — En cela comme en toutes choses nous montrerons notre obéissance.

LE ROI. — Nous n'en doutons pas ; adieu, adieu. (*Sortent Voltimand et Cornélius.*) Et maintenant, Laërtes, que se passe-t-il donc pour vous ? Vous nous avez touché mot d'une requête, qu'est-ce donc, Laërtes ? Vous ne sauriez parler raison au roi de Danemark et perdre vos paroles. Que saurais-tu

demander, Laërtes, qui ne fût mon offre, non ta requête ? La tête n'est pas plus parente du cœur, la main n'est pas plus ouvrière pour la bouche que le trône de Danemark n'est acquis à ton père. Que désires-tu, Laërtes ?

LAERTES. — Mon redouté seigneur, votre congé et faveur pour retourner en France. J'en suis revenu, il est vrai, de plein gré en Danemark pour tenir ma place à votre couronnement, mais maintenant, je dois l'avouer, ce devoir rempli, mes pensées et mes vœux penchent de nouveau vers la France et je les sou mets à votre bon plaisir et gracieux congé.

LE ROI. — Avez-vous celui de votre père ? Que dit Polonius ?

POLONIUS. — Il me l'a, monseigneur, arraché à contre-cœur, par d'importunes insi stances, jus que enfin, sûr sa requête, j'ai apposé à regret le sceau de mon consentement. Je vous supplie, permettez-lui de partir.

LE ROI. — Choisis ton heure, Laërtes. Que le temps soit à toi, et tes meilleures grâces, dépense-les à ton gré... Mais toi, maintenant, Hamlet, mon cousin et mon fils...

HAMLET. — Un peu plus que germain, moins que du même germe.

LE ROI. — Comment ? êtes-vous encore plongé dans les brumes ?

HAMLET. — Non pas, monseigneur, je suis trop près du soleil.

LA REINE. — Mon bon Hamlet, dévêts-toi de tes couleurs nocturnes, et que ton œil regarde Danemark en ami. Ne t'attache pas, les yeux voilés, à chercher ton noble père dans la poussière. Tu le

sais, c'est commun à tous : tout ce qui vit doit mourir, allant à travers la nature à l'éternité.

HAMLET. — Oui, madame, commun à tous.

LA REINE. — Alors pourquoi cela te semble-t-il si particulier à toi ?

HAMLET. — Semble, madame ? Non, cela est. Je ne connais pas "semble". Ce n'est pas seulement mon manteau d'encre, bonne mère, ni mes coutumiers vêtements de noir solennel, ni l'exhalement contraint de soupirs gonflés, ni la féconde rivière des yeux, ni l'aspect défait du visage, ni tout ensemble les formes, modes, montres de chagrin qui peuvent me définir exactement. Cela, tenez, semble ; car ce sont des actions qu'un homme pourrait jouer. Mais j'ai ceci là-dedans qui dépasse le rôle ; cela n'est que l'attirail et le parement de la douleur.

LE ROI. — Il est doux et louable en votre nature, Hamlet, de rendre ces devoirs de deuil à votre père. Mais, vous le savez, votre père avait perdu un père, ce père perdu avait perdu le sien. Le survivant est lié par obligation filiale de rendre un temps des hommages funéraires ; mais persévérer en des doléances obstinées est un entêtement impie ; c'est une douleur efféminée ; cela marque une volonté bien irrévérencieuse envers le ciel, un cœur peu fortifié, un esprit impatient, un entendement simple et sans éducation. Car les choses que nous savons inévitables et aussi communes que l'objet le plus vulgaire pour les sens, pourquoi dans notre vaine humeur les prendre ainsi à cœur ? Fi ! c'est un péché contre le ciel, un péché envers la mort, un péché contre la nature, très absurde à la raison dont le thème commun est la mort des pères, et qui n'a cessé de crier depuis le premier cadavre jusqu'à celui qui

est mort aujourd'hui : " Ceci doit être ainsi ". Nous vous en prions, jetez à terre cette inutile douleur et pensez à nous comme à un père. Car, le monde en prenne note, vous êtes le plus immédiatement proche de notre trône, et, toute la noblesse d'amour qu'un père très tendre porte à son fils, je vous la manifeste à vous. Pour votre intention de retourner aux écoles de Wittemberg, elle est extrêmement contraire à notre désir. Nous vous implorons, nous vous mandons de rester ici sous le salut et réconfort de nos yeux, vous, le premier de notre cour, notre cousin et notre fils.

LA REINE. — Ne laisse pas ta mère perdre ses prières, Hamlet ; je t'en prie, reste avec nous ; ne va pas à Wittemberg.

HAMLET. — Je ferai en tout de mon mieux pour vous obéir, madame.

LE ROI. — Allons, voilà une réponse affectueuse et nette. Soyez comme nous-mêmes en Danemark... Madame, venez. Ce gracieux et spontané consentement d'Hamlet me met le sourire au cœur ; en grâce de quoi toute joviale santé que Danemark boira aujourd'hui, le grand canon aux nuages la redira ; et, à l'invite du roi, les cieux répondront à leur bruit, faisant écho au tonnerre terrestre. Venez, sortons. (*Fanfare. Tous sortent, sauf Hamlet.*)

HAMLET. — Oh ! si cette trop, trop solide chair voulait se fondre, se liquéfier et se résoudre en rosée ; si l'Eternel n'avait pas dressé les tables de sa loi contre le suicide ! O Dieu ! O Dieu ! quelle lourdeur, quel goût de rance, quelle platitude, quel vide me semble avoir tout l'ordinaire de cette vie. Fi du monde ! Oh ! fi ! jardin d'ivraie poussée en graine, et que des choses *informes*, fétides et gros-

sières uniquement possèdent. En être venu là. Mort à peine depuis deux mois ! oh, non ! pas tant même ! pas deux ! Un si excellent roi qui était à celui-ci ce qu'Hypérion est à un satyre, si aimant pour ma mère qu'il avait déplaisir quand les vents du ciel fouettaient trop rudement son visage ! Ciel et terre ! faut-il que je me souviene ! oh ! elle se pendait à lui comme si son désir eût forci par sa pâture même ! Et pourtant, en un mois ! Ah ! n'y plus penser !... Fragilité, ton nom est femme. Un petit mois ! les souliers de bal n'étaient pas défraîchis avec lesquels elle avait suivi le corps de mon pauvre père ! — comme Niobé, tout en larmes. — Oui, elle ! elle-même. O Dieu ! une bête qui n'a pas le discours de la raison aurait gardé son deuil plus longtemps ! Mariée avec mon oncle ! le frère de mon père ! mais ne ressemblant pas plus à mon père que moi à Hercule !... En un mois !... Avant même que le sel de ses larmes iniques ait cessé de rougir ses yeux gonflés, elle s'est mariée ! Oh ! hideuse hâte de voler avec tant de légèreté vers des draps incestueux !... Ce n'est pas bon ! il est impossible que cela vienne à rien de bon. Mais éclate, mon cœur, car il faut rester bouche close. (*Entrent Horatio, Bernardo, Marcellus.*)

HORATIO. — Salut à votre seigneurie !

HAMLET. — Je suis heureux de vous trouver bien. Horatio ? ou je ne me reconnais plus.

HORATIO. — Lui-même, monseigneur. Et votre humble serviteur toujours.

HAMLET. — Monsieur, mon bon ami : j'échangerai ce titre avec vous... Et que faites-vous, loin de Wittemberg, Horatio ? (*Apercevant Marcellus.*) Marcellus ?

MARCELLUS. — Mon bon seigneur.

HAMLET. — Je suis bien heureux de vous voir.
(*A Bernardo.*) Bonsoir monsieur... Mais voyons,
que faites-vous loin de Wittenberg ?

HORATIO. — Caprice d'écolier errant, mon bon seigneur.

HAMLET. — Je ne laisserais pas votre ennemi le dire, et vous ne ferez pas à mon oreille la violence de lui confier votre propre rapport contre vous-même. Non, non, je vous connais, vous n'êtes pas écolier errant. Mais quelle affaire avez-vous à Else-neur ? Nous vous apprendrons à boire rouge bord avant votre départ !

HORATIO. — Monseigneur, j'étais venu voir les funérailles de votre père.

HAMLET. — Je te prie, ne te moque pas de moi, mon camarade d'école. Je pense que c'était pour voir les noces de ma mère.

HORATIO. — C'est vrai, monseigneur ; elles ont suivi de bien près.

HAMLET. — Economie ! Economie, Horatio ! Le rôti des funérailles a été servi froid aux tables des noces. Ah ! avoir retrouvé mon plus vif ennemi au ciel plutôt que d'avoir jamais vu ce jour, Horatio. Mon père !... Il me semble que je vois mon père.

HORATIO. — Oh ! où cela, monseigneur ?

HAMLET. — Dans l'œil de ma pensée, Horatio.

HORATIO. — Je l'ai vu autrefois ; il avait bel air de roi.

HAMLET. -- C'était un homme, à tout prendre ; je ne reverrai jamais le pareil.

HORATIO. — Monseigneur, je crois que je l'ai vu hier soir.

HAMLET. — Vu ? Qui ?

HORATIO. — Monseigneur, le roi votre père.

HAMLET. — Le roi mon père !

HORATIO. — Tempérez votre surprise un temps, l'oreille attentive jusqu'à ce que je puisse, sur le témoignage de ces messieurs, vous conter ce prodige.

HAMLET. — Pour l'amour du ciel, que je l'entende !

HORATIO. — Deux nuits de suite, ces messieurs, Marcellus et Bernardo, étant de garde, dans le désert mort de la minuit, ont eu cette rencontre : une figure semblable à votre père, armée de tout point, exactement, de pied en cap, apparaît devant eux et solennement passe en une lente dignité. Il a marché trois fois sous leurs yeux obscurcis et surpris d'épouvante, à la distance de son bâton de commandement. Et eux, presque gelés de peur, restent muets et ne lui parlent pas. Voilà ce dont ils me firent part dans un horrible secret ; et moi, avec eux, la troisième nuit, j'ai monté la garde. Là, comme ils l'avaient dit, à la fois l'heure, la forme de la chose, chaque mot exact, vrai, l'apparition arrive. J'ai reconnu votre père. Ses mains ne sont pas plus pareilles.

HAMLET. — Mais où était-ce ?

MARCELLUS. — Monseigneur, sur la plate-forme où nous étions de garde.

HAMLET. — Et vous n'avez pas parlé à cette chose ?

HORATIO. — Monseigneur, moi ; mais elle n'a pas fait de réponse. Une fois pourtant il m'a semblé qu'elle levait la tête et allait se mettre en mouvement, comme si elle voulait parler, mais *alors*, juste alors, le coq du matin a chanté clair, et, au son, elle a frissonné, et, hâtive, s'est évanouie.

HAMLET. — C'est très étrange.

HORATIO. — Aussi sûr que je vis, mon honoré seigneur, c'est vrai ; et nous avons pensé qu'il était écrit dans notre devoir de vous prévenir.

HAMLET. — En vérité, en vérité, messieurs... mais ceci me trouble... Êtes-vous de garde, cette nuit ?

Tous. — Oui, monseigneur.

HAMLET. — Armé, dites-vous ?

MARCELLUS et BERNARDO. — Armé, monseigneur.

HAMLET. — De pied en cap ?

MARCELLUS et BERNARDO. — Monseigneur, du chef aux pieds.

HAMLET. — Alors, vous n'avez pas vu sa figure !

HORATIO. — Oh ! si, monseigneur ; il portait la visière levée.

HAMLET. — Quoi ? Le regard froncé ?

HORATIO. — Un visage plus douloureux que colère.

HAMLET. — Pâle ou rouge ?

HORATIO. — Non, très pâle.

HAMLET. — Et il fixait ses yeux sur vous ?

HORATIO. — Constamment.

HAMLET. — J'aurais voulu être là.

HORATIO. — Cela vous aurait bien étonné.

HAMLET. — Sans doute, sans doute... Et, est-elle restée longtemps ?

HORATIO. — Juste ce qu'il faudrait, sans se presser, pour compter cent.

BERNARDO et MARCELLUS. — Plus longtemps ! plus longtemps !

HORATIO. — Pas quand je l'ai vue.

HAMLET. — La barbe était grisonnante ? Non ?

HORATIO. — Elle était comme je l'ai vue pendant sa vie, argent sur sable.

HAMLET. — Je veillerai ce soir ; peut-être qu'elle reviendra.

HORATIO. — Je le jurerais.

HAMLET. — Si elle assume la personne de mon noble père, je lui parlerai, quand l'enfer béant me commanderait la paix ! Je vous prie tous, si vous avez jusqu'ici gardé pour vous cette vision, triplez encore votre silence, et, quoi qu'il arrive cette nuit, prêtez-y l'esprit, mais pas la langue. Je récompenserai votre fidélité. Là, adieu. Sur la plate-forme, entre onze et douze, je vous rendrai visite.

Tous. — Notre devoir à Votre Honneur.

HAMLET. — Votre amour ! comme le mien à vous ! Adieu. (*Ils sortent.*) L'esprit de mon père ! en armes ! Tout n'est pas dans l'ordre ! Je crains quelque hideuse trame. Ah ! je voudrais que la nuit fût venue ! Jusque-là reste tranquille, mon âme : les noires actions se dressent, quand toute la terre les étoufferait, aux yeux des hommes.

Troisième Tableau

Une chambre dans la maison de Polonius

SCENE III

Entrent LAERTES *et* OPHÉLIE

LAERTES. — Mes affaires sont embarquées; adieu. Et, ma sœur, quand le vent sera bon et le convoi en partance, ne vous endormez pas et donnez-moi de vos nouvelles.

OPHÉLIE. — En doutez-vous ?

LAERTES. — Pour Hamlet et le fleuretage de ses faveurs, tenez que c'est un caprice, un jeu du sang, une violette dans sa prime jeunesse, hâtive, mais éphémère, suave, mais tôt fanée, le parfum et intermède de la minute, pas plus.

OPHÉLIE. — Pas plus ?

LAERTES. — Dites-vous-le, pas plus. Car la nature

croissante ne grandit pas seulement en muscles et en chair, mais dès que ce temple se magnifie, l'office intérieur de la pensée et de l'âme se fait ample à sa mesure. Peut-être qu'il vous aime maintenant, que maintenant nulle boue ni cautèle ne souille la droiture de son désir, mais il faut craindre. Pesez sa grandeur : sa volonté n'est pas à lui, car lui-même est assujetti à sa naissance. Il ne peut, comme les personnes sans valeur, trancher à son gré, car de son choix dépendent la santé et le salut de tout l'Etat ; et par ainsi son choix doit être circonscrit par la voix et consentement du corps dont il est la tête. Donc, s'il vous dit qu'il vous aime, votre sagesse ne devra le croire que selon qu'il pourra en temps et lieu faire de ses paroles des actes : en quoi il ne peut outrepasser l'assentiment de la générale voix du Danemark. Songez donc à la perte que peut subir votre honneur si d'une oreille trop crédule vous écoutez ses chansons, si vous perdez votre cœur, ou si vous ouvrez votre chaste trésor à son importunité déréglée. Craignez-le, Ophélie ; craignez-le, ma chère sœur, et tenez-vous dans les réserves de votre amour, hors de la dangereuse portée du désir. La plus chaste vierge est prodigue qui démasque sa beauté à la lune. La vertu même n'échappe pas à la flétrissure de calomnie ; le ver ronge les nouveaux-nés du printemps maintes fois avant que leurs boutons soient déclos, et dans la matinale et liquide rosée de jeunesse, le gel contagieux menace de bien près. Soyez donc prudente ; le meilleur salut est dans la crainte ; car la jeunesse, fût-elle isolée, se révolte contre sa propre raison.

OPHÉLIE. — Je conserverai l'effet de cette bonne leçon ; ce sera la gardienne de mon cœur. Mais, mon

bon frère, ne faites pas comme le malgracieux pasteur qui montre, pour aller au ciel, l'âpre sentier de ronces tandis que lui-même, toute honte bue, en libertin, passe sur l'indulgente route de roses, indocile à sa doctrine.

LAERTES. — Oh ! n'aie point crainte. Mais je tarde, voici venir mon père. Une double bénédiction est une double grâce ; l'occasion sourit à un second adieu. (*Polonius entre.*)

POLONIUS. — Encore ici, Laërtes ! A bord ! à bord ! Quelle honte ! Le vent épaula votre voile et l'on vous attend. Là, ma bénédiction sur toi et ces quelques préceptes dans ta mémoire. Veille à les y graver. Ne donne point de langue à tes pensées, ni d'acte à quelque idée mal mesurée. Sois familier, mais ne sois point vulgaire. Les amis que tu as et dont tu as éprouvé l'adoption, fixe-les, à ton âme par des cercles de fer, mais n'use pas ta main à recevoir en camarade tout béjaune frais éclos. Garde d'entrer en querelle, mais, y étant, fais que l'adversaire puisse se garder de toi. Donne à beaucoup ton oreille, à peu ta voix. Prends l'avis de chacun, mais réserve ton jugement. Que tes habits soient coûteux selon ta bourse, mais non marqués de fantaisie ; riches, point voyants, car l'équipage souvent proclame l'homme, et, en France, gens de meilleure qualité y portent la plus généreuse distinction. Ne sois point emprunteur et ne sois point prêteur, car l'argent souvent se perd avec l'ami et l'emprunt émousse le fil de l'économie. Par-dessus tout, sois fidèle à toi-même ; et il s'ensuivra nécessairement, comme la nuit suit le jour, qu'alors tu ne saurais être déloyal à personne. Adieu, que ma bénédiction fasse mûrir ceci en toi.

LAERTES. — Très humblement je prends congé de vous, monseigneur.

POLONIUS. — L'heure vous appelle ; allez, vos serviteurs vous attendent.

LAERTES. — Adieu, Ophélie ; et souvenez-vous bien de ce que je vous ai dit.

OPHÉLIE. — Tout est serré dans ma mémoire et vous-même en garderez la clef.

LAERTES. — Adieu. (*Il sort.*)

POLONIUS. — Qu'est-ce que c'est, Ophélie, qu'il vous a dit ?

OPHÉLIE. — Plaise à vous, quelque chose touchant lord Hamlet.

POLONIUS. — Voire, bonne idée. On m'a dit que, bien souvent ces derniers jours, il vous a parlé en privé, et que vous-même lui avez donné libre et abondante audience. Si c'est vrai, comme on me l'a fait entendre, et cela par manière d'avis — il faut que je vous dise que vous ne comprenez pas bien clairement les devoirs qui conviennent à ma fille et à votre honneur. Qu'y a-t-il entre vous ? Délivrez-m'en la vérité.

OPHÉLIE. — Il m'a, monseigneur, ces derniers temps, donné bien des manifestations de son amitié.

POLONIUS. — Amitié, peuh ! Vous parlez comme fillette nice, inexpérimentée en de telles périlleuses circonstances. *Et* vous croyez à ces manifestations, comme vous dites ?

OPHÉLIE. — Je ne sais, monseigneur, ce que j'en dois penser.

POLONIUS. — Par ma foi, je vous l'apprendrai. Pensez que vous êtes un bébé, que vous avez pris ces manifestations pour argent comptant, qui ne sont point courantes. Manifestez-vous donc plus

rarement, ou bien, pour ne pas rompre le fil de votre pauvre phrase, vous me manifesterez pour un sot.

OPHÉLIE. — Monseigneur, il m'a importunée d'amour en façon honorable.

POLONIUS. — Oui-dà, façon ! vous pouvez bien le dire ; allez ! allez !

OPHÉLIE. — Et il a confirmé son langage, monseigneur, par presque tous les serments sacrés du ciel.

POLONIUS. — Oui-dà, pièges à alouettes ! Je sais, *je sais*, quand le sang brûle, combien l'âme est prodigue à prêter à la langue des serments. Ces flammes, ma fille, qui donnent plus de lumière que de chaleur, tôt éteintes sous l'amas de leurs promesses mêmes, il ne faut pas les prendre pour du feu. Dorénavant soyez plus économe de votre virginale présence. Placez vos entretiens à plus haut prix qu'une invite à causer. Pour lord Hamlet, croyez en lui ceci : qu'il est jeune et qu'on peut lui laisser plus longue lisière qu'à vous. En somme, Ophélie, ne croyez pas à ses promesses : ce sont des entremetteuses, non de la couleur que montre leur vêtissure, mais pures sollicitieuses de causes profanes, qui respirent la sainteté, en pieuses maquernelles, pour mieux enjôler. Une fois pour toutes je désire, à parler clair, que désormais vous n'alliez point disgracier un seul moment de loisir en l'employant à paroles ou causeries avec lord Hamlet. Voyez-y, je vous prie. Allez maintenant votre chemin.

OPHÉLIE. — J'obéirai, monseigneur.

Quatrième Tableau

La plate-forme

SCENE IV

Entrent HAMLET, HORATIO *et* MARCELLUS

HAMLET. — L'air mord dru. Il fait donc bien froid ?

HORATIO. — L'air est piquant et aigre.

HAMLET. — Quelle heure, maintenant ?

HORATIO. — Je crois sur le coup de minuit.

MARCELLUS. — Non, minuit sonné.

HORATIO. — Vraiment ? Je ne l'ai pas entendu. Le temps s'approche alors où l'esprit d'ordinaire vient errer. (*Fanfares de trompettes et salves derrière la scène.*) Que signifie ceci, monseigneur ?

HAMLET. — Le roi soupe, ce soir, et mène ripailles, avec noces et caroles fanfaronnes. Et comme il vide

des verres de vin du Rhin, il fait braire à trompettes et timbales son triomphe chaque fois qu'il trinque.

HORATIO. — Est-ce une coutume ?

HAMLET. — Oui, par ma foi. Mais, à mon sens, quoique né ici et élevé dans ces mœurs, c'est une coutume où il y a plus d'honneur à l'enfreindre qu'à l'observer. Ces ripailles de tête lourde, à l'Est, à l'Ouest, nous font noter et blâmer des autres nations. On nous traite d'ivrognes et d'épithètes porcines, on souille nos titres. Voire, tout cela épuise la substance et moelle de nos exploits, si hauts qu'ils soient. Ainsi parfois il arrive, en divers hommes, que, par quelque vicieuse tare de nature, comme en leur naissance (en quoi ils ne sont point coupables puisque nature n'élit point son origine), par la pléthore de quelque humeur qui déborde les enceintes de la raison ou par quelque accoutumance qui contra-rie toutes formes d'honnêteté, il arrive, dis-je, que ces hommes, frappés de la flétrissure d'un seul défaut (livrée de nature ou planète de fortune) — leurs vertus fussent-elles pures comme la grâce, infinies autant qu'il est en l'homme — ils seront attaqués du blâme général pour cette spéciale faute. Une once de vice met toute la noblesse d'un être en péril par son scandale. (*Paraît le spectre.*)

HORATIO. — Regardez, monseigneur, la chose vient.

HAMLET. — Anges et ministres de grâce, défendez-nous !... Que tu sois esprit béni ou goblin damné, que tu apportes brises du ciel ou souffles d'enfer, que tes desseins soient mauvais ou charitables, tu viens sous une forme si solliciteuse que je veux te parler. Je t'appellerai Hamlet, roi, père ! Royal Danemark, oh ! réponds-moi ! Ne me laisse

pas dans l'ignorance où j'étouffe, mais dis-moi pourquoi tes os canonisés, enlinceuillés dans la mort, ont brisé leurs sceaux de cire ! pourquoi le sépulcre, où nous t'avons vu enclorre dans la paix, a ouvert ses pesantes mâchoires de marbre pour te laisser ressurgir ? Quel est le sens de ceci ? Pourquoi toi, corps mort, reviens-tu, bardé d'acier, hanter ainsi les furtives lueurs de lune, rendant la nuit hideuse, et nous, pauvres jouets de la nature, si horriblement secouer tout notre être par des pensées que ne peuvent atteindre nos âmes ? Dis, d'où vient ceci ? Pourquoi ? Que devons-nous faire ? (*Le spectre fait signe à Hamlet.*)

HORATIO. — Elle vous montre d'aller avec elle ; comme si elle voulait vous parler à part, à vous seul.

MARCELLUS. — Regardez de quel geste courtois elle vous incline vers un lieu plus écarté. Mais n'allez pas avec elle.

HORATIO. — Non, pour rien au monde.

HAMLET. — Elle ne veut pas parler : donc je la suivrai.

HORATIO. — Non, non, monseigneur.

HAMLET. — Pourquoi ? Qu'y a-t-il à craindre ? Je ne mets pas ma vie au prix d'une épingle, et pour mon âme, que peut-elle lui faire, puisque c'est chose immortelle comme elle-même... Le geste encore. Je vais la suivre.

HORATIO. — Eh quoi ! Si elle vous tente vers le flot, monseigneur, ou jusqu'à l'affreux sommet de la falaise qui surplombe au-dessus de sa base dans la mer, et là, si elle assume quelque autre horrible forme pour anéantir la souveraineté de votre raison et vous entraîner dans la folie ? Pensez-y. Le site seul,

sans plus de motif, dresse des images de désespoir en tout cerveau qui plonge à tant de brasses au-dessus de la mer, et l'entend mugir sous lui.

HAMLET. — Le geste toujours. (*Au spectre.*) Va, je te suivrai.

MARCELLUS. — Vous n'irez pas, monseigneur.

HAMLET. — A bas les mains !

HORATIO. — De la raison, vous n'irez pas !

HAMLET. — Mon destin crie et tend chaque petite artère de ce corps aussi dur que les nerfs du lion de Némée. (*Le spectre lui fait un signe.*) Encore, on m'appelle ! Lâchez les mains, messieurs ! Par le ciel, je fais un spectre de celui qui m'arrête ! Otez-vous, dis-je... Va, je te suivrai. (*Ils sortent.*)

HORATIO. — L'imagination le rend furieux.

MARCELLUS. — Suivons ; nous ne pouvons pas lui obéir.

HORATIO. — A la piste !... Quelle issue à tout ceci ?

MARCELLUS. — Quelque chose est pourri dans le royaume de Danemark.

HORATIO. — Le ciel l'amendera.

MARCELLUS. — Non, non ; suivons.

Cinquième Tableau

Une autre partie de la plate-forme

SCENE V

Entrent LE SPECTRE *et* HAMLET

HAMLET. — Où veux-tu me mener ? Parle, je n'irai pas plus loin.

LE SPECTRE. — Ecoute.

HAMLET. — Oui.

LE SPECTRE. — Mon heure est presque venue où il faut qu'aux flammes de soufre et de tourments je me livre.

HAMLET. — Hélas ! pauvre âme !

LE SPECTRE. — N'aie pas pitié, mais prête sérieuse attention à ce que je vais dévoiler.

HAMLET. — Parle ; je suis tenu d'écouter.

LE SPECTRE. — Et aussi de venger quand tu auras écouté.

HAMLET. — Quoi ?

LE SPECTRE. — Je suis l'esprit de ton père, banni pour un terme à errer la nuit, et, le jour, confiné au jeûne parmi des feux, jusqu'à ce que la souillure des crimes commis dans mes jours naturels soit brûlée et purifiée. Si je n'avais pas défense de dire les secrets de ma maison de géhenne, je pourrais dévoiler des choses dont la plus légère angoisserait ton âme, gèlerait ton jeune sang, ferait jaillir tes yeux gémînés comme des astres de leur sphère, diviserait les nœuds intriqués de tes boucles et ferait dresser les cheveux sur ta tête comme des dards sur l'irritable porc-épic. Mais ce symbole infernal n'est pas fait pour des oreilles de chair et de sang. Ecoute, écoute, oh ! écoute... Si jamais tu as aimé ton bon père...

HAMLET. — Ah ! Dieu !

LE SPECTRE. — Venge son horrible et monstrueux assassinat.

HAMLET. — Assassinat ?

LE SPECTRE. — Assassinat horrible ! Ils le sont tous. Mais celui-ci très horrible, étrange et monstrueux.

HAMLET. — Hâte-toi de me le faire connaître afin que moi d'un coup d'aile, comme ravi en extase ou en rêves d'amour, je cingle vers ma vengeance.

LE SPECTRE. — Je te trouve apte. Et il te faudrait être plus morne que l'algue grasse qui croît nonchalamment aux berges du Léthé, si tu ne te remuais en ceci. Eh bien, Hamlet, écoute. On a dit que, pendant que je dormais dans mon verger, un serpent m'avait piqué ; ainsi toute l'ouïe du Danemark, par ce récit forgé de ma mort, a été grossièrement abusée. Mais sache-le, noble enfant, le serpent veni-

meux à la vie de ton père porte aujourd'hui sa couronne.

HAMLET. — O mon âme prophétique, mon oncle !

LE SPECTRE. — Oui, cette bête incestueuse, cette *bête* adultère, par l'enchantement de son esprit, par ses dons de traître — oh ! maudits soient l'esprit et les dons qui ont le pouvoir de séduire ainsi — gagna à sa honteuse luxure le désir de ma reine aux semblants si vertueux... O Hamlet ! Quelle chute il y eut là ! de moi dont l'amour était de dignité telle qu'il allait la main dans la main avec le vœu même que je lui avais fait en mariage, décliner à un misérable dont les dons naturels étaient pauvres auprès des miens. Mais ainsi que la Vertu ne se laissera point émouvoir même si la Volupté la courtisait sous une forme divine, ainsi la Luxure, bien qu'enchaînée à un ange radieux, ira se repaître sur une couche céleste et s'emplira de ripaille. Mais, paix ! je crois sentir l'air du matin ; il faut que je sois bref. Je dormais dans mon verger, ainsi que de coutume l'après-midi. Dans cette heure d'abandon, ton oncle s'y glissa, portant dans une fiole du suc de l'inférieure jusquiame, et dans les porches de mes oreilles il versa cette eau de lèpre dont l'effet est si ennemi du sang de l'homme que, prompt comme le vif-argent, elle court par les portes et allées naturelles du corps et d'un soudain pouvoir coagule et caille, comme des gouttes aigres dans du lait, le sang clair et limpide. Ainsi fit-elle du mien ; et une immédiate dardre tissa son écorce, comme à Lazare, croûte vile et immonde, sur tout mon corps lisse. Ainsi, dans mon sommeil, la main d'un frère me priva en un coup de la vie, de ma couronne et de ma reine. Fauché dans la fleur même de mon péché, sans

communion, sans confession, sans onction, sans avoir fait la somme de mes fautes, il m'envoya en rendre compte, ployant la tête sous toutes mes imperfections.

HAMLET. — Oh ! horrible ! horrible ! très horrible !

LE SPECTRE. — Si tu as de la nature en toi, ne le souffre pas ! Ne laisse pas le lit royal de Danemark servir de couche à la luxure et à l'inceste damné. Mais, de quelque manière que tu poursuives cet acte, ne souille pas ton esprit, et que ton âme ne trame rien contre ta mère. Laisse-la au ciel et aux épines qu'elle renferme dans son sein pour la piquer et la blesser. Dieu est avec toi ! vite ! Le ver luisant fait voir que le matin approche ; il commence à pâlir son feu impuissant. Adieu ! Adieu ! Adieu ! Souviens-toi !

HAMLET. — O vous, toute l'armée du ciel ! ô terre ! Eh quoi, faut-il ajouter l'enfer ?... Oh ! sois ferme ! ferme ! mon cœur ! Et vous, mes muscles, ne vieillissez pas soudain, mais raidissez-moi !... Me souvenir ! Ah ! oui, pauvre âme en peine, tant que ma mémoire siègera dans ce globe détraqué ! me souvenir ! oui ; de la table de ma mémoire j'effacerai tous mes sots souvenirs puérils, les lieux communs, les livres, les formes, les impressions passées qu'y copièrent la jeunesse et l'expérience, et ton commandement tout seul vivra dans le livre et volume de mon cerveau, pur de toute matière plus vile. Oui, par le ciel ! O très pernicieuse femme ! O misérable, misérable, souriant, infernal misérable ! Mes tablettes ! Il convient d'y noter qu'on peut sourire, oui, sourire, et être un misérable. Du moins je suis sûr qu'on peut cela en Danemark. (*Il écrit.*) Voilà, mon oncle, vous êtes là ! Maintenant, mon

mot d'ordre, c'est : " Adieu ! adieu ! souviens-toi ! " Je l'ai juré.

MARCELLUS ET HORATIO, *au dehors*. — Monseigneur ! monseigneur !

MARCELLUS. — Lord Hamlet !

HORATIO. — Le ciel le garde !

HAMLET. — Ainsi-soit-il.

HORATIO. — Hillo ! ho ! ho ! monseigneur.

HAMLET. — Hillo ! ho ! ho ! garçon. Viens, mon oiseau, viens ! (*Marcellus et Horatio entrent.*)

MARCELLUS. — Qu'y a-t-il, mon noble seigneur ?

HORATIO. — Quelles nouvelles, monseigneur ?

HAMLET. — Oh ! admirables !

HORATIO. — Mon bon seigneur, dites.

HAMLET. — Non, vous les révéleriez.

HORATIO. — Pas moi, monseigneur, par le ciel.

MARCELLUS. — Ni moi, monseigneur.

HAMLET. — Qu'en dites-vous donc ? Cœur d'homme jamais le penserait-il ? Mais vous garderez le secret ?

HORATIO ET MARCELLUS. — Oui, par le ciel, monseigneur !

HAMLET. — Il n'y a pas dans tout le Danemark un misérable... qui ne soit un fieffé coquin.

HORATIO. — Il n'y a pas besoin de fantôme, monseigneur, sorti du tombeau, pour nous annoncer cela.

HAMLET. — Oui, c'est vrai, vous dites bien vrai. Et donc, sans plus de façons, je crois qu'il vaut mieux nous serrer la main et briser là. Vous, vous irez à vos affaires, à vos plaisirs, — chacun, n'est-ce pas, a ses affaires, a ses plaisirs, ceci, cela, — et moi, pour ma pauvre part, voyez-vous, *moi* j'irai prier.

HORATIO. — Ce n'est là qu'un tourbillon de paroles égarées, monseigneur.

HAMLET. — Je suis fâché qu'elles vous offensent, sincèrement ; oui, là, sincèrement.

HORATIO. — Il n'y a point d'offense, monseigneur.

HAMLET. — Si, par saint Patrick, mais c'est qu'il y en a une, Horatio ! et grande !... Quant à cette vision ici, c'est un honnête fantôme, voilà ce que je peux vous dire. Pour votre désir de savoir ce qu'il y a entre nous, maîtrisez-le comme vous pourrez. Et maintenant, mes bons amis, comme amis, camarades, et soldats, une pauvre requête.

HORATIO. — Qu'est-ce, monseigneur ? Oui.

HAMLET. — Ne faites jamais connaître ce que vous avez vu cette nuit.

HORATIO ET MARCELLUS. — Monseigneur, jamais.

HAMLET. — Non, mais jurez-le.

HORATIO. — Par ma foi, monseigneur, moi, jamais.

MARCELLUS. — Ni moi, monseigneur, par ma foi.

HAMLET. — Sur mon épée.

MARCELLUS. — Nous avons juré, monseigneur déjà.

HAMLET. — Si, sur mon épée ; si.

LE SPECTRE, *de dessous terre*. — Jurez !

HAMLET. — Ah ! ah ! mon gaillard, tu l'as dit ! Tu es donc là, bonne pièce ? Allons, vous entendez le compagnon dans la cave ; consentez à jurer.

HORATIO. — Proposez le serment, monseigneur.

HAMLET. — Ne jamais parler de ceci que vous avez vu, jurez par mon épée.

LE SPECTRE, *de dessous terre*. — Jurez !

HAMLET. — *Hic et ubique*. Alors changeons de terrain. Venez ici, messieurs, et placez vos mains

encore sur mon épée. Ne jamais parler de ceci que vous avez vu. Jurez par mon épée.

LE SPECTRE, *de dessous terre*. — Jurez !

HAMLET. — Bien dit, vieille taupe ! avances-tu sous terre si vite ? Digne pionnier ! Encore une fois, écartons-nous, mes bons amis.

HORATIO. — O jour et nuit ! voilà qui est merveilleusement étrange !

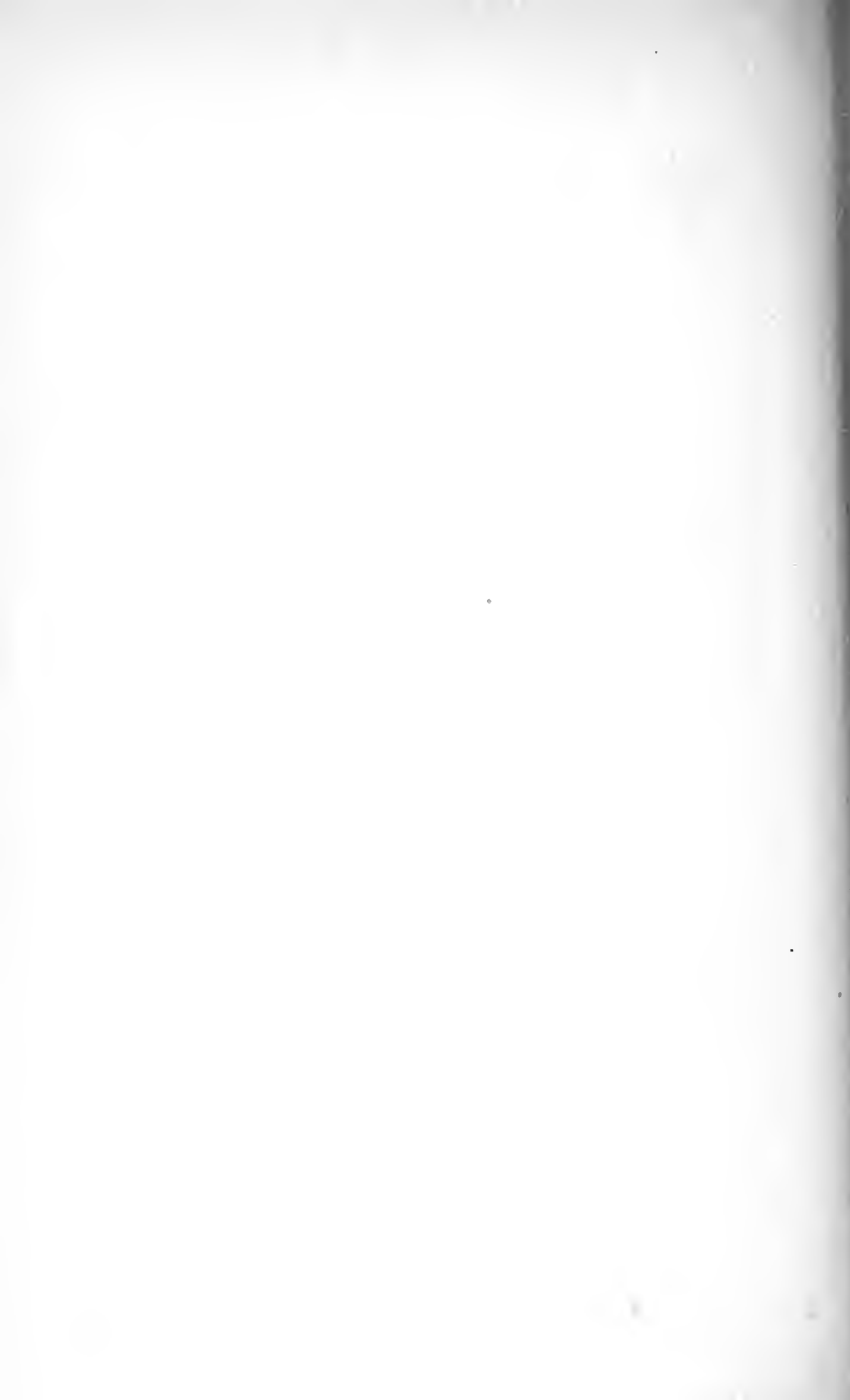
HAMLET. — Accorde donc l'hospitalité à l'inconnu. Il y a plus de choses au ciel et sur terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie. Mais allons. Ici, comme tout à l'heure, ne jamais, ainsi la grâce vous aide, quelque étranges ou bizarres que soient mes actes, — et peut-être désormais jugerai-je convenable de déguiser mes dispositions, — ne jamais, quand vous me verrez dans ces moments, croiser les bras ainsi, ou hocher la tête, ou prononcer quelque phrase à sous-entendu comme : “ Oui, oui, nous savons ”, ou “ Nous pourrions bien, si nous voulions ”, ou “ Ah ! s'il nous plaisait de parler ! ” ou “ Il y a bien des gens, s'ils pouvaient ”, ou marquer par de telles paroles ambiguës que vous savez rien sur moi ; ne point faire ceci. Ainsi grâce et merci à votre plus haut besoin vous aident ! Jurez !

LE SPECTRE, *de dessous terre*. — Jurez !

HAMLET. — Paix ! paix ! âme troublée !... (*Ils jurent.*) Là, messieurs ! De tout mon amour je me recommande à vous. Et ce que peut faire un homme, aussi pauvre que l'est Hamlet, pour vous exprimer son amour et son amitié, si Dieu veut, ne vous faudra pas... Rentrons ensemble. Et toujours le doigt sur les lèvres, je vous prie... Le siècle est disloqué. O maudit ennui d'être né, moi, pour le remettre en ordre !... Mais allons, partons ensemble ! (*Ils sortent.*)



Acte Deuxième



Premier Tableau

Une chambre dans la maison de Polonius

SCENE PREMIERE

Entrent POLONIUS *et* REYNALDO

POLONIUS. — Donnez-lui cet argent et ces minutes, Reynaldo.

REYNALDO. — Je le ferai, monseigneur.

POLONIUS. — Ce sera merveille de votre sagesse, bon Reynaldo, devant que lui rendre visite, de faire enquête sur sa conduite.

REYNALDO. — Monseigneur, je me le proposais.

POLONIUS. — Voire, bonne parole, très bonne parole. Voyez-vous, monsieur, faites-moi enquête d'abord de nos Danois qui sont à Paris, et comment ? et qui ? et de quoi ? et où ils vivent ? en quelle société ? à quels dépens ? Puis, découvrant par

investigation et filière de questions qu'ils connaissent mon fils, touchez-moi la chose plus près que par demandes particulières ; faites-moi comme, si je puis dire, vous le connaissiez vaguement ; ainsi, par exemple : “ Je connais son père et ses amis, et lui en partie ” ; marquez-vous bien, Reynaldo ?

REYNALDO. — Oui, fort bien, monseigneur.

POLONIUS. — “ Et lui en partie ” ; mais vous pourrez dire “ pas bien ; mais, si c'est lui que je veux dire, il fait bien des folies, livré à ceci, à cela ” ; et ici vous lui prêterez toutes choses feintes qui vous plairont — voire point de si ordurières qu'elles puissent le déshonorer, gardez-vous bien de cela — mais, monsieur, telles galantes, folles et ordinaires passades qui sont compagnes notoires, par commune fame, à jeunesse et liberté.

REYNALDO. — Comme le jeu, monseigneur.

POLONIUS. — Oui bien, ou le vin, les duels, les vilains serments, les querelles — les filles : vous pouvez aller jusque-là.

REYNALDO. — Monseigneur, ce serait le déshonorer.

POLONIUS. — Non, par ma foi, comme vous pourrez dorer la peccadille. Il ne faudrait point lui prêter d'autres scandales, ni dire qu'il penche au libertinage — ce n'est pas là ma pensée ; mais soufflez ses fautes si curieusement qu'elles puissent ne paraître que tares de licence, flammes et éruptions d'une nature ardente, fureur de sang fougueux, tous communs excès.

REYNALDO. — Mais, mon bon seigneur...

POLONIUS. — Pourquoi faire ceci ?

REYNALDO. — Oui, monseigneur, c'est ce que je voudrais savoir.

POLONIUS. — Voire, monsieur, voici ma visée, et je crois que c'est ruse de bonne guerre. Vous prêtez ces péchés mignons à mon fils comme choses entachées d'habitude, vous m'entendez bien : si votre partenaire d'entretien — celui que vous voulez sonder — a jamais vu des dessusdits crimes le jeune homme dont vous parlez être convaincu, soyez assuré qu'il tombe avec vous en cette conséquence " Mon bon monsieur " ou telle autre ou " Mon ami " ou " Messire " suivant l'us ou la forme des gens et du pays.

REYNALDO. — Fort bien, monseigneur.

POLONIUS. — Et alors, monsieur, il... il... qu'est-ce que je voulais dire ? Par la messe je voulais dire quelque chose ! Où en étais-je ?

REYNALDO. — A " tombe en la conséquence " à " Mon ami " ou " telle autre " et " Messire ".

POLONIUS. — A " tombe en la conséquence " oui, voire. Il tombe en ceci : " Je connais le gentilhomme, je l'ai vu hier, ou l'autre jour, ou lors, ou lors, avec tel ou tel, et, comme vous dites, là il était à jouer, là pris de vin, là en querelle à la paume ", ou à l'aventure, " je l'ai vu entrer en telle maison de passe ", à savoir un bordel, ou ainsi de suite. Voyez-vous maintenant : votre boîte de mensonge prend cette carpe de vérité ; et ainsi nous, gens de sagesse et d'entente, par circuits et coups de bande, par voies indirectes trouvons les directes ; ainsi, par mes susdits conseils et avis ferez-vous de mon fils. Vous m'entendez, n'est-ce pas ?

REYNALDO. — Monseigneur, je vous entends.

POLONIUS. — Dieu vous garde, allez en paix.

REYNALDO. — Mon bon seigneur.

POLONIUS. — Observez ses inclinations envers vous-même.

REYNALDO. — C'est ce que je ferai, monseigneur.

POLONIUS. — Et laissez-le jouer son jeu.

REYNALDO. — Bien, monseigneur.

POLONIUS. — Adieu. (*Sort Reynaldo.* — *Entre Ophélie.*)

SCENE II

POLONIUS et OPHÉLIE

POLONIUS. — Eh quoi ? Ophélie, qu'y a-t-il ?

OPHÉLIE. — Oh ! monseigneur, monseigneur !... J'ai été si effrayée !

POLONIUS. — *Et* de quoi, au nom de Dieu ?

OPHÉLIE. — Monseigneur, comme j'étais à coudre dans ma chambre, le seigneur Hamlet, son pourpoint tout débrassé, point de chapeau sur la tête, les bas frippés, sans jarrettières et pendant en manicles à ses chevilles, pâle comme sa chemise, ses genoux s'entrechoquant et le regard implorant la pitié, comme s'il eût été délivré de l'enfer pour parler de ses horreurs... le voilà qui vient à moi.

POLONIUS. — Fou par amour pour toi ?

OPHÉLIE. — Monseigneur, je ne sais ; mais vraiment je le crains.

POLONIUS. — Qu'a-t-il dit ?

OPHÉLIE. — Il m'a prise par le poignet et me l'a serré. Puis il me tient à toute la longueur de son bras, et l'autre main, comme ceci, sur le front, il tombe en un tel examen de mon visage qu'il semblait qu'il voulût le dessiner. Longtemps il demeura

ainsi. Enfin, secouant un peu mon bras, et hochant trois fois la tête, comme ceci, il poussa un soupir si piteux et profond qu'il parut ébranler tout son corps et mettre fin à son être. Puis ensuite il me lâche, et la tête tournée sur l'épaule, il parut trouver son chemin sans ses yeux, car il franchit la porte sans leur aide, et, jusqu'à la fin, fixa leur lumière sur moi.

POLONIUS. — Allons, viens. Je vais aller trouver le roi. C'est là la propre extase d'amour, dont la vertu violente s'anéantit elle-même et mène la volonté à de désespérées entreprises, aussi bien que toute passion qui, sous le ciel, afflige nos natures. Je suis fâché... Quoi ? Lui as-tu parlé durement ces jours derniers ?

OPHÉLIE. — Non, mon bon seigneur. Mais ainsi que vous me l'aviez ordonné, je repoussai ses lettres et lui refusai l'accès jusqu'à moi.

POLONIUS. — C'est ce qui l'a rendu fou. Je suis fâché de ne l'avoir pas estimé avec plus de prudence et de jugement. Je craignais qu'il ne fît que fleurter et qu'il voulût te perdre. Mais peste soit de ma jalousie ! Par le ciel ! il est aussi propre à notre âge de dépasser le but dans nos opinions, qu'il est commun à la jeunesse de manquer de discrétion. Viens. Allons trouver le roi. Il faut que ceci soit connu. Ce secret d'amour, dissimulé, pourrait causer plus de douleur que la déclaration n'en provoquera de haine. Viens. (*Ils sortent.*)

Deuxième Tableau

Une salle dans le Château

SCENE III

Fanfare. LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ,
GUILDENSTERN *et leur suite.*

LE ROI. — Soyez les bienvenus, chers Rosencrantz et Guildenstern. Outre notre grand désir de vous voir, le besoin que nous avons de vos services, a causé votre rappel hâtif. Vous avez ouï parler de la transformation d'Hamlet. C'est bien ainsi que je puis dire puisque ni l'homme extérieur, ni l'intime, ne ressemblent à ce qu'ils étaient. Que peut-il y avoir d'autre que la mort de son père qui ait ainsi troublé sa connaissance de lui-même, je ne puis le rêver. Je vous supplie tous deux, vous qui depuis l'enfance avez été élevés avec lui, et êtes donc si

proches de sa jeunesse et de son humeur, de consentir à séjourner ici, à notre cour, quelque peu de temps. Par votre compagnie vous l'entraînez à des plaisirs et vous recueillerez, en glanant à l'occasion, ce qu'il peut y avoir d'inconnu à nous qui l'afflige ainsi, pour, qu'une fois découvert, nous puissions y porter remède.

LA REINE. — Chers messieurs, il a beaucoup parlé de vous, et je suis sûre qu'il n'y a pas au monde deux hommes à qui il soit plus attaché. S'il vous plaît d'avoir la grâce et le bon vouloir de passer votre temps avec nous un peu, pour nous engager à l'espérance, votre visite recevra les remerciements qui conviennent à la reconnaissance d'un roi.

ROSENCRANTZ. — Vos deux Majestés pourraient, par le souverain pouvoir que vous avez sur nous, user de leur bon plaisir, plutôt pour commander que pour supplier.

GUILDENSTERN. — Mais nous obéissons tous deux et ici nous nous inclinons à terre où nous déposons nos services à vos pieds, et nous nous abandonnons à vos ordres.

LE ROI. — Merci, Rosencrantz et mon bon Guildenstern.

LA REINE. — Merci, Guildenstern et mon bon Rosencrantz, et je vous prie d'aller voir sur-le-champ mon fils, *bélas !* trop changé. (*A la suite.*) Allez, là, quelques-uns de vous, et menez ces messieurs auprès d'Hamlet.

GUILDENSTERN. — Les cieux lui rendent notre présence et nos attentions agréables et utiles !

LA REINE. — Oh ! oui. Amen ! (*Ils sortent.* — *Entre Polonius.*)

POLONIUS. — Les ambassadeurs de Norwège,

mon bon seigneur, sont heureusement de retour.

LE ROI. — Tu es toujours l'annonciateur de la bonne nouvelle.

POLONIUS. — Oui, vraiment, monseigneur. Je vous assure, mon bon lige, que je garde mon devoir comme je garde mon âme, tout ensemble à mon Dieu et à mon gracieux roi ; et je crois, ou bien ce mien cerveau a perdu son vieux flair des traces d'intrigues, que j'ai découvert la cause même qui rend Hamlet lunatique.

LE ROI. — Oh ! *oui*, parle-moi de cela ; cela, je désire l'apprendre.

POLONIUS. — Donnez d'abord audience aux ambassadeurs. Mes nouvelles seront le dessert de ce grand festin.

LE ROI. — Fais-leur honneur toi-même et introduis-les. (*Polonius sort. — A la reine.*) Il me dit, ma chère Gertrude, qu'il a decouvert l'origine et la source de tout le désordre de votre fils.

LA REINE. — Je crains bien que ce ne soit autre chose que le grand point : la mort de son père et notre trop hâtif mariage.

LE ROI. — Enfin, nous le sonderons. (*Rentre Polonius avec Voltimand et Cornélius.*) Soyez les bienvenus, mes bons amis. Dites, Voltimand, que nous mande Norwège, notre frère ?

VOLTIMAND. — Beau retour de saluts et de souhaits. Et tout d'abord il a fait supprimer les levées de son neveu qui lui paraissaient être des préparatifs contre les Polonais ; mais, à mieux regarder, il trouva qu'en vérité c'était contre Votre Altesse ; sur quoi, affligé qu'on abusât ainsi de sa maladie, son âge et son impotence, il donne lettres d'arrêt contre Fortinbras auxquelles celui-ci en somme obéit,

accepte son blâme, et enfin jure devant son oncle de ne jamais plus porter les armes contre Votre Majesté. Sur quoi, le vieux Norwège, rempli de joie, lui donne trois mille couronnes de revenu et sa commission pour employer les soldats assemblés contre la Pologne. De plus, il vous implore, ainsi qu'il est dit ici, (*Il lui remet un papier.*) qu'il vous plaise donner libre passage sur vos terres pour cette entreprise, avec telles mesures de prévoyance qui sont marquées là-dedans.

LE ROI. — Il nous plaît. Et, en temps de loisir, nous lirons, répondrons et penserons à cette affaire. Cependant, merci pour vos peines bien employées. Allez prendre du repos. Cette nuit, nous souperons ensemble. Béni soit votre retour. (*Sortent Voltimand et Cornélius.*)

POLONIUS. — Voilà une affaire bien terminée. Mon lige et madame, exposer ce que doit être la majesté, ce qu'est le devoir, pourquoi le jour est jour, la nuit est nuit, le temps est temps, ne serait rien que perdre nuit et jour et temps. Par ainsi, puisque la brièveté est l'âme de l'entendement, et la prolixité le corps et la floraison extérieure, je serai bref. Votre noble fils est fou. Fou, dis-je ; car pour définir la véritable folie, qu'est-ce, sinon n'être rien d'autre que fou ? Mais passons là-dessus.

LA REINE. — Plus de faits et moins d'art.

POLONIUS. — Madame, je jure que je n'y mets point d'art du tout. Qu'il est fou, c'est vrai. C'est vrai que c'est pitié, et c'est pitié que ce soit vrai. Sotte figure ! Mais foin d'elle, car je n'y veux pas mettre d'art. Fou, donc nous accordons qu'il l'est. Et maintenant, reste à découvrir la cause de cet effet, ou, si j'ose dire, la cause de ce qui l'a défait, car cet

effet qui défait vient par cause. Voilà ce qui reste ; le reste, le voici. Considérez : j'ai une fille — j'ai... tant qu'elle sera mienne — qui, en tout devoir et obéissance, marquez-le *bien*, m'a donné ceci : maintenant, assemblez vos conclusions. (*Il lit.*) “ A la céleste et idole de mon âme, la bellissime Ophélie ”. — Voilà une mauvaise phrase; une vile phrase ; “ bellissime ” est une vile phrase. Mais vous allez voir. Tenez : “ Sur son excellemment candide sein, ceci..., etc ”.

LA REINE. — Ceci a été envoyé par Hamlet, à elle ?

POLONIUS. — Bonne madame, patientez un peu ; je serai exact. (*Il lit.*)

*Doute que l'étoile soit flamme
Doute que tourne le soleil ;
Doute du vrai qu'il soit réel
Mais ne doute pas de ma flamme.*

“ O chère Ophélie ! je suis mal habile en ces nombres, je n'ai point l'art de rythmer mes soupirs ; mais je que t'adore, ô très adorable, crois-le. Adieu. — Tiens à jamais, très chère dame, tant que cette machine est à lui ”.

“ HAMLET ”.

Voilà, ce qu'en toute obéissance ma fille m'a montré, et plus encore, ses sollicitations, selon qu'elles se présentaient, leur heure, leur manière et leur lieu, elle a tout livré à mon oreille.

LE ROI. — Mais comment a-t-elle accueilli son amour ?

POLONIUS. — Que pensez-vous de moi ?

LE ROI. — *Ce que je penserais d'un homme loyal et honorable.*

POLONIUS. — Je voudrais me montrer tel. Mais que penseriez-vous si, voyant ce chaud amour battre de l'aile (et je m'en suis aperçu, je dois vous le dire, avant que ma fille ne l'ait dit), que penseriez-vous, vous ou ma chère Majesté votre reine ici, si j'avais fait l'écritoire ou les tablettes, ou donné le mot à mon cœur de rester muet, ou considéré cet amour d'un regard négligent ? Que penseriez-vous ? Non, j'y allai rondement, et voilà comment je parlai à la demoiselle : “ Lord Hamlet est un prince hors de ta sphère ; il ne faut pas de cela ”. Puis je lui donnai des prescriptions à savoir de se tenir enfermée loin de son accès, ne point admettre de messagers, ni recevoir d'hommages. En suite de quoi, elle prit les fruits de mes conseils, et, lui, repoussé — pour trancher tout court — tomba en une mélancolie, de là en un manque d'appétit, de là en une insomnie, de là en une anémie, de là en un trouble d'esprit et par cette déclinaison jusque dans la folie, où maintenant il délire, et, en tout ce dont nous sommes en deuil.

LE ROI. — Croyez-vous que c'est cela ?

LA REINE. — Il se peut bien possible.

POLONIUS. — Est-il jamais arrivé, je voudrais le savoir, que j'aie dit positivement : “ Il en est ainsi ”, et qu'il s'en soit trouvé autrement ?

LE ROI. — Pas que je sache.

POLONIUS, *montrant sa tête et ses épaules*. — Otez ceci de cela, s'il en est autrement. Pour peu que les circonstances me mènent, je découvrirais le lieu où se cache la vérité, quand elle irait se cacher jusqu'au cœur des choses.

LE ROI. — Comment tâter plus avant ?

POLONIUS. — Vous savez que parfois il se promène des heures de suite ici, dans la galerie.

LA REINE. — Oui, en effet, c'est vrai.

POLONIUS. — A ce moment, je lui détacherai ma fille ; vous et moi nous nous mettrons derrière une courtine. Marquez l'entrevue ; s'il ne l'aime pas, si ce n'est pas là-dessus qu'il s'est tourné la raison, je veux n'être plus conseiller d'Etat, mais gouverner une ferme avec ses charrettes.

LE ROI. — Nous essayerons. (*Entre Hamlet, lisant.*)

LA REINE. — Mais tenez, voilà le pauvre qui vient en lisant, tout triste.

POLONIUS. — Allez-vous-en, je vous en supplie, allez-vous en tous les deux ; je vais l'aborder sur-le-champ. (*Sortent le roi, la reine et leur suite.*)

POLONIUS. — Oh ! mille fois pardon... Comment va mon bon seigneur Hamlet ?

HAMLET. — Bien, Dieu merci.

POLONIUS. — Me reconnaissez-vous, monseigneur ?

HAMLET. — Parfaitement bien. Vous êtes un marchand de poisson.

POLONIUS. — Pas moi, monseigneur.

HAMLET. — Alors, je vous souhaiterais aussi honnête.

POLONIUS. — Honnête, monseigneur ?

HAMLET. — Oui, monsieur. Etre honnête, à la façon dont va ce monde, c'est être un sur dix mille.

POLONIUS. — Voilà qui est bien vrai, monseigneur.

HAMLET, *lisant*. — “ Car si le soleil engendre des larves à un chien mort, étant dieu caresseur de charogne... ” Avez-vous une fille ?

POLONIUS. — Oui, monseigneur.

HAMLET. — Qu'elle n'aille pas se promener au soleil. La conception est une bénédiction, mais non

en tant que votre fille peut concevoir. Ami, veillez-y.

POLONIUS. — Que voulez-vous dire par là ?
(*à part.*) Toujours revenant à ma fille ; pourtant il ne m'a pas reconnu d'abord ; il m'a dit que j'étais un marchand de poisson. Il est bien bas, *bien bas* ; et en vérité, dans ma jeunesse, j'ai souffert grande extrémité d'amour, bien voisine de ceci... Je vais lui parler encore. Qu'est-ce que vous lisez là, monseigneur ?

HAMLET. — Des mots, des mots, des mots.

POLONIUS. — Mais quel est le sujet, monseigneur.

HAMLET. — Entre qui ?

POLONIUS. — Je veux dire le sujet de ce que vous lisez, monseigneur.

HAMLET. — Calomnies, monsieur ! Car le coquin de satiriste dit ici que les vieillards ont des barbes grises, que leurs faces sont ridées, que leurs yeux distillent l'ambre épais et la gomme de prunier ; et qu'ils ont abondance de manque d'entendement, ensemble avec des jarrets très faibles. Toutes choses, monsieur, que bien que je croie très fortement et puissamment, pourtant je ne tiens pas à honnêteté de les avoir ainsi inscrites, car vous-même, monsieur, vous seriez vieux autant que moi, si, comme un crabe, vous pouviez marcher à reculons.

POLONIUS, *à part.* — Bien que ce soit là de la folie, cependant elle a quelque méthode. (*Haut.*) Ne voulez-vous pas vous éloigner de l'air, monseigneur ?

HAMLET. — Dans ma tombe.

POLONIUS. — C'est vrai, c'est loin de l'air. (*A part.*) Comme ses réponses sont parfois substantielles ! Bonheur que souvent la folie rencontre et dont la raison et la santé *d'esprit* ne s'acquitteraient pas avec tant de prospérité. Je vais le laisser, et

soudain imaginer le moyen de les faire rencontrer, lui et ma fille. (*Haut.*) Mon honorable seigneur, je vais très humblement prendre congé de vous.

HAMLET. — Vous ne pouvez, monsieur, rien me prendre dont je me sépare plus volontiers, sinon ma vie, sinon ma vie, sinon ma vie.

POLONIUS. — Adieu, monseigneur.

HAMLET. — Ah ! les fatigants vieux sots ! (*Entrent Rosencrantz et Guildenstern.*)

POLONIUS. — Vous venez chercher lord Hamlet ? Le voici.

ROSENCRANTZ, à Polonius. — Dieu vous sauve, monsieur. (*Polonius sort.*)

GUILDENSTERN. — Mon honoré seigneur.

ROSENCRANTZ. — Mon très cher seigneur.

HAMLET. — Mes excellents bons amis ! Comment vas-tu, Guildenstern ? Ah ! Rosencrantz, mes braves, comment allez-vous tous deux ?

ROSENCRANTZ. — Comme d'ordinaires enfants de la terre.

GUILDENSTERN. — Heureux en ce que nous ne sommes pas trop heureux. Au chaperon de la Fortune, nous ne sommes pas la médaille.

HAMLET. — Ni la semelle de son soulier.

ROSENCRANTZ. — Non plus, monseigneur.

HAMLET. — Alors vous habitez vers sa ceinture ou dans le mitan de ses faveurs ?

GUILDENSTERN. — Ma foi oui, ses intimes.

HAMLET. — Au comment-a-nom de la fortune ? Oh ! oui, bien vrai, elle est catin... Et quelles nouvelles ?

ROSENCRANTZ. — Aucune, monseigneur, sinon que le monde se fait honnête.

HAMLET. — Alors le jugement dernier est proche !

Mais vos nouvelles ne sont pas vraies. Que je vous questionne plus particulièrement. Qu'avez-vous, mes bons amis, mérité aux mains de la Fortune, qu'elle vous envoie en prison ici ?

GUILDENSTERN. — Prison, monseigneur ?

HAMLET. — Le Danemark est une prison.

ROSENCRANTZ. — Alors le monde en est une.

HAMLET. — Assez belle, en laquelle il y a beaucoup de cachots, geôles et donjons... le Danemark étant un des pires.

ROSENCRANTZ. — Nous ne pensons pas comme vous, monseigneur.

HAMLET. — Eh bien, c'est qu'il ne l'est pas pour vous. Car il n'y a rien de bon ou de mauvais, sinon ce que la pensée rend tel. Pour moi c'est une prison.

ROSENCRANTZ. — Alors, c'est votre ambition qui la rend ainsi. Elle est trop étroite pour votre esprit.

HAMLET. — O Dieu ! Je pourrais être confiné dans une coque de noix et me compter roi des espaces infinis, si ce n'était que j'ai de mauvais rêves.

GUILDENSTERN. — Lesquels rêves d'ailleurs sont de l'ambition ; car la substance même des ambitieux n'est purement que l'ombre d'un rêve.

HAMLET. — Le rêve lui-même n'est qu'une ombre.

ROSENCRANTZ. — Voire : et je tiens l'ambition de qualité si aérienne et légère qu'elle n'est que l'ombre d'une ombre.

HAMLET. — Alors nos gueux sont des corps, et nos monarques et héros empanachés sont les ombres des gueux... Allons-nous à la cour ? car, par ma fi, je ne saurais raisonner.

ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN. — Nous sommes à vos ordres.

HAMLET. — Non, point d'affaire ! Je ne veux pas

vous mêler au reste de mon domestique. Car, pour vous parler en honnête homme, je suis terriblement accompagné. Mais, en franche manière d'amitié, que venez-vous faire à Elsenour ?

ROSENCRANTZ. — Vous rendre visite, monseigneur ; point d'autre occasion.

HAMLET. — Gueux que je suis, je suis même pauvre en remercîments. Mais je vous remercie et, sûr, chers amis, mes remercîments sont *encore* trop chers à un liard. On ne vous a pas envoyé chercher ? C'est de votre propre inclination ? C'est une visite libre ? Allons, jouez franc jeu avec moi. Allons, allons, voyons, parlez.

GUILDENSTERN. — Que faut-il dire, monseigneur ?

HAMLET. — Mais n'importe quoi. Voyons, au fait ! On vous a envoyé chercher et il y a une sorte de confession dans vos regards que vos modesties n'ont pas la malice de colorer. Je sais que le bon roi et la reine vous ont envoyé chercher.

ROSENCRANTZ. — A quelle fin, monseigneur ?

HAMLET. — C'est ce qu'il faut que vous m'appreniez. Mais laissez-moi vous conjurer par les droits de notre camaraderie, par l'harmonie de notre jeunesse, par le lien jamais brisé de notre amour, par tout ce qu'une meilleure éloquence pourrait invoquer de plus cher ; soyez nets et droits avec moi. Vous a-t-on envoyé chercher, oui ou non ?

ROSENCRANTZ, *à Guildenstern, bas*. — Qu'est-ce que vous dites ?

HAMLET, *à part, les observant*. — Oui-dà ! Alors, j'ai l'œil sur vous. (*Haut.*) Si vous m'aimez, ne vous dérobez pas.

GUILDENSTERN. — Monseigneur, on nous a envoyé chercher.

HAMLET. — Je vais vous dire pourquoi. Ainsi ma divination précédera votre révélation, et votre discrétion envers le roi et la reine n'aura pas une plume de souillée. J'ai naguère, — mais comment, je n'en sais rien, — perdu toute ma gaîté, omis toute coutume d'exercices, et, en vérité, il y a tant de lourdeur dans ma disposition, que cette bonne architecture, la terre, me semble un stérile promontoire ; ce très excellent baldaquin, l'air, voyez, cette brave tenture de firmament, ce toit majestueux fretté de feux d'or, eh bien ! il ne m'apparaît point autrement qu'une vile et pestilentielle congrégation de vapeurs. Quelle œuvre d'art que l'homme ! Combien noble en raison ! Combien infini en facultés ! En forme et en mouvement, combien apte et admirable ! En action, combien semblable à un ange ; en appréhension, combien semblable à un dieu, la beauté du monde ! le parangon des animaux ! Et cependant, pour moi, qu'est-ce que cette quintessence de poussière ! L'homme ne me délecte pas, moi, non ; ni la femme non plus, quoique par votre sourire vous sembliez le dire.

ROSENCRANTZ. — Monseigneur, il n'y avait rien de pareil en ma pensée.

HAMLET. — Pourquoi avez-vous ri alors quand j'ai dit : “ L'homme ne me délecte pas, moi ? ”

ROSENCRANTZ. — C'est que je pensais, monseigneur, si vous ne vous délectez pas en l'homme, au festin de carême que recevront de vous les acteurs ! Nous les avons dépassés en route, qui viennent ici vous offrir leurs services.

HAMLET. — Celui qui joue le Roi sera le bienvenu ; Sa Majesté aura tribut de moi ; l'Aventueux Chevalier jouera de la rapière et de la rondache ; l'Amou-

reux ne soupirera pas gratis ; le Raisonneur terminera son rôle en paix ; le Valet fera rire ceux qui ont le poumon chatouilleux à la détente et la Dame dira sa pensée tout son soûl, ou le vers blanc restera court. Quels sont ces acteurs ?

ROSENCRANTZ. — Ceux mêmes auxquels vous vous plaisiez tant, les tragédiens de la cité.

HAMLET. — Par quelle aventure sont-ils en route ? Un séjour, et en réputation et en profit, leur serait meilleur.

ROSENCRANTZ. — Je crois que cette innovation est venue par moyen de la récente interdiction.

HAMLET. — Les tient-on en même estime que lorsque j'étais à la cité ? Sont-ils aussi suivis ?

ROSENCRANTZ. — Non, point du tout.

HAMLET. — Comment cela ? Ils se rouillent ?

ROSENCRANTZ. — Non point ; ils s'efforcent comme à l'ordinaire. Mais il y a, monsieur, une nichée d'enfants-comédiens, jeunes faucons, dont le fausset domine tout colloque et qui n'en sont que plus furieusement applaudis, qui sont maintenant à la mode, et remplissent de leurs cris de crécelle toutes les scènes ordinaires (ainsi les nomme-t-on) tant que maints porte-rapière, crainte des porte-plume, osent à peine y fréquenter.

HAMLET. — Quoi ! des enfants ? Et de qui entretenus ? et à quel écot ? Ne suivront-ils leur état que tant qu'ils pourront chanter ? Ne diront-ils point plus tard, s'ils deviennent eux-mêmes acteurs ordinaires (ainsi qu'il est bien probable s'ils n'ont point d'autres moyens), que leurs auteurs leur font tort de leur faire décrier leur propre héritage ?

ROSENCRANTZ. — Par ma foi, il y a eu bien à faire des deux parts et le peuple ne tient point à péché de

les piquer à la querelle. Pendant un temps, on ne trouvait point d'argent d'un canevas si le poëte et l'acteur ne se prenaient aux cheveux sur le sujet.

HAMLET. — Est-il possible ?

GUILDENSTERN. — Oh ! il y a eu grande matagrabolisation de cervelles.

HAMLET. — Et ce sont des enfants qui l'emportent ?

ROSENCRANTZ. — Oui, vraiment, monseigneur, *tout* : Hercule et ses travaux.

HAMLET. — Ce n'est pas très étrange. Car mon oncle est roi de Danemark, et ceux qui lui faisaient la moue, tant que vivait mon père, donnent vingt, quarante, cinquante, cent ducats pièce de sa miniature. Sang Dieu ! il y a là quelque chose de plus que naturel, si la philosophie pouvait le découvrir. (*Fanfare derrière la scène.*)

GUILDENSTERN. — Voici les acteurs.

HAMLET, à *Rosencrantz et Guildenstern*. — Messieurs, vous êtes les bienvenus à Elsenour. Vos mains, allons. Le propre de la bienvenue est l'étiquette et la cérémonie. Je m'accommoderai donc à cette coutume, crainte que ma courtoisie envers les acteurs qui, je vous le dis, doit avoir bel air, semble plus accueillante qu'envers vous. Vous êtes les bienvenus. Mais mon oncle-père et ma tante-mère se trompent.

GUILDENSTERN. — En quoi, mon cher seigneur ?

HAMLET. — Je ne suis fou qu'au nord-nord-ouest. Quand le vent est au sud, je connais bien un cygne d'un corbeau. (*Entre Polonius.*)

POLONIUS. — Dieu vous donne le bonjour, messieurs.

HAMLET, à *Guildenstern*. — Ecoutez, vous, Guil-

denstern. (*A Rosencrantz.*) et vous aussi ; un pour ouïr, à chaque ouïe : (*Montrant Polonius.*) ce grand bébé que vous voyez là n'est pas encore sorti de ses langes.

ROSENCRANTZ. — Sans doute qu'il y est revenu, car on dit qu'un vieillard est enfant deux fois.

HAMLET. — Je vais prophétiser : il vient me parler des acteurs. Remarquez-le bien... Vous avez raison, monsieur, *oui* lundi matin, c'est vrai, en effet.

POLONIUS. — Monseigneur, j'ai des nouvelles à vous apprendre.

HAMLET. — Monseigneur, j'ai des nouvelles à vous apprendre. Quand Roscius était acteur à Rome...

POLONIUS. — Les acteurs sont arrivés ici, monseigneur.

HAMLET. — Bzzz ! Bzzz !

POLONIUS. — Sur mon honneur !

HAMLET

*Alors, monsieur, ils sont
Venus sur un ânon.*

POLONIUS. — Les meilleurs acteurs du monde, soit pour tragédie, comédie, histoire, pastorale, pastorale comique, historique pastorale, tragico-historique, tragico-comico-historico-pastorale, pièce selon l'unité ou poème illimité, Sénèque ne saurait être trop lourd, ni Plaute trop léger. Pour la règle du style et la licence, il n'y a qu'eux !

HAMLET. — O Jephté, juge d'Israël, quel trésor tu possédais !

POLONIUS. — Quel trésor possédait-il, monseigneur ?

HAMLET. — Mais :

“ *N'avait qu'une fille jolie
Qu'il aimait à la folie* ”.

POLONIUS, *à part*. — Toujours ma fille.

HAMLET. — N'ai-je pas raison, mon vieux Jephté ?

POLONIUS. — Si vous m'appellez Jephté, monseigneur, *oui*, j'ai une fille que j'aime à la folie.

HAMLET. — Non, ce n'est pas la suite.

POLONIUS. — Quelle est donc la suite, monseigneur ?

HAMLET. — Mais :

“ *Alors il advint
Par décret divin...* ”

Et puis vous savez bien :

“ *La chose se fit
Comme était écrit...* ”

Le premier couplet de la pieuse complainte vous en fera voir plus long ; car, tenez, voici mon propos interrompu. (*Entrent quatre ou cinq comédiens.*) Vous êtes les bienvenus, mes maîtres ; les bienvenus, tous. Je suis heureux de te voir bien. Bienvenus, mes bons amis. Oh ! mon vieil ami ! Ta figure s'est floconnée depuis que je ne t'ai vu... Viens-tu me faire la barbe en Danemark ? Eh quoi, ma jeune dame et maîtresse, par Notre-Dame, Votre Noblesse est plus près du ciel que la dernière fois que je vous ai vue, de toute l'altitude d'une talonnette. Je prie Dieu que votre voix, comme une pièce d'or où il y a une paille, ne soit pas fêlée au son... Mes maîtres, vous êtes tous les bienvenus. Allons-y, comme des fauconniers de France, volons tout gibier à vue. Une tirade sur-le-champ ! Allons, donnez-vous un avant-goût de votre état. Allons, une tirade de sentiment.

PREMIER COMÉDIEN. — Quelle tirade, mon bon seigneur ?

HAMLET. — Je t'ai entendu me dire une tirade une fois, mais elle n'a jamais été jouée, ou, si elle l'a été, pas plus d'une fois. Car la pièce, je m'en souviens, n'a pas plu au public. C'était du caviar pour le vulgaire. Mais c'était, — ainsi que je le jugeai, et d'autres, dont les opinions en telles matières avaient le pas sur les miennes, — une excellente pièce, bien digérée dans ses scènes, et disposée avec autant de simplicité que d'adresse. Je me souviens qu'il y en eut un pour dire qu'il n'y avait pas de pointes aux vers pour donner piquant à la matière, ni matière aux phrases qui pût faire marquer l'auteur d'afféterie ; mais il disait que la méthode en était honnête, aussi saine que suave et de moult plus grande beauté qu'élégance. Il y avait là une tirade qui me plut surtout. C'était le récit d'Enée à Didon et particulièrement l'endroit où il parle du meurtre de Priam. S'il vit encore dans votre mémoire, commencez à ce vers... Attendez... Attendez...

“ *Le rude Pyrrhus pareil à la bête d'Hyrkanie...*

Non, ce n'est pas cela. Si, cela commence par Pyrrhus...

“ *Le rude Pyrrhus dont les armes de sable,
Noires comme son dessein, semblaient à la nuit,
Quand il gisait couché dans le cheval fatal,
Maintenant a barbouillé ce terrible teint de ténèbres
D'une plus morne héraldrie. De pied en cap
Maintenant, il est peint de gueules ; horriblement armorié
Du sang des pères, des mères, des filles, des fils,
Tout cuit et empâté par les rues torrides,
Qui prêtent une despotique et damnée lumière*

*A l'assassinat de leurs maîtres,
Flambant de fureur et de feux,
Tout rehaussé de sang coagulé,
Les yeux semblables à des escarboucles, l'inferral Pyrrhus
Cherche le vieil ancêtre Priam ”.*

Là continuez, vous.

POLONIUS. — Devant Dieu, monseigneur, bien déclamé, avec bonne diction et distinction.

PREMIER COMÉDIEN

*Voici qu'il le trouve
Lançant aux Grecs des estocades vaines. Son antique glaive,
Rebelle à son bras, gît ou il tombe,
Refusant le commandement. En combat inégal
Pyrrhus pousse sur Priam et dans sa rage le manque.
Mais au vent sifflant de son glaive félon
Le père épuisé tombe. Alors l'insensible Illion,
Semblant sentir ce coup, de sa cime enflammée
Incline jusqu'à sa base et d'un hideux fracas
Emplit l'oreille de Pyrrhus. Voyez ! son glaive
Qui allait s'abattre sur la tête neigeuse
Du vénérable Priam semble figé dans l'air.
Ainsi que le tyran sur l'image, Pyrrhus se dressait,
Et, comme incertain entre le vouloir et l'action,
Ne faisait rien.
Mais comme nous voyons souvent avant la tempête
Un silence dans les cieux, les hautes nuées immobiles,
Les hardis vents sans voix et l'orbe inférieur
Assouvi comme la mort — puis l'effroyable foudre
Déchire l'atmosphère, ainsi, après la pause de Pyrrhus,
La vengeance aiguillonnée l'ément de nouveau.
Et jamais marteaux de Cyclopes ne tombèrent
Sur l'armure de Mars forgée à l'épreuve éternelle
Avec moins de remords que le glaive sanglant de Pyrrhus*

Ne s'abat sur Priam.

Fi ! fi ! Catin Fortune ! O Dieux assemblés

En votre synode général, ôtez-lui son pouvoir ;

Arrachez de sa roue les raies et les jantes

*Et faites rouler le moyen rond le long des pentes du ciel
Jusqu'aux vallées des démons !*

POLONIUS. — Un peu long.

HAMLET. — On l'enverra chez le barbier avec votre barbe. (*Au comédien.*) Je te prie, continue. Lui, il est pour une gigue ou une gaudriole, ou bien il s'endort. Continue, arrive à Hécube.

PREMIER COMÉDIEN

Mais qui, oh ! qui eût vu la reine emmoufflée.

HAMLET. — La reine emmoufflée ?

POLONIUS. — C'est bien : “ reine emmoufflée ” est bien.

PREMIER COMÉDIEN

Errante, pieds nus, menaçant les flammes

D'aveuglants pleurs, un haillon à la tête

Qui jadis portait le diadème, et pour toute robe

A ses maigres reins épuisés

Une couverture saisie parmi l'alarme —

Qui eût vu ceci, d'une langue barbouillée de venin,

Eût crié : Trahison ! contre l'état de Fortune.

Mais si les dieux eux-mêmes l'eussent vu

Quand devant elle, Pyrrhus, en son jeu cruel,

Mit en pièces de son glaive les membres de son époux,

La soudaine clameur qu'elle poussa

— A moins que choses mortelles ne les puissent émoiwoir —

Eût fait jaillir la rosée des yeux arides du ciel

Et la compassion des dieux.

POLONIUS. — Regardez s'il n'a pas changé de

couleur et n'a pas les larmes aux yeux ? Assez, je vous en prie.

HAMLET. — C'est bon. Je te ferai dire la suite bientôt. (*A Polonius.*) Mon bon seigneur, voulez-vous veiller qu'on fasse aux acteurs bonne chère, entendez-vous ? qu'ils soient bien traités, car ils sont la quintessence et l'extrait des chroniques de ce temps. Après votre mort, mieux vous vaudrait avoir une mauvaise épitaphe, que leur opinion maligne tandis que vous vivez.

POLONIUS. — Monseigneur, je les traiterai suivant leur mérite.

HAMLET. — Cordieu ! bonhomme, beaucoup mieux ! Traitez tout homme suivant ses mérites, qui échapperait aux écrivains ? Traitez-les suivant votre propre honneur et dignité : moins ils méritent, plus il y a de grâce en vos faveurs. Faites-les entrer.

POLONIUS. — Venez, messieurs.

HAMLET. — Suivez-le, mes amis. Nous aurons spectacle demain. (*Sort Polonius avec tous les acteurs, sauf le premier.*) Dis-moi, mon vieil ami, pouvez-vous jouer le " Meurtre de Gonzague " ?

PREMIER COMÉDIEN. — Oui, monseigneur.

HAMLET. — Nous l'aurons demain soir. Vous pourriez, au besoin, apprendre une tirade de quelque douze ou seize lignes que je *vous* noterais et que j'y intercalerais, n'est-ce pas ?

PREMIER COMÉDIEN. — Oui, monseigneur.

HAMLET. — Très bien. Suivez ce seigneur, et tâchez de ne pas vous moquer de lui. (*Sort le premier comédien.*) Mes bons amis, je vous laisse jusqu'à la nuit. Vous êtes les bienvenus à Elsenear.

ROSENCRANTZ. — Mon bon seigneur...

HAMLET. — Oui, bien, Dieu vous garde. (*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*)

HAMLET. — ... Maintenant, je suis seul ! Oh ! le plat coquin, le rustre servile que je suis ! N'est-il pas monstrueux que cet acteur, ici, dans une pauvre fiction, dans un rêve de passion, puisse ainsi forcer son âme à une idée ; qu'à ses soubresauts, tout son visage blémisse, les larmes aux yeux, l'égarement dans les traits, la voix brisée, tous ses gestes adaptant à son idée des formes. Et tout pour rien. Pour Hécube ! Que lui est Hécube, ou lui à Hécube, qu'il pleure pour elle ? Que ferait-il donc s'il avait le mobile, le mot d'ordre de passion que j'ai ? Il noierait la scène de larmes ; il déchirerait les oreilles par d'horribles discours, rendrait fous les coupables, épouvanterait les innocents, confondrait les ignorants et jetterait en stupeur les propres facultés des yeux et de l'ouïe... Mais moi, morne couard à l'âme de boue, je traîne comme Jean de la Lune ! Je ne suis pas plein de ma cause, et je ne peux rien dire ; non, pas pour un roi dont la fortune et la très chère vie ont subi une infernale défaite ! Suis-je un lâche ? Qui m'appelle capon ? me donne du poing sur la trogne ? m'arrache la barbe et me la souffle à la face ? me tire par le nez ? m'enfoncé le démenti dans la gorge jusqu'au bas des poumons ? Qui me fait cela ? Ah ! sang Dieu ! J'empocherais ! Car — c'est impossible autrement — je dois avoir un foie de pigeon, sans fiel pour rendre l'oppression amère, ou, dès longtemps, j'aurais gavé toutes les buses de l'air à la charogne de ce goujat ! sanglant, immonde scélérat ! Ehonté, traître, lubrique, dégénéré scélérat ! O vengeance ! — Quoi ? quel âne je suis ! C'est très brave que moi, le fils d'un cher père assas-

siné, aiguillonné à la revanche par le ciel et l'enfer, j'aille, comme une putain, déballer mon cœur avec des mots, et que je me mette à agonir comme une gaupe, comme une souillon ! Fi sur moi, pouah !... A l'œuvre, mon cerveau ! Hum ! J'ai ouï dire que des créatures coupables, assises au théâtre, prises à la trame du spectacle, étaient frappées jusqu'à l'âme tant que, sur l'heure, elles confessaient leurs crimes ; car le meurtre, bien qu'il n'ait pas de langue, parle par un très merveilleux organe. Je ferai jouer par ces acteurs quelque chose qui ressemble au meurtre de mon père, devant mon oncle. J'observerai ses regards, je le sonderai au vif ; si seulement il flanche, je sais ce qui me reste à faire. L'esprit que j'ai vu peut être le diable, et le diable a le pouvoir d'assumer une forme qui puisse plaire, oui ; et peut-être, parmi ma faiblesse et ma mélancolie, étant très puissant sur de tels esprits, il m'illusionne pour me damner. Je veux avoir un terrain plus solide que celui-là. Le spectacle, voilà la chose où j'attraperai la conscience du roi. (*Il sort.*)



Acte Troisième



Premier Tableau

Une salle du Château

SCENE PREMIERE

LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIE,
ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

LE ROI. — Et vous ne pouvez, par nulle enquête détaillée, obtenir de lui pourquoi il affecte cette confusion qui fait si aigrement grincer le calme de ses jours par de dangereuses turbulences de luna-tique ?

ROSENCRANTZ. — Il avoue lui-même qu'il se sent détraqué, mais qu'elle en est la cause, il ne veut par aucun moyen le dire.

GUILDENSTERN. — Et puis nous ne le trouvons pas enclin à se laisser tâter. Mais, avec la malice de la démence, il se jette à l'écart sitôt que nous

voudrions tirer de lui quelque confession sur la vérité de son état.

LA REINE. — Vous a-t-il bien reçus ?

ROSENCRANTZ. — En vraie façon de gentilhomme.

GUILDENSTERN. — Mais en mettant forte contrainte à son humeur.

ROSENCRANTZ. — Chiche de questions, mais, à nos demandes, fort libéral en réponses.

LA REINE. — Avez-vous essayé de quelque passe-temps ?

ROSENCRANTZ. — Madame, il s'est fait que nous avons rencontré certains acteurs sur la route. Nous lui en avons parlé, et il a semblé paraître en lui une espèce de joie, tandis qu'il nous entendait. Ils sont à votre cour et, si je ne me trompe, ils ont déjà ordre cette nuit de jouer devant lui.

POLONIUS. — C'est fort vrai, et il m'a supplié d'implorer Vos Majestés d'entendre et de voir la chose.

LE ROI. — De tout mon cœur. Et je me sens l'âme contente d'apprendre qu'il est ainsi disposé. Mes bons messieurs, piquez-le plus fort et tournez ses idées vers les plaisirs.

ROSENCRANTZ. — Nous ferons ainsi, monseigneur. (*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*)

LE ROI, à la Reine. — Douce Gertrude, laissez-nous aussi. Car nous avons secrètement fait appeler Hamlet afin qu'il puisse, comme si c'était par accident, ici, rencontrer Ophélie. Son père et moi, espions légitimes, nous allons nous cacher en sorte que voyant sans être vus, nous puissions librement juger de leur entrevue, et déduire de sa conduite si c'est, ou non, d'affection d'amour qu'il souffre ainsi.

LA REINE. — Je vous obéirai. Et pour votre part, Ophélie, je souhaite que vos excellentes beautés soient l'heureuse cause de la fureur d'Hamlet. J'aurai alors l'espoir que vos vertus le ramèneront à ses façons d'autrefois pour votre honneur à tous deux.

OPHÉLIE. — Madame, je souhaite que oui. (*La reine sort.*)

POLONIUS. — Ophélie, promenez-vous là. (*Au roi.*) Vous plaise, mon gracieux seigneur, nous allons nous mettre en place. (*A Ophélie.*) Lisez sur ce livre ; que la montre d'une telle occupation puisse donner couleur à votre solitude. Nous sommes maintes fois à blâmer en ceci — il y en a de trop fréquents exemples — que, par le masque de la dévotion et de l'action pieuse, nous dorons le diable lui-même.

LE ROI, *à part*. — Oh ! que c'est vrai ! Comme ce mot cruellement fustige ma conscience ! La joue d'une fille, toute embellie de fard, n'est pas plus laide auprès de la chose qui la rehausse que mon crime auprès de ma parole la plus peinte. O pesant fardeau !

POLONIUS. — Je l'entends venir ; retirons-nous, monseigneur. (*Sortent le roi et Polonius. — Entre Hamlet.*)

HAMLET. — Etre ou ne pas être, c'est la question. Est-il d'âme plus noble de subir les coups et les traits de l'outrageuse fortune ou de prendre les armes contre un océan de peines, et, révolté les finir ? Mourir... dormir, pas plus. Et par un dormir se dire que c'est la fin de l'angoisse du cœur et des mille secousses naturelles à qui la chair est asservie, c'est une consommation à souhaiter dévotement.

Mourir... dormir ! dormir ? qui sait, rêver ? Oui ! voilà l'obstacle ! car dans ce dormir de la mort, quels rêves peuvent venir quand nous avons secoué cet enlacs mortel ? De là vient qu'on hésite. Voilà le scrupule qui donne au malheur une si longue vie. Et qui supporterait les soufflets et les avanies du temps, le tort de l'oppresseur, le mépris de l'homme fier, les affres de l'amour méprisé, les attermoiemens de la loi, l'insolence des gens en place, et les coups de pied que le mérite patient accepte de l'indigne, quand lui pourrait, à lui-même, se donner quittance avec la pointe d'un petit couteau ? Qui voudrait porter le faix, ahanner, et suer sous une accablante vie, si ce n'est que la peur de quelque chose après la mort, la région non découverte des confins de laquelle aucun voyageur ne retourne, balance la volonté et nous fait plutôt supporter ces maux que nous avons que voler vers d'autres que nous ne connaissons pas ? Ainsi la conscience fait des lâches de nous tous, et ainsi le teint naturel de la résolution s'étirole sous l'ombre pâle de la pensée : et des entreprises de forte moëlle, de grand mobile, à cette appréhension détournent leurs cours et perdent leur nom d'action... Doucement, maintenant ! la belle Ophélie?... (*Haut à Ophélie.*) Nymphé, dans tes oraisons, tous mes péchés sont-ils rappelés ?

OPHÉLIE. — Mon bon seigneur, comment va votre honneur depuis ces maints *longs* jours ?

HAMLET. — Je vous remercie humblement ; bien, bien, bien.

OPHÉLIE. — Monseigneur, j'ai des souvenirs à vous que j'ai longtemps languï de vous rendre. Je vous en prie, maintenant reprenez-les.

HAMLET. — Non, pas moi, je ne vous ai jamais donné rien.

OPHÉLIE. — Mon honoré seigneur, je sais trop bien que si. Et tout ensemble des paroles mêlées de si douce haleine qu'elles faisaient tout cela plus riche. Leur parfum perdu, reprenez-les. Car, à l'âme noble, les dons riches se font pauvres quand les donneurs se montrent cruels. Voilà, monseigneur.

HAMLET. — Ah ! ah ! Etes-vous honnête ?

OPHÉLIE. — Monseigneur ?

HAMLET. — Etes-vous jolie ?

OPHÉLIE. — Que veut dire Votre Seigneurie ?

HAMLET. — Que si vous êtes honnête et jolie, votre honnêteté ne devrait point admettre de discours à votre beauté.

OPHÉLIE. — La beauté, monseigneur, saurait-elle avoir meilleur commerce qu'avec l'honnêteté ?

HAMLET. — Oui vraiment. Car le pouvoir de la beauté plutôt transformera l'honnêteté de ce qu'elle est en catin que la force de l'honnêteté ne transformera la beauté à lui ressembler. Ceci fut jadis un paradoxe, mais maintenant le temps en fait la preuve. Je vous ai aimée autrefois.

OPHÉLIE. — Vraiment, monseigneur, vous me l'avez fait croire.

HAMLET. — Vous n'auriez pas dû me croire. Car la vertu ne saurait tant se greffer à notre vieux cépage qu'il ne sente son fruit. Je ne vous aimais pas.

OPHÉLIE. — Je n'en ai été que plus déçue.

HAMLET. — Va-t-en dans un couvent : pourquoi voudrais-tu être génératrice de pécheurs ? Je suis moi-même suffisamment honnête et, pourtant, je pourrais m'accuser de choses telles que mieux vaudrait que ma mère ne m'eût pas enfanté. Je suis

très fier, vindicatif, ambitieux ; avec plus de crimes sous la main que je n'ai de pensées pour les y loger, d'imagination pour y donner forme, ou de temps pour les y réaliser. Qu'ont à faire des gens comme moi de ramper entre ciel et terre ? Nous sommes de fieffés coquins, tous ; ne crois pas un de nous. Va ton chemin dans un couvent... Où est votre père ?

OPHÉLIE. — Chez nous, monseigneur.

HAMLET. — Faites fermer les portes sur lui, qu'il ne fasse l'imbécile ailleurs que dans sa maison. Adieu.

OPHÉLIE. — Oh ! secourez-le, douceur du ciel !

HAMLET. — Si tu te maries, je te donne cette peste pour dot : sois chaste comme la glace, pure comme la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie... Va-t-en dans un couvent ! Va, adieu ! Ou si tu veux à toute force te marier, marie-toi à un sot ; car les sages connaissent assez bien quels monstres vous faites d'eux. Au couvent, allons, et vite encore ! Adieu !

OPHÉLIE. — O pouvoirs célestes, restaurez-le !

HAMLET. — J'ai entendu parler de vos maquillages aussi ; oui bien. Dieu vous a donné un visage, et vous vous en faites un autre ; vous allez la gigue, l'amble et vous zézayez, et vous donnez des sobriquets aux créatures de Dieu et la plus dévergondée fait la plus ignorante. Allez, allez, je n'en soufflerai plus mot ; cela m'a rendu fou... Dites donc, nous n'aurons plus de mariages. Ceux qui sont déjà mariés... excepté un... on les laissera vivre ; les autres resteront comme ils sont. Au couvent, allez !
(*Sort Hamlet.*)

OPHÉLIE. — Oh ! le noble esprit que voilà en déchéance ! Homme de cour, clerc, soldat, par l'œil,

par la langue, par l'épée ! Espérance et rose de ce beau royaume ; miroir d'élégance et modèle des formes ; point de mire de tous les admirateurs, si loin, si loin tombé ! Et moi de toutes les dames la plus tristement esseulée, moi qui aspirais le miel musical de ses vœux, maintenant je vois cette noble raison souveraine comme de douces cloches rompues d'harmonie, discordantes ; cette forme sans pair, cette statue de jeunesse fleurie, flétries par le délire. Oh ! pitié de moi d'avoir vu ce que j'ai vu, de voir ce que je vois. (*Entrent le roi et Polonius.*)

LE ROI. — Amour ? ses affections ne tendent pas là. Et ce qu'il a dit, bien que manquant un peu de forme, ne semblait point à la folie. Il y a quelque chose en son âme que sa mélancolie couve de l'aile, et je redoute que l'éclosion ne soit quelque danger. Pour le prévenir j'ai, d'une rapide décision, arrêté ceci : il partira en toute hâte pour l'Angleterre, afin d'y réclamer notre tribut négligé. Peut-être que des mers, des contrées étrangères, en leur variété de spectacles, chasseront cette obsession établie en son cœur, qui hante son cerveau, et le met ainsi tout hors de lui-même... Qu'en pensez-vous ?

POLONIUS. — Cela ne fera pas mal, mais pourtant, je suis encore convaincu que l'origine et commencement de sa douleur a jailli de dédain d'amour... Eh bien ! Ophélie, point n'est besoin de nous raconter ce qu'a dit lord Hamlet ; nous avons tout entendu. Monseigneur, faites à votre plaisir ; mais si vous le tenez bon, après le spectacle, laissez sa reine-mère toute seule le supplier de lui déclarer son chagrin. Qu'elle y aille rondement ! Et, vous plaise, je serai placé à portée d'oreille de toute leur confé-

rence. Si elle n'y perce rien, envoyez-le en Angleterre ou confinez-le là où votre sagesse au mieux l'estimera.

LE ROI. — Il en sera ainsi ; la folie chez les grands doit être surveillée. (*Ils sortent.*)

Deuxième Tableau

Une salle du Château

SCENE II

Entrent HAMLET et plusieurs COMÉDIENS

HAMLET. — Dites la tirade, je vous prie, ainsi que je vous l'ai prononcée, toute d'affilée, du bout de la langue. Mais si vous la beuglez, comme font beaucoup de vos acteurs, j'aimerais aussi cher faire dire mes vers par le crieur de ville. Et ne sciez pas trop l'air avec votre main, comme ça ; mais que votre jeu, en tout, ait de la douceur. Car dans le propre torrent, tourbillon, et, si je peux dire, ouragan de votre passion, il faut vous faire, et mettre en dehors, une modération qui puisse y donner du charme. Oh ! je me sens percé jusqu'à l'âme quand j'entends un gros maraud perruqué déchirer une passion en lam-

beaux, la mettre en haillons pour bourrer les oreilles d'un parterre qui, pour la plupart, n'a de capacité pour rien que d'inexplicables mimiques et du bruit ! Je voudrais faire fouetter un tel bélître pour outrer le Sacripant. C'est passer Hérode en héroderie ; je vous en prie, évitez-le.

LE PREMIER COMÉDIEN. — Je puis en assurer Votre Honneur.

HAMLET. — Ne soyez pas trop mous, non plus, mais que votre propre discrétion vous serve de guide. Accommodez le geste à la parole, la parole au geste, avec cette spéciale observance de ne point dépasser la modestie de la nature ; car aucune chose si outrée s'écarte du dessein du spectacle, dont la fin, tout ensemble chez les anciens et de nos jours, était et est de présenter, si on peut dire, le miroir à la nature, de montrer à la vertu ses propres traits, au vice sa propre image et à l'âge même et au corps du temps sa forme et sa semblance. Or, l'outrance ou le défaut, quoiqu'ils puissent donner à rire aux inhabiles, ne sauraient qu'affliger les gens de goût, parmi lesquels le blâme d'un seul doit, en votre considération, balancer tout un théâtre des autres. Oh ! il y a des acteurs que j'ai vu jouer et entendu louer par d'autres, et hautement, qui, soit dit en tout respect, n'ayant ni l'accent de chrétiens ni le port de chrétiens, païens ou humains, se pavanaient et vibraient au point que je pensais qu'ils eussent été fabriqués par quelque manœuvre de la nature, et encore bien mal, tant ils imitaient abominablement l'humanité.

PREMIER COMÉDIEN. — J'espère que nous avons réformé tout cela suffisamment chez nous, monsieur.

HAMLET. — Oh ! réformez-le tout à fait ! Et que

ceux qui jouent les valets n'ajoutent rien au rôle qui a été écrit pour eux, car il y en a qui se mêlent de rire eux-mêmes pour pousser au rire quelque quantité de sots spectateurs, bien que cependant quelque nécessaire question de la pièce doive alors être considérée. C'est plein de bassesse et montre une bien pitoyable ambition chez le pitre qui en use. Allez, allez vous préparer. (*Sortent les comédiens. Entrent Polonius, Rosencrantz et Guildenstern.*)

HAMLET, à Polonius. — Eh ! bien, monseigneur, le roi assistera-t-il à ce chef-d'œuvre ?

POLONIUS. — Et la reine aussi, oui, et tout à l'heure.

HAMLET. — Priez les acteurs de se presser. (*Sort Polonius. — (A Rosencrantz et Guildenstern.)* Vous deux là, voulez-vous aider à les presser ?

ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN. — Oui certes, monseigneur. (*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*)

HAMLET. — Hé quoi ! Ho ! Horatio ! (*Entre Horatio.*)

HORATIO. — Voilà, mon doux seigneur, à votre service.

HAMLET. — Horatio ! tu es vraiment l'homme juste, entre tous ceux que jamais je connus.

HORATIO. — O mon cher seigneur !...

HAMLET. — Non, *non* ; ne crois pas que je te flatte. Quel avancement puis-je espérer de toi, qui n'as d'autre revenu que ta bonne humeur pour te nourrir et te vêtir ? Pourquoi flatter le pauvre ? Non, laisse la langue douceuse lécher la pompeuse sottise ; laisse ployer les souples jointures du genou où gain peut suivre bassesse ! M'entends-tu ? Depuis que ma chère âme fut maîtresse de son choix et sut distinguer parmi les hommes, elle t'élut et te

marqua de son sceau : car tu as été celui qui, souffrant tout, ne souffre en rien, l'homme qui a subi d'humeur égale les avanies et dons de fortune. Et bénis sont ceux dont le sang et le jugement sont si curieusement mêlés qu'ils ne sont pas flûtes où le doigt de la fortune fait chanter le trou qui lui plaît. Donnez-moi l'homme qui n'est pas esclave de ses sens, et je le porterai au for de mon cœur, oui, au cœur de mon cœur, comme je fais de toi... Assez là-dessus. Il y a spectacle ce soir devant le roi ; une des scènes se rapproche des circonstances que je t'ai dites de la mort de mon père. Je te prie, quand tu verras cet acte en marche, de toute ton âme tendue observe mon oncle. Si son crime caché ne débuche pas de son trou par un seul mot, c'est un esprit maudit que nous avons vu et mes imaginations sont fumeuses autant que la forge de Vulcain. Donnes-y soigneuse attention, car, moi, je riverai mes yeux à sa face, et ensuite, tous deux, nous joindrons nos avis pour juger sa tenue.

HORATIO. — Bien, monseigneur. S'il dérobe rien, ce pendant qu'on jouera cette pièce et s'il échappe à la découverte, je veux payer le vol.

HAMLET. — Les voici qui viennent au spectacle. Il faut que je fasse la bête. (*A Horatio.*) Va te placer. (*Marche danoise, trompettes et timbales. Entrent le Roi, la Reine, Polonius, Ophélie, Rosencrantz, Guildenstern et autres. Des gardes portent des torches.*)

LE ROI. — Comment se trouve notre cousin Hamlet ?

HAMLET. — Fort bien *de mon régime*, ma foi ! Nourriture de caméléon ; je mange de l'air bourré de promesses. Vous ne sauriez si bien y gaver des chapons.

LE ROI. — Je n'ai que faire de cette réponse, Hamlet. Ces paroles ne sont pas miennes.

HAMLET. — Non. Et elles ne sont plus miennes maintenant. (*A Polonius.*) Monseigneur, vous jouâtes jadis à l'Université, dites-vous ?

POLONIUS. — Oui vraiment, monseigneur, et j'y étais compté pour bon acteur.

HAMLET. — Et que représentâtes-vous ?

POLONIUS. — Je représentais Jules César ; j'étais tué au Capitole ; Brutus me tuait.

HAMLET. — Rôle de brute de tuer là un veau si capital... Les acteurs sont-ils prêts ?

ROSENCRANTZ. — Oui, monseigneur. Ils attendent votre patience.

LA REINE. — Venez ici, mon cher Hamlet, vous asseoir près de moi.

HAMLET. — Non, bonne mère. (*Montrant Ophélie.*) Voici un aimant de plus d'attirance.

POLONIUS, *au roi*. — Oh ! oh ! Marquez-vous bien cela ?

HAMLET, *se couchant aux pieds d'Ophélie*. — Madame, m'étendrai-je à votre giron ?

OPHÉLIE. — Non, monseigneur.

HAMLET. — Je veux dire ma tête à votre giron.

OPHÉLIE. — Oui, monseigneur.

HAMLET. — Pensez-vous que je le comprenais en rustaud ?

OPHÉLIE. — Je ne pense rien, monseigneur.

HAMLET. — C'est belle pensée de dormir entre les cuisses d'une vierge.

OPHÉLIE. — Qu'est-ce, monseigneur ?

HAMLET. — Rien.

OPHÉLIE. — Vous êtes gai, monseigneur.

HAMLET. — Qui, moi ?

OPHÉLIE. — Oui, monseigneur.

HAMLET. — Oh ! Dieu ! Votre simple poète de farces ! Que ferait un homme sinon d'être gai ? Car voyez donc quel air joyeux a ma mère, et mon père est mort il n'y a pas deux heures.

OPHÉLIE. — Oh ! il y a deux fois deux mois, monseigneur.

HAMLET. — Si longtemps ? Oh ! alors que le diable se mette en noir, car moi je prendrai livrée isabelle. O cieux ! mourir il y a deux mois et n'être pas encore oublié ! Alors il y a espoir que la mémoire d'un grand homme puisse survivre à sa vie demi-année, mais, par Notre-Dame ! il faut qu'il bâtisse des églises alors ! ou bien il souffrira grande absence de souvenir avec les antiques souliers à poulaine dont l'építaphe est :

Mais où sont les poulaines d'antan ?

Musique de hautbois. Entrent les mimes. Un roi et une reine entrent fort amoureusement, la reine embrassant le roi et, lui, elle. Elle s'agenouille et fait montre de protestations envers lui. Il la relève et laisse décliner sa tête sur son sein ; il va se coucher sur un lit de fleurs. Elle, le voyant endormi, le laisse. Voici un galant qui entre, lui ôte sa couronne, la baise et verse du poison dans les oreilles du roi et sort. La reine retourne, trouve le roi mort et mime la douleur. L'empoisonneur avec deux ou trois pleureurs, rentre, semblant se lamenter avec elle. On emporte le cadavre. L'empoisonneur fait sa cour à la reine et lui offre des bijoux. Elle semble répugnante et rebelle un temps, mais, à la fin, accepte son amour. Ils sortent.

OPHÉLIE. — Que signifie ceci, monseigneur ?

HAMLET. — Ma foi, c'est Faux-Semblant, signe de mal.

OPHÉLIE. — Peut-être ce jeu contient l'argument de la pièce ? (*Entre le Prologue.*)

HAMLET. — Nous allons le savoir par celui-là ; les acteurs ne peuvent garder de secret : ils disent tout.

OPHÉLIE. — Nous dira-t-il ce que signifiait ce jeu ?

HAMLET. — Oui bien, ou quelque jeu que vous lui montriez. N'ayez point honte de montrer, et lui n'aura point honte de vous dire ce que c'est.

OPHÉLIE. — Vous êtes vilain, vous êtes vilain. Je vais écouter la pièce.

LE PROLOGUE

*Pour notre pièce qui commence,
Inclinés sous votre clémence,
Implorons votre patience.*

HAMLET. — Qu'est ce devis ? Prologue ou devise de bague ?

OPHÉLIE. — C'est bref, monseigneur.

HAMLET. — Comme amour de femme. (*Entrent deux comédiens : roi et reine.*)

LE ROI COMÉDIEN

*Trente fois déjà le char de Phœbus a fait le tour
Des ondes salées de Neptune et du terrestre orbe de Tellus
Et trente fois douze lunes, de leur lustre emprunté,
Ont douze fois trente nuits par le monde erré,
Depuis qu'Amour a lié nos cœurs et Hymen nos mains
En des nœuds très sacrés et mutuels.*

LA REINE COMÉDIENNE

*Autant de course puissent le soleil et la lune
Nous faire nombrer encore avant qu'Amour ait pris fin.
Mais, ô ma douleur ! vous êtes si faible maintenant,*

*Si déchu de bonne santé et de votre antique vie,
 Que je crains pour vous. Pourtant, bien que je craigne,
 N'en soyez troublé, mon seigneur, aucunement ;
 Car crainte et amour de femme se balancent :
 Ou elle n'éprouve rien ou tout à l'extrême,
 Or, ce qu'est mon amour, la preuve vous l'a fait connaître ;
 Et ainsi que mon amour est profond, ma crainte l'est aussi.
 Quand l'amour est grand, les plus petits doutes sont craintes,
 Quand petites craintes se font grandes, c'est qu'un grand
 [amour y croit.*

LE ROI COMÉDIEN

*Sur ma foi, je dois te quitter, mon amour, et même bientôt.
 Mes facultés actives cessent toutes leurs fonctions.
 Et toi, tu vivras après moi en ce beau monde,
 Honorée, bien aimée, et peut-être que tu trouveras
 Un aussi tendre époux...*

LA REINE COMÉDIENNE

*Oh ! que fi soit du reste !
 Un tel amour par force serait traître en mon cœur.
 En un second mari puissé-je être maudite !
 Que nulle n'épouse un second si elle n'a tué le premier !*

HAMLET. — Absinthe ! Absinthe !

LA REINE COMÉDIENNE

*Les mobiles qui font un second mariage
 Sont de viles raisons d'intérêt, mais point d'amour ;
 C'est une seconde fois que je frappe mon époux de mort
 Quand un second époux m'embrasse sur ma couche.*

LE ROI COMÉDIEN

*Je crois que vous pensez ce que maintenant vous dites ;
 Mais, ce que nous avons déterminé, maintes fois nous le brisons.
 Propos n'est qu'esclave de mémoire,
 De violente naissance, mais de pauvre santé:
 Maintenant, comme le fruit vert, il s'agrippe à l'arbre ;*

*Mais tombe sans secousse sitôt qu'il est mûr.
Inévitablement nous devons oublier
De payer nous-mêmes ce qui à nous-mêmes est dette :
Et ce que dans la passion nous nous proposons,
La passion finie, perd tout son propos.
En leur violence deuil ou bien joie
Avec leurs effets tout ensemble se détruisent :
Où joie plus s'ébat, plus deuil se lamente ;
Deuil s'égoutte, joie se deult, à menu accident.
Ce monde ne dure point à jamais, et il n'est pas étrange
Que même nos amours soient changeants comme nos fortunes.
Car c'est une question dont il nous reste à faire la preuve,
Si amour mène fortune ou bien fortune amour.
Le grand homme rué à bas, marquez, son mignon s'enfuit ;
Le pauvre homme avancé fait amis d'ennemis.
Et toujours amour fait service à fortune ;
A qui n'est point en peine, ami point ne fauldra,
Et qui au besoin éprouve l'ami vide,
Soudain crée en lui son ennemi.
Mais pour finir par ordre ou j'ai commencé,
Nos vœux et nos destins ont cours si contraires
Que nos desseins toujours sont renversés ;
Nos pensées sont à nous, leurs fins ne sont point nôtres :
Ainsi tu penseras ne pas prendre un second époux :
Mais morte est ta pensée quand ton premier sire est mort.*

LA REINE COMÉDIENNE

*Que la terre me refuse l'aliment et le ciel la lumière,
Que tout plaisir, tout repos me soient fermés nuit et jour !
Qu'en désespérance se tourne ma fiance et mon espoir !
Qu'une chère d'anachorète en sa cellule soit mon seul but !
Que toute traverse qui blémit la face de la joie
S'oppose à mes vœux les plus chers et les détruise !
Qu'ici-bas et au-delà guerre éternelle me poursuive
Si, une fois veuve, jamais je suis épouse !*

HAMLET. — Si elle rompait, maintenant !

LE ROI COMÉDIEN

Tu as juré profondément. Douce amie, laisse-moi un temps.

Mon esprit s'assoupit, et je voudrais tromper

La lassitude de ce jour par le sommeil.

(Il s'endort.)

LA REINE COMÉDIENNE

Que le sommeil berce ta pensée,

Et que jamais le malheur ne se mette entre nous !

HAMLET. — Madame, comment vous plaît cette pièce ?

LA REINE. — La dame fait trop de protestations, il me semble.

HAMLET. — Oh ! mais elle tiendra parole.

LE ROI. — Avez-vous entendu l'argument ? Il n'a rien qui offense ?

HAMLET. — Non, non. Ils ne font que rire, du poison pour rire ; point d'offense au monde.

LE ROI. — Comment nommez-vous la pièce ?

HAMLET. — “ La Souricière ”. Et par Dieu comment ? Métaphoriquement ! Cette pièce vous représente un assassinat commis à Vienne. Gonzague est le nom du duc, sa femme Baptista. Vous allez voir tout à l'heure. C'est un chef-d'œuvre diabolique. Mais quoi ! Votre Majesté et nous, qui avons des âmes libres, cela ne nous touche pas. Que cheval écorché rue ; nous avons l'échine saine. (*Entre sur le théâtre, Lucianus.*) Celui-ci est un nommé Lucianus, neveu du roi.

OPHÉLIE. — Vous faites très bien le chœur, monseigneur.

HAMLET. — Je pourrais faire le montreur entre vous et votre amour si je voyais de la coulisse le jeu de vos prunelles.

OPHÉLIE. — Vous êtes incisif, monseigneur, incisif.

HAMLET. — Il vous en coûterait gros de larmes pour émousser mon mordant.

OPHÉLIE. — Encore mieux et pis.

HAMLET. — C'est ainsi qu'il faut prendre les maris... Commence, assassin ! Mordieu, cesse tes hideuses grimaces et commence ! Allons !

“ *Le croassant corbeau ulule la vengeance !* ”

LUCIANUS, COMÉDIEN

Pensers de noirceur, mains aptes, drogues à point, et
[*temps propice.*

Complicité de l'heure ou nulle autre créature ne voit ;

Toi, mélange impur d'herbes cueillies à la minuit,

Du triple ban d'Hécate triplement blasphémé,

Par ta naturelle magie et puissance infernale

Saisis la santé de la vie et usurpe-la.

(Il verse le poison dans l'oreille du dormeur.)

HAMLET. — Il l'empoisonne dans le jardin, pour sa fortune. Son nom est Gonzague. L'histoire est authentique et écrite en italien de marque. Vous allez voir tout à l'heure comment l'assassin obtient l'amour de la femme de Gonzague.

OPHÉLIE. — Le roi se lève !

HAMLET. — Quoi ! effrayé par un faux signal ?

LA REINE. — Comment se trouve monseigneur ?

POLONIUS. — Faites cesser la pièce.

LE ROI. — Donnez-moi de la lumière. Partons !

Tous. — Des lumières ! Des lumières ! Des lumières ! (*Ils sortent tous, excepté Hamlet et Horatio.*)

HAMLET

*Laisse le daim pleurer sa blessure profonde,
Et le faon échappé bondir ;*

*Les uns s'en vont veiller, les autres vont dormir,
Ainsi passe le monde.*

(*A Horatio.*) Est-ce que ceci, monsieur, et une forêt de plumes — si le reste de mes fortunes tournait à la turquerie — avec deux roses de Provins à mes souliers rayés, ne me donnerait pas le sociétariat dans une compagnie de comédiens, monsieur ?

HORATIO. — Demi-part.

HAMLET. — Part entière, moi !

*Car sache, ô mon Damon chéri,
Ce royaume eut pour maître
Un Jupiter. Depuis, ici
Règne un... règne un... paillasse.*

HORATIO. — Vous auriez pu être poète.

HAMLET. — O mon bon Horatio, je mettrais sur la parole du spectre mille livres ! Tu as vu ?

HORATIO. — Très bien, monseigneur.

HAMLET. — Quand on a parlé d'empoisonner ?

HORATIO. — Je l'ai très bien marqué.

HAMLET. — Ah ! Ah ! Allons, de la musique ! Allons les flûtes !

*Car si le roi n'aime pas la comédie,
Eh bien ! alors — il ne l'aime pas, pardi !*

Allons, de la musique ! (*Entrent Rosencrantz et Guildenstern.*)

GUILDENSTERN. — Mon bon seigneur, accordez-moi un mot.

HAMLET. — Monsieur, toute une histoire.

GUILDENSTERN. — Le roi, monsieur...

HAMLET. — Oui, monsieur, eh bien, quoi ?

GUILDENSTERN. — Est dans sa retraite, merveilleusement indisposé.

HAMLET. — Par le vin, monsieur ?

GUILDENSTERN. — Non, monseigneur, plutôt par la bile.

HAMLET. — Votre sagesse se montrerait plus grande de faire savoir ceci à son docteur. Car pour moi, de lui donner sa purge, le plongerait peut-être en une bien plus forte bile.

GUILDENSTERN. — Mon bon seigneur, mettez quelque suite à votre discours et ne vous écartez pas si furieusement de mon affaire.

HAMLET. — Je suis doux, monsieur, prononcez.

GUILDENSTERN. — La reine, votre mère, en très grande affliction d'esprit, m'a envoyé vers vous.

HAMLET. — Vous êtes le bienvenu.

GUILDENSTERN. — Nenni, mon bon seigneur, cette courtoisie n'est pas de la bonne sorte. S'il vous plaît me faire une réponse sensée, j'accomplirai le commandement de votre mère ; sinon, votre pardon et mon retour mettront fin à mon affaire.

HAMLET. — Monsieur, je ne peux pas...

GUILDENSTERN. — Quoi, monseigneur ?

HAMLET. — Vous faire une réponse sensée ; mon esprit est malade. Mais, monsieur, telle réponse que je puis faire sera à votre service, ou plutôt, comme vous dites, de ma mère. Ainsi, point d'affaire, mais au fait ! Ma mère, dites-vous...

ROSENCRANTZ. — Voici alors ce qu'elle dit : votre conduite l'a jetée dans la surprise et l'admiration.

HAMLET. — O merveilleux fils, qui peut ainsi étonner une mère. Mais n'y a-t-il pas de cortège aux talons de l'admiration de cette mère ? Faites-m'en part.

ROSENCRANTZ. — Elle désire vous parler dans son appartement, devant que vous vous mettiez au lit.

HAMLET. — Nous obéirons, fût-elle dix fois notre mère. Avez-vous encore métier de nous ?

ROSENCRANTZ. — Monseigneur, il fut un temps où vous m'aimiez.

HAMLET. — Et je vous aime encore (*Montrant ses doigts.*) par ces pinces et ces crocs.

ROSENCRANTZ. — Mon bon seigneur, quelle est la cause de votre humeur ? Assurément, vous tirez le verrou sur votre propre liberté, si vous cachez vos peines à votre ami.

HAMLET. — Monsieur, je manque d'avancement.

ROSENCRANTZ. — Comment est-ce possible, quand vous avez la voix du roi lui-même pour votre succession en Danemark ?

HAMLET. — Oui, monsieur, mais “ quand le blé est en herbe... ” le proverbe est déjà rance. (*Passent des acteurs avec des flûtes.*) Oh ! les flûtes !... Voyons-en une. (*A Rosencrantz et à Guildenstern.*) Pour en finir avec vous, qu'avez-vous à me relancer, comme si vous vouliez me pousser dans les panneaux ?

GUILDENSTERN. — Oh ! monseigneur, si mon zèle est trop importun, mon amour est trop incivil.

HAMLET. — Je ne comprends pas bien... Voulez-vous jouer de cette flûte ?

GUILDENSTERN. — Monseigneur, je ne peux pas.

HAMLET. — Je vous en prie.

GUILDENSTERN. — Croyez-moi, je ne peux pas.

HAMLET. — Je vous en implore.

GUILDENSTERN. — Je n'en connais pas une note, monseigneur.

HAMLET. — C'est aussi facile que de mentir ; commandez ces ouvertures des doigts et du pouce, donnez-lui l'haleine de votre bouche, et elle dis-

courra une très éloquente musique. Tenez, voilà les trous.

GUILDENSTERN. — Mais je n'en puis obtenir aucune expression d'harmonie ; je n'en ai pas la science.

HAMLET. — Eh bien ! voyez donc alors quelle indigne chose vous faites de moi. Vous voudriez jouer de moi, vous voudriez sembler connaître les percées de mes notes ; vous voudriez arracher le cœur de mon mystère ; vous voudriez me faire sonner de mon ton le plus bas jusqu'au haut de mon registre. Et il y a beaucoup de musique, une excellente voix dans ce petit tuyau ; cependant, vous ne pouvez le faire parler. Sang Dieu ! croyez-vous qu'il est plus facile de jouer de moi que d'une flûte ? Nommez-moi l'instrument que vous voudrez ; vous pourrez bien me taquiner, vous ne pourrez pas me jouer. (*Entre Polonius.*) Dieu vous bénisse, monsieur.

POLONIUS. — Monseigneur, la reine désirerait vous parler, et sur l'heure.

HAMLET. — Voyez-vous ce nuage là-bas qui a presque la forme d'un chameau ?

POLONIUS. — Par la messe ! On dirait d'un chameau vraiment.

HAMLET. — Il me semble qu'il est comme une belette.

POLONIUS. — Il a bien le dos d'une belette.

HAMLET. — Ou comme une baleine.

POLONIUS. — Tout à fait comme une baleine.

HAMLET. — Alors je viendrai chez ma mère tout à l'heure. (*A part.*) Ils font les niais au gré de mon caprice. (*Haut.*) Je viendrai tout à l'heure.

POLONIUS. — Je vais le dire. (*Il sort.*)

HAMLET. — Tout à l'heure est facilement dit...

Laissez-moi, mes amis. (*Sortent Guildenstern, Rosen-
crantz, Horatio, etc...*) C'est maintenant l'heure
ensorceleuse de la nuit, que les cimetières bâillent,
que l'Enfer même souffle la peste sur ce monde ; je
pourrais maintenant boire du sang chaud et faire
œuvre si amère que le jour frissonnerait de la voir.
Tout doux ! maintenant chez ma mère. O cœur, ne
perds pas ta nature ; ne laisse point jamais l'âme de
Néron entrer en cette ferme poitrine ; fais-moi
être cruel, non dénaturé : je la poignarderai de
paroles, mais pas de la main. Que ma langue et mon
âme ici soient hypocrites ; et quelques menaces que
lui fasse mon discours, à y mettre le sceau, mon âme,
jamais ne consens !

Troisième Tableau

Une chambre dans le Château

SCENE III

Entrent LE ROI, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN

LE ROI. — Il ne me revient pas, et il n'y a point de sûreté pour nous à laisser sa folie au large. Par ainsi, disposez-vous ; je vais dépêcher votre commission sur l'heure, et il ira en Angleterre en même temps que vous. La police de notre royaume ne saurait souffrir si près de nous les hasards qui à toute heure naissent de ses lunes.

GUILDENSTERN. — Nous allons nous équiper. C'est une très sainte et religieuse crainte que celle qui maintient le salut de tant et tant d'âmes qui vivent et se sustentent de Votre Majesté.

ROSENCRANTZ. — Toute vie individuelle et privée

est tenue, de toute la force et armure de l'esprit, à se garder de nuisance. Mais bien plus l'âme sur le salut de laquelle posent et reposent tant de vies *humaines*. La majesté qui tombe ne meurt pas seule, mais, comme un tourbillon, attire tout ce qui est proche ; c'est une massive roue fixée au sommet de la plus haute montagne, et à ses prodigieux rayons dix mille choses inférieures sont emmortaisées et jointes ; par quoi, dans sa chute, chaque petite annexe, menue conséquence, accompagne la retentissante ruine. Jamais roi seul ne soupira qu'il n'y eût une plainte générale.

LE ROI. — Equipez-vous, je vous prie, pour ce hâtif voyage : nous allons jeter des chaînes sur cette terreur qui erre d'un pas trop libre.

ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN. — Nous nous empresserons. (*Sortent Guildenstern et Rosencrantz. — Polonius entre.*)

POLONIUS. — Monseigneur, il s'en va dans la chambre de sa mère. Je vais me tapir derrière la courtine pour entendre comme la chose se passera. Sur ma foi, la semonce sera ferme et, ainsi que vous avez dit, et *bien* sagement l'avez-vous dit, il est bon qu'il y ait autre audience qu'une mère, puisque la nature les a faites partiales, pour surprendre *tout* ce discours en bonne place. Dieu vous garde, mon lige. Je vous viendrai voir devant que vous vous mettiez au lit et vous dirai ce que je sais.

LE ROI. — Merci, mon féal seigneur. (*Sort Polonius.*) O quelle puanteur exhale ma faute ! Son relent va jusqu'au ciel !... Elle porte l'antique malédiction originelle, le meurtre d'un frère !... Prier ? Je ne peux pas, quoique mon désir ait l'acuité du vouloir : ma trop forte honte défait ma forte inten-

tion ; et comme un homme obligé à une double affaire, je m'arrête, incertain laquelle d'abord commencer, et je les néglige toutes deux. Quoi ! si cette maudite main portait toute son épaisseur du sang d'un frère, n'y a-t-il pas assez de pluie dans le doux ciel pour la laver blanche comme neige ? A quoi sert la grâce, sinon pour rencontrer face à face le péché ? Et qu'y a-t-il dans la prière *d'autre* que le double pouvoir de nous étayer avant que nous ne venions à tomber ou de nous pardonner après la chute ? Eh bien donc, levons les yeux ; ma faute est passée. Mais, oh ! quelle forme de prière peut servir mon besoin ?... " Pardonne-moi mon hideux meurtre ? "... Impossible, puisque encore je possède ces objets pour lesquels j'ai commis le meurtre : ma couronne, ma propre ambition et ma reine. Peut-on être pardonné et garder le fruit de sa faute ? Dans le courant corrompu de ce monde, la patte dorée du crime peut pousser la justice à l'écart, et souvent on voit le bien mal acquis acheter la loi. Mais là-haut il n'en va pas ainsi ; là point de passe-passe ; là l'action vient à la barre sous sa nature vraie, et nous-mêmes sommes contraints dents à dents, front à front, avec nos fautes, de rendre témoignage... Eh quoi donc *alors* ? Qu'est-ce qui reste ? Essayer ce que peut le repentir : que ne peut-il pas ? Mais que peut-il quand on ne peut se repentir ? O misérable état ! O cœur noir comme la mort ! O âme engluée qui, te débattant pour te faire libre, t'empêtres davantage ! Anges, à l'aide ! Tentez l'emprise ! Courbez-vous, genoux orgueilleux ! Et *mon* cœur aux ressorts d'acier, sois souple comme les muscles de l'enfant qui vient de naître ; tout peut *encore* être bien. (*Il se retire et s'agenouille.*)

HAMLET, *entrant*. — Là ! je pourrais¹ le faire ; paf ! là, pendant qu'il prie ! Et là, je vais le faire !... Et ainsi il va au ciel, et ainsi suis-je vengé ? Voilà qui veut être regardé. Un coquin tue mon père, et, en retour, moi, son seul fils, ce même coquin je l'envoie au ciel. Oh ! c'est tâche de mercenaire, non vengeance. Lui a pris mon père a cru, pain en bouche, tous ses crimes épanouis dans leur fleur de mai ; et quelles sont ses charges, qui le sait, sauf le ciel ? Mais en notre estime et compte de pensées, elles sont lourdes ; et suis-je alors vengé de le prendre, lui, en la purification de son âme, quand il est apte et mûr pour son passage ? Non, Rentre, épée. Connais une plus sinistre mise au clair ! Quand il sera ivre-mort, ou dans sa rage, ou aux plaisirs incestueux de son lit, au jeu ou au blasphème, ou en tout acte où il n'y a aucun goût de salut, là, culbute-le, que ses talons ruent au ciel et que son âme soit damnée et noire autant que l'Enfer où elle va !... Ma mère attend. (*Se tournant vers le roi.*) Ce traitement prolonge seulement tes jours malades. (*Il sort.*)

LE ROI, *se levant*. — Mes paroles volent en haut, mes pensées demeurent en bas. Paroles sans pensées ne montent point au ciel. (*Il sort.*)

Quatrième Tableau

La chambre de la Reine

SCENE IV

Entrent LA REINE et POLONIUS

POLONIUS. — Il va venir tout droit. Prenez garde à lui parler franc. Dites-lui que ses frasques ont été trop publiques pour qu'on les supporte et que Votre Grâce s'est entremise comme un écran entre le feu d'une grande colère et lui. Je vais me cacher ici même. Je vous prie, menez-le rondement.

HAMLET, *derrière la scène*. — Ma mère ! ma mère ! ma mère !

LA REINE. — Je vous le promets ; ne craignez rien. Retirez-vous ; je l'entends venir. (*Polonius se cache derrière la courtine.*)

HAMLET, *entrant*. — Eh bien, ma mère, qu'est-ce qu'il y a ?

LA REINE. — Hamlet, tu as bien offensé ton père.

HAMLET. — Mère, vous avez bien offensé mon père.

LA REINE. — Voyons, voyons, vous répondez d'une langue niaise.

HAMLET. — Allez, allez, vous questionnez d'une langue coupable.

LA REINE. — Eh bien, quoi donc, Hamlet ?

HAMLET. — Qu'est-ce qu'il y a maintenant ?

LA REINE. — Oubliez-vous qui je suis ?

HAMLET. — Non, par la croix, non pas ! Vous êtes la reine, femme du frère de votre époux et — si cela pouvait n'être pas ! — vous êtes ma mère.

LA REINE. — Bien. Alors je vous enverrai des gens qui sauront vous parler.

HAMLET. — Allons, allons, et asseyez-vous ; vous ne bougerez pas ; vous ne sortirez pas que je ne vous aie tendu un miroir où vous pourrez vous voir jusqu'au fond de l'âme.

LA REINE. — Que veux-tu faire ? Tu ne veux pas m'assassiner ? Au secours ! Au secours ! Ho !

POLONIUS, *derrière la courtine*. — Quoi ! Ho ! Au secours ! Au secours ! Au secours !

HAMLET. — Comment donc ? un rat ? Mort ! Pour un ducat, mort ! (*Il passe son épée à travers la courtine.*)

POLONIUS. — Oh ! je suis occis ! (*Il tombe et meurt.*)

LA REINE. — Hélas de moi, qu'as-tu fait ?

HAMLET. — Ma foi, je ne sais pas ; est-ce le roi ?

LA REINE. — Oh ! quelle action furieuse et sanglante !

HAMLET. — Action sanglante, presque aussi

méchante, bonne mère, que de tuer un roi et d'épouser son frère.

LA REINE. — Que de tuer un roi ?

HAMLET. — Oui, madame, je l'ai dit. (*Il soulève la tapisserie. A Polonius.*) Toi, pauvre sot, brouillon indiscret, adieu ! Je t'ai pris pour un plus grand ; prends ta fortune. Tu vois que trop de zèle a son danger. (*A sa mère.*) Cessez de tordre vos mains. Paix ! asseyez-vous, que je vous torde le cœur. Car ainsi je ferai, s'il est de matière malléable, si l'accoutumance damnée ne-l'a pas bronzé, s'il n'est pas une cuirasse à l'épreuve du sentiment.

LA REINE. — Qu'ai-je fait pour que ta langue ose vibrer d'un bruit si rude contre moi ?

HAMLET. — Un acte tel qu'il ternit la grâce et rougeur de modestie, fait la vertu hypocrite, ôte la rose du front charmant de l'innocente aimée pour y marquer la flétrissure, qui fait les vœux du mariage faux comme serments de joueur ; oh ! une œuvre telle que du corps nuptial elle arrache l'âme elle-même et fait de la suave religion une rhapsodie de paroles. La face du ciel en est ardente, oui ; et ce globe solide et compacte, d'un pitoyable visage, comme en l'attente du jugement, a la nausée d'âme de cette action.

LA REINE. — Hélas de moi ! quelle action qui gronde si fort et tonne dès la préface ?

HAMLET. — Regardez ici cette image, et celle-là, figures et portraits de deux frères. Voyez quelle grâce s'enlace à ces tempes, les boucles d'Hypérion, le front de Jupiter même, l'œil de Mars qui menace et commande, une pose semblable à celle du héraut Mercure quand il prend pied sur une colline qui baise le ciel ; combinaison et forme en vérité où chaque

Dieu semble avoir marqué son sceau pour donner au monde l'assurance d'un homme : c'était votre mari... Regardez maintenant ce qui suit ; ici, c'est votre mari ; comme un épi gâté qui infecte le bon grain de son frère. Avez-vous des yeux ? Vous avez pu cesser de paître cette belle cime pour vous gaver à ce marécage ? Ha ! avez-vous des yeux ? Vous ne pouvez pas dire que c'est de l'amour, car à votre âge la folie du sang s'est adoucie, humiliée et s'accommode au jugement ; et quel jugement passerait d'ici là ? Des sens, sûr, vous en avez, sinon vous ne pourriez avoir des appétits ; mais, sûr, ces sens sont paralysés : car la folie ne s'égarerait à ce point, et jamais sens ne furent tant les serfs du délire qu'ils ne se réservassent un peu de libre arbitre pour les servir en une telle différence. Quel démon est-ce qui vous a ainsi attrapée à colin-maillard ? Les yeux sans le toucher, le toucher sans la vue, les oreilles sans mains ou sans yeux, l'odorat sans tout, ou rien qu'une partie malade d'un seul des cinq sens ne pourrait être aussi stupide. Oh ! honte, où est ta rougeur ? Rébellion d'enfer, si tu peux te mutiner dans les os d'une matrone, qu'à la jeunesse enflammée la vertu soit de cire et fonde à son propre feu ; ne clame plus la honte quand une passion emportée donne la charge, puisque la neige flambe si furieusement et que la raison prostitue le désir.

LA REINE. — Oh ! Hamlet ! ne parle pas plus. Tu tournes mes yeux sur le fond de mon âme et, là, je vois des taches si noires et si mordantes qu'elles ne veulent point s'effacer.

HAMLET. — Non ! mais vivre dans la puante sueur d'un lit gras, mijoter dans la pourriture, se becqueter de miel et d'amour au-dessus de l'étable à porcs !

LA REINE. — Oh ! ne parle pas plus ; ces mots, comme des poignards, me percent les oreilles ; pas plus, doux Hamlet !

HAMLET. — Un assassin ! et un coquin ! Un valet qui ne vaut pas le vingtième de la ration de votre primitif seigneur ! Un roi de cartes ! Un filou de l'Empire et de la Loi qui, sur un rayon, a volé le précieux diadème et l'a mis dans sa poche !

LA REINE. — Pas plus !

HAMLET. — Un roi de chiffes et de loques ! (*Le spectre paraît.*) Sauvez-moi et planez sur moi de vos ailes, célestes gardiens ! (*Au spectre.*) Que désire votre gracieuse figure ?

LA REINE. — Hélas ! il est fou !

HAMLET. — Ne venez-vous pas gronder votre fils tardif qui, dans le délai des jours et de la passion, laisse s'enfuir l'urgente action de votre redouté commandement ? Oh ! dites !

LE SPECTRE. — N'oublie pas ; cette visitation n'est que pour aiguïser ton dessein presque émoussé. Mais vois, la stupeur écrase ta mère. Oh ! marche entre elle et son âme qui se débat ! Plus le corps est faible, plus l'imagination agit fort. Parle-lui, Hamlet.

HAMLET. — Qu'avez-vous, madame ?

LA REINE. — Hélas ! vous, qu'avez-vous, qui tendez vos yeux sur le vide et avec l'air incorporel tenez des discours ? Hors de vos yeux, vos esprits jaillissent furieusement et, comme aux soldats endormis pendant l'alarme, vos cheveux couchés, vivifiant leurs extrémités, sursautent et se dressent. O cher fils, sur la chaleur et flamme de ton humeur, verse la fraîche rosée de patience... Sur quoi tenez-vous vos yeux ?

HAMLET. — Sur lui ! sur lui ! Voyez la livide

lueur ! Avec cette forme jointe à sa cause, il prêcherait à des pierres qu'il les rendrait animées. (*Au spectre.*) Ne me regarde pas, crainte que cet appel plaintif n'amollisse mes durs desseins : alors ce que j'ai à faire manquera de forte couleur, larmes peut-être en place de sang.

LA REINE. — A qui parlez-vous ?

HAMLET. — Ne voyez-vous rien là ?

LA REINE. — Rien du tout. Pourtant, tout ce qu'il y a *ici*, je le vois.

HAMLET. — Et vous n'avez rien entendu ?

LA REINE. — Non, rien que nous-mêmes.

HAMLET. — Mais regardez là ! Là, tenez ! la chose s'enfuit !... Mon père, avec ses vêtements, tel qu'il vivait ! Tenez, là ! Il sort !... Là ! maintenant ! Là ! au portail ! (*Sort le spectre.*)

LA REINE. — Tout cela n'est que forgé dans votre cerveau. Ce sont créations aériennes où le délire est bien habile.

HAMLET. — Délire ? Mon poulx comme le vôtre bat son temps modéré et a le rythme aussi sain. Ce n'est pas de la folie que j'ai exprimée ! Mettez-moi à l'épreuve, je redirai tout, mot pour mot : la folie, d'un saut, battrait la campagne... Mère, pour l'amour de la grâce, ne vous lénifiez pas, ne vous flattez pas l'âme que ce n'est pas votre faute, mais ma folie qui parle. Ce ne serait là qu'une peau mince sur la plaie de l'ulcère, pendant que la gangrène noire, minant tout dedans, infecterait, invisible... Confessez-vous au Ciel ; ayez remords du passé, garde de ce qui va venir ; et ne couvrez pas l'ortie de fumier pour la faire plus grasse. Pardonnez-moi cette mienne vertu, car dans la gloutonnerie de cet âge goutteux, la vertu même doit demander pardon au vice, oui,

à courbettes et cajoleries, la grâce de lui faire du bien.

LA REINE. — Oh ! Hamlet ! tu m'as fendu le cœur.

HAMLET. — Oh ! jetez-en la partie mauvaise et vivez plus pure avec l'autre moitié. Bonne nuit : mais n'entrez pas au lit de mon oncle : assumez une vertu si vous ne l'avez pas. Ce monstre, l'accoutumance, qui dévore toute conscience de nos actes, ce démon de l'habitude est ange encore en ceci, qu'à l'exercice des actions belles et bonnes il donne aussi bien l'habit et la livrée qui leur iront le mieux. Contenez-vous cette nuit ; ceci prêtera une sorte de facilité à la suivante abstinence ; la suivante sera *encore* plus facile, car la coutume peut presque changer le sceau de la nature, et ou bien maîtriser le démon ou le rejeter d'un miraculeux pouvoir. Une fois encore, bonne nuit, et quand vous serez désireuse de bénédiction, c'est moi qui demanderai la vôtre. (*Montrant Polonius.*) Quant à icelui sire, je me repens. Mais ainsi a-t-il plu aux cieux de me punir par ceci et ceci par moi, puisqu'il me faut être leur fléau et ministre... Je vais le ranger et saurai répondre de la mort que je lui ai donnée. Ainsi, de nouveau, bonne nuit !... Il faut que je sois cruel pour être seulement filial ; ainsi mal passe devant et pire reste à venir. Un mot encore, bonne dame.

LA REINE. — Que faut-il faire ?

HAMLET. — Rien ! à aucun prix, de ce que je vous ai dit de faire ! Vous laisserez ce bouffi de roi vous tenter encore à son lit ; folâtre, vous pincer la joue, vous appeler son petit rat, et vous le laisserez, pour deux baisers gras ou pour vous avoir tripoté le cou de ses doigts infernaux, vous amener à lui déviler cette affaire, à lui dire qu'en réalité je n'ai pas de

folie, mais que je suis fou par ruse. Ce ne serait que bon que vous le lui fissiez savoir. Et qui donc, n'étant que reine, belle, sensée, sage, irait cacher à un crapaud, à un vampire, à un matou, de si chères préoccupations ? Qui donc le ferait ? Non, en dépit de tout sens commun et discrétion, ôtez la chevillette du panier tout en haut du toit, laissez s'envoler les oiseaux et, comme le singe de la fable, pour en faire autant, grimpez dans le panier et — *patatras* — cassez-vous le cou !

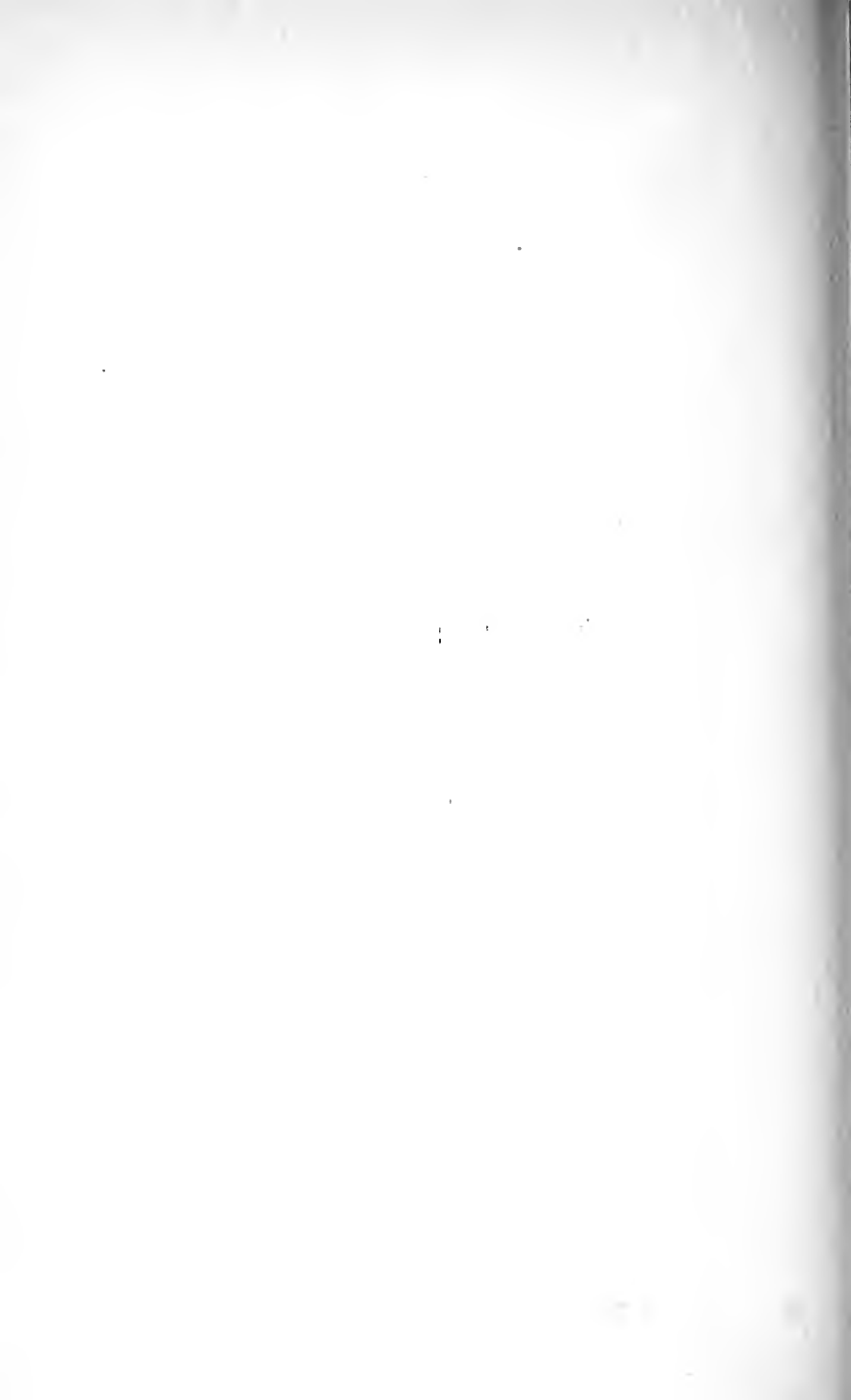
LA REINE. — Sois persuadé que si paroles sont faites de souffle et souffle de vie, je n'ai point de vie pour souffler ce que tu m'as dit.

HAMLET. — On m'envoie en Angleterre, vous le savez ?

LA REINE. — Hélas ! J'avais oublié, ç'a été décidé.

HAMLET. — Il y a des lettres scellées ; et mes deux camarades d'école, auxquels je me fie comme à deux vipères crochetées, ce sont eux les porteurs de l'ordre ; ce sont eux qui me balayent la route et me font marcher au traquenard. Laissez faire ; car c'est le jeu de voir l'artificier sauter à sa propre bombe, et je me trompe bien ou je m'enfoncerai à une aune au-dessous de leur mine pour les souffler jusque dans la lune ! Oh ! qu'il est doux de voir se heurter deux manœuvres ! (*Montrant. Polonius.*) L'homme là me fait faire mes paquets. Je m'en vais traîner ses tripes dans la chambre à côté. *Ma* mère, bonne nuit... En vérité, ce conseiller à cette heure est fort muet, fort renfermé, fort grave, qui dans sa vie était un niais bavard... Allons, monsieur, pour en finir avec vous... Bonne nuit, *ma* mère. (*Ils sortent séparément, Hamlet traînant Polonius.*)

Acte Quatrième



Premier Tableau

Une chambre dans le Château

SCENE PREMIERE

LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN

LE ROI. — Il y a quelque chose dans ces soupirs ; ces profondes angoisses, il faut nous les traduire ; il est bon que nous les comprenions. Où est votre fils ?

LA REINE. — Accordez-nous la place un temps. (*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*) Ah ! mon bon seigneur, qu'ai-je vu cette nuit !

LE ROI. — Quoi, Gertrude ? Comment est Hamlet ?

LA REINE. — Fou comme l'océan et le vent, quand tous deux ils luttent à qui sera le plus fort : parmi le désordre de sa fièvre, il entend, derrière

la courtine, quelque chose qui remue, cingle au clair sa rapière, crie : " Un rat ! Un rat ! " et dans cette idée fixe tue, sans l'avoir vu, le pauvre vieil homme.

LE ROI. — O pesante action ! Ainsi aurait-il été de nous si nous avions été là. Sa liberté est pleine de menaces pour tous ; pour vous-même, vous ; pour nous ; pour chacun. Hélas, comment sera-t-il répondu de cette action sanglante ? Elle retombera sur nous, dont la prévoyance aurait dû tenir court, réprimer et écarter du monde ce jeune homme insensé. Mais si grand était notre amour que nous n'avons pas voulu comprendre ce qui le mieux convenait ; mais, comme un qui héberge une honteuse maladie pour ne point la divulguer, l'avons laissé ronger jusque sur la moelle de vie. Où est-il parti ?

LA REINE. — Tirer à l'écart le corps qu'il a tué. Et là-dedans sa folie même, comme l'or fin parmi la gangue de vils métaux, brille pure ; il pleure ce qui est fait.

LE ROI. — O Gertrude, viens-t-en ! A peine le soleil touchera-t-il les montagnes que nous l'embarquerons d'ici ; et cette vilaine action, il faut de toute notre majesté et diplomatie lui donner contenance et l'excuser. Holà, Guildenstern ! (*Rentrent Guildenstern et Rosencrantz.*) Amis, tous deux, allez prendre quelques autres qui vous aident. Hamlet dans sa folie a tué Polonius et l'a traîné hors de l'appartement de sa mère. Allez à sa recherche, parlez-lui doucement et amenez le corps dans la chapelle. Je vous prie, hâtez-vous en ceci. (*Sortent Guildenstern et Rosencrantz.*) Allons, Gertrude, nous allons réveiller nos plus sages amis et leur faire connaître

tout ensemble ce que nous entendons faire et ce qui a été malencontreusement fait. Ainsi peut-être la calomnie, dont le souffle, par l'axe du monde, droit comme le canon au blanc, porte le projectile empoisonné, frappera à côté de notre nom parmi l'air invulnérable. Oh, viens-t-en ! Mon âme désolée est pleine de désarroi.

Deuxième Tableau

Une autre pièce dans le Château

SCENE II

Entre HAMLET

HAMLET. — Rangé au bon coin.

ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN, *au dehors*. — Hamlet ! Lord Hamlet !

HAMLET. — Mais tout doux, quel bruit ? Qui appelle Hamlet ? Oh ! les voici qui viennent. (*Entrent Rosencrantz et Guildenstern.*)

ROSENCRANTZ. — Monseigneur, qu'avez-vous fait du corps ?

HAMLET. — Repétri dans la poussière d'où il est issu.

ROSENCRANTZ. — Dites-nous où il est, que nous puissions l'y lever et le porter à la chapelle.

HAMLET. — N'allez pas le croire.

ROSENCRANTZ. — Croire quoi ?

HAMLET. — Que je puisse garder votre secret et pas le mien. D'ailleurs, être interrogé par une éponge, quelle *manière de réplique* devrait être faite par le fils d'un roi ?

ROSENCRANTZ. — Est-ce moi que vous prenez pour une éponge, monseigneur ?

HAMLET. — Oui, bien, monsieur ; qui boit la faveur du roi, ses récompenses, ses dignités. Mais tels officiers rendent au roi le meilleur de leurs services à la fin. Il les garde, comme un singe, au coin de sa bajoue, mâchonnés les premiers, les derniers avalés. Quand il a besoin de ce que vous avez glané, il n'y a qu'à vous presser et, éponges, vous serez sèches comme devant.

ROSENCRANTZ. — Je ne vous comprends pas, monseigneur.

HAMLET. — J'en suis fort aise. Parole de roué dort à l'oreille d'un sot.

ROSENCRANTZ. — Monseigneur, il faut nous dire où est le corps et aller avec nous auprès du roi.

HAMLET. — Le corps est au roi, mais le roi n'est pas au corps. Le roi n'est rien...

GUILDENSTERN. — Rien, monseigneur ?

HAMLET. — Que rien. Menez-moi auprès de lui. Cache-cache ! au loup ! cherchez ! cherchez !

Troisième Tableau

Une autre chambre dans le Château

SCENE III

Entrent LE ROI et sa suite

LE ROI. — J'ai envoyé le quérir, aussi trouver le corps. Comme il est dangereux que cet homme erre en liberté ! Cependant nous ne pouvons lui imposer la force de la loi : il est adoré de la foule délirante, qui n'aime point par sa raison, mais par ses yeux ; et, où il en est ainsi, on pèse la peine du criminel, jamais le crime. Pour tout glisser en douceur, ce soudain exil doit sembler mûre délibération : les maladies désespérées sont guéries par de désespérés remèdes ou ne le sont jamais. (*Entre Rosencrantz.*) Eh bien ! voyons ; qu'arrive-t-il ?

ROSENCRANTZ. — Monseigneur, nous ne pouvons obtenir de lui où il a caché le corps.

LE ROI. — Mais lui, où est-il ?

ROSENCRANTZ. — Là-dehors, monseigneur, sous garde, attendant votre bon plaisir.

LE ROI. — Amenez-le devant nous.

ROSENCRANTZ. — Ho ! Guildenstern ! Fais entrer monseigneur. (*Entrent Hamlet et Guildenstern.*)

LE ROI. — Voyons, Hamlet, où est Polonius ?

HAMLET. — A souper.

LE ROI. — A souper ? Où ?

HAMLET. — Pas où il mange, mais où il est mangé. Certaine convocation de larves politiques sont à cette heure après lui. Cette larve est notre unique empereur en bonne chère ; nous engraissons toutes créatures pour notre graisse et nous nous engraissons pour les vers ; roi gras et gueux maigre n'est que variété de service, deux plats, mais pour une table ; voilà la fin.

LE ROI. — Hélas, hélas !

HAMLET. — Un homme peut pêcher avec le ver qui a mangé d'un roi et manger du poisson qui s'est repu de ce ver.

LE ROI. — Que veux-tu dire par là ?

HAMLET. — Rien que de vous faire voir comment un roi peut défilier au long des tripes d'un gueux.

LE ROI. — Où est Polonius ?

HAMLET. — Au ciel ; envoyez-y voir ; si votre messenger ne l'y trouve pas, allez voir chez l'Autre, vous-même. Mais en vérité, si vous ne le trouvez pas ce mois-ci, vous le renifierez en montant l'escalier de la galerie.

LE ROI, à ses serviteurs. — Allez l'y chercher.

HAMLET. — Il vous attendra.

LE ROI. — Hamlet, cette action pour ton spécial salut que nous chérissons autant que vivement nous déplorons ce que tu as fait, doit te chasser d'ici, rapide comme la flamme. Par ainsi, prépare-toi ; la barque est prête, le vent est là ; les compagnons attendent ; tout met le cap vers l'Angleterre.

HAMLET. — Vers l'Angleterre ?

LE ROI. — Oui, Hamlet.

HAMLET. — Bon.

LE ROI. — Bon en effet, si tu connaissais nos desseins.

HAMLET. — Je vois un ange qui les voit. Mais, allons, pour l'Angleterre ! Adieu, chère mère.

LE ROI. — Ton tendre père, Hamlet.

HAMLET. — Ma mère : père et mère sont mari et femme ; mari et femme ne font qu'une chair, ainsi donc ma mère. Allons, pour l'Angleterre ! (*Il sort.*)

LE ROI, à *Rosencrantz et à Guildenstern en leur remettant des lettres.* — Suivez-le sur les talons. Poussez-le à bord en toute hâte. Point de délai ; je veux qu'il soit parti cette nuit. Allez ; car toutes choses sont scellées et faites qui d'ailleurs touchent cette affaire. Je vous prie, en hâte. (*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*) Et toi, Angleterre, si tu as souci de mon amour — ainsi que mon grand pouvoir peut te l'inspirer, puisque encore paraît la trace fraîche et rouge de l'épée danoise, et que ta libre crainte nous rend hommage — tu n'oseras froidement traiter notre souverain mandat, dont la

pleine teneur, par supplique de lettres, comporte l'immédiate mort d'Hamlet. Fais, Angleterre ; car il me brûle le sang comme une héctique, et en toi est ma cure. Jusqu'à ce que j'apprenne la chose faite, quels que soient mes heurs, je ne sentirai pas de bonheur.

Quatrième Tableau

Une plaine en Danemark

SCENE IV

Entrent FORTINBRAS, UN CAPITAINE
et des soldats en marche

FORTINBRAS. — Allez, capitaine ; saluez de ma part le roi de Danemark ; dites-lui que par son congé Fortinbras demande libre passage pour la marche promise à travers son domaine. Vous connaissez le rendez-vous ; s'il était que Sa Majesté désirât rien de nous, nous irions rendre nos devoirs à ses yeux : et faites-le lui connaître.

LE CAPITAINE. — Ainsi ferai-je, monseigneur.

FORTINBRAS. — Avancez doucement. (*Entrent Hamlet, Rosencrantz et Guildenstern.*)

HAMLET. — Mon bon monsieur, à qui sont ces forces ?

LE CAPITAINE. — Elles sont à Norwège, monsieur.

HAMLET. — Et leur dessein, monsieur, je vous prie ?

LE CAPITAINE. — Contre certaine région de Pologne.

HAMLET. — Qui les commande, monsieur ?

LE CAPITAINE. — Le neveu du vieux Norwège, Fortinbras.

HAMLET. — Marchent-elles contre le gros de la Pologne, ou vers quelque frontière ?

LE CAPITAINE. — A vrai dire et sans point ajouter, nous nous en allons gagner un petit lopin de terre où il n'y a d'autre profit que le nom. Il faudrait payer cinq ducats, cinq, je ne le prendrais pas à ferme ; et Norwège, ni le Polonais n'en tireraient plus grasse monnaie si on le vendait en bloc.

HAMLET. — Mais alors les Polonais jamais ne le défendront.

LE CAPITAINE. — Si, il y a déjà garnison.

HAMLET. — Deux mille âmes et vingt mille ducats ne décideront pas de ce fétu : c'est le phlegmon de trop de richesse et de paix qui crève au dedans, et ne montre pas au dehors pourquoi l'homme meurt. Je vous remercie humblement, monsieur.

LE CAPITAINE. — Dieu soit avec vous, monsieur. (*Il sort.*)

ROSENCRANTZ. — Vous plaira-t-il venir, monseigneur ?

HAMLET. — Je serai avec vous dans l'instant. Allez un peu devant. (*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*) Comme toutes occasions informent contre moi, et donnent l'éperon à ma vengeance veule ! Qu'est-ce qu'un homme, si le fort de son gain, le

trafic de ses heures n'est que dormir et manger ? une brute, pas plus. Sûr, celui qui nous créa d'un si large discours, en sa vision de l'avenir et du passé, ne nous donna pas cette capacité et divine raison pour moisir en nous inutilisée. Or, est-ce bestial oubli ou lâche scrupule de penser avec trop de précision à l'issue ? — pensée qui, coupée en quatre, n'a qu'une part de sagesse et toujours trois de couardise — je ne sais pas pourquoi je vis encore pour dire : “ cette chose est à faire ”, puisque j'ai cause, volonté, force et moyens, pour la faire. Des exemples, énormes comme la terre, m'exhortent, témoin ces bataillons si massifs et si lourds menés par un délicat et tendre prince dont l'esprit, au souffle d'une ambition divine, nargue l'issue invisible, exposant toutes choses mortelles et incertaines au pis que fortune, mort et danger puissent oser, et *pourquoi ?* pour une coque d'œuf. Etre réellement grand, ce n'est pas guerroyer sans grand sujet, mais chercher grandement querelle pour un fétu, quand l'honneur est au jeu. Comment suis-je donc ici, *moi* qui ai un père tué, une mère souillée, des excitations de la raison et du sang... et je laisse tout dormir... Pendant qu'à ma honte je vois l'imminente mort de vingt-mille hommes, qui, pour une fantaisie, un jeu de gloire, vont à la fosse comme on se met au lit, se battent pour un coin où leurs nombres n'auront point la place de se mesurer, qui n'est point assez tombe pour contenir et cacher les morts ? Oh ! que de cette heure ma pensée soit sanglante ou qu'elle ne soit plus ! (*Il sort.*)

Cinquième Tableau

Elseneur

Une chambre dans le Château

SCENE V

Entrent LA REINE, HORATIO *et* UN GENTILHOMME

LA REINE. — Je ne veux pas lui parler.

LE GENTILHOMME. — Elle est importune, voire égarée ; son état est à faire pitié.

LA REINE. — Que veut-elle ?

LE GENTILHOMME. — Elle parle fort de son père ; dit que le bruit court de maintes ruses en ce monde ; elle marmonne, se frappe le cœur, trépigne rageusement des brins de paille, et parle de choses vagues qui n'ont que demi-sens. Son langage n'est rien, mais par son incohérence même pousse les auditeurs à lui donner forme. Ils le creusent et en rapiècent les mots selon leur propre pensée. Et d'après les signes de ses yeux, de sa tête, de ses mains,

en vérité il semblerait qu'il y eût là quelque pensée, encore que très incertaine, pourtant bien triste sans doute.

HORATIO. — Il serait bon qu'on lui parlât, car elle peut semer de dangereuses conjectures en des esprits malveillants.

LA REINE. — Laissez-la entrer. (*Le gentilhomme sort. — A part.*) À mon âme malade, comme en vraie nature de péché, la moindre futilité semble préface d'un grand désastre. Tant est plein de soupçons maladroits le crime, qu'il déborde lui-même, crainte d'être débordé. (*Rentrent le gentilhomme et Ophélie.*)

OPHÉLIE. — Où est la splendide Majesté de Danemark ?

LA REINE. — Eh bien, Ophélie ?

OPHÉLIE, *elle chante*
Comment connaître ton amant
Au milieu des autres galants ?
A sa coquille au chaperon,
A sa sandale, à son bourdon.

LA REINE. — Hélas ! douce dame, que signifie cette chanson ?

OPHÉLIE. — *Vraiment* dites-vous ? Nenni ; je vous prie, marquez. (*Elle chante.*)

La belle, il est mort et en terre,
Il est mort et s'en est allé ;
A sa tête est un gazon vert,
A ses pieds est un blanc pavé.

Oh ! oh !

LA REINE. — Voyons, Ophélie...

OPHÉLIE. — Je vous prie, marquez.

Blanc comme neige, son suaire

(*Entre le roi.*)

LA REINE. — Hélas, voyez, monseigneur.

OPHÉLIE, *elle chante*

*Parsemé de douces fleurs,
Fleurs humides mises en terre,
Sous averses d'amour en pleurs.*

LE ROI. — Comment vous trouvez-vous, gentille demoiselle ?

OPHÉLIE. — Bien, Dieu vous aide ! On dit que la chouette était fille de boulanger. Seigneur, nous savons ce que nous sommes, mais nous ne savons pas ce que nous pouvons devenir. Dieu soit à votre table !

LE ROI. — Songeries à son père.

OPHÉLIE. — Je vous prie, point de paroles là-dessus ; mais quand on vous demandera ce que tout cela veut dire, répondez ceci : (*Elle chante.*)

*Demain c'est la Saint-Valentin ;
Fillette, dès matines,
A votre fenêtre m'en viens :
Suis votre Valentine.
Lors se lève, puis lors s'habille ;
Lors la porte il ouvreit :
Et de sa chambre la fille
Plus fille ne sortit.*

LE ROI. — Gentille Ophélie...

OPHÉLIE. — Vraiment là, sans point jurer, j'en dirai la fin. (*Elle chante.*)

*Par l'Enfant, par la Charité !
Hélas ! oh, fi ! la honte !
Garçon y va s'il est tenté ;*

*Parbleu, c'est grand mécompte.
" Avant de me troussez, fit-elle,
Le mariage on me promit. "*

Il répond :

*Par le jour, l'eusse fait la belle,
Si tu n'avais cherché mon lit.*

LE ROI. — Combien de temps y a-t-il qu'elle est ainsi ?

OPHÉLIE. — J'espère que tout ira bien. Il faut être patient ; mais je ne puis faire que pleurer de penser qu'on le coucherait dans la terre froide. Mon frère le saura. Ainsi donc je vous remercie de vos bons avis. — Avancez, mon carrosse ! — Bonne nuit, mesdames ; bonne nuit, douces dames ; bonne nuit ; bonne nuit. (*Elle sort.*)

LE ROI. — Suivez-la de près ; qu'on la garde bien, je vous prie. (*Sort Horatio.*) Oh ! c'est le poison d'une peine profonde qui jaillit tout de la mort de son père. O Gertrude ! Gertrude ! Quand les chagrins viennent, ils ne viennent pas un par un, en éclaireurs, mais en bataillons. D'abord son père tué ; puis votre fils parti, lui-même violent auteur de son juste exil ; le peuple, en tourbe, brassant de mauvaises rumeurs en ses murmures pour la mort du bon Polonius — et nous n'avons fait que sottement de l'enterrer à la muette — la pauvre Ophélie arrachée à elle-même et à son beau jugement, sans quoi nous ne sommes qu'images ou simples brutes. Enfin, *menace* plus grosse que tout le reste, son frère est en secret revenu de France, se repaît de sa stupeur, s'enveloppe de brumes, et ne manque point de bourdons pour lui emplir les oreilles de pestilents discours sur la mort de son

père ; en quoi le besoin d'accuser, à court de preuves, ne reculera point à dénoncer notre personne d'oreille en oreille. O ma chère Gertrude, autant de coups de meurtrière qui me frappent à mort de toutes parts. (*Tumulte à l'intérieur.*)

LA REINE. — Hélas ! quel est ce tumulte ?

LE ROI. — Où sont mes Suisses ? Qu'ils veillent sur la porte ! (*Entre un autre gentilhomme.*) Que se passe-t-il ?

LE GENTILHOMME. — Gardez-vous, monseigneur. L'Océan, quand il force ses bornes, ne dévore pas les grèves d'une hâte plus impétueuse que le jeune Laërtes, avec son gros de rebelles, ne rue à bas vos officiers. La canaille lui donne du seigneur ; et, comme si le monde à cette heure seulement commençait, toute antiquité oubliée, toute coutume inconnue, ratifiant et appuyant chacune de ses paroles, ils crient : " A nous l'élection ! Laërtes sera roi ! " Chaperons, mains, langues, proclament jusqu'aux nuées : " Laërtes sera roi. Laërtes roi ! "

LA REINE. — Comme ils s'esclaffent à donner de la voix sur la fausse piste ! Oh ! vous êtes à contre-voie, faux chiens danois ! (*Tumulte à l'intérieur.*)

LE ROI. — Les portes sont enfoncées. (*Entre Laërtes armé. Des Danois le suivent.*)

LAERTES. — Où est ce roi ? Messieurs, demeurez tous dehors.

LES DANOIS. — Non, entrons.

LAERTES. — Je vous prie, laissez-moi.

LES DANOIS. — C'est bon, c'est bon. (*Ils se retirent en dehors de la porte.*)

LAERTES. — Je vous remercie : gardez la porte. O toi, vil roi, rends-moi mon père !

LA REINE. — Du calme, bon Laërtes.

LAERTES. — La goutte de sang qui est calme me proclame bâtard, me crie “cocu !” à mon père, frappe la marque de putain ici même, entre les chastes et immaculés sourcils de ma fidèle mère.

LE ROI. — Quelle est la cause. Laërtes, qui donne à ta rebellion ce gigantesque aspect ? — Laisse-le, Gertrude. Ne crains point pour notre personne. Un tel pouvoir divin encercle un roi que la trahison n’a qu’une lueur de ce qu’elle désire et n’agit point à son gré. — Dis-moi, Laërtes, pourquoi tu es ainsi enflammé. — Laisse-le, Gertrude. — Parle, mon garçon.

LAERTES. — Où est mon père ?

LE ROI. — Mort.

LA REINE. — Mais non par lui.

LE ROI. — Laisse-lui demander son soûl.

LAERTES. — Comment est-il venu à mort ? Pas de tricherie avec moi ! Au diable, le respect de vassal ! les hommages, au démon le plus noir ! La conscience et la grâce, à l’abîme le plus profond ! Je défie la damnation. A ce point je m’arrête, je n’ai cure de ce monde et de l’autre ! Vienne ce qui viendra ! Seulement j’aurai vengeance, et la plus complète, pour mon père.

LE ROI. — Qui vous en empêchera ?

LAERTES. — Ma volonté, non l’univers. Quant à mes moyens, je les ménagerai si bien, qu’ils iront loin, si faibles qu’ils soient.

LE ROI. — Bon Laërtes, si vous désirez savoir la vérité sur la mort de votre cher père, est-il écrit en votre vengeance que vous balaïerez à la rafle partenaires et adversaires, mises gagnées et perdues ?

LAERTES. — Rien que ses ennemis.

LE ROI. — Voulez-vous les connaître, alors ?

LAERTES. — A ses bons amis ainsi largement j'ouvrirai les bras ; et, comme le doux pélican qui livre sa vie, je les repaîtrai de mon sang.

LE ROI. — Ah ! voilà que vous parlez en bon enfant et en vrai gentilhomme. Je suis innocent de la mort de votre père et j'en éprouve une bien sensible douleur : cela, votre jugement va le percer aussi net que votre œil perçoit le jour.

LES DANOIS, *derrière la scène*. — Laissez-la entrer.

LAERTES. — Eh quoi ! quel bruit est-ce là ? (*Rentre Ophélie.*) O fièvre chaude, dessèche mon cerveau ! Larmes sept fois salées, corrodez le sens et la force de mes yeux ! Par le ciel, ta folie sera payée au poids jusqu'à faire chavirer la balance. O rose de mai ! Chère fille, bonne sœur, douce Ophélie ! O cieux, est-il possible que la raison d'une jeune fille soit aussi mortelle que la vie d'un vieillard ! La nature est raffinée en amour, et, dès qu'elle se raffine, elle jette quelque précieux souvenir sur ce qu'elle a aimé.

OPHÉLIE, *elle chante*
Tête nue on le mit en bière ;
O gué, la dondaine, ô gué ;
Des larmes ont plu sur sa pierre...

Adieu mon pigeon.

LAERTES. — Si tu avais ta raison, et si tu me poussais à la vengeance, je serais moins ému.

OPHÉLIE, *elle chante*. — Il faut chanter : et ron, ron, ron !... et vous, vous direz ron. Oh ! le joli refrain de rouet ! C'est le faux intendant qui vola la fille de son maître.

LAERTES. — Ce vide est trop plein de sens.

OPHÉLIE, *à Laertes*. — Voilà du romarin, ça c'est pour le souvenir ; je t'en prie, mon amour,

souviens-toi ; et voilà des pensées, ça, c'est pour la pensée.

LAERTES. — Précepte de folie, pensée selon le souvenir.

OPHÉLIE, *au roi*. — Voilà du fenouil pour vous, et des ancolies. (*A la reine.*) Voilà de la rue pour vous et en voici pour moi ; nous pouvons l'appeler l'herbe de grâce des dimanches ; oh ! mais il ne faut pas porter votre rue de la même manière. Voilà une pâquerette ; je vous donnerai bien des violettes, mais elles se sont toutes fanées quand mon père est mort. On dit qu'il a fait une bonne fin. (*Elle chante.*)

Car mon beau petit Robin, c'est toute ma joie.

LAERTES. — Pensée et affliction, passion, enfer même, de tout elle fait du charme et de la grâce.

OPHÉLIE, *elle chante*

Ne reviendra-t-il plus, ô gué ?

Ne reviendra-t-il plus ?

Non, non, il est mort,

En ton lit de mort, dors.

Il ne reviendra plus,

Sa barbe était de neige

Et ses cheveux de lin.

S'en est allé, s'en est allé.

Et nous, tout seuls, avons pleuré :

Pauvre âme, Dieu te protège !

Et toutes les âmes chrétiennes, je prie Dieu. Dieu vous garde. (*Elle sort.*)

LAERTES. — Vous voyez cela, ô Dieu !

LE ROI. — Laërtes, il faut que je prenne part à votre chagrin ou vous me déniez mon droit. Retirons-nous : choisissez à votre gré vos amis les plus.

sages, et ils entendront et jugeront entre vous et moi. Si par moyen direct ou collatéral ils nous trouvent impliqué, nous céderons notre royaume, notre couronne, notre vie et tout ce que nous nommons nôtre, à vous, partie satisfaite ; mais sinon, soyez content de nous prêter votre patience et nous besognerons, d'accord avec votre âme, à lui donner du contentement.

LAERTES. — Qu'il en soit ainsi : mais la manière de sa mort, l'obscurité de ses funérailles, point de trophée, d'épée ni d'armoiries sur ses os, ni rite de noblesse ni formalité de cérémonie — tout cela crie à voix haute, comme du ciel jusqu'à la terre, qu'il faut que j'en demande compte.

LE ROI. — Ainsi ferez-vous ; et que, là où est la faute, la grande hache tombe. Je vous prie, venez avec moi. (*Ils sortent.*)

Sixième Tableau

Une autre chambre dans le Château

SCENE VI

Entrent HORATIO *et* UN SERVITEUR

HORATIO. — Qui sont les hommes qui veulent me parler ?

LE SERVITEUR. — Des gens de mer, monsieur. Ils disent qu'ils ont des lettres pour vous.

HORATIO. — Qu'ils entrent. (*Le serviteur sort.*) Je ne sais de quelle partie du monde me peut venir ce message, sinon de lord Hamlet. (*Entrent plusieurs matelots.*)

PREMIER MATELOT. — Dieu vous garde, monsieur.

HORATIO. — Et toi aussi, mon ami.

PREMIER MATELOT. — Oui bien, monsieur, ainsi

lui plaise. Voilà une lettre pour vous, monsieur, qui vient de l'ambassadeur parti pour l'Angleterre — si votre nom est Horatio comme on me l'a fait entendre.

HORATIO, *il lit.* — “ Horatio, quand tu auras parcouru ceci, donne à ces gens quelque introduction auprès du roi ; ils ont des lettres pour lui. Nous n'avions point été deux jours en mer qu'un pirate, d'équipement fort guerrier, nous donna la chasse. Trop lents de voiles, nous dûmes assumer une valeur contrainte, et, au grappin, je les abordai ; sur l'instant, ils se dégagèrent de notre vaisseau, si bien que seul je restai leur prisonnier. Ils ont agi avec moi en bons brigands, mais ils savaient ce qu'ils faisaient. Je suis pour leur fournir un bon retour. Fais, tenir au roi les lettres que j'ai envoyées et viens me retrouver en même hâte que si tu fuyais la mort. J'ai des mots à te dire à l'oreille qui te laisseront muet ; pourtant seront-ils encore trop légers, tant le sujet est de calibre. Ces braves gens t'amèneront où je suis. Rosencrantz et Guildenstern cinglent vers l'Angleterre. J'ai bien des choses à te dire sur eux. Adieu.

“ Celui que tu sais bien,

“ HAMLET ”.

(*Aux matelots.*) Allons, je vais vous introduire avec vos lettres. Et faites vite, que vous puissiez me mener vers celui de la part de qui vous les apportez. (*Ils sortent.*)

Septième Tableau

Une autre chambre dans le Château

SCENE VII

Entrent LE ROI, *et* LAERTES

LE ROI. — Maintenant, il faut bien que votre conscience mette le sceau à mon acquittement, et il faut que vous me placiez dans votre cœur comme votre ami, puisque vous avez entendu, et d'oreille savante, que celui qui a tué votre noble père poursuivait ma vie.

LAERTES. — Il *me* paraît bien ; mais dites-moi pourquoi vous n'avez pas procédé contre des actes si criminels et de nature si capitale, ainsi que par votre salut, sagesse et toutes choses autres vous y étiez grandement poussé.

LE ROI. — Oh ! pour deux raisons spéciales, qui

peut-être à vous sembleront manquer de nerf, mais pour moi elles sont fortes. La reine sa mère vit presque de ses regards, et, pour moi, — force ou faiblesse, quoi qu'il en soit, — elle est si conjointe à ma vie et à mon âme que, ainsi que l'astre n'a mouvement que dans son orbe, je n'en ai que par elle. L'autre motif pour lequel je ne pouvais en venir à un jugement public, c'est le grand amour que le commun populaire lui porte ; colorant toutes ses fautes de leur amour, comme la source qui tourne le bois en pierre, ils mueraient ses fers en parures ; si bien que mes flèches, trop minces de hampe pour un vent si aigre, seraient retournées vers mon arc, non point là où je visais.

LAERTES. — Et ainsi, moi, j'ai un noble père perdu, une sœur poussée aux bornes du désespoir : *elle* dont le mérite, si la louange a force sur le passé, défiait en lice le siècle entier sur le fait de ses perfections — mais ma vengeance viendra.

LE ROI. — Ne torturez pas vos sommeils là-dessus ; ne croyez pas que nous soyons de composition si plate ni si veule que de nous laisser secouer la barbe où il y a danger, et croire que c'est passe-temps. Bientôt vous en ouïrez plus long ; j'aimais votre père, et nous nous aimons nous-mêmes, et cela, j'espère, vous permettra d'imaginer... (*Entre un messager.*) Quoi là ? Quelles nouvelles ?

LE MESSAGE. — Des lettres, monseigneur, d'Hamlet ; ceci à Votre Majesté ; ceci à la reine.

LE ROI. — D'Hamlet ? Qui les a apportées ?

LE MESSAGE. — Des matelots, monseigneur, m'a-t-on dit ; je ne les ai point vus ; elles m'ont été données par Claudio ; il les a reçues de celui qui les a apportées.

LE ROI. — Laërtes, vous allez entendre. — Laissez-nous. (*Le messenger sort. Il lit.*) “ Puissante Altesse, sachez que j’ai été débarqué nu dans votre royaume. Demain j’implorerai la faveur de contempler votre vue royale en laquelle, vous en ayant d’abord demandé la grâce, je vous conterai l’occasion de mon soudain et encore plus étrange retour.

“ HAMLET ”.

Que peut signifier ceci ? Tous les autres sont-ils revenus ? ou est-ce quelque tromperie, et il n’y a rien de tel ?

LAERTES. — Reconnaissez-vous la main ?

LE ROI. — C’est l’écriture d’Hamlet : “ Nu ! ” et dans un post-scriptum ici, il dit : “ Seul ”. Quel est votre avis ?

LAERTES. — Je m’y perds, monseigneur. Mais qu’il vienne ! Tout mon cœur angoissé se ranime à la pensée que je vivrai pour lui dire à la gorge : “ Voilà ce que tu as fait ! ”

LE ROI. — S’il en est ainsi, Laërtes, — et comment en serait-il autrement ?... — Vous laisserez-vous mener par moi ?

LAERTES. — Oui, monseigneur, pour peu que vous ne me meniez pas à un apaisement.

LE ROI. — A son propre apaisement. S’il est revenu maintenant, s’il renâcle devant son voyage, et qu’il entende ne plus l’entreprendre, je pratiquerai sur lui une manœuvre déjà mûre en mon dessein, sous laquelle il ne saurait faillir de tomber ; et pour sa mort nul ne soufflera reproche, mais même sa mère innocentera la pratique et dira que c’est accident.

LAERTES. — Monseigneur, je me laisserai mener ;

encore plus si vous pouvez disposer en sorte que moi je sois l'instrument.

LE ROI. — Voilà qui va bien. On vous a fort vanté depuis votre départ et cela en présence d'Hamlet, pour une qualité où, dit-on, vous brillez. La somme assemblée de vos parties ne lui arrachait pas telle envie que celle-là seule qui, à mes yeux, est de rang bien indigne.

LAERTES. — Quelle partie est-ce là, monseigneur ?

LE ROI. — Ce n'est qu'un ruban au bonnet de jeunesse, — et pourtant utile, — car à jeunesse pas moins ne sied la légère et négligente livrée qu'elle porte, qu'à l'âge rassis fourrures et robes noires, qui touchent santé et dignité. Voilà deux mois, il y avait ici un gentilhomme de Normandie ; j'ai vu moi-même les Français et j'ai servi contre eux et ils font rage de cavalerie ; mais ce galant y était féé, comme soudé à sa selle ; et faisait de son cheval aussi merveilleuses actions que s'il eût été incarné par demi-nature à la brave bête ; tant excellait-il ma pensée qu'en imagination de voltes et de tours je restais au-dessous de ce qu'il faisait.

LAERTES. — Un Normand, dites-vous ?

LE ROI. — Un Normand.

LAERTES. — Sur ma vie, Lamord.

LE ROI. — Lui-même.

LAERTES. — Je le connais bien. C'est en vérité le diadème et joyau de la contrée.

LE ROI. — Il vous rendait hommage et vous donnait pour maître en l'art et exercice de l'escrime, et particulièrement à la rapière, tant qu'il s'écriait que ce serait belle vue vraiment si on vous trouvait un partenaire. Les escrimeurs de sa nation, jurait-il, n'avaient ni bonne attaque, ni bonne garde, ni bon

œil, au prix de vous. Monsieur, ces paroles envenimèrent Hamlet d'envie, au point qu'il ne put se défendre d'implorer votre soudain retour pour jouter avec lui. Maintenant, de là...

LAERTES. — De là, monseigneur ?

LE ROI. — Laërtes, aimiez-vous votre père ? Où êtes-vous comme une peinture de douleur, une image sans cœur ?

LAERTES. — Pourquoi me demandez-vous cela ?

LE ROI. — Non que je croie que vous n'aimiez pas votre père, mais c'est que je connais qu'amour est engendré par le temps, et c'est que je vois, par exemples d'expérience, que le temps en modifie l'étincelle et le feu. Au centre de la propre flamme d'amour vit une sorte de mèche ou lumignon qui l'abat ; et rien ne dure en constante bonté, car bonté se tourne en pléthore, et meurt de son trop-plein ; ce que nous voulons faire, il faudrait le faire quand nous le voulons, car ce "voulons" change, et a d'atermoiemens et de délais autant qu'il y a de langues, ou de mains, ou d'accidents ; et puis ce "voulons" est comme le soupir épuiseur d'âme qui blesse en soulageant. Mais au vif de l'ulcère. Hamlet revient ; qu'êtes-vous prêt à faire pour vous montrer fils de votre père en actions plus qu'en paroles ?

LAERTES. — À lui couper la gorge à l'église.

LE ROI. — En effet, il n'est point de lieu où le meurtre doive trouver asile ; la vengeance ne doit pas connaître de bornes. Mais, bon Laërtes, voulez-vous faire ceci : vous tenir clos à la chambre ? Hamlet, à son retour, apprendra que vous êtes ici. Nous le ferons piquer par des gens qui vanteront vos prouesses et mettront double vernis à la gloire que le Français vous a donnée ; en somme, nous vous

mettrons aux prises, et nous engagerons des paris sur vos têtes. Lui qui est insouciant, généreux et incapable de machinations, n'examinera pas les fleurets, de sorte que, bien aisément, ou par quelque tour de passe-passe, vous pourrez choisir une épée démouchetée, et, dans une botte secrète, vous payer de votre père.

LAERTES. — Ainsi ferai-je ; et, à ce dessein, je veux oindre mon épée. J'ai acheté un oignement d'un bateleur, si mortel que rien que d'y tremper le couteau, où le sang est tiré, point d'emplâtre rare, composé de tous les simples qui ont quelque vertu sous la lune, pour sauver de mort l'objet qui n'en a été qu'effleuré ; je toucherai ma pointe de cette contagion : si seulement je l'égratigne, ce sera la mort.

LE ROI. — Voyons, pensons-y encore ; pesons l'accommodement et de temps et de moyens propres à notre entreprise. Si ceci manquait, si notre dénoûment paraissait à travers nos rôles mal joués, mieux vaudrait ne pas essayer. Il faut donc un arrière-projet, ou un second, qui puisse tenir, si celui-ci claque à l'épreuve. Doucement — attendez-nous, faisons un pari solennel sur votre adresse... — je le tiens ! Au moment où dans votre passe vous serez échauffés et altérés, — et à cette fin, vous pousserez vos bottes plus violentes, — s'il demande à boire, je lui ferai préparer une coupe tout à propos ; si seulement il la touche des lèvres, au cas où, par hasard, il échapperait à votre coup empoisonné, notre projet tiendrait bon encore. Mais arrêtez, quel est ce bruit ? (*Entre la reine.*) Qu'est-ce, ma douce reine ?

LA REINE. — Un malheur marche sur l'autre,

tant ils se suivent de près. Votre sœur est noyée, Laërtes.

LAERTES. — Noyée ? Dieu ! où ?

LA REINE. — Il y a au bord d'un rû un saule oblique, qui mire ses feuilles chenues à la vitre de l'eau ; là elle descendit avec de fantasques guirlandes de soucis, d'orties, de pâquerettes et de ces longues fleurs pourpres à qui les rudes bergers donnent un nom plus grossier, mais que nos froides filles appellent doigts-de-mort : et, comme elle se haussait pour couronner les branches pendantes de ses diadèmes d'herbes, un méchant rameau se rompit, et voilà que trophées agrestes, elle-même, tout tomba dans le rû qui pleure. Ses robes flottèrent large et, comme une ondine, un temps la firent nager ; et, dans ce temps, elle chantait des paroles de vieux airs, comme inconsciente de sa détresse, ou comme une créature native habitante de l'eau. Mais guère ne dura que ses hardes, lourdes et embues, ne firent plonger la pauvre fille de son lai mélodieux dans une vase de mort.

LAERTES. — Hélas ! alors, elle est noyée !

LA REINE. — Noyée, noyée.

LAERTES. — Flots sur flots, pauvre Ophélie ! Je voudrais arrêter mes larmes, mais c'est notre faiblesse ; la nature tient ses droits contre toute honte ; quand elles auront coulé, je n'aurai plus en moi rien de ce qui est femme. Adieu, monseigneur ; j'ai là des paroles de feu qui flamboieraient, mais cet égarement vient les éteindre. (*Il sort.*)

LE ROI. — Il faut le suivre, Gertrude. Ah ! que j'ai eu à faire pour calmer sa rage ! J'ai peur que ceci ne l'excite à nouveau. Viens donc, il faut le suivre. (*Ils sortent.*)

Acte Cinquième



Premier Tableau

Un Cimetière

SCENE PREMIERE

Entrent DEUX VILAINS, avec des bûches et des boues

PREMIER VILAIN. — C'est-y qu'on doit l'enterrer d'enterrement chrétien celle qui, à son vouloir, va quéri' son propre salut ?

DEUXIÈME VILAIN. — Je te dis que si ; et, en conséquence, fais sa tombe tout droit. L'enquêteur a tenu sa séance dessus et prononcé enterrement chrétien.

PREMIER VILAIN. — Comment cela se peut-il, à moins qu'elle ne se soit noyée en légitime défense ?

DEUXIÈME VILAIN. — Eh bien ! c'est ce qu'on a prononcé.

PREMIER VILAIN. — Cela doit être *se offendendo* ;

cela ne peut être autre chose. Car voilà le point : si je me noie sciemment, cela implique un acte ; et un acte à trois branches ; à savoir : agir, faire et exécuter. *Argo*, elle s'est noyée sciemment.

DEUXIÈME VILAIN. — Nenni ; mais écoute donc, compère fossoyeux.

PREMIER VILAIN. — Permetts-moi. Voici l'eau ; bon ; voilà l'homme ; bon ; si l'homme va dans cette eau et se noie, c'est que, bon gré, mal gré, il y va ; marque bien cela ; mais si l'eau vient à l'homme et le noie, il ne se noie pas lui-même : *argo*, celui qui n'est pas coupable de sa propre mort, n'abrège pas sa propre vie.

DEUXIÈME VILAIN. — Mais, est-ce la loi ?

PREMIER VILAIN. — Oui-da, pardi ; loi d'enquêteur.

DEUXIÈME VILAIN. — Veux-tu que je te dise la vérité ? Si elle n'avait pas été dame de qualité, elle aurait été enterrée hors d'enterrement chrétien.

PREMIER VILAIN. — Ouais, tu l'as dit. Et ce n'est que plus grande pitié que les hautes gens aient faveur en ce monde de se noyer ou de se pendre plus que leurs pareils chrétiens. Allons, ma bêche. Il n'y a point d'ancienne noblesse que celle des jardiniers, puisatiers et fossoyeurs ; ils maintiennent la profession d'Adam.

DEUXIÈME VILAIN. — Etait-il noble ?

PREMIER VILAIN. — C'est le premier qui ait jamais eu droit de haute main.

DEUXIÈME VILAIN. — Ouais, il n'en avait point du tout.

PREMIER VILAIN. — Eh quoi ! es-tu païen ? Comment comprends-tu l'Écriture ? L'Écriture dit : “ Adam bêchait *la terre*. ” Pouvait-il bêcher sans

maines ? Je m'en vais te poser une autre question. Si tu ne réponds pas juste, tu donneras ta langue...

DEUXIÈME VILAIN. — Vas-y.

PREMIER VILAIN. — Qui est-ce qui bâtit plus fort que le maçon, le constructeur ou le charpentier ?

DEUXIÈME VILAIN. — Le faiseur de gibets, car ce bâtis-là survit à mille locataires.

PREMIER VILAIN. — Voilà un trait d'esprit qui me plaît, ma fois ! Gibet est bon ; mais en quoi est-il bon ? Il est bon à ceux qui font mal ; or, toi tu fais mal en disant que le gibet est bâti plus fort que l'Eglise : *argo*, le gibet peut être bon pour toi. Allons, recommence.

DEUXIÈME VILAIN. — Qui bâtit plus fort qu'un maçon, un constructeur ou un charpentier ?

PREMIER VILAIN. — Oui, dis-le moi, et je t'envoie paître.

DEUXIÈME VILAIN. — Par ma foi, voilà que je le sais.

PREMIER VILAIN. — Allons.

DEUXIÈME VILAIN. — Ah ! dame, je ne sais plus. (*Entrent Hamlet et Horatio au loin.*)

PREMIER VILAIN. — Allons, ne te tarabuste plus l'entendement là-dessus, car on a beau battre l'âne rétif, il n'en change pas son pas. Et la prochaine fois qu'on te fera cette question, tu diras : " le fossoyeur ". Les maisons qu'il fait durent jusqu'au jugement. Et maintenant, donne un coup de pied jusque chez Yaughan, et va me chercher un coup à boire. (*Sort le deuxième vilain.*)

PREMIER VILAIN, *il bêche et chante*

*Dans ma jeunesse, ah ! amour
Semblait, han ! doux, je pense ;*

*Trop courtes les heures du jour
Han ! pour ma convenance.*

HAMLET. — Cet homme n'a-t-il donc pas le sentiment de son travail, qu'il chante en creusant des fosses ?

HORATIO. — La coutume en a fait pour lui un exercice machinal.

HAMLET. — C'est bien cela. La main qui ne travaille guère a le sens plus délicat.

PREMIER VILAIN, *il chante*
Mais la vieillesse, à pas de loup,
M'a grippé dans sa serre.
Han ! comme un autre tout à coup
Débarqué sur la terre.
(Il retourne un crâne.)

HAMLET. — Ce crâne a eu une langue et a pu chanter jadis ; comme ce drôle en giffle la terre, pas moins que si ce fût la mâchoire de Caïn, qui commit le premier meurtre. C'était peut-être l'occiput d'un politique, sur lequel cet âne aujourd'hui a le pas ; un qui s'imaginait circonvenir Dieu, ne se pourrait-il pas ?

HORATIO. — Il se pourrait, monseigneur.

HAMLET. — Ou d'un courtisan qui savait dire : “ Bonjour, mon doux seigneur ! Comment vas-tu, mon doux seigneur ? ” C'était peut-être monseigneur Un tel qui louangeait le cheval de monseigneur Un tel, songeant à le lui quémander, ne se pourrait-il pas ?

HORATIO. — Voire, monseigneur.

HAMLET. — Oui, c'est cela. Et maintenant à milady Larve ; bouche cave et la nuque choquée à la pelle d'un bedeau de cimetière. Voilà belle révo-

lution si nous avons l'art de la voir. Ces os n'ont donc coûté que la peine de les nourrir, pour qu'on puisse ainsi jouer avec aux quilles ? J'ai froid aux miens d'y penser.

PREMIER VILAIN, *il chante*

Aban ! ma pioche ! aban ! ma pelle !

Han ! fin drap de linceul.

La fosse en marne, aban ! est belle,

L'hôte y sera tout seul.

(Il retourne un autre crâne.)

HAMLET. — En voilà un autre ; pourquoi ne serait-ce pas le crâne d'un notaire ? Où sont ses fatrasseries maintenant, ses grabelleries, ses subversions, salvations et chicanes ? Pourquoi souffre-t-il maintenant que ce vilain drôle lui daube sur le museau avec sa pelle sale, et que ne lui fait-il citation pour coups ? Hum ! Ce bonhomme était peut-être en son temps grand acheteur de terres, avec ses écritures, ses reconnaissances, ses charges, ses duplicques, tripliques et recollements ; est-ce là la finasserie de ses finesses et la conclusion de ses conclusions que d'avoir sa fine trogne pleine de fine ordure ? Est-ce que ses garants ne lui garantiront pas plus d'épices et de doubles épices que la longueur et la largeur d'un couple de contrats ? Les seules minutes de ses titres de propriété tiendraient à peine dans cette boîte ; et faut-il que le titulaire lui-même n'ait point davantage, ha ?

HORATIO. — Pas un grain de plus, monseigneur.

HAMLET. — Le parchemin ne se fait-il pas avec des peaux de mouton, Horatio ?

HORATIO. — Oui, monseigneur, et même avec des peaux de veau.

HAMLET. — *Eh bien*, ce sont des moutons et des veaux qui placent là leur assurance. Je veux parler à cet homme. — Quelle est cette fosse, hé là ?

PREMIER VILAIN. — La mienne, monsieur. (*Il chante.*)

*La fosse en marne, aban ! est belle,
L'hôte y sera tout seul.*

HAMLET. — Je pense qu'elle soit tienne vraiment, car tu y es.

PREMIER VILAIN. — Vous n'y êtes pas, monsieur, et par ainsi elle n'est point vôtre ; pour ma part, y étant, je ne m'y étends, et pourtant elle est mienne.

HAMLET. — Tu n'y es pas, quand tu y es, et que tu dis qu'elle est tienne ; elle est pour le mort, non pour le vif ; donc tu n'y es pas.

PREMIER VILAIN. — Hé, j'y suis bien vif, monsieur : ma vivacité bondit de moi à vous.

HAMLET. — Pour quel homme la creuse-tu ?

PREMIER VILAIN. — Pas pour un homme, monsieur.

HAMLET. — Quelle femme alors ?

PREMIER VILAIN. — Pas pour une femme non plus.

HAMLET. — Qui doit-on y enterrer ?

PREMIER VILAIN. — Une qui a été femme, monsieur ; mais, paix à son âme, elle est morte.

HAMLET. — Comme le drôle est positif ! Il nous faut parler au compas, ou nous serons perdus par l'équivoque. Par le ciel, Horatio ! voilà trois ans que je le remarque ; notre siècle s'est mis à faire tant de pointes que le pied plat du vilain monte sur

le talon du courtisan, jusqu'à lui frotter les engelures. — Combien de temps y a-t-il que tu es fossoyeur ?

PREMIER VILAIN. — De tous les jours de l'année je m'y suis mis celui-là que notre feu roi Hamlet vainquit Fortinbras.

HAMLET. — Combien de temps y a-t-il de cela ?

PREMIER VILAIN. — Vous n'en savez rien ? Pas un sot qui ne le sache. C'est le jour même que le jeune Hamlet vint au monde, celui qui est fou et qu'on a envoyé en Angleterre ?

HAMLET. — Oui-da, voire. Pourquoi l'a-t-on envoyé en Angleterre ?

PREMIER VILAIN. — Mais parce qu'il était fou : il y retrouvera ses esprits ou sinon cela n'y fera pas grand chant.

HAMLET. — Et pourquoi donc ?

PREMIER VILAIN. — On n'y verra rien dans ce pays-là ; dans ce pays-là tous les gens sont aussi fous que lui.

HAMLET. — Comment est-il devenu fou ?

PREMIER VILAIN. — Bien étrangement, à ce qu'on dit.

HAMLET. — Comment "étrangement" ?

PREMIER VILAIN. — Ma foi, c'est tout juste en perdant l'esprit.

HAMLET. — En quoi s'est-il égaré ?

PREMIER VILAIN. — Pardi ! en quoi, mais en notre pays, en Danemark ! J'ai été bedeau de cimetière ici, tel que vous me voyez et tout petit, voilà trente ans.

HAMLET. — Combien de temps un homme peut-il rester en terre avant de pourrir ?

PREMIER VILAIN. — Ma foi, s'il n'est pas pourri

avant sa mort, — comme nous voyons tant de corps vérolés de nos jours qui tiennent à peine quand on les met dedans, — ça vous durera bien huit ans ou neuf ans : un tanneur vous durera neuf ans.

HAMLET. — Pourquoi lui plus qu'un autre ?

PREMIER VILAIN. — Eh bien ! monsieur, c'est que son cuir est si tanné par le métier, qu'il tient l'eau une bonne pièce de temps, et voyez-vous, l'eau c'est une forte gâcheuse de vos gueusards de corps. Ainsi voilà un crâne, tenez ; ce crâne est resté dans la terre voilà vingt-trois ans.

HAMLET. — A qui était-il ?

PREMIER VILAIN. — A un gueux de bon fou qu'il était ; à qui croyez-vous qu'il était ?

HAMLET. — Non, là, je ne sais pas.

PREMIER VILAIN. — Peste soit de lui ! Coquin de fou ! Il me renversa un pot de vin d'Allemagne sur la tête, un jour. Cettui crâne, monsieur, était le crâne d'Yorick, bouffon du roi.

HAMLET. — Celui-ci ?

PREMIER VILAIN. — Tout juste celui-là.

HAMLET. — Fais-moi voir. (*Il prend le crâne.*) Hélas ! pauvre Yorick ! Je l'ai connu, Horatio ; un être de farce infinie, de fantaisie très exquise ; il m'a porté sur son dos mille fois : et maintenant, combien ceci me répugne en mon imagination ! La gorge m'en lève ! Là pendaient ces lèvres que j'ai baisées je ne sais combien de fois. — Où sont tes badineries maintenant ? Tes gambades ? Tes chansons ? Tes éclats de joycuseté qui faisaient s'esclaffer toute la tablée ? Pas une maintenant pour railler ta propre grimace ? Quoi ! tout à fait cliquemâchoire ? Allons, va-t-en trouver milady dans sa chambre et dis-lui que, dût-elle mettre un pouce de

fard, c'est à ce charme qu'il faut en venir ; fais-la rire du mot. — Je te prie, Horatio, dis-moi une chose.

HORATIO. — Et laquelle, monseigneur ?

HAMLET. — Penses-tu qu'Alexandre ait eu cette mine dans la terre ?

HORATIO. — Celle-là même.

HAMLET. — Et la même odeur ? Pouah ! (*Il laisse tomber le crâne.*)

HORATIO. — Celle-là même, monseigneur.

HAMLET. — A quels vils usages nous pouvons retourner, Horatio ! Pourquoi l'imagination ne pourrait-elle relever la trace de la noble poussière d'Alexandre jusqu'à ce qu'elle la trouve bouchant un trou de bonde ?

HORATIO. — Ce serait scruter trop curieusement que de scruter jusque-là.

HAMLET. — Non, ma foi, pas un grain ! Il n'y a qu'à l'y suivre avec suffisamment de discrétion et de probabilité pour déduire ; ainsi par exemple : Alexandre est mort ; Alexandre a été enterré, Alexandre retourne en poussière ; poussière est terre ; de terre nous faisons argile ; et pourquoi, de cette argile en laquelle il s'est mué, ne pourrait-on boucher une pipe de bière ?

*L'impérial César, mort, se tourne en argile,
Et peut clore un puits à tous les vents ouvert ;
Ah ! ce limon qui tint l'univers immobile
Rapetasse un vieux mur contre bise d'hiver !*

Mais chut ! mais chut ! à l'écart ! Voici venir le roi.
(*Entrent prêtres, etc., en procession ; le corps d'Ophélie, Laertes, un cortège de deuil. Le roi, la reine, leur suite, etc.*)

HAMLET. — La reine ! Les courtisans ! Qu'est-ce

donc qu'ils suivent ? Et avec ces cérémonies écourtées ? Cela est signe que ce corps, qu'ils suivent, d'une main désespérée attenta à sa propre vie, et que c'était personne de rang. T'enons-nous cois et attendons. (*Il se retire à l'écart avec Horatio.*)

LAERTES. — Pas d'autres cérémonies ?

HAMLET. — Ceci est Laërtes, un très noble jeune homme : marquons.

LAERTES. — Pas d'autres cérémonies ?

LE PREMIER PRÊTRE. — Ses obsèques ont eu toute la largeur qui nous était permise ; sa mort fut douteuse ; et si ce n'était qu'un souverain commandement balance la règle, elle devrait être logée en terre profane jusqu'à la trompette du jugement ; sur elle nous devrions répandre non des prières charitables, mais tessons de pots, galets et pierres. Pourtant ici on lui accorde les couronnes des vierges, ses blancs parements et la cloche pour l'amener à sa dernière demeure.

LAERTES. — Et on ne peut faire rien de plus ?

LE PREMIER PRÊTRE. — Rien de plus. Nous profanerions le service des morts en lui chantant le *Requiem* et l'*In pace* des âmes défuntes en grâce.

LAERTES. — Mettez-la dans la terre et que de sa chair blanche et impolluée jaillissent des violettes ! — Je te le dis *en vérité*, prêtre rogue, ange d'élection sera ma sœur, quand toi tu seras dans les pleurs et les grincements de dents !

HAMLET, à *Horatio*. — Quoi ! la tant belle Ophélie ?

LA REINE, *jetant des fleurs*. — Doux *parfums* à la si douce ; adieu ! J'espérais que tu serais la femme de mon cher Hamlet ; je pensais semer de fleurs ton lit nuptial, douce fille, non en joncher ta tombe.

LAERTES. — Oh ! qu'une triple peine tombe dix fois triplée sur cette maudite tête dont la méchante action t'a privée de ta délicate raison ! Attendez ! ne la couvrez pas de terre, jusqu'à ce que je l'ai prise une fois encore dans mes bras. (*Il saute dans la fosse.*) Maintenant, empilez votre poussière sur vif et mort, jusqu'à ce que de ce tertre vous ayez fait une montagne qui surplombe le vieux Pélion ou la cime bleue de ciel de l'Olympe.

HAMLET, *s'avançant*. — Qui est celui dont le deuil porte une telle emphase, dont la phrase de douleur conjure les planètes errantes et les arrête, tandis qu'elles l'ouïssent, frappées de stupeur ? Ceci c'est moi, Hamlet le Danois ! (*Il saute dans la fosse.*)

LAERTES, *lui bondissant à la gorge*. — Le diable emporte ton âme !

HAMLET. — Mauvaise prière ! Je te prie, ôte tes doigts de ma gorge ; car bien que je n'aie point la rate échauffée ou prompte, cependant il y a en moi quelque chose de dangereux que ta sagesse fera bien de craindre. A bas ta main !

LE ROI. — Séparez-les.

LA REINE. — Hamlet, Hamlet !

TOUS. — Messieurs !

HORATIO. — Mon bon seigneur, calmez-vous. (*Les assistants les séparent et ils sortent de la fosse.*)

HAMLET. — Mais je me colleterai avec lui là-dessus jusqu'à ce que mes paupières soient lasses de battre.

LA REINE. — O mon fils, sur quoi ?

HAMLET. — J'aimais Ophélie. Quarante-mille frères ne pourraient avec toute leur quantité d'amour parfaire la somme du mien. — Toi, que ferais-tu pour elle ?

LE ROI. — Oh ! il est fou, Laërtes.

LA REINE. — Pour l'amour de Dieu, laissez passer.

HAMLET. — Sang Dieu, fais-moi voir ce que tu feras ! Veux-tu pleurer ? Veux-tu te battre ? Veux-tu jeûner ? Veux-tu te lacérer ? Veux-tu boire du fiel ? Manger une hydre ? Moi, je le ferai ! Viens-tu ici piauler, me braver à la face, en sautant dans sa tombe ? Fais-toi enterrer vif avec elle ; moi aussi je le ferai. Et si tu hâbles de montagnes, qu'on jette sur nous des millions d'acres, jusqu'à ce que notre terre, flambant sa nuque à la torride zone, fasse de l'Ossa une verrue ! Ah ! si tu veux vibrer, je beuglerai aussi fort que toi !

LA REINE. — C'est pure folie. Ainsi un temps l'accès va le posséder ; tout à l'heure, patient comme la colombe quand ses oisillons d'or éclosent, son silence couvrera tête basse.

HAMLET, à *Laërtes*. — Ecoutez, vous, monsieur. Pour quelle raison me traitez-vous ainsi ? Je vous ai toujours aimé. — Mais peu importe ; Hercule lui-même exalterait ses efforts, le chat miaulerait, le chien aboîrait son soûl.

LE ROI. — Je vous prie, bon Horatio, suivez-le. (*A Laërtes.*) Fortifiez votre patience par notre discours d'hier soir. Nous allons mener la chose à bout tout à l'heure. — Bonne Gertrude, faites veiller sur votre fils. — Cette tombe aura un monument durable : bientôt nous verrons l'heure du calme ; jusque là, procédons en patience. (*Ils sortent.*)

Deuxième Tableau

Une salle dans le Château

SCENE II

Entrent HAMLET et HORATIO

HAMLET. — Voilà pour ce point, monsieur ; maintenant, arrivons à l'autre ; vous vous souvenez de tous les détails ?

HORATIO. — Si je me souviens, monseigneur !

HAMLET. — Monsieur, en mon cœur, il y avait une espèce de lutte qui ne me laissait pas dormir ; m'était avis reposer plus mal que des mutins aux fers. Soudain — et louée soit la soudaineté, qui nous montre que notre indiscretion parfois nous fait bon service où nos profonds desseins s'effacent ; et ceci doit nous apprendre qu'il y a un Dieu qui dispose nos propos, quelque forme que nous y mettions.

HORATIO. — C'est très certain.

HAMLET. — Je me levai de ma cabine, je m'entortillai dans ma cape de mer, et, dans l'obscurité, à tâtons, je trouvais les lettres ; je maniai le paquet à mon désir, et enfin je me retirai de nouveau dans ma chambre. Là, je m'enhardis (la crainte oublie les façons) et je descellai leur grande commission. J'y trouvai, Horatio, ô coquinerie royale ! un ordre formel entremêlé de maintes raisons touchant le salut du Danemark non moins que de l'Angleterre, — et oh ! le noir épouvantement de me laisser vivre, — pour que sur le vu de la dépêche, sans délai, non pas même le temps de mettre la hache à la meule, on me tranchât la tête.

HORATIO. — Est-il possible ?

HAMLET. — Voilà la commission : tu la liras à loisir. Mais veux-tu savoir ce que je fis ?

HORATIO. — Je vous en supplie.

HAMLET. — Ainsi pris dans un filet de vilenies (avant d'avoir fait un prologue à ma cervelle, elle avait commencé l'intrigue), je m'assis, je devisai une nouvelle commission et je l'écrivis de belle main. Je tenais jadis, comme nos gens d'état, belle écriture à bassesse, et besognais fort à oublier cette science ; mais, monsieur, au besoin, elle me fit service de soudard. Veux-tu savoir la teneur de ce que j'écrivis ?

HORATIO. — Oui, mon bon seigneur.

HAMLET. — Une pressante requête du roi, — vu qu'en somme, Angleterre était son fidèle vassal, qu'en somme amour entre eux comme la palme devait fleurir, qu'en somme paix encore devait se couronner d'épis et servir de liaison entre leurs amitiés, et autres bêtes de somme de grand'charge, —

à seule fin que sur la lecture du contenu, sans plus de débats, ni longs ni courts, il fit mettre à mort soudaine les porteurs, avant même de leur laisser dire leurs prières.

HORATIO. — Mais comment avez-vous scellé ?

HAMLET. — Eh bien ! cela même était ordonné par le ciel. J'avais dans ma bourse l'anneau de mon père, qui servit de modèle au sceau de Danemark ; je pliai l'écrit en forme de l'autre, je mis la souscription, le cachet, le plaçai en sûreté, et le troc ne fut jamais connu. Le lendemain fut notre combat de mer, et tu sais déjà ce qui s'ensuivit.

HORATIO. — Ainsi Guildenstern et Rosencrantz y vont ?

HAMLET. — Dame, mon cher, ils ont courtoisé leur emploi, ils ne touchent point ma conscience. Leur perte naît de leur propre insinuation. Il est périlleux aux êtres vils de se mettre entre le croisement de pointes enflammées de puissants adversaires.

HORATIO. — Mais quel roi est-ce là ?

HAMLET. — Ne crois-tu pas maintenant que j'y suis poussé ? Lui qui a tué mon roi et enribaudé ma mère, s'est faufilé entre l'élection et mes espérances, a tendu l'hameçon à ma propre vie, et par si grande duperie — ne puis-je pas, l'âme libre, lui donner quittance de cette main ? Ne serai-ce pas être damné que de laisser cet ulcère de notre nature étendre encore son mal ?

HORATIO. — Mais il va bientôt de toute force apprendre d'Angleterre quelle y a été l'issue de l'affaire.

HAMLET. — Oui, bientôt ; l'intervalle est à moi ; et la vie d'un homme ce n'est pas plus que le temps

de compter "un". Mais je suis très fâché, bon Horatio, de m'être oublié envers Laërtes, car en l'image de ma cause, je vois la représentation de la sienne. Je courtiſerai ſes faveurs ; mais, certes, la bravade de ſon deuil a fait monter ma colère.

HORATIO. — Paix ! Qui vient là ? (*Entre Oſric.*)

OSRIC. — Votre Grâce eſt la très bien venue à ſon retour en Danemark.

HAMLET. — Je vous remercie humblement, monsieur. (*A Horatio.*) Connais-tu ce hanneton ?

HORATIO. — Non, mon bon ſeigneur.

HAMLET. — Tu n'eſ que plus en état de grâce, car c'eſt un vice de le connaître. Il a abondance de terres, et fertiles. Qu'un animal ſoit ſeigneur des animaux et ſon râtelier ſera mis à la table du roi : c'eſt un mâche-foin, mais ainſi que je diſ, majestueux propriétaire de fumier.

OSRIC. — Très ſuave ſeigneur, ſi Votre Grâce fût de loisir, j'euſſe à lui faire quelque communiqué de la part de Sa Maſteſté.

HAMLET. — Je le recevrai, monsieur, en toute diligence d'eſprit. Mettez votre coiffe à ſon uſage ; elle eſt pour la tête.

OSRIC. — Grand merci à Votre Grâce, il fait bien chaud.

HAMLET. — Non, croyez-moi, il fait bien froid, le vent vient du nord.

OSRIC. — Il fait bellement froid, monſeigneur, en effet.

HAMLET. — Et pourtant m'eſt avis qu'il fait bien lourd et chaud ou c'eſt que je me ſens diſpoſé...

OSRIC. — Furieuſement, monſeigneur ; il fait bien lourd — à ce qu'il me ſemble — je ne puis dire comme. Mais, monſeigneur, Sa Maſteſté m'a mandé

de vous signifier qu'elle a mis grand prix sur votre tête. Monsieur, voici la chose...

HAMLET. — Je vous en implore, n'oubliez pas...
(*Il lui fait signe de mettre son chapeau.*)

OSRIC. — Nenni, mon cher seigneur ; c'est pour mon aise, en bonne foi. Monsieur, voici nouvellement venu à la cour Laërtes ; croyez-moi, parfait gentilhomme, empli des plus excellentes distinctions, de très amoureuse société et grande montre ; en vérité, pour parler de lui en homme qui sent son monde, il est le cadran ou calendrier de noblesse, car vous trouverez en lui l'ensemble de toutes parties désirées d'un gentilhomme.

HAMLET. — Monsieur, sa représentation ne souffre point en vous de défaillance ; bien que je sache que sa division par inventaire confondrait l'arithmétique de mémoire, et cependant ne saurait le désenparer, si merveilleusement grande est la rapidité de ses voiles. Mais, en toute vérité d'hyperbole, je le tiens pour personne de grande estime, et son infusion si rare et si précieuse, que, pour faire de lui prononciation véridique, son semblable est son miroir, et qui autrement voudrait le pourtraire, son reflet, rien de plus.

OSRIC. — Votre Grâce parle fort infailliblement de lui.

HAMLET. — L'énonciation de la thèse, monsieur ? Pourquoi tourner autant autour de ce gentilhomme en des souffles aussi barbares ?

OSRIC. — Monsieur ?

HORATIO. — N'est-ce pas chose possible de comprendre en une autre langue ? Vous en aurez le talent, monsieur, assurément.

HAMLET. — Que comporte la nomination de ce gentilhomme ?

OSRIC. — De Laërtes ?

HORATIO, à *Hamlet*. — Sa bourse est vide déjà ; tout l'or de ses paroles est dépensé.

HAMLET. — Lui-même, monsieur.

OSRIC. — Je suis assuré que vous n'êtes pas ignorant...

HAMLET. — Je voudrais que vous le fussiez, monsieur ; pourtant, sur ma foi, si vous l'étiez, je n'en tirerais pas grand lustre. Eh bien ! monsieur ?

OSRIC. — Vous n'êtes point ignorant de quelle excellence est Laërtes...

HAMLET. — Je n'oserais l'avouer, crainte de me comparer à lui en excellence ; mais bien connaître un homme serait se connaître soi-même.

OSRIC. — Je veux dire, monsieur, à l'arme choisie ; mais selon l'imputation qu'on lui accorde, en son mérite il est sans pair.

HAMLET. — Quelle arme choisie ?

OSRIC. — La rapière et la dague.

HAMLET. — Cela fait deux armes choisies ; mais passons.

OSRIC. — Le roi, monsieur, a gagé avec lui six chevaux de Barbarie, contre lesquels il a fait mise, si j'ose dire, de six rapières de France avec leurs poignards, et tous leurs équipements, tels que ceinturons, pendants et autres ; trois des prolonges, sur ma foi, sont fort choyées de fantaisie, très amoureuses à la garde, de fort délicates prolonges et de très libérale imagination.

HAMLET. — Qu'appellez-vous prolonges ?

HORATIO, à *Hamlet*. — Je savais bien qu'il vous

faudrait recourir aux notes marginales avant d'en avoir fini.

OSRIC. — Les prolonges, monsieur, sont les pendants.

HAMLET. — La phrase serait plus cousiné de la chose si nous portions de l'artillerie au côté ; jusque-là, je préfère pendants. Mais continuons : six chevaux de Barbarie contre six épées de France, leurs équipements et trois prolonges d'imagination libérale ; c'est le pari français contre le danois. Pourquoi est faite cette mise, comme vous dites ?

OSRIC. — Le roi, monsieur, a gagé, monsieur, qu'en douze passes entre vous et lui, il ne vous excéderait pas de trois touchés ; il a gagé douze contre neuf ; et on en viendrait à la joute immédiate si Votre Grâce daignait donner la riposte.

HAMLET. — Et si je riposte : Non ?

OSRIC. — Je veux dire, monseigneur, l'opposition de votre personne dans la joute.

HAMLET. — Monsieur, je vais me promener ici dans la salle ; plaise à Sa Majesté, c'est le moment de la journée où je respire. Faites apporter les fleurets, au bon vouloir du gentilhomme, et, si le roi persiste en son dessein, je l'emporterai pour lui si je peux. Sinon, je ne gagnerai rien que ma courte honte et les bottes reçues.

OSRIC. — Délivrerai-je vos paroles en cette façon même ?

HAMLET. — En ce sens, monsieur, suivant les fleurs auxquelles se plaira votre nature.

OSRIC. — Je recommande mes devoirs à Votre Grâce. (*Il sort.*)

HAMLET. — Tout à vous, tout à vous... Il fait

bien de les recommander lui-même ; il n'y aurait pas d'autre langue pour le servir.

HORATIO. — Cet oison s'échappe éclos à peine, la coquille au dos.

HAMLET. — Il fit cérémonie au téton de sa mère avant de le prendre. Ainsi lui, avec bien d'autres de la même engeance, que cet âge de sépulcres blanchis, je le sais, adore, n'a que le ton de son temps et l'extérieur de la conversation ; mousseuse écume qui les emporte plus haut que les opinions les plus frivoles et les plus exquises. Soufflez dessus seulement pour voir, les bulles crèvent. (*Entre un seigneur.*)

LE SEIGNEUR. — Monseigneur, Sa Majesté s'est fait recommander à vous par le jeune Osric, qui lui rapporte que vous l'attendez dans la salle. Elle envoie savoir si vous êtes en disposition de commencer l'assaut avec Laërtes, ou si vous voulez prendre encore quelque temps.

HAMLET. — Je suis constant en mes desseins ; ils s'accommodent au plaisir du roi ; si ses conventions parlent, les miennes sont prêtes ; maintenant ou à quelque heure que ce soit, pourvu que je sois en point comme dans ce moment.

LE SEIGNEUR. — Le roi, la reine et tout le monde descend.

HAMLET. — A la bonne heure.

LE SEIGNEUR. — La reine vous fait prier d'user de quelques paroles conciliantes envers Laërtes avant d'en venir à l'assaut.

HAMLET. — Elle m'instruit fort bien. (*Le seigneur sort.*)

HORATIO. — Vous allez perdre ce pari, monseigneur.

HAMLET. — Je ne crois pas ; depuis qu'il est allé en France, je n'ai cessé de m'entretenir ; je gagnerai la belle. Mais tu ne saurais croire combien j'ai mal partout ici autour de mon cœur ; mais cela ne fait rien.

HORATIO. — Alors, mon bon seigneur...

HAMLET. — C'est un enfantillage ; mais c'est telle sorte de pressentiment qui peut-être troublerait une femme.

HORATIO. — Si votre esprit se déplaît à rien, cédez ; je vais contremander leur venue et dire que vous n'êtes pas en état.

HAMLET. — Pas le moins du monde ; nous défions l'augure ; il y a une spéciale providence en la chute d'un moineau. Si c'est pour maintenant, ce ne sera pas pour plus tard ; si ce n'est pas pour plus tard, ce sera pour maintenant ; si ce n'est pas pour maintenant, pourtant ce sera pour plus tard : le fait d'être prêt à tout ; puisque nul homme ne sait bien au juste ce qu'il quitte, qu'importe de le quitter plus tôt ? Laissons aller. (*Entrent le roi, la reine, Laërtes, Osric et autres avec des fleurets et des gantelets. Une table dressée avec des flacons de vins.*)

LE ROI. — Allons, Hamlet, allons et acceptez cette main de la mienne. (*Le roi met la main de Laërtes dans celle d'Hamlet.*)

HAMLET. — Donnez-moi votre pardon, monsieur ; je vous ai fait tort ; mais pardonnez, en façon de gentilhomme. Cette assistance sait, et vous avez dû de force apprendre, comment je suis frappé d'un triste égarement. Quoi que j'aie fait qui puisse péniblement exciter votre nature, votre honneur et votre déplaisir, je le proclame ici, c'était de la folie. Est-ce Hamlet qui a fait tort à Laërtes ? Point jamais

Hamlet. Si Hamlet est ôté à lui-même, et, quand il n'est pas lui-même, fait tort à Laërtes, ce n'est pas Hamlet qui agit ; Hamlet le nie. Qui agit donc ? sa folie. S'il en est ainsi, Hamlet est de la part qui subit le tort ; sa folie est l'ennemie du pauvre Hamlet. Monsieur, en cette audience, que mon désaveu de tout mal prémédité me libère en vos très généreuses pensées. *Croyez*, j'ai lancé ma flèche par dessus la maison et blessé mon frère.

LAERTES. — Je suis satisfait en nature, qui devrait me pousser en cet objet bien vivement à la vengeance ; mais, en termes d'honneur, je me réserve et ne veux point de réconciliation jusqu'à ce que de plus anciens arbitres, d'honorabilité connue, m'aient garanti par licite apaisement que mon nom reste immaculé. Mais jusque-là, je reçois votre offre d'amitié en amitié et n'y ferai point tort.

HAMLET. — Je l'embrasse librement et veux jouer franc cette gageure entre frères. Donnez-nous les fleurets. — Allons.

LAERTES. — Allons, un à ma *main*.

HAMLET. — Cette *main*, vous allez vous la faire sur moi, Laërtes. En mon ignorance, votre adresse, semblable à une étoile dans la ténébreuse nuit, va éclater flamboyante, vraiment.

LAERTES. — Vous vous moquez, monsieur.

HAMLET. — Non, par ces doigts.

LE ROI. — Donnez-leur les fleurets, jeune Osric. — Cousin Hamlet, vous connaissez le pari ?

HAMLET. — Fort bien, monseigneur. Votre Grâce a mis l'enjeu sur le côté faible.

LE ROI. — Je n'en suis point inquiet ; je vous ai vus tous deux ; mais comme il s'est exercé, nous aurons beau jeu.

LAERTES. — Celui-ci est trop lourd, voyons-en un autre.

HAMLET. — Celui-ci me plaît bien. Ces fleurets ont tous même longueur ? (*Ils se mettent en place.*)

OSRIC. — Oui, mon bon seigneur.

LE ROI. — Mettez-moi les tasses de vin sur cette table. — Si Hamlet porte le premier ou le second coup, ou s'il touche à la riposte dans la troisième passe, que toutes les batteries tirent leurs salves. Le roi boira à la reprise d'haleine d'Hamlet ; et dans la coupe il jettera une perle unique, plus riche que celles portées par quatre rois successifs à la couronne de Danemark. Donnez-moi les hanaps ; et que la timbale proclame à la trompette, la trompette aux canonnières dehors, les canons aux cieux, le ciel à la terre : " A cette heure, le roi boit à Hamlet ! " Allons, commencez ; — et vous, les juges de camp, ayez l'œil attentif.

HAMLET. — Allons-y, monsieur.

LAERTES. — Allons, monseigneur. (*Une passe.*)

HAMLET. — Et d'un !

LAERTES. — Non.

HAMLET. — Jugement !

OSRIC. — Un touché, un très palpable touché.

LAERTES. — Eh bien ! reprenons.

LE ROI. — Attendez ; donnez-moi à boire. — Hamlet, cette perle est à toi. Voilà à ta santé ! (*Fanfares et salves.*) Donnez-lui le hanap.

HAMLET. — Je vais pousser cette botte d'abord ; mettez-le là un moment. — Allons. (*Une passe.*) Touché encore ; qu'en dites-vous ?

LAERTES. — Une touche, une touche, j'en conviens.

LE ROI. — Notre fils va gagner.

LA REINE. — Il a chaud ; il est hors d'haleine. Tiens, Hamlet, prends mon mouchoir et essuie-toi le front. La reine lève la coupe à ta fortune, Hamlet.

HAMLET. — Bonne dame !

LE ROI. — Gertrude, ne bois pas !

LA REINE. — Mais si, monseigneur ; je vous prie, pardonnez-moi. (*Elle boit.*)

LE ROI, *à part*. — C'est la coupe empoisonnée ! il est trop tard !

HAMLET, *à la reine, qui lui tend la coupe*. — Je n'ose pas boire encore, madame ; tout à l'heure.

LA REINE. — Viens que je t'essuie la figure.

LAERTES. — Monseigneur, je vais le toucher maintenant.

LE ROI. — Je ne crois pas.

LAERTES, *à part*. — Et pourtant, c'est presque contre ma conscience.

HAMLET. — Allons, la troisième, Laërtes ; vous vous moquez ; je vous prie, poussez de votre meilleure violence ; vous me traitez, je le crains, en amusette.

LAERTES. — Dites-vous vraiment ? Venez-y donc. (*Passe.*)

OSRIC. — Rien d'aucune part.

LAERTES. — A vous maintenant. (*Laërtes blesse Hamlet, puis dans le corps à corps ils échangent les rapières et Hamlet blesse Laërtes.*)

LE ROI. — Séparez-les ! Ils sont furieux.

HAMLET. — Non ! non ! Encore ! encore ! (*La reine tombe.*)

OSRIC. — Prenez garde, — la reine ! là, ho !

HORATIO. — Ils saignent tous les deux. (*A Hamlet.*) Comment se fait-il, monseigneur ?

OSRIC. — Comment se fait-il, Laërtes ?

LAERTES. — Mais, comme un coq de bruyère, pris à mon propre piège, Osric ; je suis justement tué par ma propre trahison.

HAMLET. — Comment est la reine ?

LE ROI. — Elle pâme de voir leur sang.

LA REINE. — Non ! non ! le breuvage ! le breuvage ! — O mon cher Hamlet, — le breuvage ! le breuvage ! — Je suis empoisonnée ! (*Elle meurt.*)

HAMLET. — O scélératesse ! Ho ! qu'on verrouille la porte ; trahison ! Cherchez ! (*Laërtes tombe.*)

LAERTES. — Elle est ici, Hamlet. Hamlet, tu es tué ; point de médecine au monde qui puisse te faire du bien ; en toi, il n'y a pas demi-heure de vie ; le traîtreux instrument est dans ta main, démoucheté et envenimé ; la hideuse machination s'est tournée contre moi ; regarde, me voici gisant, pour ne me relever jamais ; ta mère est empoisonnée ; je ne peux plus. — C'est le roi, le roi qui a tout fait.

HAMLET. — La pointe envenimée aussi ! — alors, venin, à ton œuvre. (*Il frappe le roi.*)

Tous. — Trahison ! trahison !

LE ROI. — Oh ! défendez-moi encore, mes amis, je ne suis que blessé !

HAMLET. — Tiens, incestueux assassin, damné Danois, avale cette potion ! Ta perle unique est-elle là ? Suis ma mère ! (*Le roi meurt.*)

LAERTES. — Juste retour ; c'est un poison broyé par lui-même. — Echangeons nos pardons tous deux, noble Hamlet ; ma mort ni celle de mon père ne retombent sur toi, ni la tienne sur moi ! (*Il meurt.*)

HAMLET. — Le ciel t'absolve ! Je te suis. — Je suis mort, Horatio. — Malheureuse reine, adieu !

— Et vous qui tremblez, pâles devant ce coup tragique, vous, muette audience de cet acte, si j'avais le temps — mais Mort, ce félon sergent, est stricte en ses arrêts, — oh ! je pourrais vous dire... mais laissons aller. — Horatio, je suis mort ; toi, tu vis ; fais de moi et de ma cause juste rapport à ceux qui ne sauront point.

HORATIO. — N'en croyez rien ; je suis un ancien Romain plus qu'un Danois, il reste encore du philtre.

HAMLET. — Si tu es un homme, donne-moi ce hanap : lâche ; par le ciel, je le tiens. — O Dieu, Horatio, quel nom mutilé — les choses demeurant ainsi inconnues — vivra après moi. Si jamais tu m'as tenu dans ton cœur, renonce un temps à la béatitude, et en ce rude monde, douloureusement respire encore pour dire mon histoire. (*Marche au loin et salves.*) Quel tumulte de guerre est-ce là ?

OSRIC. — Le jeune Fortinbras, avec son butin, revenu de Pologne, salue les ambassadeurs d'Angleterre de cette salve guerrière.

HAMLET. — Oh ! je meurs, Horatio ; le puissant poison triomphe sur mes esprits ; je ne peux pas vivre pour entendre les nouvelles d'Angleterre. Mais je prophétise que l'élection tombera sur Fortinbras ; il a ma voix mourante, dis-le lui, avec les événements qui nous ont menés — le reste est silence. (*Il meurt.*)

HORATIO. — Là se brise un noble cœur. — Bonne nuit, doux prince ; que des volées d'anges enchantent ton repos ! — Pourquoi les tambours viennent-ils ici ? (*Entrent Fortinbras, les ambassadeurs d'Angleterre, tambours, drapeaux et troupes.*)

FORTINBRAS. — Où est cette scène ?

HORATIO. — Qu'est-ce que vous voulez voir ? Si c'est chose lamentable ou prodigieuse, cessez votre recherche.

FORTINBRAS. — Cet abatage crie à la curée chaude. — O fière Mort, quel festin se prépare en ton infernale cellule, pour que d'un coup tu aies renversé dans le sang tant de princes !

PREMIER AMBASSADEUR. — Morne vision ! et nos affaires d'Angleterre arrivent trop tard ; les oreilles ne peuvent plus entendre qui devaient nous ouïr annoncer que les ordres sont accomplis, que Rosencrantz et Guildenstern sont morts. De qui recevrons-nous nos remerciements ?

HORATIO. — Pas de sa bouche, si elle avait capacité de vie pour vous remercier ; jamais il ne donna l'ordre de leur mort. Mais puisque à ce point sanglant vous arrivez, vous, des guerres de Pologne, et vous d'Angleterre, donnez ordre que ces corps soient placés, haut en vue, sur un lit de parade ; et laissez-moi dire au monde, qui ne sait rien encore, comment survinrent ces choses : et vous ouïrez des actes de chair et de sang, contraires à la nature, des jugements accidentels, des meurtres hasardeux, des morts complotées par ruse, et des machinations retombées sur la tête des inventeurs. Sur tout cela, je puis déclarer la vérité.

FORTINBRAS. — Hâtons-nous de l'entendre, et invitez les plus nobles à l'audience. Pour moi, avec douleur, j'embrasse ma fortune ; j'ai quelques droits anciens sur ce royaume et l'événement m'invite à les réclamer.

HORATIO. — De cela aussi j'aurai à parler, et de par sa bouche, dont la voix dominera les autres ; mais faites que ceci sur l'heure soit accompli, même-

ment tandis que les esprits des hommes sont troublés ; crainte que de nouveaux malheurs, par complots ou méprises, puissent survenir.

FORTINBRAS. — Que quatre capitaines portent Hamlet, comme un soldat, sur le lit de parade ; car, sans doute, à l'épreuve, il eût fait belles actions de roi : et qu'à son passage la musique des soldats et les rites de la guerre clament tout haut ses honneurs. — Levez ces cadavres. — Un tel spectacle convient aux champs de bataille, mais point ici. — Allez, commandez aux soldats les salves. (*Marche funèbre. Ils sortent en portant les corps, après quoi on tire une salve.*)

FIN

Appendice



Notes

Toutes les indications d'actes, de scènes, de lignes ou de vers se rapportent à l'édition la plus récente d'*Hamlet*, par M. Edward Dowden : (THE WORKS OF SHAKESPEARE. The tragedy of Hamlet, edited by EDWARD DOWDEN. London, Methuen and Co, 1899) [On trouvera entre crochets la concordance avec la présente édition].

P. 9, ACTE I, SC. I, 79-80 [cf. p. 10, ligne 27] :

La leçon adoptée est celle du fol. de 1623, en remplaçant par un point la virgule, à la fin de 79.

MARCELLUS. — *Who is't can inform me ?*

HORATIO. — *That can I. At least the whisper goes so : our last king, etc.*

M. Dowden, ainsi que ses prédécesseurs, a suivi la ponctuation du quarto de 1604.

P. 27, ACTE I, SC. II, 247 [cf. p. 23, l. 9 et 10] :

Let it be treble in your silence still.

Nous avons adopté la leçon de Caldecott et de Macdonald.

M. Dowden et les éditeurs d'Oxford lisent *tenable*.

P. 32, ACTE I, SC III, 103-109 [cf. p. 27, l. 24 et 27] :

Tenders a été rendu par un équivalent, *manifestations*, afin de transporter en français la série de jeux de mots de Polonius.

P. 36, ACTE I, SC. IV, 36-38 [cf. p. 30, l. 31] :

Eale.

M. Dowden propose de lire *evil* ; nous l'avons suivi : le texte est certainement corrompu.

P. 36, ACTE I, SC. IV, 45 [cf. p. 30, l. 34] :

Nous avons suivi l'excellente ponctuation de M. Dowden..

I'll call thee Hamlet,

King, father ; Royal Dane, O, answer me !

P. 42, ACTE I, SC. V, 33 [cf. p. 34, l. 29] :

Roots itself.

Nous avons suivi la leçon de l'édition d'Oxford et de M. Dowden, malgré le texte, identique à la leçon du fol. 1623, qui se trouve dans *Antoine et Cléopâtre* "rot itself", I, IV, 47..

P. 48, ACTE I, SC. V, 150 [cf. p. 38, l. 27] :

Truepenny.

La traduction exacte de cette expression, en valeur absolue et en équivalence de sens est *bonne pièce*.

P. 65, ACTE II, SC. II, 100 [cf. p. 51, l. 34] :

Defect.

La traduction représente par les équivalents *effet* et *défait* les jeux de mots de Polonius.

P. 70, ACTE II, SC. II, 181-183 [cf. p. 54, l. 30] :

God kissing carrion.

Passage corrompu ; on a suivi l'hypothèse de Warburton, acceptée par Johnson et Malone.

P. 74, ACTE II, SC. II, 241 [cf. p. 56, l. 26] :

Secret parts.

L'exacte traduction française, d'aspect trop médical, a été remplacée par l'équivalent contemporain à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e.

P. 79, ACTE II, SC. II, 350 [cf. p. 60, l. 11] :

I think their innovation comes by means of the recent inhibition.

M. Dowden a donné, d'après le professeur Hall Griffin, une explication très satisfaisante de tout ce passage. Nous avons suivi ici la substitution proposée par Johnson, qui a l'avantage de rendre la phrase claire à la lecture, bien que sa correction ne soit probablement pas justifiée.

P. 82, ACTE II, SC. II, 401 [cf. p. 61, l. 30] :

A heron from a handsaw.

Aucune correction plausible n'a encore été proposée. On a traduit par un équivalent emprunté à Villon (*Ballade des concours de Blois*) :

Mon amy est, qui me fait entendant
D'un-cygne blanc que c'est un corbeau noir.

P. 111, ACTE III, SC. II, 125 [cf. p. 85, l. 26] :

Country matters.

M. Dowden fait remarquer avec raison qu'il y a une équivoque obscène. Elle a été traduite en sens absolu et en équivalence par une plaisanterie empruntée à un rondeau manuscrit de Henri Baude, à la fin du xve siècle.

P. 112, ACTE III, SC. II, 139 [cf. p. 86, l. 10] :

Suit of sables.

Nous avons suivi la suggestion de Hudson, d'après Wightwick, qui lit *sabell* ; mais, probablement il y a un double sens intraduisible entre *sable*, noir, et *sables*, fourrures.

P. 112, ACTE III, SC. II, 144-5 [cf. p. 86, l. 15] :

Hobby-horse.

L'allusion d'Hamlet au jeu de "hobby-horse", tombé en désuétude, a été remplacée par une allusion à l'ancienne mode des souliers à poulaine, devenue ridicule au xvi^e siècle, et le refrain pris à la *Ballade des dames du temps jadis*.

P. 113, ACTE III, SC. II, 149 [cf. p. 87, l. 1] :

Miching Mallecho.

Cette personnification du mot espagnol "Mallecho" a été représentée par *Faux Semblant*, personnage du *Roman de la Rose*, dont le rôle convient ici, et qui resta populaire pendant tout le xvi^e siècle.

P. 118, ACTE III, SC. II, 260 [cf. p. 90, l. 34] :

Puppets dallying.

Il a été impossible de traduire la double plaisanterie sur "puppets", prunelles, et marionnettes. On a donc dû choisir en indiquant l'autre sens par le mot "coulisses".

P. 132, ACTE III, SC. III, 73 [cf. p. 100, l. 2] :

Pat.

La traduction par l'onomatopée ne représente que l'expression scénique du mot qui signifie "à point, commodément".

P. 149, ACTE IV, SC. II, 40 [cf. p. 113, l. 3] :

So haply slander.

Ces trois mots ne sont pas de Shakespeare, mais représentent une bonne conjecture de Capell pour remédier à une lacune.

P. 152, ACTE IV, SC. III, 30 [cf. p. 115, l. 24] :

The body is with the king.

La traduction représente exactement le texte : mais le sens du passage n'a pas encore été clairement interprété.

P. 189, ACTE V, SC. I, 35 [cf. p. 144, l. 29] :

Bore arms.

La plaisanterie *arms*, armoiries et *arms*, bras, a été rendue par *droit de haute main* et *maines*.

P. 194, ACTE V, SC. I, 137 [cf. p. 148, l. 15 et 17] :

Lie.

"To lie", être étendu, et "to lie", mentir, ont été traduits par "y être" et "ne pas y être" dans le sens de "ne pas dire juste".

P. 202, ACTE V, SC. I, 263, [cf. p. 152, l. 26] :

I tell thee, churlish priest.

Les mots "en vérité" (*amen*) ont été ajoutés pour renforcer à la scène l'allusion au passage du Nouveau Testament.

P. 204, ACTE V, SC. I, 298 [cf. p. 154, l. 6] :

Eisel; crocodile.

L'explication d'"eisel" est encore incertaine; le sens "fiel" convient mieux que "vinaigre". "Crocodile" a été rendu par "hydre".

P. 206, ACTE V, SC. II, 6-7 [cf. p. 155, l. 12] :

And praised be rashness, for it lets us know.

Nous lisons ainsi ce vers difficile, en joignant les leçons de Pope et de Tyrwhitt.

P. 208, ACTE V, SC. II, 43 [cf. p. 156, l. 30, 31 et 34] :

And many such like Ases of great charge.

Le jeu de mots sur *as* et *ases* (*asses*), a été traduit par "en somme" et "bêtes de somme".

P. 211, ACTE V, SC. II, 99 [cf. p. 158, l. 30] :

Hot for my complexion.

Nous avons suivi la leçon *or my complexion* du Quarto.

P. 214, ACTE V, SC. II, 155 [cf. p. 160, l. 28] :

Carriages.

Le terme "prolonges", qui peut s'appliquer à des pendants de ceinturon et qui est technique en artillerie, a été choisi comme équivalent.

P. 222, ACTE V, SC. II, 298 [cf. p. 166, l. 1] :

He's fat and scant of breath

Nous lisons, suivant la conjecture du Plehwe : *He's hot* (voir l'Introduction).

Adaptation à la scène

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

SCÈNE I (page 10), *supprimé à la représentation, depuis :*
MARCELLUS. — Bon, maintenant asseyons-nous...

jusqu'à p. 12 :

HORATIO. — ...à nos climats et à nos peuples.

MÊME SCÈNE (p. 12), *supprimé à la représentation depuis :*

HORATIO. — Et puis elle a tressailli...

jusqu'à p. 13 :

HORATIO. — ... cette haute colline orientale.

DEUXIEME TABLEAU

SC. II (p. 17), *supprimé à la représentation depuis :*

LE ROI. — ... Le survivant est lié...

jusqu'à :

Et sans éducation. Car...

TROISIEME TABLEAU

SC. III (p. 24), *supprimé à la représentation, depuis :*

LAERTES. — ... Car la nature croissante...

jusqu'à p. 25 :

La plus chaste vierge...

MÊME SCÈNE (p. 26), *supprimé à la représentation, depuis :*
 POLONIUS. — ... et ces quelques préceptes dans ta mémoire.

jusqu'à :

... fasse mûrir ceci en toi.

MÊME SCÈNE (p. 28), *supprimé à la représentation, depuis :*

POLONIUS. — Placez vos entretiens...

jusqu'à :

Voyez-y, je vous prie.

QUATRIÈME TABLEAU

SC. IV (p. 30), *supprimé à la représentation, depuis :*

HORATIO. — Est-ce une coutume !

jusqu'à :

HAMLET. — ... en péril par son scandale.

MÊME SCÈNE (p. 31), *supprimé à la représentation, depuis :*

HORATIO. — ... qui surplombe au-dessus de sa base...

jusqu'à p. 32 :

... l'entend mugir sous lui.

SC. V (p. 35), *supprimé à la représentation depuis :*

LE SPECTRE. — ... O Hamlet ! Quelle chute il y eut là...

jusqu'à :

Mais, paix ! je crois...

ACTE DEUXIÈME

PREMIER TABLEAU

SC. I (p. 43), *supprimé à la représentation jusqu'à la sc. II.*

DEUXIÈME TABLEAU

SC. II (p. 56), *supprimé à la représentation, depuis :*

ROSENCRANTZ. — Comme d'ordinaires enfants...

jusqu'à :

Oui, bien vrai, elle est catin...

MÊME SCÈNE (p. 57), *supprimé à la représentation depuis :*

... que j'ai de mauvais rêves.

jusqu'à p. 58 :

... Je suis terriblement accompagné.

MÊME SCÈNE (p. 58), *supprimé à la représentation, depuis :*

HAMLET. — ... Voyons au fait.

jusqu'à :

Soyez nets et droits avec moi.

MÊME SCÈNE (p. 60), *supprimé à la représentation, depuis :*

HAMLET. — Quels sont ces acteurs ?

jusqu'à p. 61 :

... si la philosophie pouvait le découvrir.

MÊME SCÈNE (p. 63), *supprimé à la représentation, depuis :*

POLONIUS. — Si vous m'appellez Jephté, monseigneur...

jusqu'à :

HAMLET. — ... ne soit pas fêlé au son.

MÊME SCÈNE (p. 64), *supprimé à la représentation, depuis :*

HAMLET. — ... mais elle n'a jamais été jouée.

jusqu'à :

... une tirade qui me plut surtout.

MÊME SCÈNE (p. 64), *supprimé à la représentation, depuis :*

HAMLET. — Maintenant a barbouillé...

jusqu'à p. 65 :

Cherche le vieil ancêtre Priam.

ACTE TROISIEME

DEUXIEME TABLEAU

Sc. II (p. 83), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — Non, non, ne crois pas que je te flatte.

jusqu'à p. 84 :

... comme je fais de toi.

MÊME SCÈNE (p. 85), *supprimé à la représentation depuis :*

OPHÉLIE. — Oui, monseigneur.

jusqu'à :

HAMLET. — Rien.

MÊME SCÈNE (p. 86), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — ... O cieux ! mourir il y a deux mois !

jusqu'à la fin de la pantomime.

MÊME SCÈNE (p. 88), *supprimé à la représentation depuis :*

LA REINE COMÉDIENNE. — ... Pourtant bien que je craigne.

jusqu'à :

C'est qu'un grand amour y croît.

MÊME SCÈNE (p. 88), *supprimé à la représentation depuis :*

LE ROI COMÉDIEN. — ... Propos n'est qu'esclave de mémoire.

jusqu'à p. 89 :

Que nos desseins toujours sont renversés.

TROISIEME TABLEAU

Sc. III (p. 97), *supprimé à la représentation depuis :*

GUILDENSTERN. — ... C'est une très sainte et religieuse crainte.

jusqu'à p. 98 : sortie de Guildenstern et Rosencrantz, Polonius entre.

QUATRIEME TABLEAU

Sc. IV (p. 103), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — ... oh ! une œuvre telle,

jusqu'à :

LA REINE. — ... qui gronde si fort et tonne dès la préface.

MÊME SCÈNE (p. 106), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — ... Pardonnez-moi cette mienne vertu.

jusqu'à :

... la grâce de lui faire du bien.

MÊME SCÈNE (p. 107), *supprimé à la représentation depuis :*

... assumez une vertu.

jusqu'à :

... ou le rejeter d'un miraculeux pouvoir.

MÊME SCÈNE (p. 107), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — ... Il faut que je sois cruel...

jusqu'à p. 108 :

LA REINE. — ... pour souffler ce que tu m'as dit.

ACTE QUATRIEME

PREMIER TABLEAU

Sc. I (p. 112), *supprimé à la représentation depuis :*

LE ROI. — ... Hélas ! comment sera-t-il répondu...

jusqu'à :

LA REINE. — ... il pleure ce qui est fait.

TROISIEME TABLEAU

Sc. III (p. 116), *supprimé à la représentation depuis le commencement de la scène jusqu'à :*

LE ROI. — Par de désespérés remèdes ou ne le sont jamais.

MÊME SCÈNE (p. 118), *supprimé à la représentation depuis la sortie de Rosencrantz et de Guildenstern jusqu'à la fin de la scène.*

QUATRIEME TABLEAU

Sc. IV (p. 120), *supprimé à la représentation toute la scène.*

CINQUIEME TABLEAU

Sc. V (p. 125), *supprimé à la représentation depuis :*

OPHÉLIE. — Vraiment là, sans point jurer...

jusqu'à p. 126 :

Si tu n'avais cherché mon lit.

MÊME SCÈNE (p. 126), *supprimé à la représentation depuis .*

LE ROI. — ... D'abord son père tué...

jusqu'à p. 127 :

... me frappent à mort de toutes parts.

MÊME SCÈNE (p. 128), *supprimé à la représentation depuis :*

LAERTES. — La goutte de sang qui est calme...

jusqu'à :

... ma fidèle mère.

MÊME SCÈNE (p. 129), *supprimé à la représentation depuis :*

LAERTES. — ... La nature est raffinée.

jusqu'à l'entrée d'Opbélie.

MÊME SCÈNE (p. 131), *supprimé à la représentation depuis :*

LE ROI. — ... Si par moyen direct ou collatéral...

jusqu'à la fin de la scène.

SEPTIEME TABLEAU

SC. VII (p. 134), *supprimé à la représentation depuis :*

LAERTES. — ... mais dites-moi pourquoi...

jusqu'à p. 135 :

... vous permettra d'imaginer...

MÊME SCÈNE (p. 137), *supprimé à la représentation depuis :*

LE ROI. — ... La somme assemblée...

jusqu'à :

LE ROI. — (Un Français) vous rendait hommage...

ACTE CINQUIEME

PREMIER TABLEAU

SC. I (p. 148), *supprimé à la représentation depuis :*

PREMIER VILAIN. — Vous n'y êtes pas, monsieur.

jusqu'à :

Ma vivacité bondit de moi à vous.

MÊME SCÈNE (p. 148), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — ... Il nous faut parler au compas...

jusqu'à :

... lui frotter les engelures.

MÊME SCÈNE (p. 152), *supprimé à la représentation depuis :*

LE PREMIER PRÊTRE. — ... Sur elle nous devrions répandre

jusqu'à :

pour l'amener à sa dernière demeure.

MÊME SCÈNE (p. 154), *supprimé à la représentation depuis :*

LA REINE. — ... Ainsi un temps l'accès...

jusqu'à :

... son silence couvrera tête basse.

MÊME SCÈNE (p. 154), *supprimé à la représentation depuis :*
 HAMLET. — ... Mais peu importe.

jusqu'à :
 ... le chien aboierait son soûl.

DEUXIEME TABLEAU

Sc. II (p. 155), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — Monsieur, en mon cœur...

jusqu'à p. 156 :

HORATIO. — C'est très certain.

MÊME SCÈNE (p. 156), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — ... je l'écrivis de belle main.

jusqu'à :

HORATIO. — Oui, mon bon seigneur.

et depuis :

... qu'en somme amour entre eux.

jusqu'à :

... et autres bêtes de somme de grande charge.

MÊME SCÈNE, (p. 157), *supprimé à la représentation depuis :*

HORATIO. — Mais comment avez-vous scellé ?

jusqu'à :

HAMLET. — ... et le troc ne fut jamais connu...

MÊME SCÈNE (*même page*), *supprimé à la représentation depuis :*

HORATIO. — Ainsi Guildenstern et Rosencrantz..

jusqu'à p. 158 :

HAMLET. — ... son deuil a fait monter ma colère.

MÊME SCÈNE (p. 158), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — Tu n'es que plus en état de grâce.

jusqu'à :

... propriétaire de fumier.

MÊME SCÈNE (p. 159), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — Monsieur, sa représentation...

jusqu'à :

OSRIC. — ... parle fort infailliblement de lui.

MÊME SCÈNE (p. 159), *supprimé à la représentation depuis :*

OSRIC. — Monsieur ?

jusqu'à p. 160 :

HAMLET. — ... Eh bien, monsieur ?

MÊME SCÈNE (p. 162), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — Ainsi lui, avec bien d'autres...

jusqu'à p. 162 :

HAMLET. — ... que je sois en point comme dans ce moment

MÊME SCÈNE (p. 163), *supprimé à la représentation depuis :*

HAMLET. — Cette assistance sait et vous savez...

jusqu'à p. 164 :

... cette gageure entre frères.

MÊME SCÈNE (p. 168), *supprimé à la représentation depuis :*

HORATIO. — N'en croyez rien...

jusqu'à :

HAMLET. — ...respire encore pour dire mon histoire.

MÊME SCÈNE (p. 169), *supprimé à la représentation depuis :*

FORTINBRAS. — Cet abatage crie à la curée chaude...

jusqu'à :

HORATIO. — ...retombées sur la tête des inventeurs.

MÊME SCÈNE (p. 169), *supprimé à la représentation depuis :*

HORATIO. — De cela aussi j'aurai à parler.

jusqu'à p. 170 :

... par complots ou méprises puissent subvenir.

Quelques indications pour la mise en scène¹

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU, SCÈNE I (p. 12)

BERNARDO. — Il est ici !

HORATIO. — Il est ici !

A chacune de ces répliques, le spectre, apparu d'abord devant Marcellus, puis disparu, reparait successivement, de chaque côté de la scène, devant le personnage qui parle, puis disparaît.

ACTE TROISIEME

DEUXIÈME TABLEAU, SCÈNE II (p. 81)

Le fond de la salle est occupé par une galerie légèrement élevée. A gauche, dressée sur des tréteaux, la scène réservée

1. Les indications de droite et de gauche sont prises par rapport au spectateur.

aux comédiens avec un banc de verdure. A droite, sur une estrade de quelques marches, des fauteuils pour la reine et le roi, ayant debout près d'eux Polonius (p. 84). Un peu en avant de l'estrade, en bas des marches, un fauteuil pour Ophélie, Hamlet à ses pieds. Horatio sur la galerie du fond de manière à pouvoir observer le roi. Pendant qu'Hamlet parle aux comédiens, l'un d'eux allume les torches d'une rampe dressée devant la scène où ils devront jouer. Ils sortent (p. 83) en soulevant une tapisserie placée devant une porte au fond de cette scène. Toutes les entrées et sorties de la pantomime et de la pièce qui suit se feront par cette porte. Devant les tréteaux de la scène sont groupés des musiciens (hautbois et flûtes) ; ils jouent pendant toute la pantomime.

Après la réplique de la reine comédienne (p. 90), " et que jamais le malheur ne se mette entre nous ", le comédien qui a allumé les torches de la rampe les souffle successivement en laissant toutefois la dernière allumée. Une demi-obscurité doit être faite sur toute la salle. Les soldats qui étaient entrés portant des torches les éteignent. La lumière ne se refait qu'après la sortie, très tumultueuse, du roi et des assistants, par des flambeaux qu'on vient rallumer dans la galerie du fond (p. 91).

(P. 94) : Passent les acteurs et aussi les musiciens de la troupe avec des flûtes.

QUATRIÈME TABLEAU, SCÈNE IV (p. 101)

La chambre à *coucher* de la reine. Les portraits des deux rois sont peints sur la paroi de droite, celui du feu roi particulièrement en vue. Vers la droite, préparé pour la nuit, le lit de la reine, drapé de courtines. Au fond, une fenêtre par laquelle Hamlet pourra suivre la retraite du spectre (p. 106) : " Tenez, là !... il sort... là maintenant, au portail ".

MÊME SCÈNE (p. 108)

Quand la reine a quitté la chambre, Hamlet soulève la tapisserie derrière laquelle est restée le corps de Polonius et sort en le traînant derrière lui.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE VII

Devant l'absence d'indication de mise en scène, nous avons cru pouvoir faire apporter le corps d'Ophélie morte à la fin de cet acte, à la suite de la reine, sur la réplique : " Votre sœur est noyée, Laërtes ".

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE II

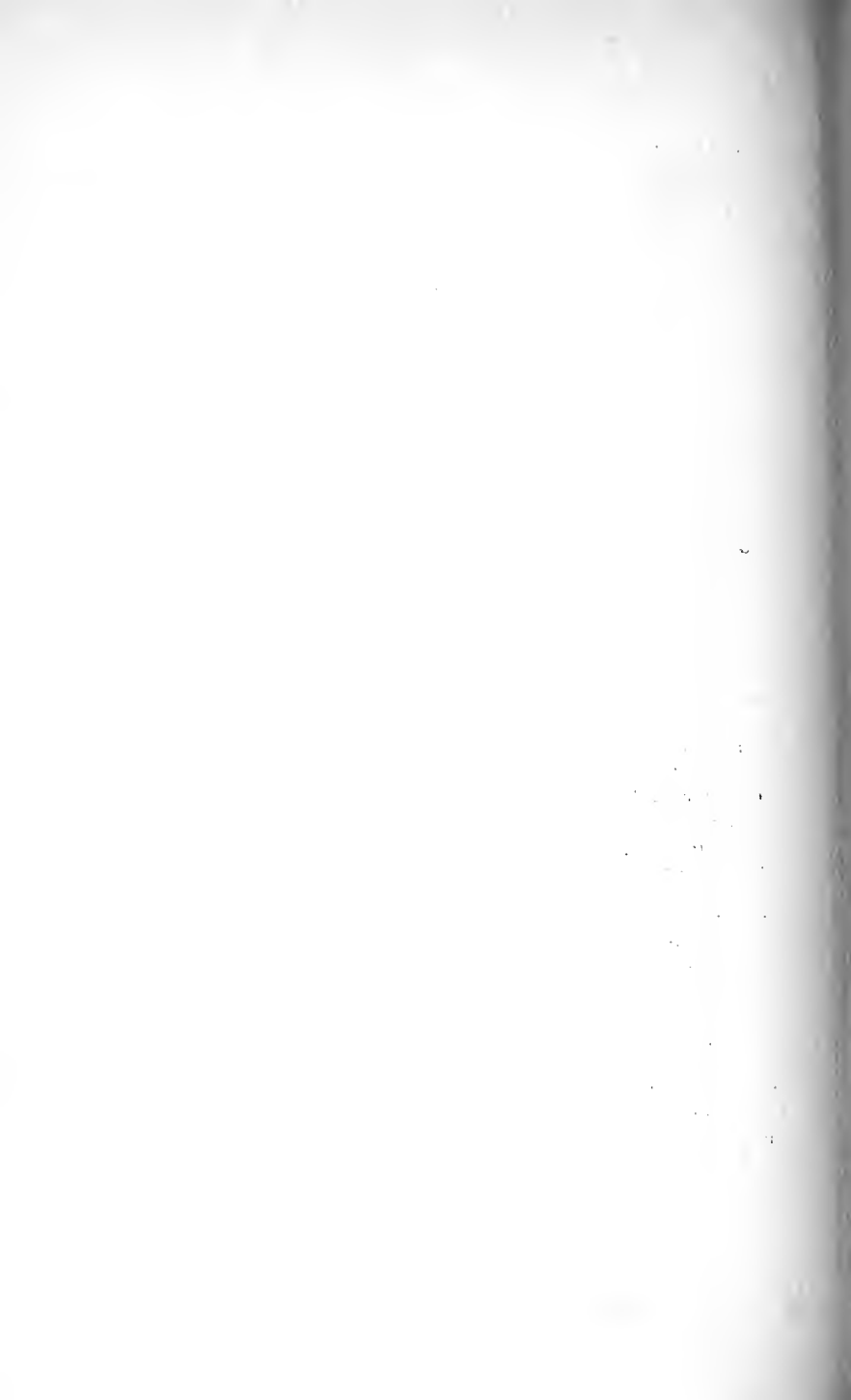
Le roi est nécessairement, dans cette scène, séparé de la reine. Le sens, à défaut du texte, l'indique. Si le roi était placé près de la reine, lorsqu'il lui voit prendre la coupe où il a versé le poison (p. 166), au lieu de lui dire : " Gertrude ne bois pas ", il n'aurait qu'à lui retirer la coupe du geste. Cet éloignement entre lui et elle facilite d'ailleurs l'aparté du roi : " C'est la coupe empoisonnée, il est trop tard " (p. 166).

MÊME SCÈNE

Dans l'assaut, à la reprise qui suit la réplique : " A vous maintenant " (p. 166), l'échange des rapières se fait de la manière suivante.

Hamlet vient d'être, non seulement touché, mais blessé par Laërtes. Cette blessure lui a clairement prouvé que Laertes se sert d'une arme démouchetée. Voulant s'assurer de cette déloyauté, il désarme Laërtes dans un corps à corps. Celui-ci, dont l'épée est tombée, se baisse pour la ramasser, mais il trouve devant son arme Hamlet qui, en feinte manière de courtoisie, lui tend la sienne propre. Il n'ose refuser et la prend. Hamlet, à son tour, ramasse l'arme de Laërtes et, voyant qu'elle est réellement démouchetée, fonce sur lui et le blesse.

A remarquer qu'Osric est forcément dans le secret de l'acte déloyal combiné par le roi et Laertes, puisque c'est lui, Osric, qui présente les armes aux combattants : " Donnez-leur les fleurets, jeune Osric " (p. 166), et qu'il a répondu à Hamlet demandant si les fleurets sont de même longueur : " Oui, monseigneur ". Sa question (p. 166) : " Comment se fait-il, Laërtes ? " doit donc être faite à mi-voix ; tandis qu'au contraire Horatio, qui ignore le crime, demande hautement à Hamlet : " Comment se fait-il, monseigneur ? ". La nuance dans ces deux répliques et la manière particulièrement intéressée dont Osric doit suivre le combat éclairent cette partie de la scène que l'agitation de la lutte et la rapidité des mouvements pourraient rendre obscure.



Francesca da Rimini

Drame en 5 actes dont 1 prologue



LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Marcel Schwob

(1867-1905)

Théâtre

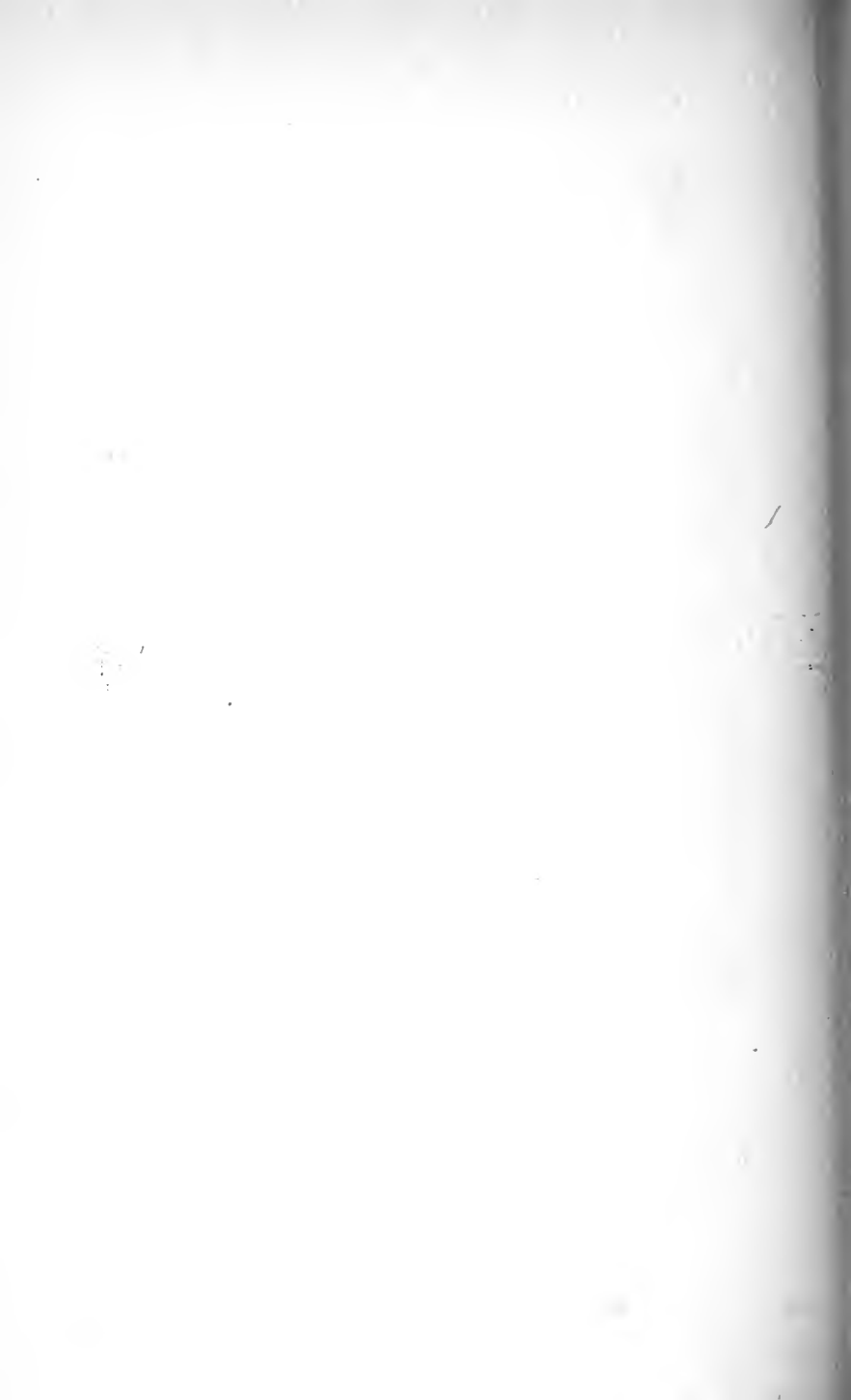
III

Francesca da Rimini

(traduction nouvelle)



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS



A

Madame Sarah Bernhardt

qui

par sa magie créatrice

a réincarné après six cents ans

l'âme de Francesca "che piange e dice"



Préface



Pendant longtemps, les savants italiens furent très embarrassés pour désigner le lieu où périrent Francesca et Paolo. On inclinait à croire que, puisque le père de Giovanni était encore vivant à cette date, et puisque Giovanni lui-même vivait la plupart du temps à Pesaro, c'était là qu'il fallait probablement placer la catastrophe. Rien ne nous indique qu'elle se soit produite à Rimini, et, certainement on ne peut la situer dans la forteresse des Malatesta, qui n'y fut construite que par Sigismond Pandolphe Malatesta, en 1446, cent cinquante-sept ans après la date la plus probable de la mort de Francesca.

C'est une croyance assez répandue que Giovanni tua sa femme et son frère dans l'ancien fort de Verruchio qui couronne une hauteur abrupte au nord de Rimini. Ce fut le premier château accordé à la famille Malatesta par le peuple de cet Etat, pour avoir défendu le territoire contre les seigneurs guerriers de Ravenne.

Je partageais déjà cette opinion à l'époque où j'écrivais le drame qui va suivre, et une circonstance qu'il serait difficile de considérer comme une simple coïncidence vient

de me confirmer dans une conviction qui ne saurait être détruite désormais que par des arguments bien puissants.

La colline escarpée où se dresse la petite ville de Verruchio se termine par deux crêtes, dont chacune est surmontée d'un château. Le plus récent est aujourd'hui devenu un couvent. La ville, avec son église assez moderne et peu intéressante, est établie sur la selle qui unit les deux sommets. La plus ancienne des deux forteresses a été agrandie et restaurée, mais la construction originale date des premières années du XIII^e siècle. Elle se compose d'une grande salle, aujourd'hui transformée en théâtre municipal, d'une tour carrée bâtie sur une fondation massive de maçonnerie où je ne trouvai point trace de cellier ou de voûte, et d'environ six chambres d'habitation réparties en deux étages et où on atteint par l'escalier de la tour. A l'extrémité orientale, se trouve une masse énorme de maçonnerie cimentée où on a pratiqué à grand renfort de travail des excavations, sans doute dans l'espoir d'y découvrir des trésors enfouis, selon la commune légende qui s'attache à tous les châteaux d'Italie. Cette masse a servi probablement de fondation à une autre tour, peut-être détruite par un tremblement de terre ; mais il est également possible qu'on en ait employé plus tard les matériaux à la construction des bâtiments extérieurs, qui sont plus étendus, mais de faible hauteur. Là se trouve le petit jardin habituel, sur un bastion au sud ; la citerne et le puits avec une potence de fer unique portant une poulie ; les dispositions intérieures, les communications et moyens de défense, appartiennent au type ordinaire du moyen âge ; en un mot, à l'exception de son admirable situation, le château de Verruchio ne présente aucun point caractéristique extraordinaire.

Ceci étant donné, il ne m'était pas fort difficile, accoutumé que je suis à ces explorations, de déterminer la

chambre qui devait avoir été réservée pour la châtelaine, et où, sans aucun doute, Francesca a habité, même si elle n'y a pas été réellement assassinée. La chambre de la Dame est toujours située à l'étage supérieur ; elle a toujours, quand c'est possible, deux aspects, au midi et à l'ouest ; elle est toujours la plus éloignée de l'escalier, et, presque invariablement, elle est jointe à un très petit retrait.

Je gravis les trois escaliers de la tour avec une sorte de prévision de cette disposition, effet d'habitude plus que d'intuition et, sans hésiter, j'allai droit à la chambre que je cherchais. La porte de l'escalier s'ouvrait sur un long vestibule ; de là, sur la droite, une seconde porte menait à une grande chambre d'habitation ; une troisième porte donnait accès à la chambre de Francesca, et, au delà, le petit retrait communiquait de nouveau avec la grande salle. Je savais bien que j'étais à l'endroit voulu, mais ma certitude était mêlée de quelque désappointement. Tout cela avait un aspect moderne, malgré les murs du XIII^e siècle et les fenêtres anciennes que j'avais vues du dehors. Le sol était pavé de carreaux rouges propres, les murs et les plafonds passés à la chaux, d'un blanc immaculé, les portes et les fenêtres toutes neuves et récemment repeintes.

La gardienne qui m'accompagnait m'expliqua que ces chambres avaient servi de lazaret il y a quelques années, lors d'une petite épidémie de choléra, et qu'elles avaient été mises en état à ce moment.

Debout dans cette chambre, j'essayais d'évoquer la tragédie. Boccace n'est pas le seul auteur qui rapporte que Paolo tenta de s'échapper à travers une trappe pour gagner l'étage inférieur, tandis que Francesca allait ouvrir la porte à son mari, et que l'amant fut accroché par son iustaucorps à une ferrure, ce dont Giovanni profita pour l'assassiner.

Un tel accident ne me semblait guère adaptable à la représentation théâtrale, et j'ai usé de la liberté du dramaturge en modifiant les détails de façon à donner plus de poids aux éléments essentiels de la scène. Mais il n'y a point de raison pour douter de l'incident de la trappe.

J'étais persuadé que, si je ne me trompais pas sur l'endroit, je découvrirais dans les chambres de l'étage inférieur quelque trace de la machinerie. On m'avertit que les chambres que je désirais voir étaient des pièces de débarras, et qu'on ne les montrait jamais aux visiteurs. Mais, en fin de compte, je réussis à m'y faire introduire.

Je me trouvais dans une chambre mal éclairée correspondant en dimensions à la salle supérieure, mais où l'on ne voyait aucun signe de restaurations récentes : les murs étaient noirs de crasse et de poussière, le dallage antique et inégal, le plafond composé de lourdes poutres de bois supportant, à l'ancienne mode italienne, des poutres transversales plus légères. Elles avaient été renouvelées plus d'une fois sans doute depuis les jours de Francesca, mais renouvelées une à une, à mesure qu'elles se pourrissaient, et sans qu'on eut apporté de changements à la disposition originale.

Et là, en un coin du plafond, et dans ce coin seul, j'aperçus ce que je cherchais et ce que jamais je n'aurais osé espérer découvrir : une ouverture carrée, pratiquée dans la charpente, grâce au raccourcissement de quelques-unes des poutres transversales dont les extrémités reposaient sur la dernière des poutres maîtresses au lieu de s'encasturer dans la muraille.

L'architecte qui avait restauré le plancher de la chambre supérieure, et qui n'avait aucune raison pour conserver la porte de la trappe, avait adroitement résolu le problème en construisant une sorte d'encorbellement en maçonnerie,

qui partait d'un point situé dans l'angle, à environ un mètre et demi du plafond, et qui allait s'élargissant, jusqu'à remplir l'ouverture entière au niveau du plancher supérieur, espace vide d'environ quatre-vingts centimètres carrés.

Je fus frappé à cette vue d'une de ces impressions foudroyantes qui donnent aux jurys la certitude absolue sur un rapport de fait et de lieu et qui décident du sort des assassins. Je suis prêt à admettre que l'existence d'une trappe ancienne dans cette chambre particulière puisse être considérée par quelques personnes comme une coïncidence ; mais ma propre conviction ne sera jamais ébranlée. Je suis persuadé que j'ai vu la chambre où Francesca tomba sous l'épée, et le coin où Paolo Malatesta demeura suspendu par son justaucorps tandis que son frère l'égorgeait.

Sur la date de la mort de Francesca, on s'accorde en général à deux ou trois ans près, et l'existence de sa petite fille ne saurait être mise en doute. L'enfant reçut le nom de Concordia, d'après la mère de Giovanni et de Paolo, femme du vieux Mastino da Verruchio. Le mariage de Francesca est généralement placé en 1275, différents témoignages rapportent sa mort en 1283, en 1285, ou en 1289. J'ai suivi une excellente source en choisissant cette dernière date, qui s'adaptait le mieux au plan du drame.

A une date postérieure, on rencontre en Italie beaucoup de mariages très précoces ; mais ce n'était pas l'usage au XIII^e siècle, et j'ai supposé que le mariage par procuration de Francesca eut lieu quand elle avait dix-sept ou dix-huit ans, ou même plus tard.

Je ne puis trouver aucun renseignement certain sur la mort de Béatrice Orabile di Ghiaggiuolo, qui épousa Paolo Malatesta en 1269. Mais la tradition affirme qu'il la délaissa pour Francesca.

En conclusion, je veux dire que, bien que le présent drame soit le premier, à ma connaissance, qui ait été fondé sur les événements réels et les dates historiques sans souci des traditions poétiques, je n'ai obéi, en le composant, qu'à des considérations purement dramatiques et n'ai point eu la prétention d'en faire une étude d'histoire.

La pièce a été écrite en anglais sur le désir de M^{me} Sarah Bernhardt, avant que fussent annoncées diverses pièces sur le même sujet, et elle a été reçue par M^{me} Sarah Bernhardt sous sa forme anglaise, mais je tiens à déclarer ici la profonde reconnaissance que je dois à mon cher ami Marcel Schwob pour la magistrale version française dans laquelle ce drame paraît pour la première fois devant le public.

F. MARION CRAWFORD.

Paris, 31 mars 1902.

Episode
de Francesca da Rimini
Dante, (*L'Enfer*, chant V)

DANTE (*L'Inferno*, canto V, v. 75).

Poi cominciai : Poeta, volentieri
Parlerei a que'duo, che insieme vanno,
E paion si al vento esser leggieri.

Ed egli a me : Vedrai quando saranno
Più presso a noi ; e tu allor gli prega
Per quell' amor, che i mena ; ed ei verranno.

Si tosto come'l vento a noi gli piega,
Muovo la voce : o anime affannate,
Venite a noi parlar, s'altri nol niega.

Quali colombe dal disio chiamate
Con l'ali aperte e ferme, al dolce nido
Volan, per l'aer dal voler portate ;

Cotali uscir della schiera ov'è Dido,
A noi venendo per l'aer maligno ;
Si forte fu l'affettuoso grido.

O animal grazioso e benigno,
Che visitando vai per l'aer perso
Noi che tignemmo l mondo di sanguigno

DANTE (*L'Enfer*, chant V, v. 75).

Ores commençai : “ Poëte, volontiers
Parlerais à ces deux qui ensemble vont
Et paraissent au vent tant être légers. ”

Et il à moi : “ Jà les verras quand seront
Plus près de nous ; et tu alors les prie
Par celle amour qui les mène, et lors viendront. ”

Sitôt que le vent vers nous les penche
Levai la voix : “ O âmes haletantes,
Venez nous parler, s'Autre ne vous le dénie ! ”

Telles des colombes, par le désir clamées,
D'ailes élargies et fixes, au doux nid
Volent par l'air, de leur vouloir portées,

Telles issirent de l'eschiele où est Dido,
A nous venant parmi l'air malin,
Tant eut de force icel amoureux cri.

“ O créature gracieuse et bénigne
Qui nous vas visitant, parmi l'air pers,
Nous, qui teignîmes le monde de sanguine,

Se fosse amico il Re dell' universo,
Noi pregheremmo lui per la tua pace,
Poi c'hai pietà del nostro mal perverso.

Di quel ch'udire e che parlar vi piace
Noi udiremo e parleremo a voi,
Mentre che'l vento, come fa, si tace.

Siede la terra, dove nata fui,
Su la marina dove'l Po discende
Per aver pace co'seguaci sui.

Amor, ch'a cor gentil ratto s'apprende,
Prese costui della bella persona
Che mi fu tolta, e il modo ancor m'offende.

Amor, ch'a null'amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer sì forte,
Che, come vedi, ancor non m'abbandona.

Amor condusse noi ad una morte.
Caina attende chi vita ci spense.
Queste parole da lor ci fur porte.

Da ch'io intesi quell' anime offense,
Chinai'l viso ; e tanto'l tenni basso
Fin che'l Poeta mi disse : Che pense ?

Quando risposi, cominciai : Oh lasso !
Quanti dolci pensier, quanto disio,
Meno costoro al doloroso passo !

Poi mi rivolsi a loro, a parla'io,
E cominciai : Francesca, i tuoi martiri
A lagrimar mi fanno tristo e pio

Ma dimmi : al tempo de' dolci sospiri,
A che e come concedette Amore
Che conoscesti i dubbioso desiri ?

Ed ella a me : Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria ; e ciò sa'l tuo dottore.

“ Si fût ami le Roi de l'univers,
Nous le prierions pour la paix tienne,
Puisqu'as pitié de notre mal pervers.

“ Telle chose qu'ouïr et dire vous plaira
Nous ouïrons et nous à vous dirons,
Si tant est que le vent, comme il fait, se taise.

“ Sise est la terre d'où je fus née
Sur la rive marine, où le Pô descend,
Pour paix trouver, avec ses affluents.

“ Amour, qui au cœur gentil soudain se prend,
Prit celui-ci pour la belle semblance
Qui me fut tollue, en manière qui encore m'offense.

“ Amour, qui à nul aimé d'aimer ne fait grâce,
M'éprit pour celui-ci d'un plaïre si fort
Qu'ainsi que tu vois, encore ne m'abandonne.

“ Amour nous conduisit à même mort.
Caïn attend qui fit expirer notre vie ”.
Icelles paroles d'eux à nous furent portées.

Dès que j'eus ouï ces âmes offensées,
Inclinai le front, et tant le tins bas
Que le poète me dit : “ Où va ta pensée ? ”

Quand répondis, commençai : “ Oh las ! ”
Quants doux pensers, quants désireux,
Menèrent iceux au douloureux pas ! ”

Puis me tournai à eux, et ores parlai,
Et commençai : “ Francesca, tes martyres
Jusques aux pleurs me font triste et pieux.

“ Mais dis-moi : au temps des doux soupirs
Par quoi et comment vous donna Amour
La connaissance des douteux désirs ? ”

Et elle à moi : “ Nulle pire douleur
Que de se souvenir de l'heureux temps
En la misère. Ce sait le tien docteur.

Ma s'a conoscer la prima radice
Del nostro amor tu hai cotanto affetto
Faro come colui che piange e dice.

Noi leggevamo un giorno per diletto
Di Lancilotto, come amor lo strinse
Soli eravamo e senza alcun sospetto.

Per più fiate gli occhi si sospinse
Quella lettura, e scolorocci'l viso :
Ma solo un punto fu quel che ci vinse.

Quando leggemmo il disiato riso
Esser baciato da cotanto amante,
Questi, che mai da me non fia diviso,

La bocca mi bacio tutto tremante.
Galeotto fu il libro e chi lo scrisse :
Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Mentre che l'uno spirto questo disse,
L'altro piangeva sì, che di pietade
Io venni men, così com'io morisse ;

E caddi, come corpo morto cade

(TEXTE DE L'ÉDITION BARBERA, FLORENCE.)

“ Mais si de connaître le germe premier
De notre amour tu as si grand vouloir,
Je serai celle qui pleure et qui parle.

“ Nous lisions un jour par plaisance
De Lancelot, comme Amour l'étreignit.
Seuls étions, sans nulle suspicion.

“ Par plusieurs fois tint nos yeux en suspens
Icelle leçon, et mua nos couleurs.
Mais tel fut le point qui seul nous vainquit :

“ Quand lûmes comment le rire désiré
Reçut le baiser d'un si grand amant,
Icel, qui de moi ne soit mais départi,

“ La bouche me baisa, tout en trémeur.
Galéhaut fit le livre, et me livra.
Auquel jour nous ne lûmes pas plus avant. ”

Et l'une des ombres ainsi disant,
L'autre pleurait tant que de pitié
Me vint pâmoison, comme si je mourusse,

Et tombai comme un corps mort tombe.

Récit de Boccace

(Commentaire du Dante)



Icelle (*Francesca*) fut fillette de Messer Guido le Vieux de Polenta, seigneur de Ravenne et de Cervia ; et, y ayant eu longue guerre et damnable entre lui et les seigneurs Malatesta de Rimino, advint que par certains entremetteurs fut traitée et composée une paix entre eux ; laquelle, à cette fin qu'elle eût plus de fermeté, il plut à chacune part de vouloir fortifier par lien de parenté ; et cette parenté fut divisée en telle manière, que ledit messer Guido devait donner pour femme une sienne jeune et belle fillette, nommée madonna Francesca, à Gianni fils de messer Malatesta. Et la chose ayant été jà déclarée à aucuns des amis de messer Guido, l'un d'eux dit à messer Guido : “ Gardez comment vous ferez, pour ce que si vous ne tenez compte de l'une des parts qui sont en cette alliance, il s'en pourra suivre scandale. Car vous devez savoir quelle est votre fillette, et de quante hauteuse est son cœur, et si elle voit Gianni avant que le mariage soit parfait, ni vous ni autres ne pourront jà faire qu'elle le veuille pour mari ; et pour ce, quand bon vous paraîtra, il me semble que devez prendre la manière qui s'ensuit : ne faites point venir ici Gianni pour l'épouser, mais un de ses frères, lequel, comme son procureur, l'épousera au nom de Gianni. Or était Gianni homme de grand fierté, et était-on en l'espoir, après la mort de son père, qu'il dût tenir la seigneurie ; pour laquelle cause, combien qu'il fût laid de sa personne et boiteux, messer Guido le désirait pour gendre plutôt qu'aucun de ses frères. Et connaissant qu'assez pouvait advenir selon le raisonnement de son ami, il ordonna secrètement qu'ainsi fût fait comme son ami lui

avait conseillé. Par quoi, au temps dit, vint à Ravenne Polo, frère de Gianni, avec plein mandat d'épouser madonna Francesca. Or était Pol bel et plaisant homme et de moult merveilleuses façons ; et, passant avec autres gentilshommes par la cour de la maison de messer Guido, fut, d'une demoiselle qui là était et qui le connaissait, montré du doigt à madonna Francesca par le pertuis d'une fenêtre, disant : " Madame, voilà celui qui doit être votre mari ", et ainsi le croyait la simple femme ; d'où incontinent madonna Francesca prit affection et amour pour sa personne. Puis, par grand artifice fait le contrat des épousailles, et la dame rendue à Rimini, ne s'avisa point tout d'abord de la duperie et ne la vit que le matin suivant le jour des noces, qu'elle se leva d'auprès de Gianni ; par quoi bien se peut penser qu'elle, se voyant dupée, s'indigna et ne songea point à chasser de son âme l'amour qu'elle y avait placé pour Polo. Et quelle fut depuis l'occasion de ce qu'ils vinrent ensemble, je ne l'ai point ouï dire, sinon en la manière que notre auteur dit, et qui bien se peut être. Mais je crois que ce serait plutôt une fiction imaginée sur ce que possible était être advenu, et m'est avis que notre auteur ne savait point sûrement qu'il en avait été ainsi. Et Polo avec madonna Francesca persévérant en telle familiarité, d'autant que Gianni était allé comme podestà en aucune terre voisine, ils commencèrent de vivre ensemble quasi sans aucun soupçon. De laquelle chose s'étant avisé un singulier serviteur de Gianni, alla vers lui et lui raconta ce qu'il savait de l'affaire, lui promettant, quand il le voudrait, de lui faire voir et toucher.

Là fut Gianni fièrement ému et secrètement retourna à Rinino, et, en telle manière, ayant vu Polo entrer en la chambre de madonna Francesca, se trouva sur l'instant porté à l'huis de la chambre ; en laquelle ne pouvant entrer, pour ce qu'elle était verrouillée par en dedans, il cria de dehors à la dame, et donna de la poitrine contre l'huis. Par quoi, lui reconnu de madonna Francesca et de Polo, icel, cuidant fuir subitement par une trappe d'où on pouvait descendre de cette chambre en une autre, pour en tout ou en partie couvrir son cas, se jeta par ladite trappe, disant à la dame qu'elle allât ouvrir. Mais la chose n'advint pas comme il avait avisé, pour ce qu'en jetant jus, le pli d'un gippon qu'il avait endossé s'accrocha à un ferrement qui était après un bois de la dite trappe. Et ainsi, ayant ja ouvert la dame à Gianni, et cuidant être excusée sitôt qu'il ne trouverait point Polo, Gianni entra et incontinent aperçut que Polo était retenu par le pli de son gippon ; et courant pour l'occire, l'estoc en main, la dame se jeta outre promptement pour l'empêcher et se mit entre

Paolo et Gianni, lequel avait jà levé son bras avec l'estoc en sa main et était tout penché sur son coup. Advint ce qu'il n'avait point voulu, à savoir que l'estoc d'abord perça le sein de la dame, tandis qu'elle était serrée contre Polo. Pour lequel accident Gianni, troublé, comme trop mieux aimant sa dame que soi-même, retira l'estoc et derechef frappa Polo et l'occit ; et, ainsi les laissant tous deux morts, subitement partit et retourna à ses affaires. Et puis furent les deux amants moult pitoyablement le matin suivant ensevelis, et en même sépulture.

Récit de
L'“Ottimo Commento”
du Dante

En Romagne sont deux grandes maisons, à Rimino les Malatesti, à Ravenne ceux de Polenta ; lesquelles maisons, pour ce que trop étaient grandes, eurent guerre ensemble, de laquelle elles firent paix ; et à ce qu'elle fût affermie, Gianni Sciancato di Messer Malatesta, homme de visage rude et de cœur franc, et homme d'armes, et cruel, prit pour femme Francesca, fille de messer Guido le Vieux de Polenta, dame très belle de corps et aux joyeux semblants. Pour ladite dame se prit d'amour Paolo, fils dudit messer Malatesta, moult bel homme de son corps et de merveilleuses façons, et plutôt porté à l'oisiveté qu'à labeur ; et la dame de même pour lui. Finalement, eux étant ensemble sans aucun soupçon, comme parents, et lisant en la chambre de la dame un livre de la Table Ronde, auquel était écrit comment Lancelot s'éprit d'amour pour la reine Guenièvre, et comment par tierce personne, c'est assavoir Galeotto le Brun, seigneur des Iles Lointaines, ils se joignirent ensemble pour raisonner de leur amour, et comme ledit Lancelot par vertu d'icelui raisonnement ayant connu le feu amoureux, eut un baiser de la reine; et jà étant à ce point parvenue ladite Francesca, la force d'icelui traité les vainquit tellement, que, posé jus le livre, ils en vinrent à l'acte de luxure, auquel donna matière le reconfort d'icelui livre, ainsi comme Galeotto donna matière à Lancelot et à la reine. Et tout fut ébruité tellement, qu'aucun familier ayant porté la nouvelle à Gianni Sciancato, tous deux ensemble finalement furent en la dite chambre par lui occis.

Récit de la
Glose du Faux Boccace



D'icelles deux ombres desquelles par l'auteur est faite mention, l'une fut de Paulo da Rimine, frère de Lancilotto (Gianciotto), seigneur de Rimini, cruel homme ; l'autre de Franciescha, fillette de Messer Ghuido, seigneur de Ravenne. L'histoire d'icelles deux ombres est telle. Je dis que, s'ébattant à Ravenne un bon folâtre, et voyant icelle jovente tant belle, dit à la mère de ladite enfançonnette qu'avait cherché la cour des quatre seigneurs ni jà n'y avait vu plus belle jovente qu'icelle, ni de jouvencels n'avait vu plus beau jouvencel que Paolo de Malatesti, et que si lesdites deux bellesse se pouvaient accointer en mariage, jà ne se verrait plus beau couple. Et entendant ce la mère, jà ne pensa sinon que se fit cette parenté et faite par diverses paroles icelle parenté, et venant Lancilotto (Gianciotto) à Ravenne pour épouser la dite Franciescha en lieu de son frère, et la voyant si belle, dit que la voulait pour sa dame, et n'y ayant nul qui osât y contredire pour ce que seigneur il était, la tollut et fut son épouse. Paulo de ce informé, n'en eut cure ; puis, après espace de temps, se trouvant un jour Paulo avec Franciescha en la chambre et lisant au livre de Guenièvre et de Lancelot, et des accointements qu'ils avaient ensemble, l'un et l'autre subitement furent navrés d'amour, et à plusieurs fois se connurent ensemble charnellement ; tant que s'en avisa aucun et le dit à Lancilotto (Gianciotto) ; lequel nullement ne le crut, tenant son frère pour sage. D'où l'autre dit : " Je te le ferai voir. " Et tant le travailla qu'un jour iceux étant ensemble joints, ledit frère Lancilotto (Gianciotto), sitôt que lui furent montrés, les frappa et du coup ambes occit.



Biographies de
Giovanni et de Paolo Malatesta



Giovanni Malatesta dit Gianciotto (Jan le Stropiat)

Il était boiteux, et c'est la raison pour laquelle on le trouve fréquemment désigné dans l'histoire sous le nom de Gianciotto ou Sciancato ; mais doué par contre d'un courage indompté, et implacable dans les *vendette*, il jouissait d'un grand crédit auprès des partisans féroces de son temps. C'était l'aîné des fils de Malatesta ; il n'est donc pas surprenant que la chronique mentionne son nom de préférence à ceux de ses autres frères, à la date où il prit les armes pour combattre aux côtés de son père et prêter son appui aux Guelfes contre Guido da Montefeltro. Il assista à la défaite que subit la faction dont il avait embrassé le parti en l'année 1275. Cependant, l'année suivante, cet échec fut compensé : Giovanni contribua à chasser de Ravenne les Traversari, pour établir la suprématie de la famille da Polenta. C'est probablement à cette occasion qu'il vit et aima la belle Francesca, fille de Guido da Polenta, et qu'il obtint d'en faire sa femme en récompense du secours qu'il avait apporté à son père. L'année suivante il fut appointé *potesà* de Forlì... Les chroniques ne rapportent pas s'il se trouvait dans l'armée de Giovanni d'Appia, lorsque celle-ci fut défaite à Forlì par le comte Guido da Montefeltro ; mais elles racontent qu'il accourut avec les bandes de Rimini pour grossir

les troupes de Guido da Monforte en 1283, à l'aide desquelles il prit sa revanche pour les désastres subis l'année précédente, et réduisit la cité rebelle à l'obéissance du trône des papes. Malatesta di Rimini le Vieux tira profit des services rendus à l'Église pour étendre le pouvoir de sa maison sur les cités voisines ; et, aspirant à la possession de Pesaro, où déjà il tenait en alleu personnel le château fort de Gradara, il fit en sorte d'obtenir pour Giovanni l'office de potestà. Giovanni en remplissant les fonctions en 1285, lorsqu'il fut averti par un de ses serviteurs des amours incestueuses de sa femme Francesca avec son frère Paolo. Aveuglé par la fureur et la jalousie, il courut secrètement à Rimini et là s'étant convaincu de son déshonneur en surprenant ensemble les deux amants, il les tua de sa main...

Il avait épousé en 1275 Francesca di Guido da Polenta di Rimini di Ravenna, morte en 1285, dont il eut une fille unique, Concordia.

Après la mort de Francesca, il épousa Zambrasina di Tebal-dello delli Zembrasi da Faenza, veuve de Tino di Ugolino dei Fantolino, dont il eut 1, Guido, 2, Malatestino (qui continua la lignée), 3, Rengardaccia, 4, Margherita, 5, Ramberto.

Vers la fin de 1296, il construisit une forteresse imprenable pour tenir en sujétion de nouveaux vassaux. Il mourut à Pesaro en l'année 1304.

La lignée de Giovanni Malatesta s'est éteinte au xve siècle.

(Litta. *Famiglie celebri d'Italia*. — Malatesta di Rimini. Tav. VIII).

Paolo Malatesta dit "Il Bello"

Il recut le surnom de Le Bel, parce qu'il l'était, et il doit sa célébrité moins à ses hauts faits qu'aux vers sublimes où le Dante a décrit sa misérable fin. On a écrit de lui qu'il était plus adonné aux arts de la paix qu'aux exercices de la guerre, et non à tort : en effet, dans les sanglantes pages qui narrent les guerres civiles de la Romagne et où le nom des Malatesta se retrouve si souvent, celui de Paolo Malatesta ne se rencontre que dans un seul document du 14 janvier 1276 ; c'est une formule par laquelle les Guelfes de Rimini jurèrent la paix avec les Gibelins entre les mains de l'archevêque de Ravenne. Les Florentins élurent Paolo pour Capitaine du Peuple et Conservateur de la Paix en décembre 1282 ; mais il n'occupa que peu de temps ces fonctions. Dès le mois de février de l'année suivante, appelé par des affaires très urgentes, il demanda et obtint l'autorisation de retourner chez lui. Nous ignorons quelles étaient les affaires si pressantes qui le rappelaient à Rimini : peut-être était-ce l'amour très ardent dont il s'était épris pour Francesca da Polenta, femme de son frère Gianciotto, amour qui les mena tous deux à une si triste mort. En effet, le mari, ayant été averti par un serviteur de l'outrage fait à son lit nuptial, accourut en secret de Pesaro où il occupait la dignité de *potesà*, probablement en

l'année 1285. Il surprit ensemble Paolo et Francesca, et, fou de rage, tua les malheureux amants de la même épée. Telle est la substance des faits qu'on trouve rapportés avec diverses variations.

Paolo Malatesta épousa, en 1269, Orrabile Beatrice di Ghiaggiulo. La date de la mort de celle-ci est inconnue, mais sûrement antérieure à 1303.

De ce mariage il eut pour enfants : 1^o Uberto (qui continua la lignée), 2^o Margherita (qui épousa un Guidi de Rominia).

Litta. *Famiglie celebri d'Italia*. Malatesta di Rimini;
Tav. XVII }

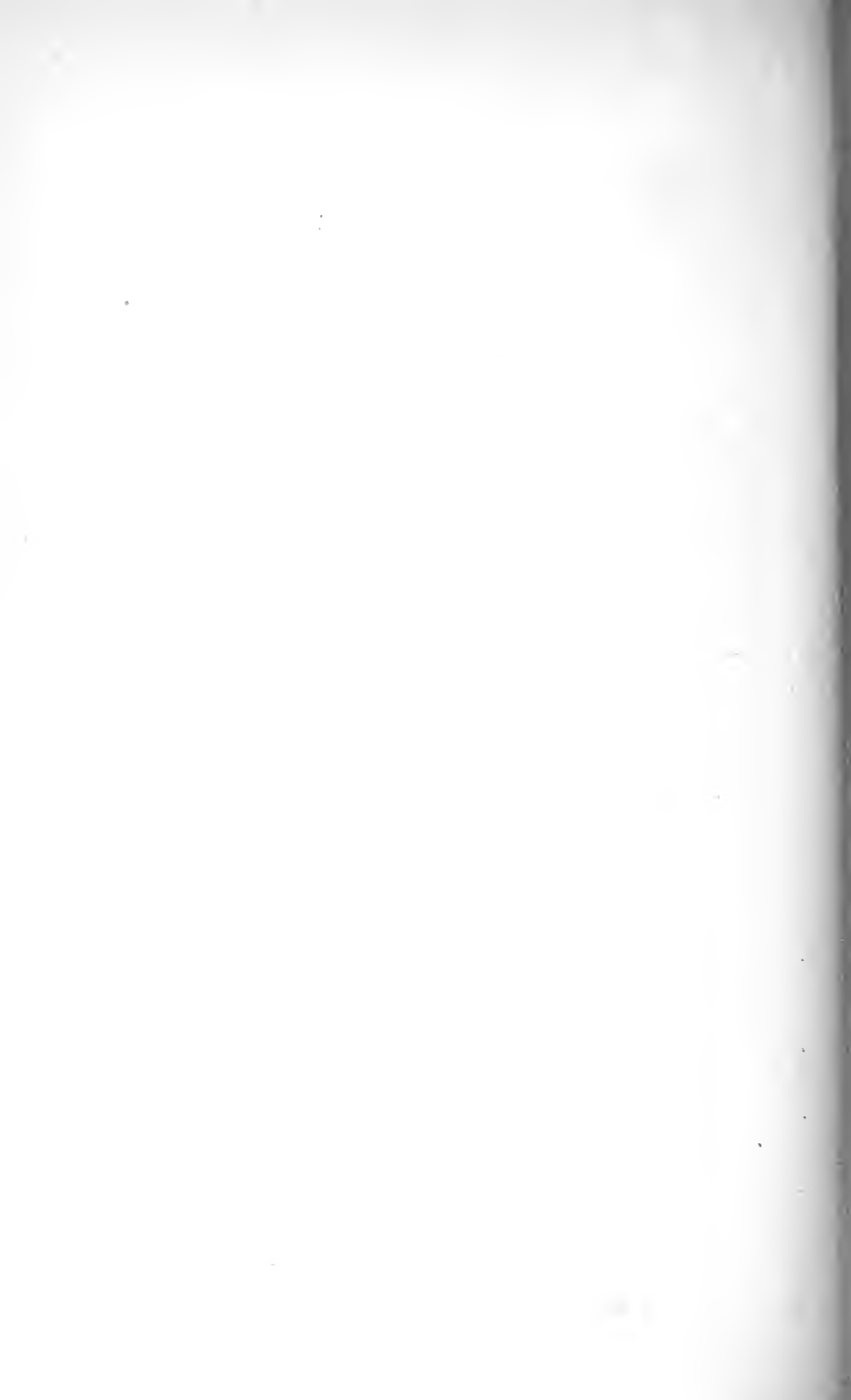
Francesca da Rimini



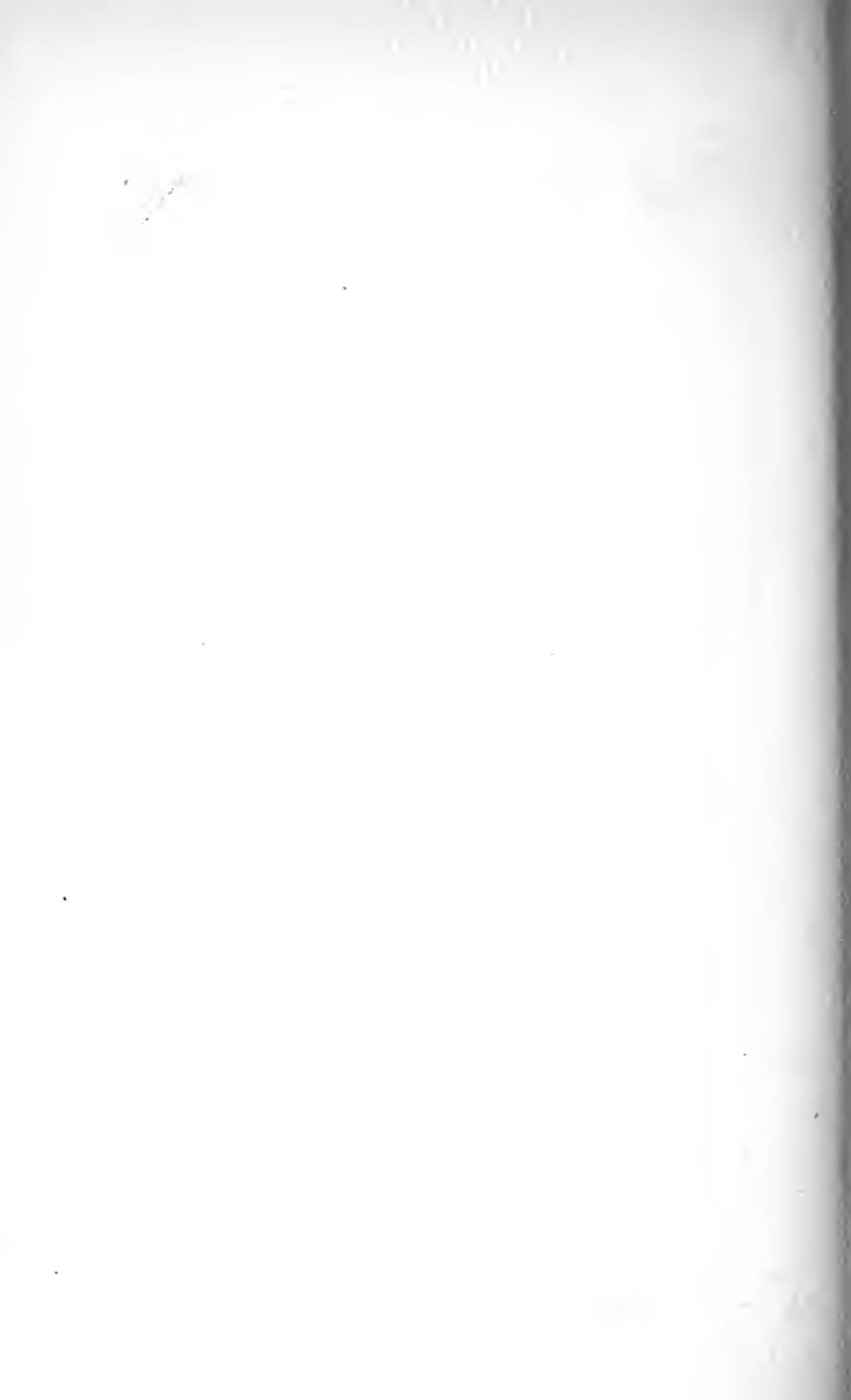
Distribution

<i>Francesca</i> , femme de Jan le Stropiat, trente-deux ans, mariée depuis quinze ans.	M ^{me} Sarah Bernhardt
<i>Giovanni Malatesta</i> , (Jean le Stropiat), quarante ans.	MM. de Max.
<i>Paolo Malatesta</i> , son frère, de trente-cinq à trente-neuf ans.	Pierre Magnier
<i>Premier Soldat</i>	Krauss
<i>Le Jardinier</i>	Barry
<i>Deuxième Soldat</i>	Jean Dara
<i>Le Geolier</i>	Cauroy
<i>Le Sénéchal</i>	Piron
<i>Un Vieux Serviteur</i>	de Neuville
<i>Première Femme</i>	M ^{mes} Patry
<i>Deuxième Femme</i>	Boulanger
<i>Un Page</i>	Simonson
<i>La Voix de Béatrice</i> ,	Savelli
<i>Concordia</i> , Fille de Giovanni et de Francesca, quatorze ans.	Yvonne de Bray
<i>Troisième Femme</i>	Germain

L'action du prologue se passe en 1275 ; celle de la pièce en 1289. La scène est au château de Verruchio près Rimini. — PROLOGUE : Une salle du château. — PREMIER ACTE : La chambre de Francesca. Matinée de printemps. — SECOND ACTE : La cour du château. Même jour. — TROISIÈME ACTE : Un jardin. Deux mois plus tard. L'après-midi. — QUATRIÈME ACTE : La chambre de Francesca. Même jour.



Prologue



Une salle au château de Verruchio, près Rimini. Au fond, à gauche, porte donnant sur la chambre à coucher de Francesca. Au fond, à droite, armes et panoplies. A droite, au premier plan, grande fenêtre aux volets intérieurs. Au fond, à l'angle de gauche, niche avec grande statue de la Vierge en bois peint. De chaque côté un vase contenant des fleurs d'automne. Au-dessus de la niche, veilleuse suspendue, dans laquelle brûle une faible lumière. Porte à gauche, au premier plan. A droite, second plan, petite porte donnant sur l'appartement de Giovanni.

Grande table et grand fauteuil en chêne. Deux escabeaux carrés. Deux grands coffres en bois sculpté sur lesquels sont jetés des peaux d'ours et de loup. La salle est plongée dans une demi-obscurité. Par la porte ouverte de la chambre à coucher on aperçoit de la lumière.

Au lever du rideau la Première Femme âgée, est assise sur un escabeau près de la table. La Deuxième Femme tire de deux malles de cuir liées ensemble des pièces de soie, de dentelle, etc. La Troisième Femme entre par la porte ouverte de la chambre à coucher et aide les deux premières ; pendant le dialogue elle va et vient, emportant les étoffes dans la chambre. (Musique au loin.)



SCENE PREMIERE

PREMIÈRE FEMME, DEUXIÈME FEMME,
TROISIÈME FEMME.

PREMIÈRE FEMME. — Comme il se fait tard !
(*La musique cesse.*)

DEUXIÈME FEMME. — Ils doivent avoir fini de
souper ; on n'entend plus la musique.

PREMIÈRE FEMME. — Pauvre dame ! Ce n'est pas
de sitôt qu'elle aura le cœur au rire et aux chansons !
Mais comme elle s'attarde !

DEUXIÈME FEMME. — Nous ne pourrons pas
aller nous coucher avant l'aube.

PREMIÈRE FEMME. — Est-elle belle, dis ? Moi,
je ne l'ai pas vue : mais toi, tu étais à la noce à
Ravenne...

DEUXIÈME FEMME. — Belle ? Je ne sais pas :
je n'ai vu que ses yeux. (*Elle déploie une pièce de soie
bleu pâle.*) Oh ! la merveilleuse couleur ! Ce doit être

de la soie de Constantinople. (*Courte pause. Elles regardent toutes trois la soie.*)

PREMIÈRE FEMME. — De si beaux yeux ?

DEUXIÈME FEMME. — Il aurait fallu les voir, quand elle a aperçu Monseigneur Paolo !

PREMIÈRE FEMME. — Sa famille lui a fait croire que c'était Monseigneur Paolo il Bello qu'elle épousait, n'est-ce pas ?

DEUXIÈME FEMME. — Oui, c'est ce qu'elle croyait quand il est entré, et son regard était fondu de douceur ; mais quand on lui a dit que c'était un mariage par procuration, que monseigneur Paolo ne faisait que tenir la place de son frère, ah ! si tu avais vu ses yeux, alors...

PREMIÈRE FEMME. — Eh bien ?

DEUXIÈME FEMME. — C'étaient des yeux de fauve ! et puis elle les tourna vers Monseigneur Paolo, et ce n'étaient plus les mêmes.

PREMIÈRE FEMME, *elle baisse la voix*. — Son père savait bien qu'elle serait morte plutôt que d'épouser Jan le Stropiat, si elle voyait sa figure.

DEUXIÈME FEMME, *elle traverse vers la porte de gauche*. — Oui, on lui a dit que c'était tout le portrait de son frère. Il ne doit arriver qu'au milieu de la nuit, quand tout sera éteint, quand elle sera endormie ; il dira qu'il a été retenu à Pesaro, où on l'avait appelé en toute hâte...

PREMIÈRE FEMME, *elle interrompt et montre du doigt la porte à droite*. — Je sais, je sais, et il est là. Tout cela finira mal, très mal. Mais ce ne sont pas nos affaires. Comme elle s'attarde. (*Rentre la troisième femme.*)

DEUXIÈME FEMME. — C'est qu'elle n'est pas fort pressée de quitter la compagnie de Monseigneur

Paolo. Pourtant ils n'ont pas cessé de causer ensemble à ce qu'il m'a paru, tout le long de la route, depuis Ravenne.

PREMIÈRE FEMME. — Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai !

TROISIÈME FEMME. — Est-ce vrai, ce qu'on dit, que ce mariage n'est pas autre chose qu'un marché ?

DEUXIÈME FEMME. — Oui, bien. C'est tout juste comme si Monseigneur Jan le Stropiat, avait acheté un palefroi ou un épervier.

TROISIÈME FEMME. — Ou une esclave.

PREMIÈRE FEMME. — C'est vrai qu'on vend des femmes à Venise !

DEUXIÈME FEMME. — Ce sont des pirates qui les apportent d'Orient. On les vend au poids de l'or.

PREMIÈRE FEMME. — Mais à Ravenne, on ne les paie ni d'or ni d'argent ; on les a pour des promesses d'alliance.

TROISIÈME FEMME. — C'est sur une alliance que le marché a été conclu ?

PREMIÈRE FEMME. — Oui. Oh ! c'est bien simple. Monseigneur Giovanni avait vu un jour la belle dame Francesca : il a eu le goût d'en faire sa femme. Bon. Il se trouve justement que le père de la dame avait besoin qu'on lui aide dans ses querelles avec voisins. Voilà qui s'arrange à merveille. On remet M^{me} Francesca aux mains de Monseigneur Giovanni, à condition qu'il fournisse au père cinquante hommes d'armes, chevaux et équipages, à la première réquisition. Regardez donc cette pièce de dentelle ! Quelle finesse !

TROISIÈME FEMME. — C'est du point de Burano.

DEUXIÈME FEMME. — Alors le prix d'une noble fiancée à Ravenne, c'est cinquante hommes d'armes ?

Ce n'est pas très cher. Une belle esclave de Géorgie vaudrait davantage, au marché de Venise.

TROISIÈME FEMME. — Et je jure bien que le gentilhomme qui l'achèterait serait au moins beau garçon.

DEUXIÈME FEMME, *elle écoute à la porte à gauche, qu'elle vient d'ouvrir.* — Les voilà, je les entends.

PREMIÈRE FEMME, *elle se lève et prête l'oreille.* — Chut ! (*Musique très douce d'instruments à corde ; on entend la voix de Francesca, rieuse ; une faible lueur illumine la porte. Les trois femmes se placent de chaque côté et attendent.*)

SCENE II

LES MÊMES, *puis* FRANCESCA, PAOLO,
DEUX FEMMES et DEUX HOMMES.

(*Entre Paolo, menant Francesca par la main. Deux femmes et deux hommes les suivent avec des torches de cire qu'elles fixent dans des torchères en fer forgé. On entend au dehors la musique un peu plus forte.*)

PREMIÈRE ET DEUXIÈME FEMMES, *faisant la révérence.* — Plaise à Votre Grâce !

FRANCESCA *regarde autour d'elle, tenant toujours la main de Paolo.* — C'est là ma chambre de noces ?

PREMIÈRE FEMME. — Non, gracieuse dame, la chambre est plus loin.

PAOLO. — Voici le seuil où je dois m'arrêter et où ma mission expire. Adieu, très chère sœur.

FRANCESCA, *le retenant.* — Tant de hâte, mon frère ? (*Aux deux femmes.*) Allez, je vous suivrai. (*Les deux femmes passent dans la chambre de Francesca.*)

PAOLO. — Oui, il le faut... adieu. (*Il lui baise la main, mi-agenouillé.*) Si je vous ai servi fidèlement au lieu et place de Giovanni, je vous prie d'en garder aimable souvenir.

FRANCESCA, *l'attirant vers la table.* — Ne voulez-vous pas vous asseoir un instant près de moi ? N'avez-vous pas le devoir de me remettre à mon mari, en personne ? Et puis (*elle rit légèrement*), si je ne vous vois pas tous les deux, à côté de l'un de l'autre, comment voulez-vous que je juge de votre merveilleuse ressemblance ?

PAOLO, *protestant.* — Il se fait tard, douce dame...

FRANCESCA, *souriant.* — Il se fait tard et vous êtes las, le sommeil pèse sur vos yeux. Je comprends bien ! La responsabilité, les fatigues de la route...

PAOLO. — Vous vous moquez, chère sœur. Pour ma part, je ne serais point las, dussé-je vous servir jusqu'au terme de la route de ma vie.

FRANCESCA. — En vérité ? (*Tous deux se regardent un instant.*) Merci. Promesse faite. Dites-moi maintenant s'il est vrai que vous vous ressemblez tant, votre frère et vous, qu'on vous prendrait l'un pour l'autre ?

PAOLO, *évasivement.* — Comment vous le dirais-je ? Sait-on jamais soi-même ce qu'on paraît aux autres ? Nous sommes frères ; sans doute, je pense qu'on doit nous trouver quelque ressemblance. Mais il a les cheveux sombres et des yeux noirs très perçants. (*Il se relève.*)

FRANCESCA. — Ah ! quel dommage ! Il a les cheveux sombres...

PAOLO. — Adieu, encore une fois.

FRANCESCA, *à regret.* — Bonne nuit. (*Paolo se dirige vers la porte.*) Paolo !

PAOLO, *se retournant*. — Vous désirez ?

FRANCESCA. — Rien, rien. Je me suis sentie très seule en vous voyant partir.

PAOLO. — Vos femmes vous attendent.

FRANCESCA, *elle jette un regard vers sa chambre*. — Oui, je sais. Mais avant que vous partiez, dites-moi, est-ce que je vous reverrai bientôt ?

PAOLO, *après un moment d'hésitation*. — Non, je ne crois pas. Désormais, nous ne nous rencontrerons guère, je le crains.

FRANCESCA, *avec une nuance d'humeur*. — Vous pourriez au moins rester encore un jour, pour me tenir compagnie. Mon mari n'arrivera peut-être pas de sitôt.

PAOLO, *qui sait la vérité*. — Il sera ici demain.

FRANCESCA. — Il est près de minuit. Ce sera bientôt "demain".

PAOLO. — Oui, bientôt. (*Très bas.*) Trop tôt ! (*Il soupire.*)

FRANCESCA, *tristement, à elle-même*. — Peut-être... (*Changeant de ton.*) Vous n'oublierez pas de me donner le livre dont vous m'avez parlé, n'est-ce pas ?

PAOLO. — Je vous l'enverrai sans faute.

FRANCESCA. — Merci. Je n'ai pas lu beaucoup de livres. Quand l'écriture n'est pas très claire, c'est si difficile... Mais vous viendrez m'aider à lire, quelquefois ?...

PAOLO. — Oui, je viendrai... quelquefois. Mais l'écriture de ce livre est bien belle et claire.

FRANCESCA. — De quoi parle-t-il ce beau livre ? Vous ne pourriez pas me le dire, un peu ?

PAOLO. — C'est l'histoire d'un chevalier et d'une grande reine ; et le livre dit comment ils s'aimèrent tous les deux.

FRANCESCA, *après une pause. Pensive.* — Est-ce qu'ils s'aimèrent fidèlement ?

PAOLO, *après une pause.* — Oui, très fidèlement. Jusqu'à la fin.

FRANCESCA, *intéressée.* — Et il n'y a rien d'autre ?

PAOLO. — Nous n'aurions pas le temps, maintenant, pour que je vous dise tout. Mais j'espère que l'histoire vous plaira, quand vous la connaîtrez.

FRANCESCA. — J'en suis sûre.

PAOLO. — Et maintenant, Madame ma sœur, il faut vous dire adieu.

SCENE III

FRANCESCA, PAOLO, *puis* LES FEMMES
ET LE VIEUX SERVITEUR

FRANCESCA, *à regret.* — Puisqu'il le faut... (*Paolo s'attarde un moment, puis, avec un effort, va droit à la porte et sans se retourner. Francesca, seule, soupire, se lève, va lentement et à regret vers la chambre à coucher, se retourne, puis, semblant prendre tout à coup la résolution d'oublier, se dirige vers la statue de la Vierge et joint ses mains devant l'image.*) Ave Maria gratia plena... (*Sa voix se perd dans le murmure bas de la prière. Courte pause.*) Salve regina, mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra... (*La voix se perd dans un murmure comme plus haut. Tandis qu'elle prie, rentre la première femme de la chambre à coucher.*)

PREMIÈRE FEMME. — Madame, il est presque minuit.

FRANCESCA. — Je viens. (*Elle jette un regard autour d'elle puis s'avance vers la porte de sa chambre.* —

Sortent Francesca et la Première Femme, fermant la porte. — A peine sont-elles sorties, entre par la petite porte à droite le vieux serviteur, portant une cotte de mailles, un heaume et des armes. Il avance avec précaution, tend l'oreille près de la chambre à coucher, puis, allant à la panoplie, se met à y disposer les armes. Puis il passe à gauche, éteint l'une des torches de cire et emporte la seconde tout allumée. Dans l'instant qu'il saisit l'éteignoir pour éteindre la veilleuse, rentre la Première Femme.)

PREMIÈRE FEMME. — Que fais-tu là ?

LE SERVITEUR. — C'est l'ordre de Monseigneur. Toutes les lumières doivent être éteintes à minuit.

PREMIÈRE FEMME. — Tu pourrais au moins nous laisser le temps de partir, quand nous aurons terminé notre service auprès de la mariée.

LE SERVITEUR. — Vous emporterez les flambeaux de la chambre de Madame pour vous éclairer.

PREMIÈRE FEMME, *elle le regarde*. — Ah ! je comprends. Mais il ne faut pas éteindre la lampe de Notre-Dame : cela porterait malheur au mariage. Voyons, que je trouve ce voile que Madame a laissé tomber. (*Le serviteur l'accompagne avec une torche. Elle trouve le voile à l'endroit où Francesca s'était assise. Le serviteur se dirige aussitôt vers la porte de Giovanni et sort, laissant la porte entre-bâillée. La première femme ouvre la porte de la chambre de Francesca, et on aperçoit de la lumière. La deuxième femme est sur le point de sortir.*)

PREMIÈRE FEMME. — Le voilà, je viens de le trouver. (*Elles entrent, laissant la porte ouverte.*)

SCENE IV

GIOVANNI, puis FRANCESCA

LA VOIX DE LA PREMIÈRE FEMME, à l'intérieur. — Nous souhaitons bonne nuit à Votre Grâce. (*Entrent les deux femmes, portant des flambeaux ; elles rient, regardent derrière elles, et sortent à gauche. La scène est dans une obscurité presque complète, sauf une lueur de lune qui filtre à travers les volets mal clos de la fenêtre. Au moment où les femmes ferment la porte, Francesca entre, en robe de nuit blanche. — Au même moment, entre Giovanni, par la porte de sa chambre. Il rencontre Francesca, de façon qu'on aperçoit son visage à la clarté de la lune.*)

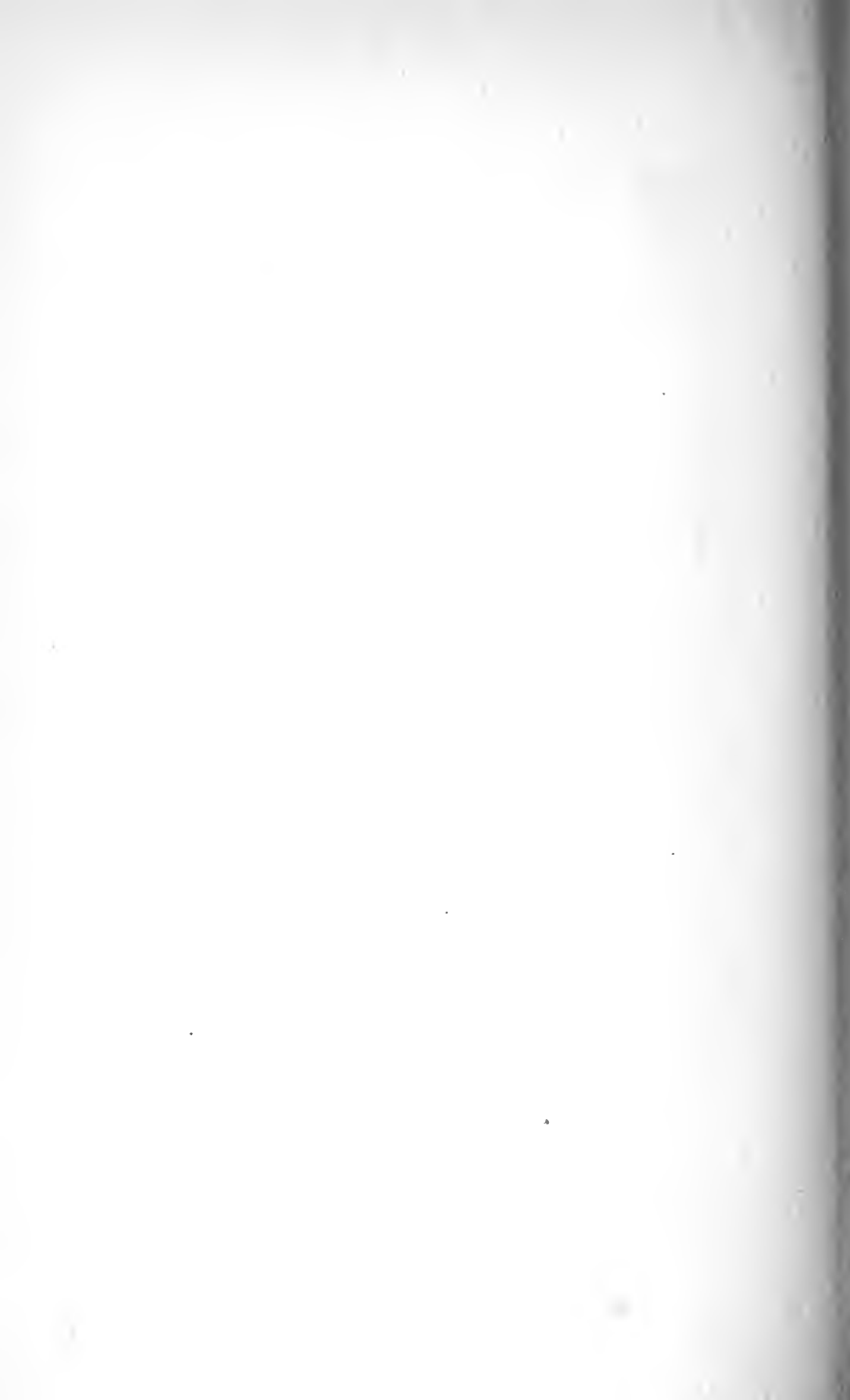
FRANCESCA, frappée de terreur. — Ah ! qui êtes-vous ?

GIOVANNI. — Giovanni Malatesta.

RIDEAU



Acte Premier



La chambre de Francesca. Architecture gothique. Double porte au fond avec un grand verrou de fer ouvragé, très apparent sitôt que les tentures sont écartées. Fenêtres à gauche, au premier et au second plan, et à gauche au fond : cette dernière étroite et dépourvue d'escalier.

Petite porte ogivale à gauche au premier plan. A droite, au fond, alcôve ouverte, où on aperçoit un lit à tentures. A droite, au second plan, grande cheminée gothique. La salle est pavée de dalles blanches et noires. En bas, à gauche, fauteuil gothique à grand dossier pour deux personnes avec escabeau. Les fenêtres sont hautes et on y accède par des marches, de sorte qu'en se tenant sur la marche la plus élevée de la fenêtre de gauche, au second plan, on peut jeter les yeux par-dessus le dossier du fauteuil. Au lever du rideau, les oiseaux chantent dehors et le soleil levant lance un rayon par la fenêtre de gauche au fond. Pendant la durée de l'acte, le soleil se meut lentement jusqu'à ce que les rayons du couchant tombent par les fenêtres de gauche au premier et au second plan.



SCENE PREMIERE

CONCORDIA, puis GIOVANNI

CONCORDIA, *au lever du rideau. Elle s'avance entre les tentures du fond et appelle. — Maman ! (Elle entre, regarde l'alcôve et appelle.) Maman chérie ! (Elle s'avance vers l'alcôve, pour voir.) C'est qu'elle est encore au jardin, alors. (Elle passe à gauche, monte par les marches de la fenêtre de gauche au deuxième plan, qu'elle ouvre. Un flot de lumière lui inonde le visage. Les oiseaux chantent. Elle regarde dehors.)* Oui, la voilà, avec mon oncle Paolo. Quel malheur que cette fenêtre soit si haute ! J'aurais sauté jusqu'en bas et je les aurais vite, vite surpris par mes baisers. Mais il y a bien deux fois la hauteur d'un homme ! *(Elle les guette.)* Voilà que leurs têtes se touchent presque. *(Elle guette, puis elle rit.)* Si j'avais une rose, je la leur jetterais — une seule rose pourrait les toucher tous les deux. *(Elle guette.)* Les voilà qui se promènent sous les pommiers en fleur — ah !

qu'ils sont beaux ! — Adieu, à bientôt ! (*Elle leur envoie des baisers, demeure encore un temps à les regarder puis redescend de la fenêtre, debout sous la lumière forte.*) Comme j'aime le jardin quand la tiédeur du printemps monte en chaleur d'été ! L'air est si doux au temps où les fleurs se font fruits, où les petits oiseaux essayent leurs ailes ! (*Entre Giovanni, par le fond, doucement, comme s'il voulait la surprendre. Concordia prête l'oreille, sourit, et tend ses mains derrière elle pour qu'il les prenne. Il les saisit, les tient, et lui embrasse la tête. Elle rit, joyeuse.*) Père ! Je savais bien que c'était toi !

GIOVANNI, *tendrement*. — Il y a donc deux yeux dans cette petite nuque ?

CONCORDIA. — Non, mais il y a en dans mon cœur.

GIOVANNI. — Pour voir ceux que tu aimes. Combien sont-ils, mon enfant ?

CONCORDIA. — Tu sais bien. Vous êtes trois. Il y a toi et puis maman, et puis mon oncle Paolo. Et toi, combien en aimes-tu ?

GIOVANNI, *avec un sourire*. — Les mêmes. Toi et Paolo, et ta mère.

CONCORDIA. — Et maman m'aime, moi, et puis mon oncle Paolo, et puis toi. (*Elle rit.*)

GIOVANNI, *gravement, demi à part*. — Moi ?

CONCORDIA. — N'es-tu donc pas son mari ? C'est toi qu'elle aime d'abord, bien sûr.

GIOVANNI. — Oui, mais le dit-elle ?

CONCORDIA. — Quoi donc ?

GIOVANNI, *avec émotion*. — Qu'elle m'aime...

CONCORDIA. — Cela va sans dire.

GIOVANNI, *demi à part*. — Il n'en serait que plus tendre de le dire. (*A Concordia, en hésitant.*) Est-ce

qu'elle te parle quelquefois de moi ? Est-ce qu'elle ne te parle jamais tendrement de moi ?

CONCORDIA, *elle essaye de se rappeler.* — Si, si, je suis sûre que si. (*Elle se souvient.*) Oh oui ! Tiens, l'autre jour encore elle a dit que tu saurais mater le cheval le plus vicieux.

GIOVANNI, *qui a écouté avidement, désappointé.* — C'est tout ?

CONCORDIA. — Et que tout le monde a peur de toi.

GIOVANNI. — Ta mère a peur de moi ?

CONCORDIA. — Oh oui !

GIOVANNI. — Et toi, mon enfant ? Toi aussi, tu as peur de moi ?

CONCORDIA, *d'une impulsion soudaine, lui jette les bras autour du cou.* — Non, vraiment ! Je t'aime bien trop. Pourquoi donc aurais-je peur de toi ? M'as-tu jamais dit une parole rude, m'as-tu jamais fait du mal, m'as-tu jamais refusé rien de ce que je te demandais ?

GIOVANNI, *tristement.* — Ai-je jamais rien refusé à ta mère ? Lui ai-je jamais fait du mal ?

CONCORDIA. — Mais non, bien sûr !

GIOVANNI. — Et pourtant elle a peur de moi.

CONCORDIA. — Oui, mais un peu, seulement, quand tes yeux sont bien noirs et que tu fronces le sourcil. Oui, comme cela. (*Elle lui caresse le front en riant.*) Là, là ! Allons, maintenant, regarde-moi et fais-moi un beau sourire, comme mon oncle Paolo.

GIOVANNI. — C'est un talent que je n'ai jamais possédé. Je ne sais pas.

CONCORDIA. — Mais si, tu sais. Et puis c'est une chose que maman aime tant ! Elle en parle,

quelquefois du sourire de mon oncle Paolo, quand il n'est pas là ; elle trouve que je lui ressemble.

GIOVANNI, *il tressaille, mais se contient.* — Que tu lui ressembles !

CONCORDIA. — Mais oui. Qu'est-ce que tu as ?

SCENE II

LES MÊMES, puis PAOLO

GIOVANNI. — Rien. (*Il lui tourne la figure vers la lumière et l'examine en silence. Entre Paolo, qui reste debout sous la porte du fond. Il les regarde sans parler.*) Non, tu ne ressembles pas à mon frère Paolo.

PAOLO, *s'avançant.* — Concordia, me ressembler, à moi ? Je voudrais, moi, lui ressembler, à elle ! Elle a les yeux de sa mère, et un cœur sans reproche, comme son père. (*A Concordia, en lui caressant la main, tandis qu'elle lève les yeux vers lui.*) Oui, mon enfant, ton père, que tu vois là, est l'homme le plus brave qui jamais ait chevauché monture ou couché lance au râtelier.

GIOVANNI. — Pas plus brave que toi, frère.

CONCORDIA, *à Giovanni.* — Ni moins doux à ceux que tu aimes. Seulement, voilà, tes ennemis ont peur de toi.

GIOVANNI. — Comment, mais tu disais tout à l'heure que ta mère...

CONCORDIA, *riant mais craignant qu'il n'achève.* — Chut, père ! Cela, c'est un secret.

PAOLO, *inquiet, mais le sourire aux lèvres.* — Quel secret, mon enfant ?

CONCORDIA. — Rien, rien.

PAOLO. — La vie tourne sur des riens.

GIOVANNI. — Oui. Une paille dans un rivet d'armure, une lame qui résiste au fourreau, une pelure de pomme sur le pavé, qui vous fait glisser le pied dans un duel à mort, un mot mal compris, un coup d'œil...

CONCORDIA *l'embrasse*. — Un baiser !

GIOVANNI, *en demi aparté*. — Même cela, même cela. Il y a des hommes qui sont morts pour un baiser — ou seulement pour en avoir désiré un.

CONCORDIA. — Nos vieilles chansons parlent bien d'hommes et de femmes qui sont morts par amour.

PAOLO, *légèrement*. — Oui, dans les anciens temps, mon enfant. De nos jours, cela n'arrive plus.

CONCORDIA. — Pourquoi donc ? Les hommes aiment-ils moins ?

PAOLO. — Peut-être que les femmes aiment davantage.

GIOVANNI. — Il y a une autre mort que celle du corps, une mort pire, une mort vive qui tue en l'homme l'espérance, et qui peint le monde entier d'une noirceur peñilentielle. Car l'espérance est le cœur de l'âme. Tant que ce cœur bat encore l'âme est vivante, mais le jour où une femme vient étrangler l'espérance, elle étouffe le souffle de l'âme, et l'âme meurt. J'aimerais mieux mourir dix fois de mon corps.

CONCORDIA. — Oh ! père, comme tu parles avec amertume ! Nous sommes encore si jeunes, dans la jeunesse de l'année ! Regarde la lumière du soleil ; écoute plutôt les petits oiseaux.

GIOVANNI. — Je suis vieux avant mon temps.

La lumière du soleil ne me réchauffe pas ; je n'entends pas la chanson des oiseaux.

PAOLO. — Voyons, frère, un peu de gaîté ! Voilà une triste humeur pour une matinée de printemps. Nous sommes en paix avec nos voisins ; tes États sont prospères plus que ceux de nos autres princes ; tu as une douce fillette qui t'aime... (*Francesca entre par la gauche.*) un frère loyal et (*il voit Francesca*) la plus belle, la plus fidèle, et la plus tendre femme du monde.

SCENE III

GIOVANNI, FRANCESCA, CONCORDIA, PAOLO

FRANCESCA. — Tant de choses, moi ?

GIOVANNI *lui prend la main gauche et la baise.* — Oui, tout autant, et pour moi bien plus encore. (*Francesca frémit visiblement et échange un regard avec Paolo. De la main droite, elle serre Concordia contre elle.*)

FRANCESCA, *à Giovanni.* — Merci, Monseigneur. (*Elle retire la main.*)

GIOVANNI. — Monseigneur ! Toujours l'éternelle cérémonie, l'impitoyable respect !

FRANCESCA. — Que faut-il donc dire ?

GIOVANNI. — Appelez-moi par mon nom, Giovanni.

CONCORDIA, *innocemment.* — Ou Jan le Stropiat — elle t'appelle souvent ainsi. (*Paolo écarte Concordia pour l'empêcher de parler.*)

GIOVANNI, *blessé.* — Madame !

FRANCESCA, *froidement.* — “ Madame ” n'est-il pas aussi cérémonieux que “ Monseigneur ” ?

GIOVANNI. — Si. (*Francesca passe à gauche. Giovanni, debout et pensif, la regarde s'en aller. Francesca s'assied sur le fauteuil, prend un livre et feint de lire. Pendant ce dialogue, Paolo et Concordia sont remontés.*)

GIOVANNI, à Francesca. — Quel livre lisez-vous, Madame ?

FRANCESCA, sans lever les yeux. — L'histoire de Lancelot et de Guenièvre, Monseigneur.

CONCORDIA, à la fenêtre de gauche premier plan. A Paolo. — Oncle Paolo, regardez donc !

PAOLO. — Qu'y a-t-il ? Je ne vois rien.

CONCORDIA, à part à Paolo. — Cette femme qui vient de passer. Elle se cache la figure. (*Francesca tourne les yeux vers eux.*)

PAOLO, à Concordia. — Encore ! (*Paolo sort par le fond.*)

SCENE IV

GIOVANNI, FRANCESCA

CONCORDIA, à part à la fenêtre. — Je voudrais bien savoir... (*Sort Concordia par le fond.*)

GIOVANNI, qui s'est assis près de Francesca sans qu'elle s'en aperçoive. — Francesca...

FRANCESCA. Elle se recule dans le coin du grand fauteuil. — Oh ! Votre Seigneurie est donc encore là ?

GIOVANNI, il s'assied près d'elle. — Oui. Cela vous est désagréable ?

FRANCESCA. — Quoi ?

GIOVANNI. — Que je sois encore là. Vous me le faites penser, vraiment.

FRANCESCA. — Vous pensez trop, Monseigneur.

GIOVANNI. — Je pense trop à vous, Francesca. Et moi je ne suis jamais dans vos pensées.

FRANCESCA. — Jamais ? Oh, si c'est là ce que vous pensez, vous vous trompez bien !

GIOVANNI. — Alors, vos pensées sont cruelles.

FRANCESCA. — Pas toujours.

GIOVANNI. — Souvent, avouez-le.

FRANCESCA. — Ne m'accablez pas de questions, Monseigneur. Prenez-moi telle que je suis. Ai-je été pour vous une femme fidèle ?

GIOVANNI. — Oui.

FRANCESCA. — Pour votre enfant, une mère aimante ?

GIOVANNI. — Oui.

FRANCESCA. — Suis-je dévouée à vos intérêts ?

GIOVANNI. — Oui.

FRANCESCA. — Suis-je obéissante à vos volontés ? Ai-je honnêtement rempli mes devoirs, ma tenue a-t-elle été modeste ?

GIOVANNI. — Oui, en tout...

FRANCESCA. — Eh bien, n'est-ce donc pas tout ? n'êtes-vous point satisfait ? N'avez-vous pas encore plus que neuf de vos amis sur dix qui sont mariés ? Que demandez-vous de plus à votre femme, fidèle, stricte à ses devoirs, honnête, modeste en sa tenue, et obéissante à vos volontés ?

GIOVANNI. — Je demande un peu de tendresse...

FRANCESCA. — De l'amour, peut-être ?

GIOVANNI. — Oh ! si peu, Francesca, si peu. Si peu, que vous puissiez sentir quelque peine à m'appeler Jan le Stropiat, Jeannot l'Estropié, sentir que là-dessous (*il se frappe la poitrine*) il y a de la chair vive — du sang qui gicle par la blessure — de la chair qui vibre sous le couteau.

FRANCESCA. — C'est là ce que vous dites amour ? C'est là tout ce que vous demandez ?

GIOVANNI. — C'est tout.

FRANCESCA, *avec gravité*. — Je suis fâchée de vous avoir causé de la peine. De ce jour en avant je tâcherai de ne pas vous faire de peine, ainsi que je l'ai fait trop souvent.

GIOVANNI, *éclatant*. — Oh ! je me moque bien de la peine ! Je subirais toutes les tortures du corps, toutes les agonies de l'esprit, les angoisses même de l'âme en ses souffrances éternelles, si toute cette peine pouvait acheter de vous un seul baiser d'amour !

FRANCESCA, *frissonnante*. — C'est plus que vous n'avez demandé.

GIOVANNI. — Pas plus que je n'ose espérer.

FRANCESCA. — Vous êtes trop osé alors, sur ma vie. Je vous ai donné tout ce que j'ai, et vous voulez encore davantage ; vous voulez de l'amour. De l'amour ! de l'amour !... (*Elle détourne les yeux, et l'expression de son visage se perd dans le rêve.*)

GIOVANNI, *après un temps*. — Francesca !... (*Il lui prend la main, tendrement.*)

FRANCESCA, *sursautant comme piquée au vif, et lui arrachant sa main, pleine d'horreur*. — De l'amour ! (*Courte pause.*) Avez-vous donc oublié ?

GIOVANNI, *implorant*. — Et vous, ne pouvez-vous donc oublier ?

FRANCESCA. — Moi ? Ah ! jamais, tant que mes yeux pourront vous voir, tant que mes oreilles pourront entendre votre voix ! Oublier ? Le torrent des années ne pourrait laver ma mémoire, ni le déluge des éternités la noyer d'oubli ! Elle vivra par delà les siècles et les mondes jusqu'au jour où j'exhalerai ma plainte au tribunal du Tout-Puissant, dans les

cieux, à moins que je ne la traîne aux enfers, moins vides d'espoir que cette vie terrestre. Oublier ? Oublier que j'ai été vendue comme une esclave, dupée comme un enfant, outragée comme la plus vile d'entre les femmes ! Oublier que le marché fut fait entre votre père et le mien, qu'ils me dépêchèrent votre frère, — un frère qui est un ange autant que vous êtes un démon, — et qu'il fut votre substitut devant l'autel, votre semblance et vivante image, voilà ce qu'ils me dirent ! Oublier votre arrivée tardive la nuit de mes noces, au milieu des ténèbres, pour me duper, pour retarder la révélation de votre visage jusqu'à l'aube grise, quand je serais femme déjà, quand il serait trop tard ! Ah ! ils savaient bien ma fierté et ma violence ! Ils comprenaient bien que si j'avais seulement pu vous voir au grand soleil du bon Dieu, je me serais fait écarteler plutôt que de me laisser toucher par vous ! Ils savaient bien que si je vous apercevais cette nuit-là, dans la clarté de la lune, je vous égorgerais de votre propre épée, de mes mains nues, plutôt que de livrer mon corps de vierge à vos affreux embrassements ! Ils le savaient bien, ils me connaissaient bien ! Mais, hélas ! j'eus beau vous voir comme je vous vois maintenant, votre force brutale écrasa ma misérable faiblesse, et le souffle perdu, les yeux obscurcis, les sens étouffés, je m'évanouis dans vos bras cruels, — et quand je pus respirer, quand je revins à moi, il était trop tard, trop tard à jamais ! Oublier ? Non, pas si un miracle vous transformait là, devant mes yeux, vous incarnait en tout ce que vous n'êtes pas... non, je ne pourrais pas oublier ! Et la postérité aura pitié de moi, tandis que votre nom de lâche restera cloué au pilori des âges, et votre exécration crucifiée sur

le calvaire des siècles ! Oublier ? jamais ! jamais ! jamais ! jamais !

GIOVANNI, *qui n'a cessé de la fixer intensément.* — Que vous êtes belle dans votre fureur !

FRANCESCA. — Et c'est là tout ce que vous trouvez à répondre ?

GIOVANNI. — Et quelle autre réponse puis-je faire ? Regardez-vous, et doutez, si vous l'osez, que tout homme s'abandonne à la mort et à la ruine pour vous posséder, avec votre amour ou contre votre haine. (*Il se glisse vers elle.*)

FRANCESCA. — Ainsi que toute femme abandonnerait sa vie et son âme plutôt que de subir votre amour.

GIOVANNI. — Et pourtant je vis, et vais mourir pour vous.

FRANCESCA, *incrédule.* — Vous allez mourir ?

GIOVANNI. — Oui, et la merci-Dieu, suis résolu à mourir.

FRANCESCA, *avec un regard pénétrant.* — De vieillesse ?

GIOVANNI, *se contenant.* — Nenni, ne vous moquez pas. Je supporterai votre moquerie avec moins de courage que votre haine. (*Il taquine sa dague.*)

FRANCESCA, *méprisante.* — Si je me moque, verserez-vous des larmes ?

GIOVANNI. — Non. Du sang.

FRANCESCA. — Des paroles ! Vous les versez abondamment.

GIOVANNI. — Raison de plus pour que ce soient nos dernières.

FRANCESCA. — Nos dernières ? Voulez-vous donc ici mettre fin à nos deux existences ?

GIOVANNI, *s'approchant encore*. — Oui. (*Ils se regardent l'un l'autre fixement.*)

FRANCESCA, *après une pause*. — Vous parlez sérieusement ?

GIOVANNI. — Oui, très sérieusement. Je vous aime assez pour ne plus pouvoir vivre sous votre mépris et votre haine. Je vous aime bien trop pour mourir, et vous laisser vivante après moi.

FRANCESCA, *qui commence à comprendre son danger*. — Votre cerveau est fêlé, vous êtes fou !

GIOVANNI. — Non. C'est mon cœur qui est brisé, enfin. Voilà tout. (*Il tire sa dague, sans que Francesca s'en aperçoive et la cache derrière lui. De la main gauche il lui saisit le poignet, mais sans violence. Il parle à mi-voix, tendrement.*) Francesca, pour la dernière fois écoute-moi, avant que nous descendions tous deux vers les ténèbres...

FRANCESCA, *la voix sourde d'horreur*. — Si vous aller me tuer, faites venir un prêtre... J'ai une confession à faire.

GIOVANNI. — Non, ton âme s'en ira avec la mienne et demeurera avec la mienne à jamais, à jamais. Je serai, moi, ton confesseur, et je scellerai ta confession de mon baiser sur tes lèvres. (*Il l'attire vers lui de la main gauche, et de la droite il lève le poignard sur son cou. Elle ferme les yeux.*) Un baiser, un seul baiser !

FRANCESCA, *ouvre les yeux soudain et recule d'un bond*. — Je vous hais ! (*Il lui tient les poignets, la dague levée.*) Lâche, frappez, si vous l'osez ! Délivrez-moi de l'horreur de mon esclavage, de la souillure de votre affreux amour ! Frappez, frappez, mais frappez donc ! (*Elle se précipite, étreint la main*

de Giovanni qui tient la dague, et s'efforce de tourner la pointe vers son sein.)

GIOVANNI, *dégage violemment sa main et recule.* — Vous désarmeriez Satan. Je voulais vous tuer.

FRANCESCA, *à voix basse.* — Et vous-même !

GIOVANNI. — Ah ! je le peux encore !

FRANCESCA, *qui le voit frénétique.* — Pour l'amour de Dieu...

GIOVANNI. — Que mon sang retombe sur votre tête ! (*Il appuie la dague sur son propre flanc.*)

FRANCESCA, *elle s'élance, et, d'une énergie désespérée, lui arrache sa dague, qui tombe sur les dalles.* — Vous êtes fou ! (*Elle lui serre les deux poignets et le domine du regard.*)

GIOVANNI, *se remettant peu à peu et la considérant avec surprise.* — Si vous n'aviez retenu ma main, vous seriez libre.

FRANCESCA. — Vous seriez libre si vous n'aviez retenu ma main.

GIOVANNI. — Je n'ai pas eu le cœur de frapper.

FRANCESCA. — Ni moi le cœur de vous voir mourir.

GIOVANNI. — Et pourtant, vous me haïssez.

FRANCESCA. — Si vous m'aimez, laissez-moi.

GIOVANNI, *il la regarde un temps ; puis, oubliant sa dague, tourne sur ses talons et gagne la porte, tête basse et les pas incertains, doucement.* — Je vous laisserai donc, parce que je vous aime. (*Elle le suit des yeux, et baisse un peu la tête. Il sort.*)

SCENE V

FRANCESCA *seule*

FRANCESCA *se laisse tomber sur le fauteuil les yeux encore tournés vers la porte.* — Dieu clément ! Ah ! l'étrange couple de maîtres que tu as donnés à l'homme ! Amour et Haine. L'Amour si fort qu'il veut tuer ce qu'il aime, la Haine si faible qu'elle ne peut voir mourir ce qu'elle hait. Il aurait pu m'assassiner (*elle frissonne*) en état de péché mortel. En vérité, celle qui pèche par amour ne livre pas que son corps, elle livre son âme. Un coup de dague, l'aurais-je seulement senti ? et après... la nuit... et après... la chute, plus bas, plus bas, toujours plus bas, dans le tréfonds de l'enfer, pour l'éternité, parmi l'angoisse et la torture, jusqu'à la consommation des siècles. Pour l'amour ? non ! et si, pourtant, pour l'amour de l'amour ! Ah ! comment laver tout cela, la vie mauvaise, le mensonge vivant, la confession fausse, le sacrilège de la communion reçue dans le péché non révélé ? Et ce qu'il y a de pire, cet amour, de tous les crimes contre Dieu fait des bagatelles, au prix d'une misérable seconde de volupté ! J'en jure les vérités éternelles, il faut que nous soyons les mignons du Malheur pour n'oser d'autre espoir que de vivre, puisque la mort met fin à tout espoir. Heureux les anciens qui croyaient que la mort est vraiment la fin, le calme, le repos... la fin qui apaise tout, le seul prix de la paix !... (*Pause. Elle médite profondément.*) Et cependant l'amour est bien doux, coûte que coûte. Et quinze années d'amour, la moitié d'une vie d'amour, toute une vie d'amour peut-être, quoique mesurée par les ans, bornée par la vieillesse, ah ! chaque minute en son flot épanoui

n'est qu'éternité de joie. Y a-t-il douleur trop forte pour acheter tout cela ? (*Elle entend les pas de Paolo avant que le public les perçoive. Elle écoute, et son visage exprime un bonheur parfait.*)

SCENE VI

FRANCESCA, puis PAOLO, puis CONCORDIA

FRANCESCA. — Son pas... il vient ! (*Paolo entre silencieusement par la porte ouverte, sourit, et la ferme soigneusement. Francesca, sans se lever, lui tend les mains. Il s'avance, s'agenouille, et les baise. Elle lui prend la tête entre ses deux mains et incline lentement son visage vers le sien.*) Mon bien-aimé !

PAOLO. — Cœur de mon cœur ! Ame de mon âme ! Enfin !

FRANCESCA. — Enfin ! (*Elle rit de bonheur.*) Sais-tu bien qu'il n'y a pas une demi-heure nous étions tous deux seuls, au jardin ? Et voilà que nous crions tous deux : " Enfin ! " comme si nous étions restés séparés toute une journée !

PAOLO. — Et sais-tu bien qu'il y a quatorze ans aujourd'hui, nous étions assis dans cette même chambre, et nous lisions...

FRANCESCA. — Sur ce même fauteuil. Vois-tu le livre ?

PAOLO. — Oui... nous lisions ce même livre d'amour. (*Il lui baise encore les mains et se lève.*) Quatorze ans ! (*Elle l'attire vers le fauteuil. Il s'assied près d'elle.*) Depuis quatorze ans, le monde a marché.

FRANCESCA. — Il a passé à côté de nous.

PAOLO. — Oui, je songe quelquefois aux grands

événements qui se sont accomplis dans ce long temps. (*Il devient pensif et grave.*) Il me semble que c'est toute une époque qui a disparu, et à laquelle nous n'avons point eu part.

FRANCESCA. — Tu regrettes les grandes actions que tu aurais pu faire ?

PAOLO. — Quelle idée ! Non, mais je me rappelle les choses. En quatorze ans les Gibelins définitivement chassés de Florence, la grande ligue guelfe embrassant toute l'Italie, Pise vaincue, et Ugolin n'y triomphant que pour mourir de faim, enfermé avec ses enfants et ses petits-enfants à la tour Gualandi ; l'autre jour encore la décisive bataille de Campeldino... Et puis Venise, prenant le contre-pied des autres et broyant sa démocratie pour en faire un lambeau sec et inanimé, comme une chouette qui broie une souris du bec. Et la ruine de Manfred, et sa mort, les Vêpres siciliennes, tous ces bouleversements...

FRANCESCA, *l'interrompant au milieu de sa pause.* — Tous ces bouleversements ! (*Elle rit.*) Et de ces quatorze ans, moi, je ne me rappelle qu'une chose, une seule, — mais elle vaut toute l'Italie avec toute son histoire. Elle se nomme Amour.

PAOLO. — Et son histoire est longue, et douce, et vraie.

FRANCESCA. — Et j'en ai bonne mémoire. Comme je l'ai senti venir tout d'abord, comme je l'ai prévu et pressenti, comme j'ai rêvé le bonheur avant qu'il fût réel, en ces jours de brume et de misère, en cette première année sombre de mon mariage, avant l'aube d'or qui éclata si soudain... Paolo !...

PAOLO. — Oui !

FRANCESCA. — Ai-je été trop prompte à répondre à ton amour ?

PAOLO. — Non, bien trop hésitante. Il fallut une année entière.

FRANCESCA. — Je ne me souviens pas d'avoir jamais hésité ou lutté, ou de t'avoir résisté, depuis le jour que je t'aperçus de ma fenêtre à Ravenne, et que mes femmes me disaient : " Voilà votre mari (car c'est là ce qu'elles pensaient), voilà votre mari, là, sur ce destrier blanc, celui qui a un visage d'ange et une chevelure claire, celui qui ressemble à l'image de saint Georges, peinte par Giotto ". Et c'était vrai, mon cœur bondissait. Mais tu n'étais pas mon mari, alors, et pourtant je t'aimais déjà ; et on aurait pu me marier à un autre qui t'aurait ressemblé, ainsi qu'on le disait de Giovanni, mais ce n'aurait pas été toi, et je ne l'aurais jamais aimé.

PAOLO, *souriant*. — Qui sait ?

FRANCESCA, *violente*. — Moi, je le sais ! J'ai donné pour toi le salut de mon âme, et je sais ce que tu es pour moi. Si nous avons eu ce que jamais amants n'eurent avant nous, c'est parce que nous avons été créés par Dieu l'un pour l'autre, avant que le monde fût monde, parce que notre union était prédestinée de toute éternité, en dépit des hommes. S'il y a un pardon pour nous au ciel, s'il y a une merci, Dieu nous l'accordera parce qu'aucun de nous n'aurait jamais pu aimer homme ou femme, sinon toi, moi, et moi, toi, parce qu'ayant rompu les lois et les commandements, nous avons gardé notre fidélité et notre foi profonde en notre amour, et ainsi ferons-nous jusqu'à la mort... oui... jusque dans la mort. Le crois-tu fermement ?

PAOLO. — C'est la seule vérité.

FRANCESCA. — Et puis, quand la première année fut passée, que la petite Concordia était couchée dans son berceau, je regardai vers l'avenir. Et il me sembla que les années s'étendaient devant moi comme une grande solitude obscure, et qu'il me faudrait errer au travers jusqu'au bout, torturée par la passion de ce monstre qui s'était emparé de moi. Et je me dis : je vais mourir. J'avais peur de la mort, parce que je t'aimais trop, et je craignais de fermer les yeux avant d'avoir vu dans les tiens la lumière de l'amour. Voilà pourquoi j'avais peur de la mort, car la peur n'habite pas mon sang. Et alors, tout d'un coup, je laissai traverser ma nuit par les rayons du soleil. Ah ! qu'il faisait bon vivre ! Mais mon intention était innocente... je ne songeais point à mal... jusqu'à ce jour... il y a quatorze ans...

PAOLO. — Le premier jour de bonheur...

FRANCESCA. — Dans nos existences à tous deux... C'était le plein midi. Des rais éclatants filaient, comme des flèches, entre les volets mi-clos — dehors, une paix profonde — et nous lisions le bien-aimé livre de Lancelot où il est raconté comment Amour mit son cœur en servage. Nous étions tout seuls... nous ne songions point à mal... et pourtant, parfois, à la dérobée, les mots que nous lisions nous faisaient lever les yeux l'un vers l'autre, et tes joues devenaient très pâles...

PAOLO. — Tu étais blanche comme une morte.

FRANCESCA, *montrant une page du livre*. — Voici la page qui fut victorieuse dans la bataille d'amour. Quand nous lûmes comment un si grand amant mit un baiser au sourire désiré de Guenièvre... (*Elle sourit.*)

PAOLO. — Ainsi. (*Il l'embrasse.*)

FRANCESCA. — Comme tes lèvres tressaillent ! Je me rappelle — tu étais tout tremblant.

PAOLO, *très doucement*. — Le livre ne fut que notre messager complaisant, notre confident d'amour.

FRANCESCA. — Ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant.

PAOLO, *après une pause*. — Pas plus avant. (*Ils demeurent l'un près de l'autre en silence.*)

LA VOIX DE CONCORDIA, *de la cour*. — Allez-vous-en ! Allez-vous-en, je vous dis, insolente ! (*Une voix lui répond des paroles basses que le public ne distingue pas. Paolo se lève, s'efforçant de dissimuler son ennui.*)

CONCORDIA, *au dehors*. — C'est bien, c'est bien. Tout à l'heure. Maintenant, allez-vous-en. (*Paolo va à la fenêtre. Francesca écoute avec une profonde attention.*)

LA VOIX D'UNE FEMME, *criant au dehors*. — Que la malédiction d'une mère tombe sur lui et sur tous ceux qui habitent cette demeure criminelle ! (*Silence. Paolo regarde à l'extérieur.*)

FRANCESCA, *se dressant*. — Qu'y a-t-il ?

PAOLO, *revenant de la fenêtre*. — Rien. Quelque folle dans la cour. On l'a chassée.

FRANCESCA, *allant à la fenêtre*. — Une folle ? Pauvre créature... tu l'as vue ?

PAOLO. — Non. Elle est partie. (*Il s'assied.*)

FRANCESCA, *à la fenêtre de gauche premier plan*. — Oui, elle est partie. (*Elle revient lentement.*) Pauvre femme, il y avait dans son cri quelque chose qui m'a fait mal.

PAOLO. — Les cris des fous donnent toujours cette sensation.

FRANCESCA. — Ce n'était pas la voix d'une femme du peuple. (*Elle s'assied.*)

PAOLO. — Ah ! c'est étrange. Il m'a semblé le contraire. Au reste elle était vêtue d'un grossier manteau de drap brun...

FRANCESCA, *tressaillant*. — Tu as dit que tu ne l'avais pas vue !

PAOLO, *ennuyé*. — Elle rôdait aux portes ce matin. Ce doit être la même.

FRANCESCA. — Elle est venue ici déjà ?

PAOLO. — Oui, je crois.

FRANCESCA, *se levant encore*. — Il faut que je descende et que je la fasse entrer. Pauvre âme ! Peut-être qu'elle est horriblement malheureuse. Cela m'étreint le cœur de savoir qu'on l'a chassée.

PAOLO *lui saisit la main et la retient*. — Non, pas maintenant, je t'en supplie. Elle va rester près des portes. Tu la verras tout à l'heure.

FRANCESCA. — Mais on pourrait lui faire du mal. (*Entre Concordia à la porte du fond.*)

CONCORDIA, *elle appelle*. — Oncle Paolo !

PAOLO. — Va-t'en, mon enfant ; j'ai à parler à ta mère. (*Concordia hésite, puis disparaît.*)

FRANCESCA. — Pourquoi renvoies-tu l'enfant ?

PAOLO, *très vite, la ramenant au fauteuil*. — Parce qu'il faut que je te parle tout de suite de cette affaire. J'ai reçu des lettres de Florence ce matin. Tu sais que la coutume est d'y élire tous les ans un Capitaine du Peuple, qu'on choisit hors de la cité.

FRANCESCA, *indifférente*. — Eh bien, quelle importance...

PAOLO. — On m'a élu.

FRANCESCA, *surprise*. — Toi ! Mais tu n'accepteras pas !

PAOLO, *troublé*. — Il m'est difficile de refuser.

FRANCESCA. — Et tu veux partir, m'abandonner toute une année ?

PAOLO. — J'aurai des congés... je pourrai venir de temps en temps... du moins je l'espère...

FRANCESCA, *dominant son émotion*. — Et pourquoi est-il nécessaire que tu acceptes ?

PAOLO, *se levant*. — Il va de soi que ce n'est pas absolument nécessaire... (*Il hésite.*)

FRANCESCA, *demeurent assise*. — Continue.

PAOLO. — Giovanni le désire très fort.

FRANCESCA. — Tu lui en as déjà parlé ce matin ?

PAOLO, *se promenant lentement de long en large*. — Oui. (*Il hésite.*) Il était avec moi quand on m'a remis la lettre.

FRANCESCA. — Puisque tu es le valet de ton frère...

PAOLO *frappe du pied la dague qui gît sur les dalles*. — Ce n'est pas vrai — mais tu le sais — notre vie est dans ses mains. (*Il ramasse la dague.*) Qu'est ceci ? La dague de Giovanni ?

FRANCESCA, *une pause* — *puis, se remettant*. — Fais-moi voir. (*Paolo montre la dague.*) Oui. Elle a dû tomber de sa ceinture. Non, donne-moi. Je la lui rendrai. (*Elle prend la dague et en tâte la pointe.*) Alors, tu as peur de mon mari — après quatorze ans. C'est bien subit.

PAOLO. — Francesca, tu ne sais pas ! Mon frère y a mis son cœur. Moi, haut dignitaire de Florence, c'est une différence du tout au tout dans ses projets. Il y a des mois qu'il y travaille.

FRANCESCA. — Et il t'a dit tout cela ce matin ?

PAOLO. — Oui.

FRANCESCA. — Vous avez dû causer longtemps.

PAOLO, *subitement*. — Tu ne peux pas penser que

j'aie d'autre raison de te quitter, même pour un jour ?

FRANCESCA, *tranquillement*. — Oh non ! Je ne pourrais le penser.

PAOLO, *se tournant vers elle*. — Mais tu le crois.

FRANCESCA, *indifférente*. — Non, je t'assure.
(*Bruit désordonné dans la cour.*)

LA VOIX DE LA FEMME, *criant*. — Si, si, je passerai ! Laissez-moi passer ! Soyez maudits, vifs et morts ! (*Paolo et Francesca écoutent.*) Paolo Malatesta ! Lâche ! Traître ! (*Concordia entre, effrayée.*)

CONCORDIA, *s'avançant*. — Oncle Paolo ! Venez vite ! (*Paolo sort en bousculant Concordia.*)

SCENE VII

LES MÊMES, moins PAOLO

(*Le désordre continue au dehors. Puis le silence.*)

FRANCESCA, *violemment émue, mais essayant de se maîtriser*. — Une femme qui crie son nom... Une femme qui crie à la trahison... et c'est justement le jour où il m'annonce qu'il me quitte... (*Elle éclate.*) Oh ! non ! non ! Ce n'est pas possible ! Paolo, me tromper, au bout de quatorze ans, quand je lui ai livré mon corps, mon âme, ma vie ! Trompée pour une femme du peuple... (*Elle se jette sur le fauteuil.*)

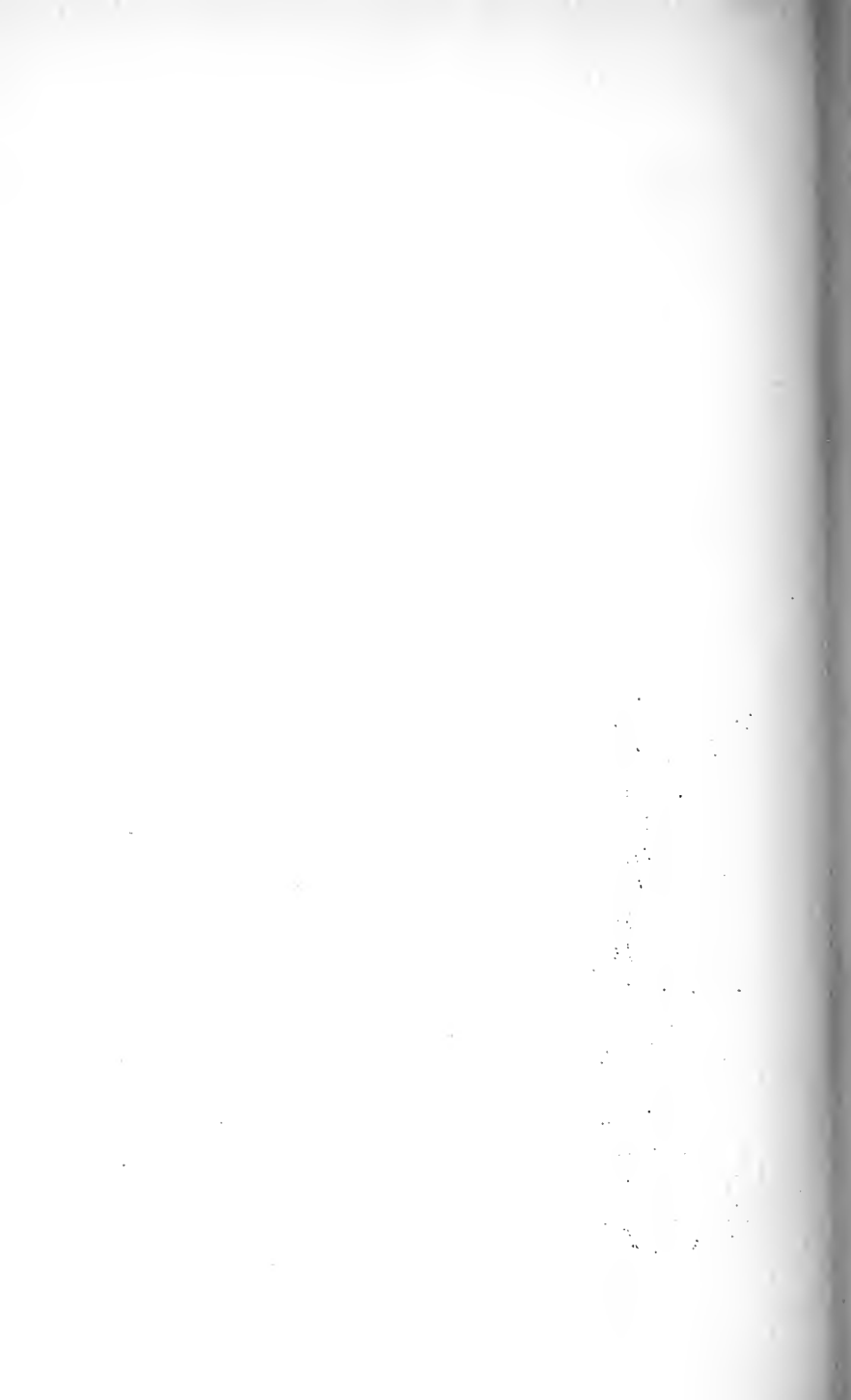
CONCORDIA, *affolée, s'agenouille près d'elle*. — Maman !

RIDEAU

Acte Deuxième



Une cour du château, aperçue en oblique, l'angle droit au fond de la scène. A droite, un portique, percé de trois arches servant de portes et fermées par des tentures. A gauche, loggia couverte avec trois arches semblables, à travers lesquelles on découvre la campagne. A gauche, premier plan, en arrière du pilier de support de la première arche, entrée menant de la prison du château à la loggia. En avant du portique, plate-forme étroite élevée d'une marche au-dessus de la scène. Les colonnes de la loggia de gauche reposent sur des blocs à niveau de la plate-forme de droite, de sorte que les arches de droite et de gauche ont même hauteur. Devant l'arche centrale, à droite, un trône. Sur les degrés repose un coussin rouge. Auprès, deux ou trois sièges. Au milieu de la scène, puits de pierre, surmonté d'une coupole à jour de fer forgé, avec la chaîne et son seau de cuivre. Le puits est entouré par une margelle de pierre.



SCENE PREMIERE

DEUX SOLDATS, puis LE GEOLIER

Au lever du rideau, plusieurs soldats sont étendus sur les marches, à droite, jouant aux dés et à la "mourre", Le Premier Soldat, le bras droit en écharpe, la tête ceinte d'un bandage, est assis sur les marches du puits. Le Second Soldat tire de l'eau.)

PREMIER SOLDAT, *se plaignant*. — Ah ! là là ! On aurait le temps de dire son chapelet avant que tu remontes un seau d'eau.

DEUXIÈME SOLDAT, *flegmatique, et tirant lentement sur la chaîne*. — Patience, donc. Si tu avais eu les mains plus vites, ce matin, tu ne te serais pas fait égratigner par cette chatte enragée — et avec ta propre dague, encore. Tiens, le voilà qui remonte. (*Il place le seau sur la margelle du puits.*)

PREMIER SOLDAT. — Si cette femme-là t'était tombée dessus, à toi, le temps que tu te décides à bouger le petit doigt, elle t'aurait mis en hachis de pâté. Donne-moi un coup à boire.

DEUXIÈME SOLDAT. *Il lui tient le seau pour le faire boire.* — Tu as de la fièvre, un peu. Ça vous rend l'homme impatient.

PREMIER SOLDAT, *reprenant haleine, après avoir bu à longs traits.* — Ah ! que c'était bon !

DEUXIÈME SOLDAT. *Il boit, puis pose le seau sur la margelle du puits.* — Pas mauvais, mais si tu veux me changer ça contre du vin, je te le fais aux dés.

PREMIER SOLDAT. — Plus souvent ! Tu soifferais tout.

DEUXIÈME SOLDAT. — Tu me prends donc pour un tonneau ?

PREMIER SOLDAT. — Non, pour une cruche. Mon bras me fait mal. Où a-t-on mis la folle ?

DEUXIÈME SOLDAT. — En prison.

PREMIER SOLDAT. — Je mourrais de grand cœur si le maître voulait bien faire pendre la rosse. (*Entre le géolier, portant une jarre de terre suspendue par une corde.*)

DEUXIÈME SOLDAT. — Tiens, voilà son gardien. (*Le géolier descend la jarre au puits.*)

PREMIER SOLDAT. — Tu le reconnais de la semaine dernière, le jour que tu étais soûl. (*Au géolier.*) Eh bien, Monsieur du Docteur, comment va votre malade ? Vivra-t-elle longtemps ?

LE GEOLIER. — S'il plaît au Seigneur, elle vivra tant qu'au Seigneur il plaira.

DEUXIÈME SOLDAT, *au premier soldat.* — Le vilain te rit au nez.

PREMIER SOLDAT. — Non, c'est un loustic. Ris-lui au nez ; tu vas voir, ça lui fera plaisir.

DEUXIÈME SOLDAT, *riant stupidement au nez du géolier.* — Ha ! ha ! ha !

LE GEOLIER, *rudement.* — Eh bien ! quoi, im-

bécile ? (*Il passe à droite, rejoignant les autres soldats ; la jarre reste sur la margelle du puits.*)

SCENE II

LES MÊMES, puis PAOLO, puis GIOVANNI

Entre Paolo par la droite. Les soldats se lèvent respectueusement. Il s'avance jusqu'au puits, derrière le Premier et le Deuxième Soldat, qui ne le voient pas.

DEUXIÈME SOLDAT, au premier soldat. — Il n'est pas content.

PREMIER SOLDAT. — Alors, c'est qu'il parlait tout de bon.

DEUXIÈME SOLDAT. — C'est-il qu'il voulait dire que la femme va mourir ?

PREMIER SOLDAT. — Comment veux-tu que je sache ce qu'il voulait dire ? Je le pense bien qu'elle va mourir. J'y compte.

DEUXIÈME SOLDAT. — Tous, que nous y comptons. Ça lui fera du bien, à cette saleté, qu'on la pende.

PAOLO, prend le soldat au collet, le secoue et le pousse rudement. — Chien !

DEUXIÈME SOLDAT, décampant. — Oh ! Monseigneur !

PAOLO, au premier soldat. — Qui es-tu ?

PREMIER SOLDAT, avec humeur. — L'homme que la folle a blessé, Monseigneur !

PAOLO. — Cette folle est une grande dame. Elle t'envoie ceci.

PREMIER SOLDAT, obséquieux, prenant la bourse. — Que Dieu bénisse la bonté de son cœur !

PAOLO, *à part, se détournant.* — Je donne mon âme au diable, si Dieu mène la sienne en paradis, aujourd'hui !

PREMIER SOLDAT, *comme il a le bras droit en écharpe, il tient la bourse entre ses dents, en tire les cordons de la main gauche, et regarde dedans.* — De l'or ! (*Il regarde Paolo d'un air soupçonneux.*) Dieu m'envoie encore pareille aubaine de coups de griffe, et je renonce au métier. (*Il empêche la bourse, et regarde autour de lui, de peur qu'on l'ait remarqué.*)

PAOLO, *apercevant le trône. Au géolier.* — Mon frère rend la justice aujourd'hui ?

LE GEOLIER. — Oui, Monseigneur, tout à l'heure

PAOLO. — Il y a beaucoup de prisonniers ?

LE GEOLIER. — J'ai un épieur de grand chemin, un boucher qui a tué son apprenti par jalousie, deux vagabonds qui ont blasphémé notre prince, étant ivres, — voyons voir — et puis...

PAOLO. — Et puis la dame.

LE GEOLIER, *surpris.* — Une dame !

PAOLO, *avec impatience.* — La folle ?

LE GEOLIER. — Ah !... oui, Monseigneur. (*Il considère Paolo avec curiosité.*)

PAOLO. — Je suis bien fâché pour elle. C'est une triste aventure. Peux-tu t'arranger pour qu'elle soit appelée la dernière ?

LE GEOLIER. — Mon Dieu, oui, Monseigneur. Si Sa Grâce fait mettre le boucher à la torture pour qu'il confesse la vérité par la bouche, ça prendra un peu de temps. Et puis il y a les vagabonds, et l'épieur de grand chemin...

PAOLO. — Si la dame — j'entends la folle... si tu t'arranges pour qu'elle ne soit pas appelée, mon frère n'y pensera plus — et après — on pourra la

lâcher. Il ne faut pas qu'elle soit appelée. Tu entends ? Tu auras tout ce que tu voudras. (*Entre Giovanni, avec suite.*)

LE GEOLIER. — Je comprends à demi-mot, Monseigneur. Voici Sa Grâce qui vient. (*Les soldats se retirent à gauche vers la loggia. Le géolier demeure à une distance respectueuse.*)

GIOVANNI, *au géolier*. — Tout à l'heure ! tout à l'heure ! Nous avons le temps. Je te ferai appeler. (*Le géolier passe à gauche, en enlevant la jarre du puits.*)

LE GEOLIER, *aux soldats*. — Arrière ! arrière ! Sa Grâce n'est pas encore prête. (*Le géolier et les soldats sortent par la gauche.*)

SCENE III

GIOVANNI, PAOLO

GIOVANNI, *gravement*. — Quelle est cette femme qui pénètre de force dans ma maison, et qui maudit ton nom ?

PAOLO. — Je n'en sais rien. On dit qu'elle est démente.

GIOVANNI. — Je n'en crois rien. Mais je te le dis, frère, ces amours de passage, ces femmes en fureur qui viennent ici traîner leur honte et te couvrir d'injures, conviennent peu à notre honneur.

PAOLO. — Je ne connais pas cette femme.

GIOVANNI. — Il suffit. As-tu écrit à Florence pour accepter la dignité honorifique que t'y confère le peuple ?

PAOLO. — Oui. C'est un honneur que je te dois, mon frère.

GIOVANNI. — Tu le dois surtout à des raisons politiques. Nous avons besoin de l'alliance florentine ; cette alliance, tu peux en faire une amitié à toute épreuve. Comme Capitaine du Peuple, tu jouiras d'un pouvoir considérable. Fais-en usage pour nos intérêts.

PAOLO. — J'y suis résolu.

GIOVANNI. — Mais en toute justice. Evite les nobles qui conspirent contre la liberté de Florence, mais n'en offense pas un personnellement : plusieurs d'entre eux sont nos amis. Ne te mêle pas trop non plus à ces nouveaux parvenus, qui critiquent la noblesse en public, tandis qu'ils singent nos façons de vivre chez eux.

PAOLO. — Je ferai selon vos volontés.

GIOVANNI. — La liberté n'est faite ni pour les nobles, ni pour les riches marchands ; elle est faite pour les hommes forts. Fais tes amis de ceux-là ; mais ne te fais pas des ennemis des autres. De la courtoisie à leur égard, de l'aménité, de l'indifférence. Et sur toutes choses, tiens-moi bien informé de ce qui se passe à Florence.

PAOLO. — J'y veillerai.

GIOVANNI. — Avant de te mettre en route, tu comptes sans doute retourner à ton château pour y prendre congé de ta femme et de tes enfants ?

PAOLO. — Ce n'était pas mon intention.

GIOVANNI. — Je le croyais. Tu les vois si peu. Au reste, je n'ai jamais bien compris la froideur que tu leur témoignes.

PAOLO. — Je ne suis pas fort le bienvenu chez moi.

GIOVANNI. — Parce que tu n'y es jamais Et pourtant ta femme t'aime.

PAOLO. — Tout juste assez pour m'accabler de reproches, trop peu pour bien m'accueillir.

GIOVANNI. — C'est ton affaire, mon frère. Il y a bien dix ans que je n'ai vu ta femme. (*Entre Francesca par la droite.*)

SCENE IV

LES MÊMES, FRANCESCA, puis UN PAGE

PAOLO. — Oui, c'est vrai.

FRANCESCA, *s'approchant du trône. D'une voix douce.* — Giovanni !

GIOVANNI, *souriant et enchanté de son ton.* — Douce dame ?

FRANCESCA. — J'ai une faveur à vous demander.

GIOVANNI. — Elle est accordée.

FRANCESCA. — Cette pauvre folle qui a blessé un de vos hommes...

GIOVANNI. — Oui ?

FRANCESCA. — Ne la laissez pas en prison.

GIOVANNI. — Je ferai justice tout à l'heure. Elle sera appelée la première. Je la ferai relâcher, si vous le désirez.

PAOLO. — Alors à quoi bon la faire venir ? Laissez-la aller.

FRANCESCA. — Oh ! mais je veux la voir. Peut-être que je pourrai lui être utile.

GIOVANNI. — Elle est à vous. Faites-en à votre plaisir. (*Entre un page.*)

LE PAGE, à Giovanni. — Monseigneur, un gentilhomme qui arrive de Florence apporte des nouvelles urgentes qu'il doit délivrer en personne.

PAOLO. — De Florence ?

LE PAGE. — Oui, Monseigneur, en toute hâte.

GIOVANNI. — Où est-il ?

LE PAGE. — Dans la grand'salle, Monseigneur.

GIOVANNI. — Menez-moi vers lui. (*Sortent Giovanni et le page.*)

SCENE V

LES MÊMES, *moins* GIOVANNI

PAOLO, à *Francesca*. — Pourquoi voulez-vous voir cette femme ?

FRANCESCA, *froidement*. — Vous désirez le savoir ?

PAOLO. — Je le désire ardemment.

FRANCESCA. — C'est par curiosité, pure curiosité de femme.

PAOLO. — N'y cédez pas, je vous en implore !

FRANCESCA, *avec un regard glacial*. — Ce matin, j'aurais obéi à votre moindre ordre, j'aurais devancé votre plus léger désir, j'aurais pressenti votre caprice le plus futile...

PAOLO. — Et maintenant ?

FRANCESCA. — Et maintenant ? (*Elle se tourne vers lui.*) Vous osez le demander ?

PAOLO, *suppliant*. — Francesca !

FRANCESCA. — J'ai horreur du son de mon nom, depuis que je sais que vos lèvres en ont prononcé un autre.

PAOLO, *qui ne comprend pas encore*. — Le nom d'une autre femme ?

FRANCESCA. — Oh ! ne jouez pas la comédie ! J'ai été assez trompée, depuis tant d'années. Je vous ai donné ma jeunesse, mon âme, et vous, vous

m'avez donné un peu de vous-même, à peine de quoi composer un mensonge ! à peine de quoi duper la foi d'une femme, à peine de quoi laisser un souffle de vie au rêve qui jadis fut la vie même !

PAOLO. — Vous me condamnez sans m'entendre.

FRANCESCA. — J'entends la voix de cette misérable femme, qui me crie la vérité. Paolo Malatesta, lâche, traître ! oh ! ces paroles ! je les entendrai jusque sur mon lit de mort ! Ce seul cri vous accuse, vous juge, et vous condamne !

PAOLO. — Et vous n'avez pas deviné quelle est cette femme ?

FRANCESCA. — Une femme du peuple, vous me l'avez dit vous-même.

PAOLO. — Je vous ai menti.

FRANCESCA, *incrédule et méprisante*. — Et le nom qu'elle criait n'est pas le vôtre, sans doute ?

PAOLO. — Vous vous trompez : ce nom était bien le mien.

FRANCESCA. — Et vous avez l'effronterie incroyable de me l'avouer ! Mais peut-être allez-vous me dire que cette femme n'a pas sa raison.

PAOLO. — Cette femme a sa raison.

FRANCESCA. — Oh ! c'est monstrueux !

PAOLO. — Non, car c'est ma femme.

FRANCESCA, *stupéfaite*. — Votre femme !

PAOLO. — Voilà pourquoi je vous ai implorée de ne pas la voir.

FRANCESCA, *incrédule*. — Votre femme ! La noble épouse de Paolo Malatesta, en haillons, à la porte du château, et faisant le coup de poing avec les gardes !... Oh ! que votre défense est digne de vous ! Mais l'invention est trop soudaine ; vous avez

oublié les détails, vous n'avez pas pris le temps de préparer vos effets.

PAOLO. — C'est ma femme ; je l'ai caché à Giovanni ; elle est venue trois fois sous ce déguisement ; je vous l'ai même caché à vous, parce que je craignais de vous faire de la peine.

FRANCESCA, *éclatant*. — Vous craigniez de me faire de la peine, mais vous n'hésitez pas à me déchirer le cœur ! Votre femme ! Elle vous connaît mieux que moi ; elle s'est détournée de vous, et elle a eu l'orgueil de se taire ; un orgueil qu'il me faut apprendre, maintenant, moi ! Ah ! que non ! Elle vous connaît trop bien pour vous avoir suivi ici, pour avoir eu l'espoir de vous fléchir ! Votre femme ! Ah ce serait bien autre chose, en vérité ! Dieu m'est témoin que pour la faute que j'ai commise envers elle, j'irais lui baiser le pan de sa robe dans la poussière ! je me ferais fouler aux pieds par elle, je lui paierais ses souffrances de mon corps, je lui paierais ses douleurs de ma honte amère...

PAOLO. — Mais vous êtes folle... folle !

FRANCESCA. — Que le crime retombe sur vous ! Que votre âme soit chargée de mes péchés, dès ce jour et à jamais ! (*Elle sort par la droite.*)

PAOLO, *seul*. — Oh ! une mort soudaine, pour nous anéantir tous deux !

SCENE VI

PAOLO, GIOVANNI, CONCORDIA

(*Entrent Giovanni et Concordia par la droite au second plan*)

GIOVANNI. — Paolo, le noble envoyé de Florence

vous demande. Allez le trouver, je vous prie.

PAOLO, *essayant de maîtriser son émotion*. — J'y vais sur-le-champ.

GIOVANNI. — Qu'avez-vous donc, mon frère ?

PAOLO. — Rien, rien. (*Il sort par la droite.*)

SCENE VII

LES MÊMES, *moins* PAOLO

GIOVANNI, *câlinant l'enfant*. — Voyons, voyons, mon enfant, pourquoi ne pas me dire tout ? Raconte-moi toutes tes peines cachées ? (*Concordia demeure silencieuse.*) As-tu peur de moi, ma mignonne adorée ?

CONCORDIA, *avec affection*. — Oh ! non, ce n'est pas cela !

GIOVANNI. — Alors, dis-moi...

CONCORDIA. — Tout cela est si extraordinaire, et moi qui l'aimais tant !

GIOVANNI. — Mais oui ! Raconte-moi bien tout, ma chérie. La femme a crié...

CONCORDIA, *la voix étouffée par les sanglots*. — " Paolo Malatesta ! Lâche ! Traître ! "

GIOVANNI. — Je sais bien, je sais bien. J'aurais bien voulu que tu n'entendes rien, mon petit cœur. Mais ce n'est pas tout...

CONCORDIA. — Maman a entendu aussi.

GIOVANNI. — Et alors, elle a dit...

CONCORDIA. — Elle a dit... elle a dit... elle semblait folle de chagrin...

GIOVANNI, *soudain très grave*. — Dis-moi, mon enfant...

CONCORDIA. — Elle a dit qu'elle était trompée...

GIOVANNI. — Trompée ? Par Paolo ?

CONCORDIA. — Oui, elle a dit : " Paolo, me tromper pour une femme du peuple ! "

GIOVANNI, *haletant*. — C'est là ce qu'elle a dit ?

CONCORDIA, *toujours sanglotant*. — Oui. Et puis, elle s'est évanouie, tout à fait évanouie. (*Giovanni profondément ému. Concordia inquiète, regarde sa figure.*)

CONCORDIA. — Père, qu'est-ce qui arrive ?

GIOVANNI. — La volonté de Dieu.

CONCORDIA. — Mais tu as mal ?

GIOVANNI. — Cela va passer. Va, ma chérie, amuse-toi.

CONCORDIA. — Non. Je m'en vais prier pour que ton mal s'en aille.

GIOVANNI, *essaye de sourire*. — C'est cela... une prière... et puis, après... amuse-toi bien. Mais, vois-tu, il vaut mieux n'en parler à âme qui vive !

CONCORDIA. — Oh ! je n'en aurais jamais parlé qu'à toi. C'est si extraordinaire !...

GIOVANNI. — C'est très extraordinaire. Va, petit rayon de soleil. Va !

CONCORDIA, *elle l'embrasse*. — Adieu ! (*Elle sourit, passe à droite, se retourne et lui dit adieu de la main.*) Tu me permets de faire un tour de galop sur le cheval arabe dans la cour du château ?)

GIOVANNI. — Mais oui, mais oui ! Tout ce que tu voudras. (*Concordia sort.*)

SCENE VIII

GIOVANNI, *seul*, puis UN PAGE, LE PREMIER SOLDAT, LE DEUXIÈME SOLDAT, LE GEOLIER, UN SÉNÉCHAL, *etc.*, puis FRANCESCA et PAOLO.

GIOVANNI, *laisse voir plus d'émotion aussitôt qu'il est seul. Il demeure silencieux quelques secondes.* — C'était donc là ce que dissimulait son sourire : car elle m'a souri tout à l'heure ! Et c'était là ce que dissimulait son visage, à lui ! (*Pause.*) Mon Dieu, toi qui as fait de moi un monstre, tandis que tu faisais mon frère à ton image, c'est toi qui seras juge entre nous ! (*Pause.*) Il sera fait selon son désir : elle verra cette femme du peuple pour laquelle mon frère l'a trompée. Holà ! (*Entre un page, à droite.*) Fais savoir qu'à cette heure, je suis de loisir. Ensuite tu prieras ma noble dame et Monseigneur Paolo de se rendre ici. (*Sort le page à gauche.*) Leurs figures parleront pour eux et confesseront l'abominable vérité. (*Rentre le page à gauche, suivi par le premier et le deuxième soldat, le geôlier, un sénéchal et d'autres. Le page traverse à droite et sort par la droite troisième plan. Giovanni prend place sur le trône. Il fait signe au sénéchal.*)

LE SÉNÉCHAL. — La justice de notre prince et suzerain. Silence ! silence ! silence !

GIOVANNI, *au geôlier.* — Depuis que nous avons tenu notre justice, il y a deux semaines, quels malfaiteurs as-tu dans la prison ?

LE GEOLIER. — Bien peu, Monseigneur, et ce ne sont point des grand malfaiteurs. Il n'y en a qu'un seul dans les ceps. C'est un gaillard qui a tué son apprenti l'autre jour. C'est ce que j'ai de mieux. C'est ma perle. (*Entrent Francesca et Paolo à droite, par des portes différentes.*)

GIOVANNI, *au geblier*. — Pourquoi cet homme a-t-il tué son apprenti ?

LE GEOLIER. — Accès de jalousie, Monseigneur. Il a été informé tout d'un coup que ce jeune apprenti était l'amant de sa femme ; c'est un homme, comme étant dans le métier de boucherie, qui a la bile chaude, et il a coupé la gorge au jeune homme avec son coutelas.

GIOVANNI, *après avoir écouté attentivement*. — Par traîtrise ?

LE GEOLIER. — C'est ce qu'on ne sait pas, Monseigneur. Mais la corde lui fera dire la vérité.

GIOVANNI, *à Paolo*. — Allons, votre avis, mon frère. Voilà un homme qui aimait sa femme, et il a été trompé pour un beau garçon qu'il a tué du coup. Faut-il le faire mourir ?

PAOLO, *embarrassé*. — J'aimerais savoir ce que dit sa femme.

GIOVANNI, *l'examinant gravement*. — C'est votre avis ? En telles matières les femmes disent toujours la vérité. Votre avis, Madame ?

FRANCESCA. — Je prie Votre Seigneurie de se souvenir de sa promesse.

GIOVANNI. — Votre Grâce ne sera pas déçue. (*Au geblier*.) Faites venir la folle qui a causé l'esclandre de ce matin (*Le geblier regarde Paolo*.)

FRANCESCA, *à Giovanni*. — Merci, Monseigneur. (*Elle regarde Paolo*.)

LE GEOLIER. — Plaise à Votre Grâce, cette femme est bien malade.

GIOVANNI. — Raison de plus pour faire justice au plus tôt.

PAOLO. — Il vaudrait mieux la ramener droit chez elle.

GIOVANNI, *il regarde Paolo. Au geblier.* — Fais-la venir sur l'heure.

FRANCESCA, *regarde Paolo.* — Oui, sur l'heure.

LE GEOLIER, *à Giovanni.* — Monseigneur, c'est en cas de la faire mourir, si on y touche.

GIOVANNI. — Mets-y tout le soin que tu pourras. Amène-la ici, morte ou vive. (*Le geblier regarde Paolo qui lui fait un signe, sans être aperçu par les autres.*)

LE GEOLIER, *à Giovanni.* — Monseigneur, j'obéis. (*Il sort à gauche, tête basse.*)

FRANCESCA, *à Giovanni.* — On m'a dit que la pauvre femme, dans sa folie, a blessé un de vos hommes ?

GIOVANNI. — Oui. (*Aux soldats.*) Où est-il ?

PREMIER SOLDAT, *s'avançant, honteux. Son pansement a beaucoup diminué de volume.* — Présent, Monseigneur.

GIOVANNI. — Eh bien, mon garçon, on t'a donc fait une vilaine blessure ?

PREMIER SOLDAT, *après avoir regardé Paolo.* — Oh ! un rien, Monseigneur. Une égratignure. La pauvre créature ne savait pas ce qu'elle faisait. Je ne lui porte pas rancune.

GIOVANNI. — Voilà un gaillard accommodant. (*Le geblier rentre.*)

FRANCESCA, *à Giovanni.* — Vous relâcherez cette femme, quand nous l'aurons vue ?

GIOVANNI. — Elle est libre.

LE GEOLIER. — Plaise à Votre Grâce... que Dieu donne à Votre Grâce bonne vie et longue... et à toute la compagnie... la femme est morte !

PAOLO. — Morte ?

FRANCESCA, à Paolo. — Trop d'émotion ! (*Le géblier regarde Paolo.*)

LE GEOLIER, à Giovanni. — Elle est morte par ses propres mains, Messeigneurs.

GIOVANNI. — Nous en jugerons par nous-mêmes. Qu'on apporte son corps ! (*Entrent quatre porteurs, par la gauche ; ils soulèvent un corps couvert d'un pauvre manteau brun.*)

LE GEOLIER. — Elle s'est étranglée dans sa geôle avec la corde de sa jarre.

GIOVANNI, aux porteurs. — Mettez votre fardeau là. (*Il désigne la margelle du puits, et descend de son trône. A Francesca : Madame, je ferai de mon mieux pour tenir ma promesse. Vous allez voir sa figure, si vous en avez le courage.*)

FRANCESCA. — Je n'ai pas peur. Faites-moi voir ! (*Giovanni écarte le manteau. On aperçoit un visage de morte, émacié, d'une beauté passée. Le corps est vêtu d'une robe sombre, évidemment une robe de femme noble. Giovanni et Francesca reconnaissent le visage successivement. Paolo se voile la figure de ses mains.*)

FRANCESCA, avec un cri étrange, saisit le bras de Paolo, pleine d'horreur, mais aussi de la confiance rétablie. — Oh ! c'était vrai !

PAOLO laisse tomber les mains, le regard fixé sur le corps. — Horriblement vrai !

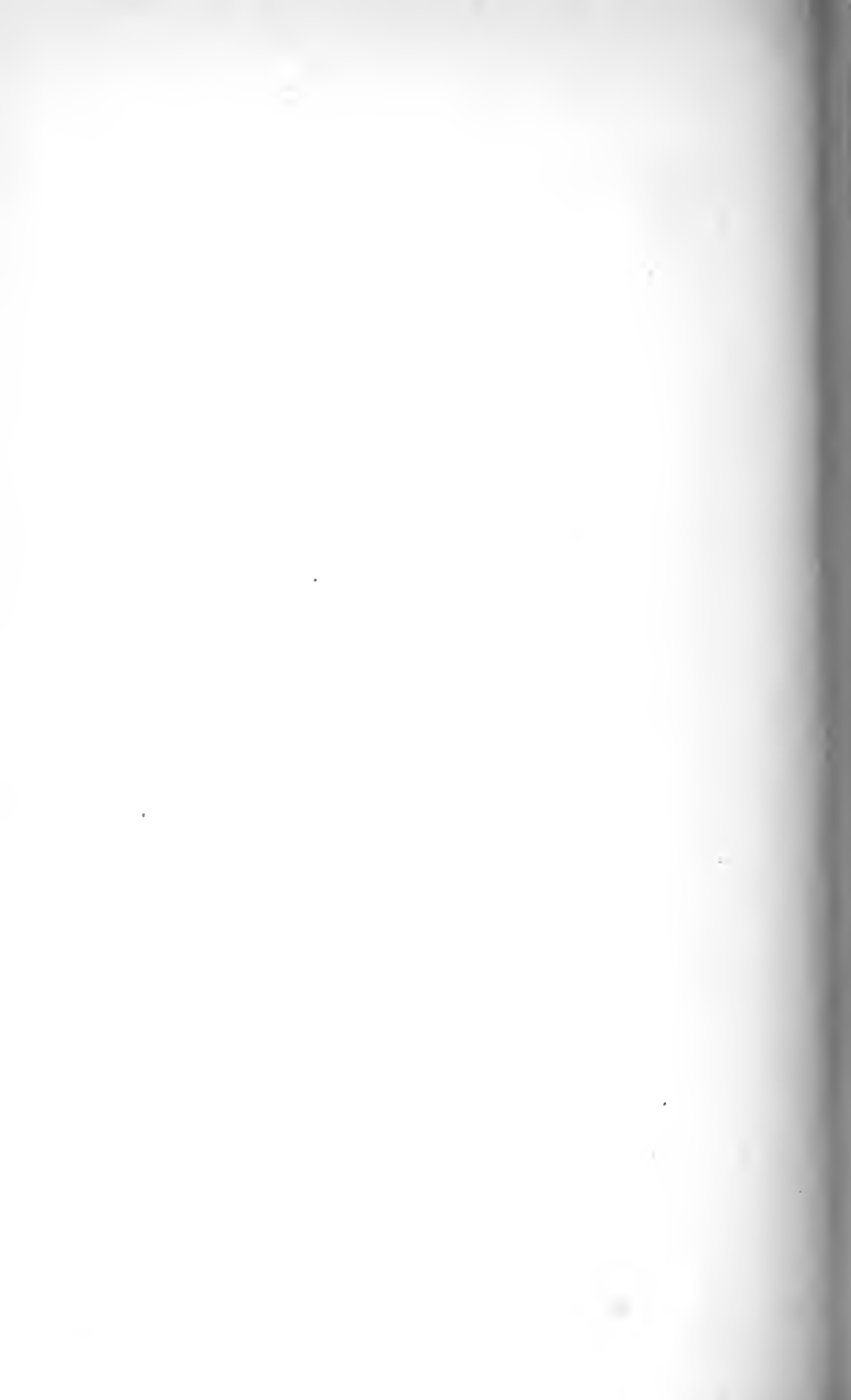
GIOVANNI, après un long regard jeté à la morte, tourne les yeux vers Paolo et le considère gravement ; puis, d'un ton solennel : Paolo Malatesta, fais enter rer ta femme !

RIDEAU

Acte Troisième



Un vieux jardin sous les fenêtres de Francesca. Au fond, deux fenêtres s'ouvrent dans la grosse muraille de pierre. Entre les fenêtres, un cadran solaire. A droite, tourelle ronde mi-cachée sous le lierre et les roses. A gauche, mur crénelé d'environ huit pieds de haut, et percé au centre d'une porte en ogive. A droite, arbres fruitiers nains et baie de buis. Près d'un arbre, un banc de pierre, à gauche au fond. A droite, au deuxième plan, un perron aboutit à une porte basse de la tourelle. Les fenêtres de Francesca sont trop élevées pour qu'on puisse les atteindre du sol.



SCENE PREMIERE

GIOVANNI, LE JARDINIER, *puis* LE PAGE,
puis LE PREMIER SOLDAT

(*Giovanni, assis à gauche sur le banc de pierre, regarde le jardinier, qui, debout sur une échelle appuyée contre un arbre, taille des ramillons qui tombent à terre.*)

GIOVANNI, *sans grand intérêt*. — Qu'est-ce que tu fais là ?

LE JARDINIER. — J'émonde cet arbre, Monseigneur.

GIOVANNI. — Que veux-tu dire ?

LE JARDINIER. — Je retranche les branches, les rameaux inutiles.

GIOVANNI. — Et pourquoi inutiles ?

LE JARDINIER, *il descend de son échelle*. — C'est que ça ne produit rien, Monseigneur, pas même des fleurs, mais ça suce autant la sève de l'arbre que si ça ployait sous le fruit.

GIOVANNI. — Et comment expliques-tu cela ?

LE JARDINIER. — Ah ! pour ça, je n'en sais rien. Monseigneur. C'est comme ça.

GIOVANNI. — Mais il doit y avoir une raison ?

LE JARDINIER, *il ôte l'échelle de l'arbre*. — Probable, Monseigneur ; mais je ne suis pas un savant, moi, et je ne m'y connais pas, en raisons. (*Il passe à droite.*) Pardi, il n'y a pas de raison qui tienne contre ma réponse : un bon couteau. (*Il pose l'échelle derrière la baie, à droite.*)

GIOVANNI, *le regarde faire, songeur*. — La réponse : un couteau ! Réponse, à la fois, et remède ! (*Le jardinier sort à droite.*) Pas de raisons qui tiennent si la réponse est là, et tranche au vif. Le passage n'est pas long, du mal au bien, de la douleur au repos, du temps à l'éternité : invisible, il siège à la pointe de la dague ou se glisse au fil d'une lame bien affûtée ! (*Entre un page par la gauche.*) Qu'y a-t-il ?

LE PAGE. — Monseigneur, un envoyé secret de Pesaro attend là.

GIOVANNI. — De Pesaro ? (*Il regarde le page.*) Fais-le entrer. (*Le page sort. Giovanni lève les yeux vers la fenêtre.*) Les fenêtres sont fermées. Francesca ne peut pas entendre. (*Entre le premier soldat, par la gauche. Il porte des vêtements plus riches qu'au second acte, mais souillés de poussière. Giovanni se tourne vers lui.*) De Pesaro ? Toi ?

LE SOLDAT. — Non, Monseigneur : c'était pour ne pas faire causer. De Florence, en toute hâte.

GIOVANNI. — Eh bien ! quelles nouvelles ? Mon or vaut-il celui de mon frère ?

LE SOLDAT. — Il est bien meilleur, Monseigneur, et il y en a davantage.

GIOVANNI. — Paolo n'a pas eu d'entrevues suspectes avec les Gibelins ?

LE SOLDAT. — Non, Monseigneur. Mais l'occasion que vous cherchez contre lui, vous l'avez sous la main.

GIOVANNI. — Parle, parle vite !

LE SOLDAT, *il regarde autour de lui ; puis, à voix basse.* — Monseigneur, votre frère a quitté secrètement Florence.

GIOVANNI. — Secrètement ? Quand cela ?

LE SOLDAT. — Deux heures avant que je ne parte, et seul. J'ai eu beau chevaucher à bride abattue, je n'ai pu le rejoindre. Alors j'ai fait un détour pour prévenir Votre Seigneurie.

GIOVANNI. — Je vais te récompenser. Viens dans ma chambre. (*Il précède le soldat et sort par la gauche. Le soldat ferme la porte.*)

SCENE II

PAOLO, *puis* FRANCESCA

(*Entre Paolo par-dessus le mur de droite. Il avance la tête et examine le jardin avec précaution.*)

PAOLO. — Parti, enfin ! (*Il descend le long des saillies de la vieille muraille.*) Ce n'est pas la première fois que je fais l'escalade du bastion extérieur ! (*Debout, à droite, mais loin de la porte, il regarde vers les fenêtres de droite au fond.*) L'heure rêveuse de la sieste en ce jour d'été : elle dort. (*Il regarde autour de lui, ramasse quelques brindilles sèches abattues par le jardinier, et les lance légèrement contre la fenêtre. Courte pause.*) Francesca, allons !... Il faut te réveiller ! (*Il lance encore des brindilles. La fenêtre de droite au fond s'ouvre doucement. Francesca y apparaît.*)

FRANCESCA, *transportée de délices, et chuchotant en voyant Paolo.* — Toi !

PAOLO. — Oui, moi. Ah ! mon amour !

FRANCESCA. — Chut, chut !

PAOLO. — Puis-je monter ?

FRANCESCA. — D'abord, que je verrouille ma porte extérieure. Je descends tout de suite. (*Elle disparaît à l'intérieur.*)

PAOLO. — Oui, fais vite !

FRANCESCA, *revenant à la fenêtre.* — Je descends par la tourelle. (*Elle lui envoie des baisers, Paolo les lui renvoie, mais elle a disparu déjà. Puis il va à la porte de la tourelle à droite, où il attend. La porte s'ouvre à l'intérieur. Paolo essaie d'entrer, mais Francesca, doucement, le repousse vers le jardin.*)

PAOLO, *lui saisissant la main.* — Tu ne veux pas que j'entre ?

FRANCESCA. — Nous sommes plus en sécurité ici. (*Elle lui passe le bras autour du cou, dans une étreinte pleine d'amour. Tous deux demeurent un temps silencieux.*)

PAOLO. — Que je regarde tes yeux, comme cela... (*Inquiet.*) Tu as été souffrante, qu'as-tu ?

FRANCESCA. — J'ai eu faim de toi, j'ai eu soif de toi, depuis deux mois. Et toi, sais-tu que tu es très pâle ?

PAOLO. — Crois-tu qu'il soit facile de vivre sans toi ?

FRANCESCA. — Moi, il me serait plus facile de mourir avec toi que de vivre loin de toi. Mais c'est trop beau pour oser l'espérer.

PAOLO. — Mais aujourd'hui nous vivons...

FRANCESCA, *elle laisse tomber sa tête sur l'épaule de Paolo.* — Oui, nous vivons encore.

PAOLO, *avec inquiétude.* — Que veux-tu dire ?

FRANCESCA. — Je sens qu'un destin terrible pèse sur nous ; je le sens vaguement... une vision imprécise qui flotte, là, autour de nous... Je ne peux pas te dire que Giovanni connaît notre secret ; pourtant je suis sûre qu'il le devinera bientôt. Si tu savais comme il a changé, depuis la mort de ta femme. Te rappelles-tu ce qu'il a dit, son ton de voix ?

PAOLO, *sombre*. — Comment veux-tu que j'oublie ?

FRANCESCA. — Paolo, une chose horrible ! Il me semble parfois qu'il croit que c'est toi qui l'as tuée.

PAOLO. — J'ai l'âme chargée de sa mort.

FRANCESCA. — Mais ce n'est pas toi qui l'as tuée ?

PAOLO, *machinalement*. — Ce n'est pas moi qui l'ai tuée.

FRANCESCA, *soupçonnant*. — Paolo !

PAOLO. — Je te dis : ce n'est pas moi qui l'ai tuée.

FRANCESCA. — Mais elle a été tuée.

PAOLO, *avec effort*. — Oui.

FRANCESCA. — Par le geôlier ?

PAOLO. — Oui.

FRANCESCA, *de plus en plus pénétrée d'horreur*. — Par ton ordre ?

PAOLO, *avec désespoir*. — Oui !

FRANCESCA. — Dieu de grâce !

PAOLO. — Je ne savais pas... Je lui avais défendu de la faire comparaître... Giovanni et toi, vous insistiez tous deux... L'homme m'a regardé, pour me demander ce qu'il fallait faire... et j'ai fait un signe. Il a cru comprendre qu'elle devait mourir.

FRANCESCA, *soulagée*. — Ah !... alors ce n'a pas été ta faute... ç'a été la mienne. Vois-tu, je te soupçonnais... je voulais absolument voir cette femme... C'est l'œuvre de notre mauvais destin... je suis aussi coupable de sa mort que toi.

PAOLO. — Et aussi innocente d'intention.

FRANCESCA. — Si nous pouvions être aussi innocents pour le reste !

PAOLO. — Mais tu es innocente, toi.

FRANCESCA. — Oh ! non... puisque je t'aime.

PAOLO. — Et c'est là tout ton crime ! Mais moi...

FRANCESCA. — Ce que tu es, je le suis. Je t'ai haï une heure, une heure brève. J'ai jeté tous mes péchés sur toi : oh ! mon amour, pardonne-moi ! Je t'ai fait souvenir de ce que j'étais quand tu m'as trouvée ; je t'ai rappelé ce que tu avais fait de moi : oh ! mon amour, pardonne-moi ! J'ai cru que tu m'avais menti : amour de ma vie, cette mauvaise pensée, pardonne-la-moi !

PAOLO. — La faute est à moi, depuis le commencement.

FRANCESCA. — Prends-en ce que tu voudras, mais laisse-moi toute ma part. Nous ne sommes qu'une chair, dans la faute, dans le péché, dans le crime, dans l'amour. Je haïssais ta femme, autant qu'elle me haïssait. J'avoue tout : je me suis réjouie quand j'ai cru qu'elle était morte par ses propres mains, et tu te serais réjoui comme moi si tu n'avais pas tout su. Regardons-nous les yeux dans les yeux, et disons-nous la vérité. Nous désirons la mort de mon mari. Oh ! Dieu ! si mon enfant venait se mettre entre nous, maintenant !...

PAOLO. — Chut ! mon amour.

FRANCESCA. — Non, il faut voir les choses telles qu'elles sont, une fois pour toutes. Nous avons vécu l'un pour l'autre ; nous aimerions mourir l'un pour l'autre ; nous aimerions tuer l'un pour l'autre. Qu'on nous sépare, le ciel pour nous sera

l'enfer ; qu'on nous réunisse, l'enfer le plus noir nous sera un ciel de lumière et de paix. Qu'on tue notre corps, nos âmes survivront à notre sang ; que Dieu nous plonge dans l'abîme, pourvu que nous restions ensemble ; les démons même auront pitié de nous, puisque nous nous aimons, puisque nous savons que nous nous aimons, puisque nous savons ce que nous faisons.

PAOLO. — C'est notre destinée.

FRANCESCA. — Destin désespéré d'amour et de mort. Il aurait pu être différent, peut-être ; je ne l'eusse pas souhaité. Tu aurais pu être mon mari, moi ta femme. Dans un pays de candeur où le soleil luit plus pur sur des existences meilleures et paisibles, nous aurions pu survivre à notre jeunesse, à notre beauté, et puis enfin on nous aurait mis au même tombeau, innocents sur terre, réconciliés avec Dieu au ciel...

PAOLO. — Nous nous serions moins aimés...

FRANCESCA. — Ainsi que le feu dans l'âtre brûle moins que la foudre destructrice. Paolo, je t'aime tant que je languis de souffrir pour toi, de verser mon sang pour toi, de me faire torturer pour toi... comprends-tu ?

PAOLO. — Si bien que j'en ferais autant, que j'en ferais davantage, si je le pouvais.

FRANCESCA. — Oh ! je te surpasserais, moi, et je t'aimerais encore plus.

PAOLO. — Oh ! douceur de mon cœur, nous nous surpasserions tour à tour ! (*Pause.*)

FRANCESCA, *après un temps*. — Pourquoi es-tu arrivé si subitement ? Cela m'a paru si naturel que je n'ai même pas songé à te le demander.

PAOLO. — Je suis venu porteur d'un message qui ne souffrait pas de retard.

FRANCESCA. — Pour Giovanni ?

PAOLO. — Non, bien-aimée, pour toi.

FRANCESCA. — Pour moi ?

PAOLO. — De moi.

FRANCESCA, *elle comprend*. — Je ne puis le recevoir que de ta bouche ?

PAOLO. — De mes lèvres, seulement. (*Il l'attire près de lui. — On entend un léger cliquetis à la porte. Les amants s'éloignent l'un de l'autre et écoutent.*)

FRANCESCA. — C'était le vent. (*Pause.*)

PAOLO. — Non. Il n'y a pas un souffle. L'air est lourd. Il y aura un orage cette après-midi.

FRANCESCA. — Oui. Mais comment as-tu pu quitter Florence ?

PAOLO. — J'ai demandé la permission, et l'ai obtenue.

FRANCESCA. — Pour venir ici ?

PAOLO. — Non, je n'ai rien dit. J'ai feint d'aller au sud, par les terres des Guidi.

FRANCESCA. — Mais il y a des Gibelins parmi les Guidi ; on peut te soupçonner de trahir !

PAOLO. — Qu'est-ce que cela fait ?

FRANCESCA. — Pourquoi prendre ce chemin détourné ?

PAOLO. — Pour dépister un homme qui est à mon service.

FRANCESCA. — C'est étrange. Ne pouvais-tu le chasser ?

PAOLO. — Impossible. Il connaît certains secrets de notre maison, et je crois que Giovanni lui a donné plus d'argent que moi, et le paye pour m'espionner. Je ne voulais pas l'avoir ici, pendant ces quelques

jours ; je savais qu'il me suivrait de Florence, et je lui ai donné le change. A cette heure, il doit être sur son retour de Rome, où il croyait me trouver.

FRANCESCA. — Tu n'as pas prévenu Giovanni de ton arrivée : il me l'aurait dit.

PAOLO. — Je n'ai pas eu le temps d'écrire. J'aurais dû entrer sur mon cheval, par la grand'porte. C'eût été plus sage. Mais il aurait fallu voir Giovanni d'abord, et toi, et moi, nous aurions perdu une heure.

FRANCESCA. — Comment es-tu entré ? Tu as escaladé le mur, là ?

PAOLO. — Oui, ainsi que je le fais souvent le soir. J'ai entendu parler à voix basse, dans le jardin, je n'ai pas osé regarder. Puis j'ai entendu Giovanni dire à quelqu'un d'aller avec lui dans la chambre ; ensuite la porte s'est fermée et je suis descendu. Tu dormais, et je t'ai réveillée en lançant des brindilles contre ta fenêtre.

FRANCESCA. — Giovanni venait de me quitter. Je n'étais pas encore endormie.

PAOLO. — Il doit croire que tu dors, maintenant.

FRANCESCA. — C'est fâcheux que tu sois ici avant de l'avoir vu. S'il arrivait, s'il découvrirait que tu t'es glissé furtivement dans le château, il serait furieux.

PAOLO. — Je vais redescendre le long du bastion et rentrer par la grand'porte.

FRANCESCA. — Non, je suis sûre que ce serait dangereux. Monte par la tourelle dans ma chambre : la porte extérieure est barrée. Je vais savoir si Giovanni sort à cheval aujourd'hui, ou s'il reste ici. Après, j'irai te retrouver et nous déciderons ce qu'il faut faire.

PAOLO. — Giovanni ne reviendra pas dans ta chambre ?

FRANCESCA. — Non, pas cette après-midi.

PAOLO, *après une courte pause*. — Bon. Fais-moi passer par là. (*On entend un cliquetis à la porte.*)

FRANCESCA. — Vite !

PAOLO, *s'attardant*. — Ma bien-aimée !

FRANCESCA. — Ah ! (*Elle s'attarde dans ses bras.*) Allons, va. Je viens tout de suite. (*Paolo sort par la tourelle à droite.*)

SCENE III

FRANCESCA, *seule*, puis GIOVANNI

FRANCESCA, *traverse lentement à droite*. — Ces journées d'été me semblaient noires et glacées comme l'hiver. Le soleil enfin ! (*Elle s'arrête près de la porte, hésitante.*) Faut-il aller trouver Giovanni, ou non ? Il n'aime pas qu'on le dérange... Et pourtant, il faut que je sache s'il sort à cheval aujourd'hui. (*Elle place la main sur le loquet de la porte : mais, au moment où elle ouvre à l'intérieur, le battant de la porte est poussé du dehors.* — *Entre Giovanni.*)

GIOVANNI, *calme, pâle, courtois*. — Vous alliez sortir ?

FRANCESCA. — J'allais trouver Votre Seigneurie.

GIOVANNI. — J'ai donc le bonheur de vous épargner une peine. Je viens causer avec vous.

FRANCESCA, *surprise*. — Avec moi ? Si je puis rien pour votre service, disposez de moi.

GIOVANNI. — Je vous remercie. Montons-nous dans votre chambre ?

FRANCESCA. — Il fait plus frais au jardin. L'atmosphère est étouffante.

GIOVANNI. — Oui, il fait chaud. Tout à l'heure, il faisait bon dans votre chambre.

FRANCESCA. — Non. Je suis sortie respirer.

GIOVANNI. — Je croyais que vous dormiez, comme votre porte était barrée...

FRANCESCA. — Je n'ai pu m'endormir, et en descendant, j'ai oublié d'ôter le verrou. Il faisait si chaud.

GIOVANNI, *les yeux levés vers la fenêtre à droite au fond.* — Si vous aviez tenu votre fenêtre fermée, le soleil n'aurait pas échauffé la chambre.

FRANCESCA, *nervuse, jetant un coup d'œil à la fenêtre.* — Je n'y ai pas pensé. Voulez-vous vous asseoir ici ? De quoi désirez-vous causer avec moi ? (*Ils s'asseyent sous l'arbre de droite. Giovanni tourne le dos à la fenêtre.*)

GIOVANNI. — Il s'agit de Paolo. (*Pause.*)

FRANCESCA, *nervuse.* — Eh bien ?

GIOVANNI. — Vous savez combien je me suis toujours fié à mon frère, pour les affaires même les plus importantes. J'ai eu tant de confiance en sa loyale affection fraternelle que j'ai fermé les yeux sur ses défauts.

FRANCESCA. — Ses défauts ?

GIOVANNI. — Oui. Son mariage était mal assorti, Il est vrai, mais il a agi de façon à tout rendre pire, et, en fin de compte, il s'est trouvé responsable de l'horrible mort de sa femme. (*Paolo avance la tête avec précaution par la fenêtre de droite au fond, voit que Giovanni a le dos tourné vers lui et écoute. Sa figure est très pâle et fait voir qu'il suit la conversation.*)

FRANCESCA. — Elle s'est tuée de ses propres mains !

GIOVANNI. — Sans doute, sans doute. Il vaut mieux le croire.

FRANCESCA, *surprise*. — Que voulez-vous dire ?

GIOVANNI. — Peu importe. Repos à son âme ! Si j'ai parlé d'elle, c'est que j'ai souvent désiré voir mon frère vivre davantage chez lui. Mais je le gardais ici parce que j'avais foi en lui.

FRANCESCA, *dominant son angoisse croissante*. — Qu'a-t-il fait pour perdre votre confiance ?

GIOVANNI, *lui jette un regard. Après une pause*. — Vous serez stupéfaite d'apprendre qu'il a quitté Florence subitement sans me prévenir.

FRANCESCA, *insuffisamment surprise, évitant ses yeux*. — Ah ! vraiment !

GIOVANNI, *qui affecte de ne rien remarquer*. — La nouvelle ne vous surprend pas autant qu'elle m'a surpris. Mais ce n'est pas tout. J'ai cru en lui si longtemps que je fermerais bien encore les yeux. Il aurait pu aller courir après une jolie femme.

FRANCESCA, *avec un faible sourire, indifférente*. — Oui.

GIOVANNI. — Oui, bien que ce ne soit guère là son défaut. Seulement la vérité est bien plus grave. Vous ne soupçonnez rien ?

FRANCESCA. — Non, Monseigneur. Je vous en supplie, venez-en à la vérité. Je suis infiniment attachée à votre frère et cette accusation vague me fait l'effet d'un coup de poignard dans les ténèbres.

GIOVANNI. — Je ferai la lumière, vous saurez tout.

FRANCESCA, *dominant ses nerfs*. — Dites-le donc tout de suite.

GIOVANNI. — Paolo m'a trahi — pendant son séjour à Florence. Il a conspiré avec les nobles Gibelins en exil pour s'emparer de notre cité et de notre forteresse. Ils veulent en faire une base d'opérations contre la République Florentine.

FRANCESCA, *indignée*. — Paolo conspirer contre vous ? C'est impossible, absurde, hors de toute raison ! D'ailleurs, vous êtes ici, vous, seigneur de Rimini, en pleine possession ! Que peuvent contre vous des conspirateurs ?

GIOVANNI, *calme*. — Ils comptent sans moi. (*Il se lève.*) On me croit mort. (*Paolo ramène doucement les volets de la fenêtre et les ferme presque, de crainte que Giovanni l'aperçoive en se retournant.*)

FRANCESCA. — Mort ?

GIOVANNI, *se promenant lentement devant elle de long en large*. — Assassiné. (*Il pousse un rire bref.*)

FRANCESCA. — Qui vous a fait croire cet abominable mensonge ?

GIOVANNI. — Mensonge ? C'est ce qu'il faut savoir. Et c'est justement le point sur lequel j'avais songé à causer avec vous.

FRANCESCA. — Je dis que c'est un mensonge.

GIOVANNI. — Oui, oui. Vous n'avez pas hésité. (*Il jette un coup d'œil vers la fenêtre et s'aperçoit qu'elle est fermée.*) Voilà qui est étrange. Cette fenêtre était ouverte. Qui donc a pu la fermer ? Votre porte extérieure est verrouillée par en dedans, et personne n'a passé par le jardin.

FRANCESCA. — C'est le vent qui l'a fermée.

GIOVANNI. — Non. Il n'y a pas un souffle. L'air est lourd. Pas une feuille qui bouge. Comment voulez-vous que le vent ait fermé cette fenêtre ?

FRANCESCA. — Une rafale, à l'instant, pendant

que vous parliez ; vous ne vous en êtes pas aperçu. Je vous le demande encore, qui vous a farci les oreilles de ces horribles mensonges ?

GIOVANNI. — C'est bien singulier tout de même. (*Il se tourne vers elle.*) Vous dites " mensonges " sans rien peser. Pour ma part, j'aime mon frère, et je ne serais que trop heureux de me laisser persuader que rien de tout cela n'est vrai. Vous pouvez vous imaginer facilement ce que j'éprouverais si j'étais contraint de le traiter en traître envers moi, sa maison et sa patrie.

FRANCESCA. — Ce n'est même pas à considérer.

GIOVANNI. — C'est à considérer, parce que si le rapport est véritable, je devrai faire justice.

FRANCESCA. — Justice !

GIOVANNI, *grave*. — Oh ! il va sans dire qu'on éviterait la honte publique de sa mort.

FRANCESCA. — Sa mort !

GIOVANNI, *de même*. — Un homme de son rang jouit du privilège de mourir dans sa chambre par le cordon de soie.

FRANCESCA. — Etranglé ?

GIOVANNI, *hochant gravement la tête*. — Oui. C'est la coutume.

FRANCESCA, *se remettant peu à peu*. — Sans doute, sans doute. Un traître mérite la mort.

GIOVANNI. — Evidemment. Reste la question de savoir qui peut défendre mon malheureux frère contre les accusations de la République Florentine.

FRANCESCA, *surprise*. — La République ? Le gouvernement de la République ?

GIOVANNI, *calme*. — Oui. Vous ne pensez pas, à coup sûr, que je me laisserais troubler à ce point par une haineuse invention ou la calomnie de quelque

ennemi obscur ? Non, c'est la République même qui porte l'accusation. Voilà ce qui fait sa gravité. Quelques-uns des nobles impliqués avec Paolo dans la conspiration ont été arrêtés sans scandale, et ils ont avoué.

FRANCESCA. — Sous la torture ?

GIOVANNI. — Je le présume.

FRANCESCA. — Ils ont accusé Paolo ?

GIOVANNI. — Ils ont accusé mon frère Paolo. Tel est le sens des lettres que je viens de recevoir.

FRANCESCA, *prenant hardiment sa défense*. — Giovanni, écoutez-moi. Vous avez aimé votre frère avec tendresse pendant de longues années, et lui, du mieux qu'il a pu, vous a très fidèlement servi. Et vous avez été bon pour lui et vous avez mérité sa reconnaissance. Vous croyez que tout d'un coup il va se tourner contre vous, comploter votre mort et votre ruine, pour s'emparer de vos terres et régner à votre place ? Vous ne trouvez pas que ce serait monstrueux ?

GIOVANNI, *grave*. — Monstrueux, si, de la part d'un frère en qui j'avais mis ma foi.

FRANCESCA. — Est-ce que cela lui ressemble, voyons ? Est-ce qu'il n'est pas doux, réservé, avec sa nature confiante et sa parole si franche ? A-t-il l'air d'un conspirateur ?

GIOVANNI. — J'ai toujours eu la même impression — mais nous sommes en présence de faits.

FRANCESCA. — Non, pas de faits ; de phrases, de lettres écrites par des gens qui peut-être lui en veulent secrètement. Est-ce que ce ne sont pas des choses qui se voient tous les jours à notre époque ? Vous-même, tout à l'heure, vous avez eu l'idée que Paolo avait pu quitter Florence pour un rendez-

vous d'amour : n'est-il pas plus probable encore qu'à Florence même il se soit épris de quelque charmant visage ?

GIOVANNI. — Si.

FRANCESCA. — Et ne peut-il se faire que le mari de la dame, ou son père, ou son frère, soit un personnage de haut rang et de grand pouvoir ?

GIOVANNI. — Si. Je croirais volontiers que toute cette affaire, en fin de compte, peut être... déterminée par la jalousie d'un mari.

FRANCESCA. — Et cet homme, pour sauver son honneur, aurait tenté de ruiner Paolo en l'accusant de trahison, en le chargeant fausement, au lieu de recourir à une vengeance directe.

GIOVANNI. — Vous voulez dire au lieu de l'assassiner ?

FRANCESCA. — Juste.

GIOVANNI. — Mais ces nobles, qui ont avoué, qu'en faites-vous ?

FRANCESCA. — Est-ce que l'homme que nous pensons, un mari outragé, hésiterait à mettre des innocents à la question, à les faire périr sous prétexte de justice, pourvu qu'enfin la loi punisse de mort celui qui lui a fait subir l'outrage ?

GIOVANNI. — Non. Voilà qui est vrai. C'est un raisonnement subtil.

FRANCESCA. — C'est le sens commun, cela saute aux yeux, c'est la vérité, ou presque la vérité.

GIOVANNI. — Mais, d'autre part...

FRANCESCA. — Non, ne vous torturez pas la cervelle pour y trouver des raisons d'assassiner un innocent ! Il n'en manque pas. Voulez-vous servir de misérable instrument volontaire à la haine et à la vengeance d'un autre ? Tuez donc votre frère !

Voulez-vous ôter leur père à ses enfants comme on leur a ôté leur mère ? Faites donc traquer votre frère par vos soldats, faites-le égorger par eux ! Voulez-vous que son fils grandisse dans la haine mortelle du meurtrier de son père, qu'il ait soif de votre sang, qu'il compte les jours tant que sa petite main n'aura pas trouvé la force de vous frapper dans le dos jusqu'au cœur ? Assassinez donc votre frère ! Mais assassinez en même temps ses enfants, ou ils vengeront son injuste mort. Voilà des raisons, voilà des arguments qui doivent vous stimuler. Mais vos mobiles, à vous, sont vains comme l'air, fragiles comme le verre, ondoyants comme l'eau. La République de Florence ? Mais la République elle-même n'est que l'outil d'un ennemi puissant, d'un ennemi secret qui a juré la ruine de votre frère.

GIOVANNI. — Je croirais presque que vous ne vous trompez pas. (*Entre Concordia par la droite.*)

SCENE IV

LES MÊMES, CONCORDIA

GIOVANNI. — Qu'est-ce, petite mignonne ?

CONCORDIA. — Maman est-elle ici ? (*Elle voit Francesca.*) Ah oui ! J'entendais parler, j'ai bien pensé que tu ne dormais pas. (*Elle va vers Francesca.*)

FRANCESCA. — Que veux-tu, ma chérie ? Nous sommes occupés. Tu reviendras tout à l'heure.

CONCORDIA. — Maman, tu m'as promis de me donner ce vieux morceau de soie bleu pâle pour faire un manteau neuf à l'image de Notre-Dame.

FRANCESCA. — Oui, mon enfant. Je te le donnerai demain.

CONCORDIA. — Mais, c'est demain la fête, maman, l'Ascension. Et nous sommes en train de décorer la chapelle.

FRANCESCA. — Où est-elle, cette soie ?

CONCORDIA. — Dans ta chambre, maman, tu sais, dans le coffre, entre les deux fenêtres. Je saurai bien la trouver. Veux-tu que j'aille la chercher ?

FRANCESCA. — Non ! (*Elle se reprend ; puis doucement.*) Non, pas en ce moment, ma chérie. Tu reviendras dans un petit instant, et j'irai la chercher avec toi.

CONCORDIA. — Mais je saurai si bien la trouver...

GIOVANNI, *qui a écouté attentivement. A Francesca.* — Pourquoi l'enfant n'irait-elle pas la chercher toute seule ?

FRANCESCA, *essayant de rire.* — Elle mettra tout en désordre. Elle est si maladroite de ses mains...

CONCORDIA, *désappointée.* — Oh ! maman !

FRANCESCA. — Non, non, ma chérie. Tout à l'heure, tu reviendras ; et, en plus de la soie bleu pâle, je te donnerai de belles perles de Venise pour Notre-Dame, et une bande de broderies d'or pour lui border son manteau. Et puis nous irons à la chapelle et nous arrangerons cela toutes les deux.

CONCORDIA. — Quand pourrai-je revenir, maman ?

FRANCESCA. — Dans une demi-heure, mon amour.

CONCORDIA. — Alors, je reviendrai par en haut, parce qu'il va pleuvoir.

GIOVANNI, *levant les yeux.* — Oui, il va pleuvoir.

CONCORDIA. — Alors c'est entendu, dans une demi-heure. Mais, maman, bien sûr, bien sûr tu viendras avec moi à la chapelle ?

FRANCESCA. — Oui, ma chérie, bien sûr. Va vite. (*Concordia fait un pas vers la gauche.*)

GIOVANNI, *lui montrant la tourelle.* — Passe par là ; c'est plus court.

FRANCESCA. — Non, non ! passe par la porte. (*Concordia traverse à gauche et sort à gauche. Giovanni regarde fixement Francesca, puis se détourne et fait quelques pas. Un temps.*) Giovanni !

GIOVANNI, *il se retourne vers elle.* — Oui.

FRANCESCA. — Dites-moi que vous ne croyez pas Paolo coupable de cette trahison envers Florence.

GIOVANNI. — Certains de vos arguments ont un grand poids.

FRANCESCA. — Je vous demande seulement de ne pas juger une chose si grave à la hâte. Vous, qui avez toujours été si brave et si juste...

GIOVANNI. — Ecoutez, si Paolo est innocent, de deux choses l'une : ou il se réfugiera ici pour échapper à ses ennemis, ou il rentrera à Florence pour leur faire face. Est-ce logique ?

FRANCESCA, *avec une lueur d'espoir.* — Oh oui ! oh oui !

GIOVANNI, *subitement.* — Que croyez-vous qu'il fera ?

FRANCESCA, *prise à l'improviste.* — Je ... je crois qu'il viendra ici.

GIOVANNI, *tranquillement.* — Oui. Je crois qu'il est probable que vous le verrez ici, aujourd'hui.

FRANCESCA. — Alors, vous n'enverrez pas de réponse à Florence jusqu'à ce qu'il soit venu ?

GIOVANNI. — Pas aujourd'hui.

FRANCESCA. — Ni demain ? Vous attendrez encore un jour... Promettez-le-moi.

GIOVANNI. — Je vous le promets. (*Il lui prend la main et l'attire doucement à lui.*) Et vous, Francesca, en échange, ne me donnerez-vous rien ?

FRANCESCA, *horriblement émue.* — Quoi ? Que voulez-vous de moi ?

GIOVANNI. — Aller avec vous, par là. (*Il montre la tourelle.*)

FRANCESCA. — Non... non... pas en ce moment...

GIOVANNI, *l'attirant encore ; puis il la serre furieusement dans ses bras.* — Oh ! je t'aime ! (*Il l'embrasse plusieurs fois avec fureur.*) Je t'aime ! Et je t'aimerai encore quand tu seras morte ! (*La fenêtre de droite, au fond, se ferme avec un bruit sec. Giovanni sursaute y jette les yeux, puis embrasse encore Francesca.*) Adieu ! (*Il l'abandonne, tandis qu'elle s'affaisse sur le banc de droite. Sortie rapide.*)

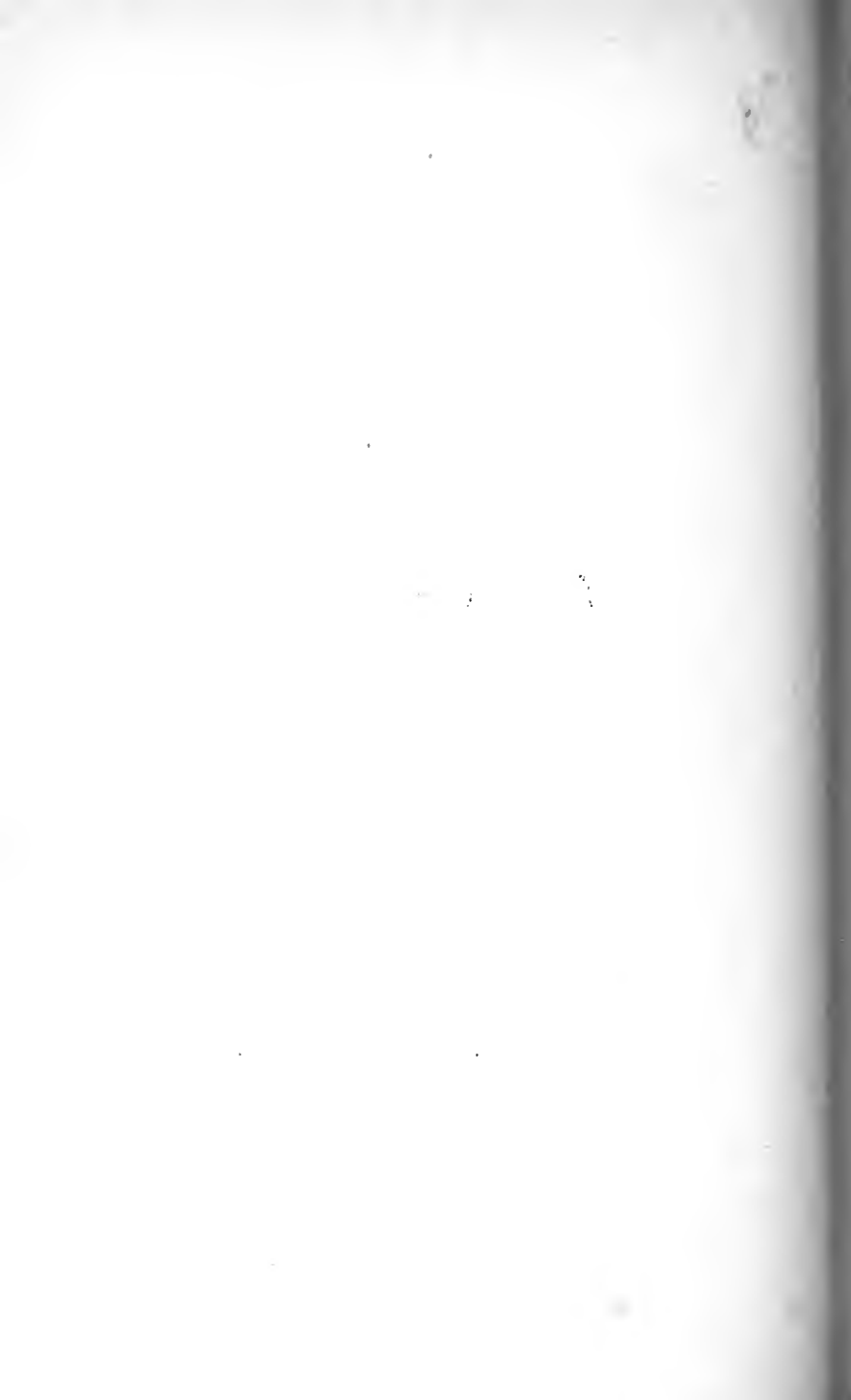
SCENE V

FRANCESCA, *seule, puis GIOVANNI*

FRANCESCA, *semi-évanouie, se remet lentement, puis se lève.* — Juste Dieu ! (*Lividité d'éclairs, suivie presque aussitôt d'un coup de tonnerre. Francesca se signe et entre à la hâte dans la tourelle. Sortie à droite. La pluie tombe à torrents.* — Rentre Giovanni par la gauche. Il traverse la scène en courant, et longe la muraille ; enfin, il se baisse près de la haie de buis. A la chute du rideau, on le voit soulever l'échelle laissée par le jardinier.)

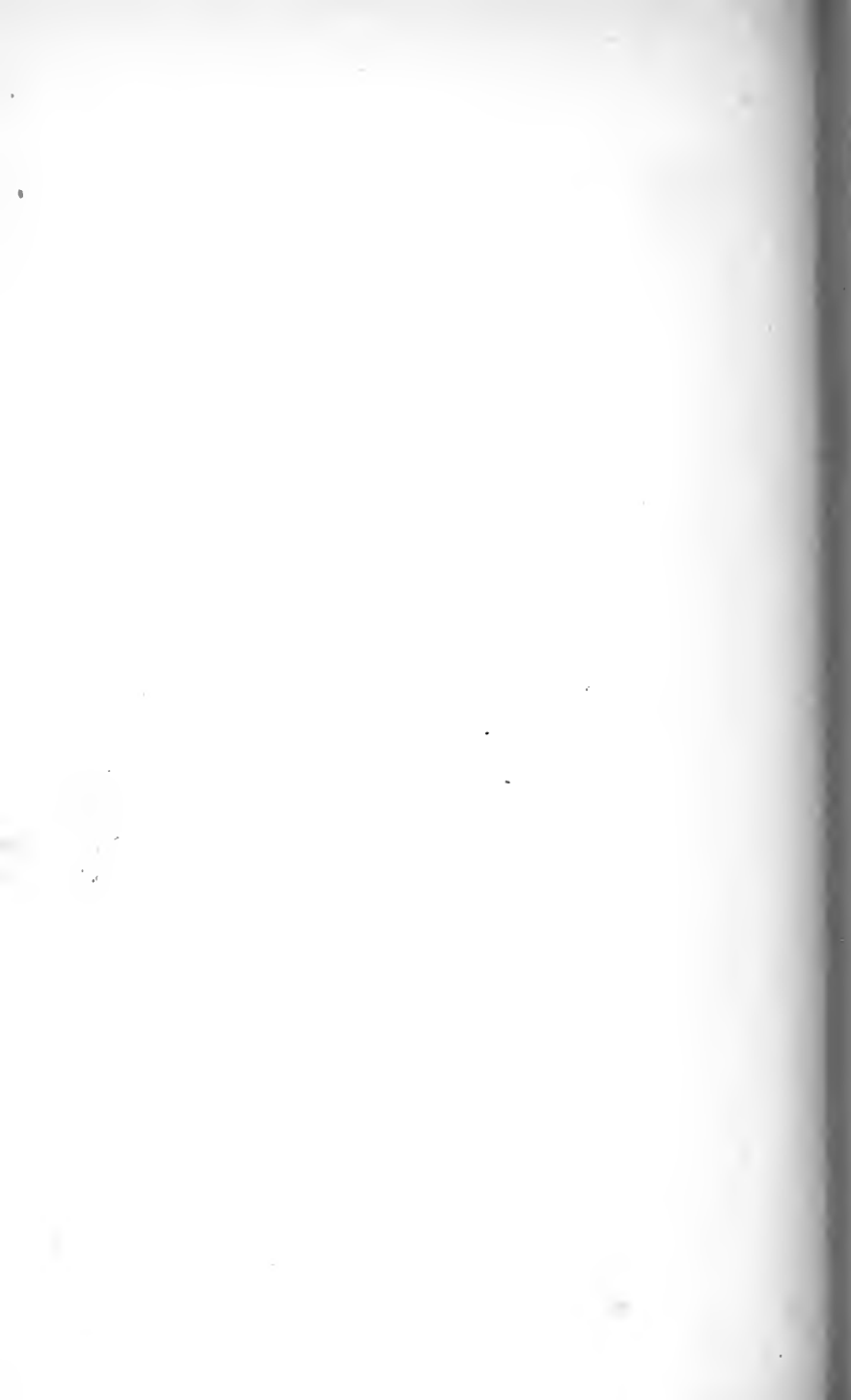
RIDEAU

Acte Quatrième



Intervalle de quelques minutes

La chambre de Francesca. Même décor qu'au premier acte. Les fenêtres sont fermées, à l'exception de celle de gauche, au fond. Lumière douce et diffuse. L'orage s'apaise.



SCENE PREMIERE

PAOLO, FRANCESCA

Au lever du rideau, Francesca sort de l'alcôve ; sa main touche encore les tentures. Paolo est déjà au milieu de la scène ; il est tourné vers le public et se passe la main sur le front comme s'il sortait d'un rêve de bonheur.

PAOLO, *rêveusement*. — Ah ! il fait bon revivre.

FRANCESCA, *s'avancant derrière lui, pose la main sur son épaule*. — Oui, et vibrer de toutes les parcelles de notre être. L'orage est passé, mon amour... laisse entrer le soleil, laisse entrer la lumière, l'air, la joie du monde qui s'éveille, et qui si longtemps nous fut ténébreux tant que nous languissions l'un pour l'autre ! (*Elle le regarde aller ouvrir la fenêtre de gauche, au deuxième plan.*) Figurons-nous qu'il faisait nuit, et que maintenant le soleil se lève.

PAOLO, *ouvrant la fenêtre*. — Jamais il n'y eut de soleil là où tu n'étais pas.

FRANCESCA. — Jamais nuit ne fut sombre où

tu étais près de moi... Mes mains amoureuses éprouvent le soleil sur ton visage, quand les lumières sont mortes. (*Le soleil entre à flots... Francesca, debout dans la lumière.*) O soleil plein de joie, emplis l'univers de ton vin d'or, et fais-le déborder de vie ! (*A Paolo.*) Soleil de ma vie, mon âme est pleine de toi !

PAOLO. — Mon Dieu ! prolonge cette heure !...

FRANCESCA. — Et l'amour la gardera du temps et de la mort et des méchants.

PAOLO, *l'attirant vers le fauteuil.* — Viens, mon cœur, nous sommes en sûreté ici.

FRANCESCA. — Toi, peut-être, plus qu'en aucun lieu du monde. Mais il faut songer à ce que nous devons faire.

PAOLO. — Pas encore, pas encore ! Viens, restons assis un peu là, comme jadis... (*Ils demeurent assis l'un près de l'autre.*)

FRANCESCA. — Et rêvons que la réalité est lasse, et qu'elle a fermé enfin ses yeux si grands ouverts, et qu'elle-même s'est faite rêve.

PAOLO. — Oui, mon amour. Ainsi. Où est notre livre bien-aimé ?

FRANCESCA. — Là, sous ma main.

PAOLO, *lisant.* — “ Advint que Lancelot trouva la Reine, dans l'instant qu'elle était seule. Car c'était l'après-dînée, et la journée était moulte chaude, et toutes gens dormaient ”.

FRANCESCA, *lisant à voix basse.* — “ Car trop longuement avaient-ils été séparés ”. (*A Paolo.*) Combien de temps, je me le demande ?

PAOLO. — Plus de deux mois.

SCENE II

LES MÊMES, *puis GIOVANNI, puis CONCORDIA*

FRANCESCA. — Oui. (*Lisant.*) “ Et quand Lancelot aperçut les lèvres de Guenièvre, et que trop amoureusement elles souriaient, ainsi qu’il la voyait sourire dans ses rêves...” (*Giovanni entre par la fenêtre. Debout sur la marche.*) Voilà que la lumière s’assombrit encore. Je n’y vois plus.

PAOLO. — Mais nous savons les paroles. (*Giovanni se glisse le long du fauteuil vers Paolo.*)

FRANCESCA. — Je les sais par cœur. Et nous savons le reste. Le livre dit (*Récitant.*) : “ Elle lui tendit les deux mains”. Ainsi. (*Au moment où Giovanni va frapper Paolo, Francesca se jette contre la pointe de la dague et s’efforce de repousser Giovanni. Mortellement blessée, elle tombe à genoux sur le fauteuil.*)

GIOVANNI, *poignardant Paolo, qui a essayé de tirer son épée.* — Ainsi ! ainsi ! (*Avec un cri d’insensé.*) Ha ! (*Paolo tombe, presque mort, à l’autre extrémité du fauteuil. Giovanni traverse, recule et le regarde.*)

FRANCESCA, *se traînant à genoux pour voir la figure de Paolo.* — Paolo ! Parle-moi !

PAOLO. — Un baiser, pendant que je respire encore ! (*Francesca l’embrasse.*)

FRANCESCA. — Cœur de mon cœur ! Pas encore ! Rien qu’un souffle, un seul souffle, pour rencontrer le mien ! (*Elle l’embrasse de nouveau.*)

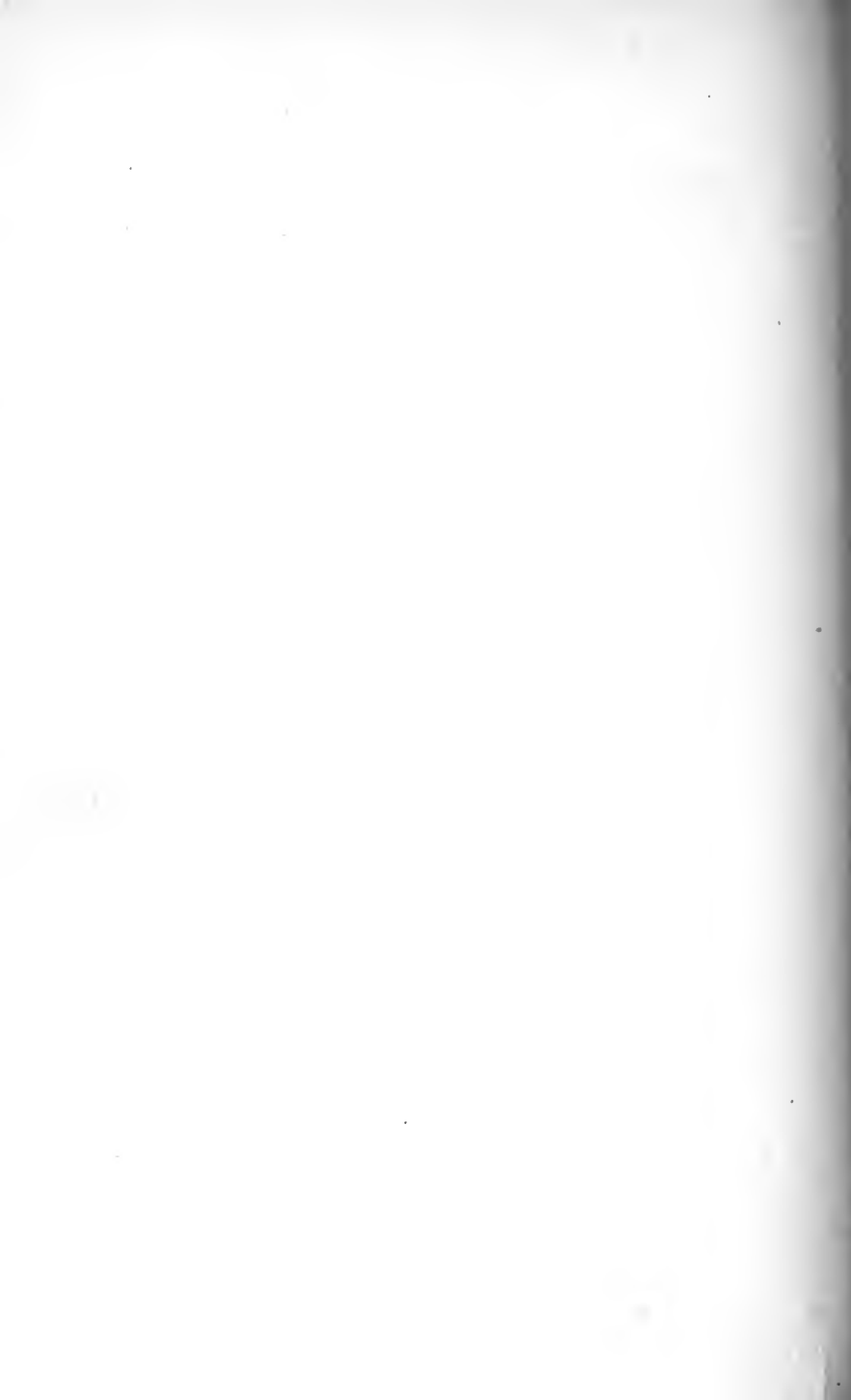
PAOLO. — Ensemble... tous les deux. (*Il l’étreint dans ses bras. Puis l’étreinte se relâche.*)

FRANCESCA. — Attends, mon amour ! Ah ! attends-moi un seul moment ! (*Elle tombe en avant sur son corps. Silence. Giovanni, plein d'horreur, recule vers la porte du fond. Francesca lève lentement la tête, voit Giovanni, et se redresse péniblement, la main sur sa blessure. A Giovanni.*) Démon de lâcheté ! (*Elle lutte contre la douleur de sa blessure.*) Je ne vous tuerais pas si j'en avais le pouvoir, crainte de voir votre visage aux enfers. Ils ne sont pas assez vastes pour contenir votre âme et la nôtre ! Soyez maudit comme Caïn : vivez, vivez toujours... (*elle cherche à reprendre haleine.*) ou mendiez le pardon divin, une petite place au milieu des bons larrons... trouvez le Paradis, si vous le pouvez... allez où vous voudrez, mais ne venez pas chez les damnés, ils auraient horreur de vous, et Judas vous cracherait à la face ! (*Elle s'affaisse, défaillante.*) Partez, partez, mais regardez au moins pour la dernière fois ! (*Elle rassemble ses dernières forces.*) Voici ce que vous m'avez demandé bien des fois, aujourd'hui, tout à l'heure encore : puisse cette vision rester imprimée dans vos yeux ! que le feu éternel, de sa brûlure, la marque dans votre cerveau ! Regardez ! regardez ! Voici ce que vous m'avez demandé en vain et ce que je vous ai refusé, ce que vous avez attendu jour et nuit, nuit et jour, et ce que vous n'aurez de moi jamais, jamais — regardez bien — le baiser d'amour, suprême, éternel, fidèle ! (*Elle embrasse Paolo. Paolo meurt.*) Ah ! mon amour, pardonne-moi si j'ai tardé... je viens. (*Elle meurt. — Giovanni se cache la figure et s'enfuit par la porte de gauche. — Silence. — On entend frapper à la porte du fond.*)

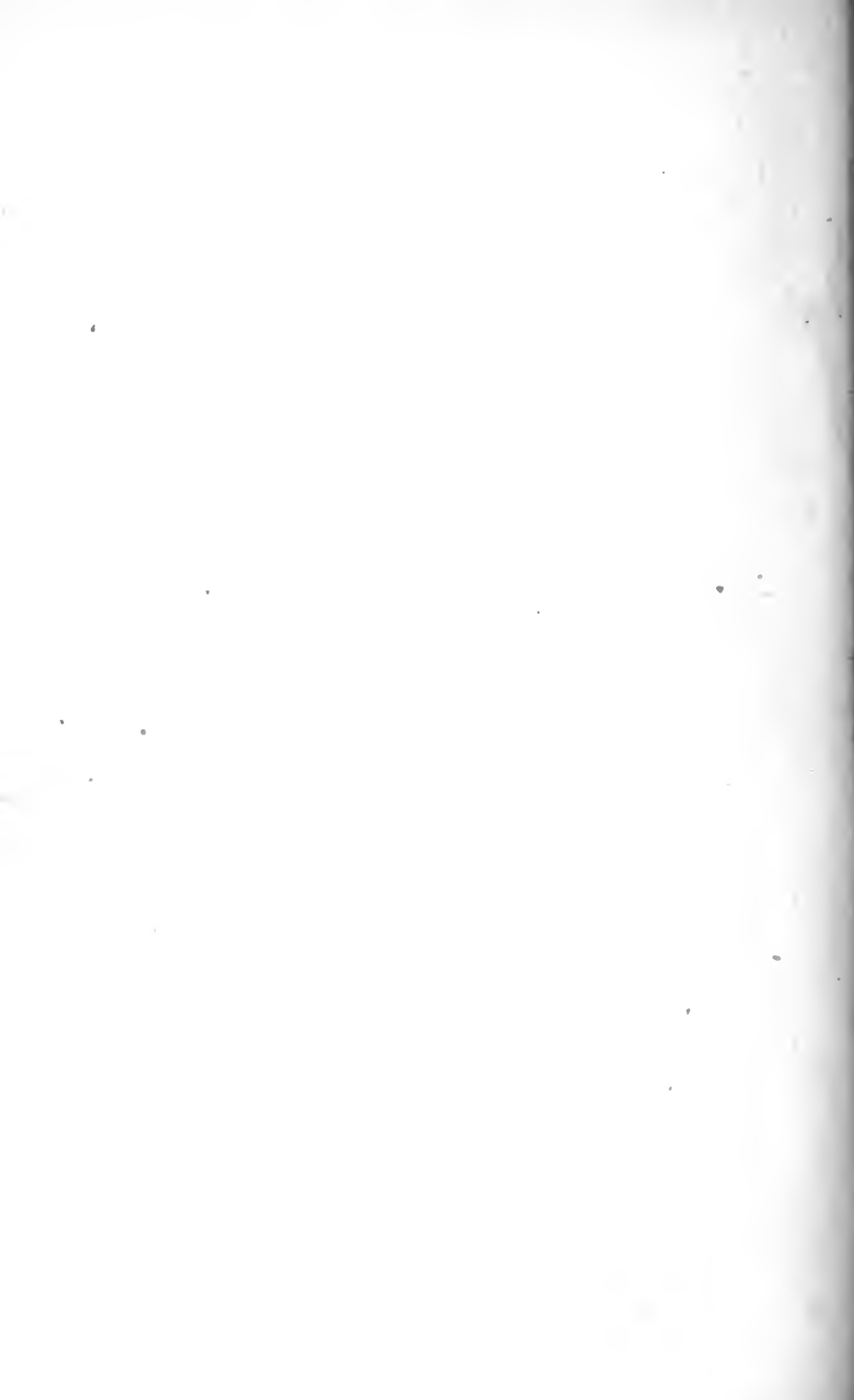
LA VOIX DE CONCORDIA. — Maman ! maman ! (*Elle frappe.*) Ouvre-moi !... (*Pause.*)... Je viens

chercher la soie bleue... (*Pause. Concordia parle plus bas, comme si elle avait peur du silence.*)... pour le manteau de Notre-Dame... Maman ! (*Sa voix est étranglée par l'angoisse.*) Maman !

FIN



Achevé
de typographier
et d'imprimer
dans les ateliers de
FRANÇOIS BERNOUARD
le vingtième jour de janvier
mil-neuf-cent-vingt-huit
10, Rue Lebel
Vincennes







Handwritten text, likely a signature or a note, written in a cursive script. The text is oriented vertically and appears to be written on a piece of paper or a card that is placed over the main object.

Handwritten text, likely a signature or a note, written in a cursive script. The text is oriented vertically and appears to be written on a piece of paper or a card that is placed over the main object.

542398

Schwob, Marcel
Les oeuvres complètes. 2^{ed.} par Pierre
Champion.
c.v.62

LF
S415C

NAME OF BORROWER

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 27 04 02 005 2